


DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.



CORRESPONDANCE

INÉDITE

DE

L'ABBÉ FERDINAND GALIANI.

TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN.

CORRESPONDANCE

INÉDITE

DE L'ABBÉ

FERDINAND GALIANI,

CONSEILLER DU ROI DE NAPLES,

AVEC

Mme D'ÉPINAY, LE BARON D'HOLBACH, LE BARON DE GRIMM, ET AUTRES PERSONNAGES CÉLÈBRES DU XVIIIe SIÈCLE.

Édition imprimée sur le manuscrit autographe de l'Auteur, revue et accompagnée de notes, par M. ***, membre de plusieurs académies.

Précédée d'une Notice historique sur la vie et les ouvrages de l'Auteur, par feu GINGUENÉ, *avec des notes par M.* SALFI, *et du* Dialogue de l'abbé Galiani sur les Femmes.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, RUE DE BOURBON, N° 17.

A *Strasbourg* et à *Londres*, même maison de commerce.

1818.

CORRESPONDANCE
INÉDITE
DE
L'ABBÉ FERDINAND GALIANI.

A MADAME DE BELSUNCE.

Naples, le 4 janvier 1772.

Madame, qu'importe que j'aie reçu trois lettres de madame votre mère après la vôtre. Vous avez la primauté : ainsi le peu de loisir que j'ai ce soir, c'est à vous entièrement que je le dois consacrer ; et vous direz impérieusement à votre chère maman, que son tour viendra, et qu'elle n'a qu'à attendre. Enfin je dois vous remercier d'une lettre charmante et délicieuse dont vous m'avez honoré. Elle est d'autant plus belle à présent que madame votre mère est guérie, et qu'ainsi je n'ai presque plus rien à répondre : voilà le plus beau des lettres de change. Je trouve une autre beauté à votre lettre, c'est qu'elle est toute d'une haleine ; elle coule comme une eau de ruisseau ; elle s'enfile de fil en aiguille, et passe, et va d'un propos à l'autre sans qu'on

s'en aperçoive. J'ai cru rêver, et j'ai l'orgueil de penser que vous aviez eu envie de m'écrire plusieurs fois, et que la matière, long-temps arrêtée, a coulé précipitamment par la première issue qu'elle a rencontrée. Venons aux nouvelles que vous voulez bien me donner. Vous faites donc mousquetaire M. le conseiller; mais de grâce pourquoi n'en faites-vous pas un jeune M. d'Epinay. On a la rage en France de faire quelque chose de ses enfans. Ici on n'en sait faire que des héritiers de leurs pères; et je crois que c'est tout ce qu'on en peut faire de mieux pour eux et pour leurs grands parens : car il n'est jamais question ni de s'asseoir sur des fleurs de lys, ni de se coucher sur le lit d'honneur. On s'assied sur des chaises, et on se couche sur des matelas. L'impératrice peut dépenser tant qu'elle voudra en tableaux; le Turc s'est engagé à payer ses dettes, et il lui tiendra parole. Vous autres messieurs vous n'en voulez rien croire; mais il n'en sera ni plus ni moins.

Vous ne voulez pas que je devienne bécasse. Puisque vous êtes au régime des légumes, je renonce à ce projet, et je désirerai de me changer en concombre ou en potiron si vous

l'aimez mieux; mais je ne saurais m'accoutumer à l'absence de Paris. Une seule chose pourrait me consoler, et la voici : Engagez M. le baron de Breteuil d'avoir pour son secrétaire noble d'ambassade, ici, M. votre frère, comme M. d'Ossun a eu le baron de la Houze. Je trouve mille convenances à ce projet. M. votre frère sera initié au ministère politique : il a tout pour suivre cette carrière plutôt que celle de mousquetaire. Or, si cela arrivait, j'aurais d'abord une personne très-chère à moi, puisqu'elle l'est à vous et à madame votre mère. Ensuite il serait très-naturel qu'une mère vînt voir son fils. Vous devinez le reste.

Gatti a inoculé hier les fils du prince de S.-Angelo Imperiali. C'est la première inoculation qui se soit faite à Naples, et je me flatte que la pratique s'en introduira petit à petit. Voilà toutes mes nouvelles. Je vous prie de dire à madame votre mère que, pour ce soir, elle ne s'attende à aucune lettre de moi; elle n'aura que l'adresse de celle-ci. Je ne devrais pas achever cette lettre d'un ton familier et brusquement poli. Il faudrait tourner autour des phrases pour vous dire tout

plein de choses; mais comment faire? je n'ai pas le temps d'être poli. Il faut que je vous quitte, en vous disant seulement que vos lettres me feraient encore plus de plaisir si vous vouliez m'en écrire lorsque madame d'Epinay se porte à merveille.

Savez-vous bien que je suis votre etc.?

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n°* 81.

Naples, le 5 janvier 1772.

AH ! la drôle de chanson que vous m'avez envoyée ! elle est charmante. Vous faites de la métaphysique ensuite; mais je n'ai pas le temps ce soir d'en faire de mon côté, et de vous prouver pourquoi il faut étouffer les mauvais sujets; je vous dirai cela une autre fois, et comment il se fait que les peines ont une force rétroactive, et agissent et produisent des effets avant qu'elles soient infligées. Cela est curieux. Mais pour ce soir j'ai besoin de deux grâces de vous. 1° Gatti m'a dit que vous aviez un médicament (dans lequel il entre du corail) dont il avait éprouvé les effets sûrs et merveilleux sur des femmes déréglées, dont le déréglement approche d'une vraie

perte de sang quelquefois. J'ai besoin de ce médicament, pas pour moi, comme vous comprenez bien, mais pour une dame aimable, et qui n'est point Napolitaine. Il me le faut tout de suite, et Gatti croit avoir égaré parmi ses papiers la préparation ; ainsi envoyez-moi tout de suite le *recipe* et le moyen de s'en servir, et vous sauverez une femme aimable, et obligerez un abbé charmant, qui est moi.

2° J'ai besoin, et c'est moi-même qui en ai besoin, d'un vin anti-scorbutique dont j'ai pris une fois à Paris. M. le Roi, de Versailles, le chasseur, historien des bêtes (1), m'en donna la préparation. Il me fit beaucoup de bien. Je voudrais en prendre encore ; et j'ai oublié les ingrédiens. Faites-vous donner cela, et mandez-le-moi, vous sauverez la vie à un abbé charmant qui est moi, et à une femme uni-

(1) M. Charles-George le Roi, lieutenant des chasses de Versailles, auteur des *Lettres sur les Animaux*, imprimées pour la première fois dans le *Journal Étranger* et dans la *Gazette Littéraire* de MM. Suard et Arnaud ; insérées en 1768 dans le 3e vol. des *Variétés Littéraires* de ces deux auteurs ; réimprimées en 1781, in-12 ; et en 1802, in-8°. (*Note des Éditeurs.*)

que, incomparable qui est vous; car vous mourriez, n'est-ce pas, si je venais à mourir? Mora me parle de vous : il a vu quelques-unes de mes lettres? mais pourquoi n'en a-t-il pas vu des vieilles? est-ce que vous les brûlez? Je garde soigneusement les vôtres, et je ne trouverai à vendre ce manuscrit, ni vous le mien, qu'à quelque curieux qui les achètera tous les deux.

J'ai reçu une lettre enfin de madame Necker; mais puisqu'elle ne vous montre pas mes réponses je lui répondrai fort tard, et par ma chancellerie. Je serai plat et poli comme une assiette de madame Geoffrin : c'est ainsi que je punis le froid maintien de la décence. J'ai reçu une lettre de Diderot, qui m'a été rendue avant-hier; mais je n'ai pas le temps de lui répondre ce soir : je n'ai que celui de lui obéir. Gatti inocule, et je travaille à le faire rester ici jusqu'à ce que l'inoculation gagne un peu de terrain et s'établisse ici; cependant à quoi bon l'inoculation ici, puisqu'il ne vaut pas la peine d'y vivre? Voilà une difficulté à laquelle je ne trouve point de réponse.

Aimez-moi. Portez-vous bien. N'oubliez pas mes deux commissions qui, par un en-

chaînement, intéressent votre vie même. Adieu, ma belle dame.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 11 janvier 1772.

C'EST votre tour à présent, ma chère madame. J'ai répondu à l'abbé-prieur, j'ai répondu à madame votre fille, et je dois répondre à deux numéros de vous, si je ne me trompe, quoiqu'il me manque celui de cette semaine, parce que le courrier de France n'est pas arrivé. Mais que puis-je vous dire? Gleichen nous a quittés; Gatti a inoculé deux petits princes napolitains; et c'est la première inoculation faite à Naples. Je suis excédé d'ennui et d'affaires ineptes, mon esprit n'est occupé que de disputes de compétences, de juridictions et de tout ce que le palais a de plus ennuyeux et de plus bête. Ah! ma pauvre tête, occupée jadis de cent quatre-vingt-douze ouvrages *in-folio* sur un système qui devait avoir pour titre *De rebus omnibus et quibusdam aliis*, de quoi es-tu farcie à présent? Où sont mes dessertations théo-philo-logi-physimate-politico-morales? où sont-elles?

J'espère, ma belle dame, que nous aurons la peste en Italie cette année. Cela me donnera quelques mois au moins de relais. Je m'enfermerai avec une grande provision de papier, et je ferai au moins mon livre sur l'origine des montagnes, qui est celui qui me tient le plus à cœur; car enfin, l'histoire des montagnes est plus grande et plus belle que celle des hommes.

Je n'ai ni le temps ni l'envie de vous en dire davantage ce soir; rien ne m'électrise. Bon soir. Mille complimens à M. Caperonnier, qui a bien voulu se ressouvenir de moi.

Madame Geoffrin m'a adressé un article d'une lettre extrêmement touchant. Si elle m'avait vu pleurer d'attendrissement, elle m'aurait donné un certificat comme quoi je n'étais pas aussi monstre qu'on le disait. Faites-lui parvenir mes hommages.

Je voudrais bien savoir si le baron d'Holbach a reçu une lettre que je lui ai écrite il y a deux mois. Encore adieu.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n° 82.*

Naples, le 25 janvier 1772.

MA belle dame, s'il était bon à quelque chose de pleurer sur les morts, je viendrais pleurer avec vous la perte de M. Helvétius; mais la mort n'est autre chose que le regret des vivans. Si nous ne le regrettons pas, il n'est pas mort; tout comme si nous ne l'avions jamais ni connu ni aimé, il ne serait pas né. Tout ce qui existe, existe en nous par rapport à nous. (Souvenez-vous que le petit prophète faisait de la métaphysique lorsqu'il était triste; j'en fais de même à présent.) Mais enfin le mal de la perte d'Helvétius est le vide qu'il laisse dans la ligne du bataillon. Serrons donc les lignes; aimons-nous davantage, nous qui restons, et rien n'y paraîtra. Moi, qui suis le major de ce malheureux régiment, je vous crie à tous : Serrez les lignes; avancez; feu. Rien n'y paraîtra de notre perte. Ses filles n'ont perdu ni jeunesse ni beauté par la mort de leur père. Elles ont gagné la qualité d'héritières. Que diable allez-vous pleurer sur leur sort! Elles se marieront, n'en doutez pas.

Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

Sa femme est plus à plaindre, à moins qu'elle ne rencontre un beau-fils aussi raisonnable que son mari, ce qui n'est pas bien aisé; mais plus aisé à Paris qu'ailleurs. Il y a encore bien des mœurs, des vertus, de l'héroïsme dans votre Paris : il y en a plus qu'ailleurs, croyez-moi. C'est ce qui me le fait regretter et me le fera peut-être revoir un jour.

Je n'ai pas le temps de répondre au baron ce soir; chargez vous de lui dire que j'ai reçu sa charmante lettre, et l'ouvrage de Montami (1), dont je le remercie infiniment; mais comme en fait de commissions, il faut écarter toute espèce de présent, faites-moi la grâce de le lui payer, et je vous le rembourserai; à moins que vous n'ayez quelque argent à moi dans vos mains, chose que j'ignore absolument, n'ayant aucun intérêt à le savoir.

Votre numéro 80 n'est pas encore arrivé. Aimez-moi bien fort; les raisons de m'aimer augmentent comme vous voyez. Le temps me

(1) Traité des couleurs pour la peinture en émail et sur porcelaine, ouvrage posthume, publié avec des augmentations, par Diderot. *Paris*, 1765, in-12. (*Note des Éditeurs.*)

manque ce soir. Chargez-vous de faire parvenir la lettre que j'enveloppe dans celle-ci : elle n'ira pas bien loin de votre porte. Bonjour ou bon soir, car je ne sais pas quelle heure il est.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 15 février 1772.

La débâcle des lettres est enfin arrivée ce matin, ma belle dame. Je viens de recevoir en même temps deux numéros de vous, le 83 et le 84; une lettre de madame de Belsunce, une de Nicolaï, une de M. de Militerni, une du comte de Fuentès; et par le courrier d'Espagne, je reçois en même temps l'almanach royal de l'année, votre lettre, avec le rêve tragico-comique, une lettre de Magallon, et un vieux almanach. Je consacre ce jour au plaisir de lire, de relire, de savourer, de goûter, de mâcher même et de sucer tout ce papier; ainsi par conséquent je ne répondrai à personne, excepté à M. Diderot, dont j'ai reçu une lettre aussi. Prenez patience, je rougirais de ne répondre que deux mots sans esprit, et sans sel à vos belles

lettres. Je ne vous dirai que ce qui concerne Gatti, dont vous me parlez dans votre lettre du 20 décembre. Lorsqu'il arriva ici, je le trouvai tellement épouvanté de l'état horrible dans lequel il disait avoir laissé la France, qu'il me paraissait résolu à renoncer à toute sa fortune plutôt que de retourner en France. Il y craignait les jésuites, les dévots, les ennemis de Choiseul, les médecins; tout enfin. Il n'y a rien de plus injuste et de plus ridicule que de taxer Gatti d'ingratitude, s'il ne reparaît pas à Chanteloup. Personne n'ignore à Paris qu'il n'a envoyé à Florence que très-peu de bien pour soulager sa famille : tout son bien, toute sa fortune est en France. Qu'on le taxe donc de pusillanimité, d'étourderie, de prodigalité, à la bonne heure; mais comment diable! peut-on appeler ingratitude la conduite d'un homme qui, saisi de frayeur, abandonne tout ce qu'il a, tout le fruit de son travail de dix ans? Si l'on réussit à rassurer Gatti sur ses frayeurs, on lui rendra un grand service assurément; et soyez persuadé que c'est bien à son grand regret qu'il s'est éloigné de Paris, comme quelqu'un qui a l'ingratitude d'abandonner sa maison et

tous ses effets parce que le feu y a pris. Je ne sais pas si les frayeurs de Gatti sont fondées ou non : vous pouvez savoir cela mieux que moi ; mais soyez sûre qu'il en est au point qu'il a trouvé qu'Helvétius a bien fait de mourir, et qu'il est mort très-à-propos ; qu'il s'étonne fort que le reste de ses amis ne prenne pas le parti ou de mourir ou de sortir de France. Tel est l'état de Gatti. Heureusement pour lui, il inocule ici et gagne quelque argent. Il a reçu des lettres de M. de Nivernois qui lui ont remis le calme dans l'esprit. De mon côté, je serais enchanté qu'il retournât à Paris, et que l'on continuât à lui payer ses gages et ses pensions ; mais, à vous dire le vrai, je suis disposé à penser comme Gatti ; qu'on n'en fera rien, et qu'il n'aura que des chagrins et des persécutions à essuyer. Il est Italien, il est ami de Choiseul ; en voilà assez et même trop pour lui nuire. Quel est le dupe que nous connaissons tous et dont vous riez au coin de votre feu ? Je n'ai jamais pu le deviner ; il y en a tant de toutes les espèces ! Est-ce un mari dupé par sa femme ? Est-ce un amant dupé par sa maîtresse ? Est-ce un ministre dupé par ses commis, ou

par son confrère ? Enfin je ne le devine pas.

Le compliment de l'abbé Batteux à M. du Belloy est vrai et poli. Il est poli d'offrir les services de l'académie à M. du Belloy, qui en a grand besoin; il est vrai, puisqu'il dit que le roi voyait M. de Clermont dans l'académie, et l'academie dans M. de Clermont ; cela veut dire qu'il voyait combien M. de Clermont était plat, ridicule, inutile, etc., en le voyant dans l'académie, et combien l'académie était inutile en y voyant M. de Clermont.

Rien n'est plus vrai. Bon soir.

Au prince héréditaire de SAXE-GOTHA.

Naples, le 26 février 1772.

Monseigneur, j'ai reçu la lettre dont il a plu à V. A. S. de m'honorer, et que le prince votre frère a bien voulu me remettre de sa propre main. Il faut être vrai, surtout avec les souverains, quand cela ne serait que pour la rareté du fait. Je ne sais pas décider si le séjour de S. A. ici m'a causé plus de plaisir que de peine. D'abord il a été le premier qui m'ait fait sentir tout le poids de la charge que j'occupe maintenant, puisque les

chaînes qui me liaient à mon devoir m'ont souvent empêché de le suivre et d'être toujours auprès de lui, comme je l'aurais souhaité. Les momens où j'ai pu le suivre n'ont pas été plus gais pour moi. Le regret de ne pas vous voir ensemble ici se faisait sentir d'autant plus vivement à mon cœur, que le propos le plus fréquent, et pour ainsi dire le refrein de S. A. à chaque chose curieuse, belle ou remarquable qu'il voit, c'est cette exclamation si favorite : Ah! si mon frère voyait cela! Voilà les souffrances qu'il m'a causées. Le plaisir a été grand, je l'avoue; et sans doute aussi grand que l'honneur d'en être connu. Cette douce aisance dont j'ai pu jouir auprès de lui, grâce à son affabilité, cette liberté que j'avais de tout dire, grâce à ses lumières et à ses talens, ce souvenir tendre de V. A. que sa vue m'a causé, voilà mes plaisirs. Je vous laisse, monseigneur, à juger laquelle des deux sensations aurait dû l'emporter. J'en puis d'autant moins juger à présent, avec impartialité, qu'écrivant cette lettre, après avoir pris congé de lui, je ne sens que le chagrin très-vif de le voir s'éloigner. Tout autre sentiment se tait à présent en moi.

Il m'a promis qu'il vous assurerait de mon attachement inviolable, de ma profonde vénération, et j'ose même dire de mon amour pour vos éminentes vertus. C'est tout ce qu'il pouvait m'accorder de plus consolant à son départ. Il est donc superflu que je répète que je suis avec le plus vif respect,

De V. A. S., etc.

A Madame D'ÉPINAY. *Réponse au n°* 84.

Naples, le 29 février 1772.

Ma belle dame, après la débâcle, vient la sécheresse. Voilà deux semaines que je ne reçois rien de Paris; il faut pourtant que je réponde à cette lettre arrivée par deux courriers, et qui avait été à Madrid : elle contenait un rêve en forme de dialogue écrit très-délicatement, très-naïvement, plein de bonnes choses, d'idées vraies, et de souhaits impossibles. Je n'ai qu'une difficulté à faire à vos raisonnemens. Je conviens que l'étude de l'histoire est nécessaire à l'acteur, supposé pourtant que l'auteur de la pièce l'ait étudiée lui-même, en ait observé les mœurs, le siècle, le costume; mais s'il n'en a rien

fait lui-même, comme cela arrive presque toujours, l'acteur serait mille fois plus embarrassé s'il connaissait l'histoire. Si un malheureux qui aurait lu Garcillas, voulait jouer Alzire, au diable s'il pourrait prononcer un seul mot du rôle de Zamor, qui est si savant, et de celui d'Alzire, qui dispute sur la religion aussi joliment que Voltaire. Alvarez et Gusman sont deux grands d'Espagne aussi beaux que le prince d'Orange et le duc d'Albe, au lieu d'être deux pirates vrais forbans de mer, tels qu'étaient Cortès et Pizaro. En vérité, ma belle dame, il me paraît que l'ignorance des auteurs a engendré l'ignorance des acteurs, et de ces deux ignorances est née l'ignorance des spectateurs, qui n'a été ni crée ni engendrée, mais qui procède des deux. Voilà une trinité d'ignorances qui a créé le monde théâtral. Ce monde n'existe qu'au théâtre; les hommes, les vertus, les vices, le langage, les événemens, le dialogue, tout lui est particulier. Il s'est fait une convention parmi les hommes que cela serait ainsi; que le théâtre aurait ce monde: et l'on est convenu de trouver cela beau. Les raisons de cette conven-

tion seraient difficiles à retrouver; l'acte en est fort ancien, et il n'a pas été *insinué* au greffe. J'ai bien peur qu'on ne soit convenu de trouver le Kain bon et parfait : on ne peut pas revenir contre une convention, et une transaction en forme. Au reste, je crois que les causes qui ont produit cet éloignement de la nature qui a lieu dans le théâtre, au point de créer un monde entier tout-à-fait nouveau, a été la difficulté de s'approcher de la vérité en gardant son langage vulgaire, et la défense d'y placer les événemens modernes. On fait une bonne comédie, vraie au dernier point, parce qu'il est permis d'y représenter le c... arrivé dans la semaine même, la querelle entre mari et femme arrivée dans le mois, la ruine d'un joueur arrivée dans l'année: mais, s'il ne vous est pas permis de rendre en tragédie, ni la chute du duc de Choiseul, ni même celle du cardinal de Bernis, comment peut-on peindre la vérité ? Si vous mettez sur le théâtre Thémistocle et Alcibiade, à l'instant je m'aperçois qu'ils ont parlé grec, et qu'on les fait parler français ; qu'ils étaient citoyens d'une république, et qu'on est à Paris, qui n'est pas une république, à ce que dit l'almanach

royal. Je renonce donc à l'espoir d'une tragédie vraie; et je consulterais mon acteur pour avoir les postures les plus pittoresques, la voix la plus terrible, la démarche la plus chargée, les passions les plus outrées. Dès qu'en faisant une grimace il est applaudi, je lui conseillerai de faire le lendemain une véritable contorsion : voilà l'éducation de mon Emile, le Kain le jeune. Voyez comme nous sommes peu d'accord; mais, si nous l'avions été, malheureusement, je n'aurais eu rien à vous mander, sinon, que je vous adore toujours. Le prince de Saxe Gotha est parti. Adieu, aimez-moi.

A LA MÊME. *Réponse au n° 85.*

Naples, le 7 mars 1772.

COMBIEN de fois faut-il donc, ma belle dame, que je vous mande qu'il ne faut pas que l'on m'envoie des lettres dans le paquet du ministre, parce que je les reçois plus tard, et que je les paie plus cher ? Vous les donnez à Magallon; ce cher Magallon qui veut voir absolument ma banqueroute, au lieu de les envoyer à son ami Azara, agent d'Espagne

à Rome, qui pourrait me les envoyer ensuite, sans que cela me coûtât presque rien, me joue le tour de les envoyer à Tanucci ! Cela me met de très-mauvaise humeur, et cette lettre s'en ressentira.

Je vous remercie de m'avoir mandé le titre de *Juveigneur* (1) qu'avait le duc de la Vauguyon ; cela enrichit mon érudition. Il répond à celui de prince héréditaire, que nous avons à présent, comme celui de seigneur signifie le prince régnant; pour celui d'avoué, *advocatus*, il est bien connu. La terre, sur laquelle il prend ce titre, appartiendra à quelque église. Le mot du dindon est excellent; et l'histoire de madame Cardinan est singulière. Elle prouve, du moins, que toutes les têtes tournent à présent à Paris, et qu'on ne s'y reconnaît plus.

Je vous prie de vous informer si le jeune vicomte de Montboissier est revenu à Paris de son voyage; et, s'il y est, faites-le avertir que je lui écris ce soir, par la poste, une

(1) Corruption du mot *junior*, dont les Césars du Bas-Empire appelaient ceux qu'ils associaient à l'empire. Voyez la Correspondance de Grimm, 2e partie, tome 2, page 200. (*Note des Éditeurs.*)

lettre fort intéressante, au sujet d'une boîte de médailles antiques, que je lui ai confiée; et que j'en attends la réponse. Le baron de Gleichen s'est arrêté quelque temps à Rome, ensuite à Florence; il est à présent à Gênes. L'emploi de commissaire plénipotentiaire auprès du duc de Wirtemberg, que sa cour lui destinait, est fort lucratif et fort ennuyeux. Il est plus facile de s'enrichir que de s'amuser, dit M. de Freeport. Ainsi je ne sais ce qu'il fera.

Gatti retournera à Paris, puisqu'on le veut absolument. Cela fera grand tort à notre inoculation, et cela me fâche terriblement, car il se plaît à Naples, et je me plais à l'y voir.

Puisque Grimm doit venir en Italie, je renonce aux souhaits d'une peste; mais c'est bien à regret, et uniquement à son égard.

Je suis bête ce soir, car je le deviens de jour en jour davantage. Aimez-moi; portez-vous bien. Mandez-moi force nouvelles et bons mots. Adieu.

À LA MÊME. *Réponse au n° 86.*

Naples, le 14 mars 1772.

Ma belle dame, voilà votre n° 86 qui arrive dans la minute. Il m'enchante, il me console, il me rappelle Paris, et vous, et mes amis : et vous vous étonnez que je soupire après vos lettres! Votre fils achève donc son éducation; à la bonne heure. Il ne faut désespérer de rien; et dans ce monde, le meilleur de tous les mondes impossibles, tout est pour le mieux. Car (*nota bene*) le mieux est une chose qui n'existe que dans notre tête, puisque c'est l'idée d'un rapport, et on en a fait le pivot de toute la physique d'un monde entier qui est hors de nous. Quels butors que les métaphysiciens! Mais qu'est-ce que ma réflexion sur l'optimisme a de commun avec votre fils? C'est que ma réflexion est belle, neuve, grande, et je n'ai pas voulu la perdre : je l'ai placée hors de propos. Mais revenons à nos moutons.

Le prince de Gotha est charmant : j'en ai été infiniment épris, et lui de moi; et à vous parler franchement et en secret, je l'aime

encore plus que son frère. Il a cœur, esprit, enjouement parfaits. Il n'a point réussi dans ma chère patrie. Tant mieux pour lui, tant pis pour elle. Il s'est rencontré avec le duc de Glocester, qui joue parfaitement le souverain mal élevé; et lui n'est qu'un particulier bien élevé. Ainsi l'autre l'a éclipsé, car il répondait mieux à l'idée qu'on a des souverains, et que ma nation, incapable de goûter, ne fait que sentir. Il n'y a que sur l'article générosité que le prince, dans sa médiocrité, a mieux fait les choses que le duc dans sa gueuse dignité; car il était pauvre quoique Anglais et souverain. Nous avons établi une correspondance, le prince Auguste et moi. J'ai écrit une lettre de réponse à son frère, et une au prince qui m'a écrit de Rome; ces lettres méritaient (amour-propre à part) toutes les deux de n'être pas brûlées. Si Grimm peut en arracher des copies, vous les verrez; pour moi, je n'en ai conservé aucune. Je rougirais de vous envoyer les copies de celles du prince Auguste, car elles sont trop flatteuses pour moi, mais vous verriez qu'elles sont très-bien écrites, et tournées très-agréablement. Enfin c'est un garçon

aussi aimable qu'estimable. Je lui ai communiqué quelques lettres de vous. Il pensa crever de rire sur votre expression, que M. Grimm avait *remisé* son prince à Darmstadt. Gatti doit, ce carême, inoculer la moitié de notre principale noblesse. De grâce, empêchez qu'il ne reçoive des lettres de Paris, qui le rappellent brusquement : ce serait un très-grand mal pour notre nation, qui se prête de très-bonne grâce à l'inoculation, par la confiance qu'on a en lui. Les choses tournent d'une façon, que je ne serais point étonné de voir que, dans peu de mois, le souverain se déterminât à se laisser inoculer. Les courtisans qui l'environnent, et qui paraissent les moins disposés à lui faire la cour, sont les premiers à offrir leurs enfans à Gatti; et le médecin du roi (contraire à l'inoculation) lui fera inoculer sa fille unique, qui est déjà nubile. Voilà toutes nos nouvelles.

Je vous remercie de la méthode que vous m'avez apprise pour opérer le miracle de l'hémorrhoïsse; je suis prié ce soir à un concert de vieille musique, cela m'empêche d'allonger ma lettre; remerciez le baron de la traduction de Juvénal, qu'il

m'envoie. Que sait-on ? cela pourra me faire faire des notes sur Juvénal ; mais il n'est pas Horace, à beaucoup près : c'est Robé à côté de Voltaire. Il a le feu de la criaillerie, il n'a pas la délicatesse du goût. Mais bon soir ; j'allais m'enfourner dans une dissertation entre Juvénal et Horace.

Aimez-moi donc, portez-vous bien : point de dysenterie, elle n'est pas du bon ton ; des vapeurs plutôt, quelques migraines par-ci, par-là, et des nerfs bien agacés, voilà tout ce que je vous permets d'avoir. Les cardes ne sont point arrivées ; je crains bien qu'elles ne se soient noyées, car il y a eu force naufrages. Tant mieux, puisque j'ai encore de l'argent à Paris ; je n'en savais rien, en vérité : tout ce que je savais, c'est que je n'en ai point à Naples. Soyez attentive, s'il paraît de nouveaux voyages ; c'est mon unique lecture à présent : je tâche de m'expatrier tant que je puis. Croiriez-vous que j'ai lu Anquetil sans en perdre un seul mot (1) ? Cela est incroyable ! il a été chercher la Bible de Zoroastre aux Indes, et en a rapporté le bréviaire ! Adieu.

(1) Anquetil du Perron, dit le Voyageur, frère

A LA MÊME.

Naples, le 21 mars 1772.

Je n'ai point de vos lettres, cette semaine. Si vous étiez une personne bien portante, cela ne m'inquiéterait point; mais vos lettres parlent toujours de maladies, et votre dernière vous peignait bien souffrante; qu'avez-vous donc? vous portez-vous bien? l'apprentissage de votre fils vous aurait-il coûté d'autres chagrins? parlez donc.

Pour moi je n'ai rien à vous dire; je suis triste et maussade. Il vaque un emploi auquel je pourrais prétendre: il donne plus d'argent et de considération que celui que j'ai; mais il donne bien plus de travail et d'ennui: d'ailleurs il est fort sollicité; et notre usage est, lorsqu'on sollicite, de faire tout le mal possible à ses compétiteurs, de les calomnier, de les dénigrer: on leur fait tout, à cela près qu'on ne les assomme pas. Si je demande cet emploi, je m'expose à tous ces maux: si je ne me mets pas sur

de l'historien, éditeur du Zend-Avesta, traduit en français sur l'original Zend, avec des remarques. *Paris*, 1771, 3 vol. in-4°. (*Note des Editeurs.*)

les rangs, on n'en croira pas moins que je manœuvre en secret, et on me fera tout autant de mal, et on me causera les mêmes chagrins que si j'avais sollicité : d'ailleurs il faut avancer une fois, il faut arriver au travail et à l'ennui; autant vaut commencer dès à présent; arrive une autre pensée, qui dit : Il faut retarder les maux inévitables; si je puis encore jouir du repos, de l'oisiveté, de l'oubli, pourquoi me presser d'en sortir? Voilà l'état actuel de mon esprit : vous voyez que j'ai raison d'être triste et bête; ah! la vilaine chose que l'ambition! Mais le moyen de n'en pas avoir, lorsque le monde croit que vous en avez; cette opinion publique peut causer autant de maux que l'ambition même.

Pour me distraire, j'élève deux chats, et j'étudie leurs mœurs : savez-vous que c'est une science, et une étude toute nouvelle. Il y a des siècles qu'on élève des chats, et cependant je ne trouve personne qui les ait bien étudiés; j'ai le mâle et la femelle; je leur ai ôté toute communication avec les chats du dehors, et j'ai voulu suivre leur ménage avec attention; croiriez-

vous une chose ? Dans les mois de leurs amours, ils n'ont jamais miaulé ; le miaulement n'est donc pas le langage de l'amour des chats ; il n'est que l'appel des absens. Autre découverte sûre : le langage du mâle est tout-à-fait différent de celui de la femelle, comme cela devait être ; dans les oiseaux, cette différence est plus marquée, le chant du mâle est tout-à-fait différent de celui de la femelle ; mais dans les quadrupèdes je ne crois pas que personne se soit aperçu de cette différence : en outre je suis sûr qu'il y a plus de vingt inflexions différentes dans le langage des chats, et leur langage est véritablement une langue ; car ils emploient toujours le même son pour exprimer la même chose. Je ne finirais pas si je vous disais toutes mes observations ; mais par cet échantillon, vous voyez que je serai bientôt l'historiographe de Naples. Voilà mes peines et mes amertumes ; au surplus je ne fais rien. Gatti se porte bien, inocule, gagne de l'argent, et le méprise, se tourmente de ce qu'on le chérit, et voudrait être un gueux cochon ; mais il n'a pas la force de l'être.

De grâce dites de ma part à mon cher marquis de Mora que je suis honteux de n'avoir point répondu à sa lettre ; mais il suffit que vous lui montriez celle-ci pour lui prouver à quel point la source de mes idées est tarie ; que pouvais-je lui écrire ? L'histoire des chats ? Je ne retiens pas les platitudes que j'entends dire ; mais elles suffisent pour m'empêcher de dire des choses qui ne soient pas aussi plates que tout ce qu'on me dit. Mille choses à tous mes amis. Vous perdez une belle occasion d'avoir une bonne lettre de moi ; j'aurais la plus grande envie de vous écrire, mais que vous marquer ? que je vous aime, et vous aimerai toujours.

À LA MÊME. *Réponse au n° 87.*

Naples, le 28 mars 1772.

Je me garderai bien de lire à M. Gatti, le petit article qui le concerne dans votre n° 87. Ce serait un meurtre, aucun de ses amis ne lui pardonnerait d'avoir perdu de gaieté de cœur un millier de louis à gagner en trois mois. Si vous voyiez avec quelle rapidité l'inoculation gagne ici,

vous seriez étonné, et vous vous écririez : Ah ! quel peuple barbare ! Comme on voit que les connaissances n'ont point gâté les lumières de la raison naturelle ! Si vous voyiez comme les mères offrent leurs enfans à inoculer, par une tendresse mêlée de stupidité, cela vous paraîtrait bien curieux. De tous les raisonnemens qu'on faisait à Paris contre l'inoculation, il ne s'en fait pas un seul ici. Le seul qu'on entende quelquefois, c'est que cela paraît à plusieurs s'opposer à la destinée, et empêcher la toute-puissance divine. Ah ! qu'il est vrai que le fatalisme est le seul système convenable aux sauvages ; et si l'on entendait le langage des animaux, on verrait qu'il est le seul de toutes ces bêtes. Le fatalisme est le père et le fils de la barbarie ; il en est enfanté, et il la nourrit ensuite ; et savez-vous pourquoi ? C'est qu'il est le système le plus paresseux, et par conséquent le plus convenable à l'homme. Aucun Napolitain ne s'avisait d'envoyer chercher M. Gatti; mais puisqu'il y est, on se fait inoculer. Voilà les nouvelles de ma ville, et des réflexions à moi tout seul.

Je vous remercie de la recette du vin anti-

scorbutique que vous m'avez envoyée. Mais je ne suis pas malade ; je n'en ai pas encore pris, et si j'en prends, c'est pour réveiller mon appétit ; car autrefois il me fit cet effet-là. Si vous avez un vin anti-ennuyeux, envoyez-le moi vite ; c'est là le secret qui peut me sauver la vie ; car je m'ennuie à périr. Lorsque je vous ai mandé que la conservation de ma vie dépendait du vin anti-scorbutique, je badinais, et si vous aviez vu mon visage, vous vous en seriez aperçue ; mais voilà le mal des lettres. J'espère qu'un jour viendra qu'on enverra les lettres avec son portrait à la tête, pour servir à l'intelligence de plusieurs mots obscurs.

J'enverrai au baron des estampes, et nous serons quittes. Je ne crois pas que la lettre sur le voyage de M. Anquetil soit grand'-chose (1) ; Anquetil est ce que doit être un voyageur, exact, minutieux, incapable de former aucun système, de s'apercevoir si une chose est utile ou inutile. Voilà comme il

(1) Lettre à M. A*** du P***, dans laquelle est compris l'examen de sa traduction des livres attribués à Zoroastre. (Par William Jones.) *Londres*, 1771, in-8° de 52 pages. (*Note des Éditeurs.*)

faut amasser : trier est une autre affaire. J'ai trié, moi, son livre. Je me suis aperçu que l'histoire a beaucoup plus souffert en Asie, que chez nous. On ne peut plus faire aucun cas de leurs antiquités : tout est fable. Ils n'ont aucun écrivain qui passe le onzième siècle. Ainsi tout ce Zoroastre est un rêve. Le Zend-Avesta ne ressemble pas plus à la Bible de Zoroastre, que notre bréviaire aux ouvrages de Moyse. Il est même rempli de christianisme et de mahométisme, tant il est moderne. Je crois le Zend-Avesta un ouvrage du douzième siècle, et les autres encore plus modernes. Je commence à croire que les antiquités indiennes et chinoises ne vaudront guère davantage. Cependant j'aimerais bien à lire les Védas à présent.

Gleichen est à Gênes; Saxe-Gotha je ne sais où. Donnez-moi toujours des nouvelles de Paris. Aimez-moi. Portez-vous bien, et laissez-moi quitter cette lettre, car j'ai beaucoup d'affaire. Bon soir.

À LA MÊME. *Réponse au nº 89.*

Naples, le 11 avril 1772.

Voici le produit d'une nuit veillée, et mal employée, et l'effet de votre numéro 89. J'avais besoin de m'occuper fortement pour me distraire du chagrin, de la rage et du dépit que m'a causés une étourderie affreuse de Magallon, qui peut-être me coûtera 200 livres, outre le chagrin, la dérision et l'insulte. De grâce, je vous prie, lorsque vous le verrez, de le battre bien fort, de le souffleter même; et il est encore trop heureux que je choisisse une main si belle pour me venger.

Je n'ai pas eu la force de copier mon dialogue, je me suis fait aider par mon copiste, qui, n'ayant jamais écrit le français et ne l'entendant point, a sauté des lignes entières.

Les cardes sont arrivées, et me coûtent un louis en tout : les frais de transport sont horribles.

Ah çà! bon soir, je n'en puis plus d'écrire; dans la huitaine je répondrai à la chaise de paille. Votre numéro 90 arrive : j'y répondrai samedi prochain.

Ce n'est pas vous qui êtes la cause de l'étourderie de Magallon, quoique les livres qu'il m'a envoyés viennent de vous. C'est bien lui qui après trois ans ne veut pas absolument entendre la situation où nous sommes. Est-il possible qu'il ait la tête si dure ? Est-il imbécille à ce point-là ? De grâce, battez-le, la rage me reprend.

A LA MÊME. *Réponse au n° 91.*

Naples, le 25 avril 1772.

L'HISTOIRE de l'abbé Camdon n'est pas, ma belle dame, le seul espoir que vous m'ayez donné du retour de mes dents. Avez-vous oublié la chanson où tout revenait, jusqu'au pucelage ? Eh bien! c'est d'aussi loin que j'espère remettre mes dents, comme cette fille sage. Cependant si l'histoire de l'abbé Camdon est vraie, il faudrait bien éclaircir ce phénomène curieux; savoir, si dans son enfance il avait quitté les dents de lait, ou si cette remise des dents n'est qu'un retard d'une végétation qui aurait dû se faire à six ans, et qui s'est faite à soixante; savoir si, à l'âge de vingt-cinq ans, il avait mis les dernières dents de sa-

gesse; savoir si à présent qu'elles sont revenues, il a remis les dents de sagesse, aussi pour la seconde fois. Tout cela mérite vérification, et les académiciens ne feraient pas mal d'en parler.

Je vous remercie de la feuille de Diderot. Elle est digne de lui, et ne ressemble en rien à mon dialogue (1), mais il écrit à côté des dames parisiennes, et moi j'écris à côté des femmes napolitaines. Il trempe sa plume dans l'arc-en-ciel, et moi je la trempe dans la thériaque. Son écrit ressemble à un paon; le mien à une chauve-souris. Tel est l'homme. Toujours diaphane, il croit être quelque chose en soi-même, il n'est rien qu'une transparence. Il est bon que je vous avertisse que la lettre qui accompagnait ce malheureux paquet de 200 francs, contenant la précieuse histoire de Siam par l'archevêque Turpin, ne m'est point parvenue non plus que le paquet. Ainsi, si vous vous souve-

(1) Notre auteur fait allusion à son *Dialogue sur les Femmes*, qui se trouve dans différens recueils. La feuille de Diderot dont il parle, est un morceau sur les *femmes*, qui se trouve dans le 12e volume de ses œuvres, page 450, et dans la Correspondance de Grimm, 2e partie, tome 2, page 248. (*Note des Éditeurs.*)

nez de m'avoir écrit quelque chose d'important, il faut me le mander de nouveau. Je n'ai point de lettre cette semaine de vous; apparemment vous ne me l'avez pas envoyée par la poste : Dieu l'accompagne.

Gatti me quittera dans dix ou quinze jours; je crois qu'il retournera en France. Il fait la plus grande des sottises, selon moi. Il paraît y retourner par intérêt, et point par reconnaissance. Il trouvera le monde changé tout-à-fait; ainsi il ne gagnera pas du côté de l'intérêt, et sera navré de chagrins.

Je n'ai point de verve ce soir. Aimez-moi, envoyez-moi vite des gens de ma connaissance; je m'ennuie à périr, sans eux. Adieu. Envoyez-moi Mora; et pourquoi n'emmènerait-il pas avec lui Magallon? Il a besoin d'un Mentor, et où trouver un Mentor plus complaisant, et plus corrompu? Adieu encore.

A propos, j'oubliais le meilleur; j'ai un cor à un pied, qui me fait enrager. J'ai été une fois guéri à Paris par un emplâtre appliqué par un secrétiste que la baronne et madame Helvétius m'avaient fait connaître, et j'en ai été guéri pour quatre ans.

Si vous pouviez dénicher cet homme et cet emplâtre, ce serait un trésor pour moi. Voyez ; je vous recommande mes cors et mes âmes, car j'en ai plusieurs : soyez ma protectrice.

À LA MÊME. *Réponse au nº.* 92.

Naples, le 9 mai 1772.

ENFIN il est arrivé le cas tant désiré où une lettre de vous ne m'a coûté que trois sous. Je n'ai pas pu reconnaître, par le timbre, le chemin qu'elle a fait; mais c'est assurément la bonne route qu'elle a prise. Il est vrai qu'elle arrive quelques jours plus tard; mais cela importe bien peu. Il suffit que vous le sachiez, afin que dans un cas bien pressé, qui n'est guère vraisemblable, vous m'écriviez alors en droiture par la poste. En attendant réjouissons-nous d'avoir trouvé le moyen de vous parler à trois sous le demi-dialogue.

Je vais obéir aux ordres de M. le baron Grimm. La mode introduite par l'empereur et le grand duc, et suivie à présent par tous les souverains dans leurs voyages, c'est de

paraître toujours en uniforme militaire. Voici la garde-robe du prince Auguste de Saxe-Gotha et du duc de Glocester : les uniformes de leur régiment, habits de deuil selon les saisons, de beaux fracs pour marcher à pied, monter à cheval, courir la poste, etc. Vous voyez bien que cela tient bien peu de place dans les malles. Les Anglais qui ne sont point militaires, voyagent en deuil de la mort de Guillaume le Normand, conquérant de l'Angleterre. Madame l'électrice de Saxe, qui vient de nous quitter avec toute sa cour, en deuil de même : mais cela est bien mesquin. Voici donc ce que je conseille à M. le baron : il faut qu'il ait un uniforme de cour, soit d'officier, soit de chambellan ; et au pis aller, il prendra l'uniforme d'Arlequin baron suisse ; car je ne sais pas si les barons du S.-Empire en ont. Avec cela il aura des habits de deuil à tout événement, et enfin il aura de belles chenilles pour courir les rues le matin ; mais surtout il faut avoir l'esprit d'imaginer qu'on fait suivant l'occurrence dans une ville quelconque d'Italie, un très-bel habit magnifique en vingt-quatre heures, à meilleur marché qu'à Paris, et aussi bien fait sans contredit. Vous ne sauriez

imaginer combien l'omission de cette courte réflexion couvrit de ridicule ici milord Schelburn secrétaire d'état de la grande Bretagne, et homme à seize mille guinées de revenu. Il vint ici avec son mesquin habit de deuil à l'anglaise, et il n'en avait point d'autre. Il arriva que dans ce temps on déclara ici la grossesse de la reine, et il y eut gala extraordinaire pendant trois jours. Il eut la petitesse d'esprit de ne pas se laisser présenter au roi, de n'aller nulle part, et de s'enfermer chez lui, prétextant une maladie pour ne pas dépenser vingt louis à se galonner. Il était mon ami; je fus si honteux pour lui, que je renonçai à son amitié. Ainsi, il faut compter le cas d'un habit magnifique, comme un événement extraordinaire, tel que celui de se casser une jambe, qui peut arriver en voyage; et il faut y être préparé d'avance, mais n'en point avoir avec soi; car on ne saurait deviner la saison dans laquelle ce malheur arrivera. Je crois avoir pleinement satisfait à la demande de Grimm. J'ajouterai que s'il y a de la place, il pourrait avoir dans sa malle un habit de velours noir, avec une veste d'étoffe en or ou en argent qui lui servirait

en carême, car c'est une espèce d'uniforme des saints jours de deuil, même pour les militaires. Au surplus, il sait que la cour de Vienne a aboli les galas. Ainsi Milan et Florence n'en ont point. Gênes, Venise, Rome n'en ont jamais; nous en avons, mais notre roi ne quitte jamais l'uniforme de sa brigade, et déteste les beaux habits. Si M. le baron me demande ce qu'on fait ensuite d'un bel habit qu'on a eu le malheur d'être obligé d'acheter, répondez-lui qu'on en fait ce que cette dame croyait qu'on fesait de vieilles lunes, toutes les fois qu'on avait de nouvelles lunes. On le jette, on le revend à perte; ou on l'emporte, si l'on a de la place. Parlons d'autre chose.

Dites à vos savans, de ma part, qu'ils ont tort. Un seul coup-d'œil sur les médailles antiques leur aurait appris que *junior* est le titre des princes associés à l'empire par leurs pères. Ils trouveront Licinius junior, Constantinus junior, Valentinianus junior, etc. Mais ce n'est pas ma faute si on ne sait rien des vieilles choses dans une ville où l'on n'aime que les nouveautés.

Gatti est parti il y a trois jours, et son dé-

part m'a sevré de Paris. J'attends M. de Breteuil avec impatience.

Pour ce soir vous n'en aurez pas davantage de moi. Achevez vos rideaux, meublez bien votre maison de campagne, et ayez un lit pour moi. Adieu.

A LA MÊME. *Réponse au n° 93.*

Naples, le 23 mai 1772.

Ma belle dame, votre lettre du 2 a été pour moi un gouffre de méditations morales et philosophiques. Je suis tout comme le petit prophète de Boehmischbroda; je fais de la métaphysique quand je suis triste. Je trouve que l'estime des autres est en nous comme l'ipécacuanha, un sentiment qui nous révolte naturellement. Nous l'avalons par la force, et notre estomac est prêt à le rejeter le plutôt possible. Je trouve ensuite que l'admiration est une chose très-différente de l'estime. On admire un danseur de corde sans l'estimer; on estime sans l'admirer M. de Mairan. L'admiration est un sentiment pour lequel nous avons du goût et du penchant : il ne nous révolte point, il nous plaît même beaucoup

trop. Ainsi les hommes estiment moins qu'il ne faudrait, et admirent les autres plus qu'il ne faudrait. Mais pourquoi cela? Cherchons-en la raison. C'est parce que nous nous estimons toujours nous-mêmes, et que nous ne nous admirons jamais. Le danseur de corde fait ses tours avec tant d'aisance et de dextérité naturelle que s'il a quelque étonnement, c'est de voir que les autres n'en fassent pas autant. Ainsi intérieurement il ne saurait s'admirer jamais; mais il s'estime. L'admiration est un effet de la comparaison de la force; l'estime vient de la comparaison de la raison. Or, tout homme croit constamment avoir plus de raison qu'aucun autre; mais tant qu'il ne l'a pas essayé, il croit avoir moins de force et de dextérité, et de talens qu'un autre. Cette crainte de faiblesse est ce qu'on appelle *mauvaise honte*, qui n'empêche pas la haute estime de soi-même. Ainsi une demoiselle à quinze ans, qui, par une mauvaise honte, ne sait pas faire la révérence, croit avoir assez de raison pour juger définitivement que l'état de religieuse vaut mieux que celui de femme mariée; et vous ne lui persuaderiez jamais qu'elle a tort.

Si vous, ma belle dame, m'estimiez autant que vous m'admirez, vous n'auriez pas écrit le nº 90. Pourquoi croire tout de suite que j'étais en colère contre Magallon? Vous qui m'appelez profond, sublime, etc., trouvez-vous que ce fût d'une sublimité au-dessus de ma tête, de deviner que Magallon ne pouvait avoir aucun tort? Ne m'aviez-vous pas mandé qu'il avait trouvé un moyen pour m'envoyer des voyageurs? N'en avais-je pas fait l'essai sur l'almanach royal? n'avais-je pas dès lors prévu et prédit ce qu'il en arriverait? Mais vous lui avez écrit des sottises, me direz-vous. Eh oui! Eh bien! n'ai-je pas reçu de lui précisément la réponse que je voulais avoir? J'ai donc bien fait, et je me suis bien conduit. Un peu plus d'estime de moi vous aurait persuadé que je ne pouvais pas écrire autrement, et que même à présent je ne puis pas m'expliquer plus ouvertement sur la nature de cette étrange affaire. Estimez-moi; laissez-moi faire; et cependant jouez votre rôle vous et le chevalier de me gronder, de me menacer même d'une rupture (mais n'en faites rien): c'est le jeu et le reste de la tragédie. Or n'en parlons plus pour le pré-

sent. Jusqu'à cette heure j'en suis quitte pour la peur, et pour le risque d'avoir été obligé d'imiter la Condamine qui fit en Angleterre un appel à la nation anglaise et à tout l'univers, pour une aventure qu'il croyait étrange, et qui ne lui coûta que 12 liv., pendant que la mienne a pensé me coûter 200 liv.

A propos de la Condamine, de quoi s'avisait Magallon de l'aller trouver? Je trouve sa visite bien plus extraordinaire que tout le reste de son aventure excrémentaire. Que de fous rires en aura faits le baron! (j'entends le baron Grimm) auquel il faudra chercher un nom pour le distinguer du véritable baron (1); car le véritable Amphitryon est celui où l'on dîne; et le baron Grimm ne donne pas à dîner à ce que je sache; *ains* il en demande.

Votre lettre est arrivée ensemble avec celle de madame votre fille. Heureusement j'ai ouvert la vôtre la première : ainsi j'ai appris la guérison avant que de savoir un mot de la maladie. Vous voyés que le retard des postes est quelquefois bon à quelque chose. D'ailleurs nos lettres à présent sont d'un bon marché étonnant; elles ne coûtent que trois sous :

(1) Le baron d'Holbach.

ainsi il faut supporter en grâce du bon marché, quelque chose. Mais je voudrais bien savoir le chemin qu'elles font. En vérité je l'ignore. Je crois qu'elles viennent de Rome par le courrier d'Espagne. Vous auriez pu me dire quelque chose sur mon dialogue féminin. Vous devriez admirer la promptitude de l'accouchement, et surtout la vivacité du souvenir que je conserve de Paris, et des cercles où je vivais. En vérité ce dialogue n'est pas le ton d'une personne qui ne vous a pas vue depuis trois ans complets. On croirait que j'ai soupé ce soir avec vous, le marquis Grimm et consorts; et qu'en rentrant chez moi je l'ai écrit. Telle est la force de la passion que j'ai pour Paris, pour vous, pour mes amis; Magallon est de ce nombre. S'il ne m'entend point, s'il ne me plaint pas, est-ce ma faute?

À LA MÊME. *Réponse au n° 94.*

Naples, le 6 juin 1772.

VOTRE lettre du 16 mai, ma belle dame, porte la date de Naples au lieu de celle de Paris. Vous êtes donc à Naples. Je prends cela pour un très-bon augure, et j'espère que

cela se vérifiera. Vous me dites que je n'ai pas de bonnes raisons pour être ici, hormis l'ambition. Ah ! que cela est loin du vrai ! Vos propos me prouvent de plus en plus ce que j'ai toujours cru : qu'un Français, quelque esprit qu'il ait, ne saurait jamais se former l'idée d'un pays différent du sien. Je vais pourtant tâcher de vous donner une idée du mien. Sachez que, si je quittais Naples, je demanderais l'aumône à Paris. D'abord il faudrait que je quittasse mes appointemens en entier, qui sont la moitié de mon revenu. Mais il me reste, me direz-vous, six mille francs au moins de mes abbayes. Point du tout. Je perdrais celles-là aussi. On ne m'ôterait pas à la vérité les abbayes ; mais aucun de mes fermiers ne s'aviserait à l'avenir de me payer. Tel est l'état d'anarchie où l'on vit, que personne ne craint les lois de la justice ; mais on craint en revanche l'injustice ; et comme je suis magistrat, je puis la faire. On me craint ; on me paie. On me payait aussi lorsque j'étais à Paris, parce que j'y servais le roi ; et l'on voyait que je devais retourner employé ; mais si je me retirais du service, je ne serais payé par personne : car mes revenus sont en

abbayes; c'est-à-dire en fond de terres reculées dans les provinces. Un Français et encore moins un Anglais ne connaissent point ces risques. Quelque part qu'il soit, la justice de sa patrie protège sa propriété foncière. Ici on n'est sûr qu'à force d'égards. Il faut être craint et beaucoup craint pour être quelque chose dans la société. Vous voyez donc que je ne puis pas bouger d'ici, à moins de trouver six mille francs à Paris. Trouvez-les, et appelez-moi un monstre, si je ne viens pas.

Vous me grondez encore sur le compte de Magallon : autre preuve que vous n'avez aucune idée de mon pays et de ma situation. Venez me voir, ou envoyez-moi le baron, et je m'expliquerai avec lui; car ce sont des choses qu'on ne saurait écrire. Si mes lettres ne sont pas égarées, vous recevrez celle dans laquelle je rends compte au baron du Saint-Empire, de la fondation de la garde-robe itinéraire. Il faut qu'il prenne un uniforme, et qu'il se fasse un carnaval éternel de son voyage.

De quoi me grondez-vous? Puisque Mora et Magallon doivent partir de Paris, ne vaut-il pas mieux qu'ils viennent chez moi, que d'aller s'ensevelir en Espagne?

Mes cors soupirent après vos lettres. Je joins mes prières aux leurs. Quoiqu'ils aient le cœur dur par essence, ils vous aimeront à la folie si vous trouvez moyen de les amollir.

Notre reine est accouchée bravement la nuit passée, à une heure et demie après minuit, d'une fille : cela vaut mieux que rien. Une sainte que nous avons ici, et qu'on s'est avisé d'exiler ces jours passés, à la prière de l'archevêque, à cause du bruit qu'elle faisait, avait prédit que la reine accoucherait le six du mois de mai, à une heure après minuit. Elle a parfaitement deviné le jour et l'heure, elle ne s'est trompée que du mois. Dites-moi, faut-il compter celle-là parmi les bonnes prophétesses? Pour moi, je la trouve bonne; car elle a fait le plus difficile de la besogne, qui est de deviner le jour et l'heure. Vous en jugerez.

Vous me dites bien peu de mots sur mon dialogue féminin. Parlez-en ou bien ou mal; mais électrisez-moi. Le silence est une espèce de mépris que mes dialogues ne méritent point. Adieu; embrassez tous mes amis. Bon soir.

A LA MÊME. *Réponse au n° 95.*

Naples, le 13 juin 1772.

Ah ! que votre lettre est différente, ma belle dame, de celle que mes cors attendaient ! au lieu de leur affaire, elle contient des détails sur la coterie des lanturlus, qui ne vaut pas un emplâtre pour les cors.

Quoi ! vos beaux-esprits ne savaient pas quelle est la classe des bimanes, la leur, celle des singes et des hommes ? M. de Buffon a averti que les bipèdes ne sont proprement que les oiseaux ; les quadrupèdes sont tous les animaux. Les hommes et les singes ont deux mains et deux pieds ; il les appelle pour cela des bimanes. Leur caractère est que les femelles en sont réglées ; et cette incommodité fait une retenue de 15 pour 100 sur le plaisir amoureux. Terrible impôt ! trois vingtièmes ! Qu'il m'a coûté à Paris ! Je vous ai dit mes difficultés sur mon retour dans cette ville. Perdre tout ce qu'on a est un terrible embarras. Si jamais la justice revient dans ce pays-ci, de façon qu'on puisse se flatter d'être payé quoique absent, comptez-moi pour parti, à moins que

vous ne trouviez le moyen de me remplacer ce que je sacrifie. Ce soir je n'ai le temps que de vous dire que je vous aime tendrement, et que je vous aimerai davantage lorsque mes cors seront guéris radicalement.

Vos lettres sont redevenues chères. Voyez si vous pouvez rattraper la méthode économique de me les envoyer : je la préférerai à toutes les découvertes économiques de M. l'abbé Badot et de M. l'abbé Ribaud. Bon soir.

A M. LE CHEVALIER MAGALLON.

Naples, le 19 juin 1772.

Mon cher ami, voilà pour le coup une affaire finie. On m'a donné le fatal et mémorable paquet évalué 42 ducats et demi pour six carlins, qui font cinquante sous juste. Telle est la vicissitude des choses de ce bas-monde. Je n'ai point cherché, comme vous pouvez bien croire, à pénétrer les causes de cette grande révolution; j'en laisse le soin à Montesquieu qui cherchait celles de l'empire Romain. Je ne sais si les impertinences que je vous ai faites et écrites, y ont contribué. Je

sais que c'est une affaire finie, et cela me suffit. Prions Dieu qu'on n'en recommence pas d'autres. Ainsi soit-il.

Vous restez donc à Paris pendant que la colonie s'en va *in Ur Chaldæorum, terram cognationis suæ*. Je vous souhaitais à Naples : puisque vous n'y venez pas, je vous souhaite à Paris. Nous avons accouché, comme vous savez bien. On souhaitait un garçon : il viendra. La mère a bien une mine accoucheuse, et je crois qu'elle nous remplira de petits princes. Vous n'accouchez pas, vous autres; tant mieux pour M. le contrôleur-général.

Le pape n'accouche pas non plus de ses jésuites : je crois qu'il y a autant de politique que d'irrésolution naturelle dansla conduite du grand pontife.

Croyez-vous à la paix avec le Turc ? Pour moi, je n'y crois pas. La Russie, pour continuer ses conquêtes contre ce vieil empire, avait besoin de se débarrasser du Prussien et de l'empereur. Elle en a trouvé le moyen, en leur jetant la Pologne à ronger. Ils se chamailleront : en attendant, elle fera ses affaires. Voilà tout ce que je sais en fait de

politique. Mille choses à Mora, au prince Louis, et aux autres. Adieu.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 19 juin 1772.

Ma belle dame, avant que de répondre à vos emplâtres, je vais vous dire qu'enfin on m'a délivré le fatal paquet de l'Histoire de Siam, pour 50 sous au lieu de 200 francs qu'on en demandait. J'aurais regretté les 50 sous, s'il n'y eût eu que ce méchant ouvrage dans ce paquet. Mais il y avait une lettre de vous, et toute la lettre de vous vaut bien ce prix-là. Je l'ai donc reçue. C'est le nº 88. Pour une lettre écrite par la voie d'un courrier extraordinaire, elle est bien peu intéressante. Il n'y a rien qui concerne ni vous ni moi. Elle regarde en entier M. Gatti. Ce Gatti est parti d'ici depuis quarante jours au moins. Il ne m'a fait parvenir aucune nouvelle de lui, non plus que sa milady, avec qui il voyage. J'en serais bien surpris, si je ne connaissais pas mon homme. Le fait est que j'ignore s'il est vivant ou mort. S'il est vivant, et qu'il arrive à Paris, il vous donnera de

mes nouvelles. Il fera tout ce que bon lui semblera à Paris. Ce qui me fâche, moi, c'est que, depuis son départ, on n'a plus inoculé personne ici, comme j'avais bien prévu qu'il arriverait. J'aime ma patrie, je crains la laideur de mes compatriotes; voilà les causes de mon chagrin sur son départ.

Passons aux emplâtres. Ils arrivent dans le moment. En vérité, ils sont d'une efficacité miraculeuse, inconcevable. Huit jours avant qu'ils arrivassent, mon mal aux cors était passé, je ne souffrais point. Malgré cette guérison, je viens de me les appliquer; ils me font un mal de chien; d'où je conclus que vos emplâtres opèrent mieux de loin que de près. Ils sont de mauvais topiques, et d'excellens sympathiques. Quoi qu'il en soit, je vous en donnerai des nouvelles plus sûres la semaine prochaine.

Point de lettre de vous qui ait accompagné les emplâtres. Que faites-vous donc? Toujours occupée de rendre homicide votre fils. A propos, n'est-il pas reçu dans le régiment de Schomberg ? Le vicomte de Monboissier n'est-il pas dans ce même régiment? Il le connaît donc? Or, si cela est, il faut que

vous me rendiez un service bien important.

Sachez qu'il y a six mois que j'avais acheté quelques médailles d'argent et d'or, pour M. Pellerin. Elles m'avaient coûté 138 livres. J'en écrivis au mois de décembre, à M. Pellerin qui ne me répondit pas. Cependant je donnai le paquet de ces médailles à M. le vicomte de Monboissier lorsqu'il partit d'ici, et j'écrivis encore à M. Pellerin. Point de réponse. Monboissier arriva à Paris, au mois d'avril ; il m'écrivit qu'il avait trouvé un autre acheteur de mes médailles, si je voulais les donner. Je crus devoir lui répondre qu'il fallait les offrir, avant tout, à M. Pellerin ; et que, s'il ne s'en souciait pas, je céderais volontiers les médailles à son ami. J'écrivis, pour la troisième fois, à M. Pellerin : point de réponse de lui, ni de M. de Monboissier, depuis un mois que je l'attends. Je crains que M. Pellerin ne soit ou mort ou bien malade, pour être resté six mois sans répondre à trois de mes lettres. Je crains que Monboissier ne soit à son régiment ; et surtout je crains d'avoir perdu les médailles et l'argent. Je me recommande à vous : il n'est question que de recouvrer l'argent ;

remettez les 138 livres à M. le marquis Caracciolo, ou à M. de Fuentès, qui pourront m'en faire payer le montant ici par leurs correspondans : et, *nota bene*, je suis toujours un peu pressé en fait d'argent.

Cette affaire me tient fort à cœur, comme vous pouvez croire : je voudrais recouvrer mon argent.

Grimm a-t-il reçu ma réponse touchant sa façon d'être habillé en voyage? Arlequin, baron Suisse, doit être son modèle. Il doit avoir de grandes poches remplies de bijoux, tels que des chandeliers, des bassins à barbe, des marmites d'argent, etc.

Aimez-moi ; portez-vous bien. Je vous recommande de m'aimer toujours, et de recouvrer mon argent : voilà la loi et les prophètes.

A LA MÊME. *Réponse au plus beau des numéros.*

Naples, le 27 juin 1772.

Ah! madame, que vous avez d'esprit! Votre 30 mai m'avait anéanti. Je maudissais l'inspiration qui vous avait poussée à m'écrire

une nouvelle pour me tenir dans une mortelle inquiétude ; d'un autre côté je vous excusais. Vous aviez trop de chagrin pour ne pas le partager avec vos amis. Je comptais donc parmi mes bonheurs, que vous, m'ayant écrit par la nouvelle route, et moi m'étant trouvé en campagne, je n'eusse ouvert votre affreuse lettre que trois jours plus tard, c'est-à-dire mardi. Depuis ce moment je n'ai plus été bon à rien qu'à dire, à des gens qui ne le connaissaient pas du tout, que Grimm était malade. Vous ne sauriez imaginer le tourment d'un homme à trois cents lieues. Mon unique espérance était que vous auriez assez d'esprit pour m'écrire la lettre suivante par la poste, et qu'ainsi je la recevrais le vendredi. Vous avez eu cet esprit-là : j'ai payé 35 sous ; et voilà ce qui s'appelle de l'argent bien dépensé. Je ne sais pas si je réussirais à vous peindre ma situation, et ce qui m'est arrivé en recevant votre lettre. Le domestique n'a trouvé que votre lettre seule à la poste : il me l'apporte ; je la reconnais ; je me trouble ; je pâlis, et n'osais presque l'ouvrir dans le trouble de mes idées. Je m'imagine qu'elle aurait dû

être cachetée avec de la cire noire, s'il y eût eu quelque malheur. Je l'ouvre donc, et dans l'instant je me remets, et trouve que l'indication du cachet rouge ne devait point me rassurer. Mes palpitations recommencent, et je jette les yeux sur votre lettre sans vouloir les approcher. La lettre commence : Grimm est hors..... j'ai lu Grimm est mort, et j'ai cru m'évanouir. Je veux relire, mais en esquivant la lecture; et je relis, Grimm est mort d'affaires. Cela m'a paru bizarre : j'ai approché courageusement les regards; et j'ai bien lu alors, et galoppé et dévoré votre lettre. A le bien prendre, pourtant, je trouve une espèce de prophétie dans ma lecture de travers. Grimm est hors d'affaire, mais il est mort ou il mourra d'affaire. C'est cette chaise de paille qui le tue. Quand on a toute la journée un grand carreau appliqué au derrière, comment peut-on prétendre à évacuer convenablement ? De grâce, ordonnez qu'on l'envoie, comme les enfans, culottes fendues, courir dans les rues. Il dira que c'est l'habit de cérémonie des barons allemands qui n'ont point de baronnie, et dont les revenus féodaux, sur les terres du

Saint-Empire, ne suffisent pas à payer des fonds de culottes.

Je passe au marquis. D'après votre lettre du 30, je comptais beaucoup sur son rétablissement : la fièvre est un grand remède à l'apoplexie. Vous ne me parliez que de ces deux maux qu'il avait : vous me dites à présent qu'il a aussi le Thieri; pour celui-ci je le crois sans remède, et je tremble tout de bon. Cependant, comme à 79 ans, on ne demande pas des victoires, mais des trèves, je compte, puisque la fièvre continue, que s'il a été jusqu'au 14, il en est réchappé. Il ne sera plus ni gai ni gaillard. Mais puisque j'ai perdu mes dents à 42 ans, un autre peu bien perdre sa gaieté à 79. Mettez bien dans la tête à mon cher Mora qu'il n'y a pas d'autre remède pour lui que de venir cicatriser la plaie de ses poumons à l'air soufré de Pouzol; je dis cela sans aucun intérêt personnel de mon plaisir; mais parce que j'en suis convaincu. Je lui proposerais la même chose si j'étais à Paris et qu'il dût s'éloigner de moi.

Je continue de rester sans nouvelles d'aucune sorte de mon vieux M. Pellerin, et du petit vicomte de Monboissier, au sujet des

médailles dont je vous ai parlé l'ordinaire passé. De grâce donnez-y un peu d'attention, et faites-moi recouvrer ces malheureux 138 francs ou mes médailles, en cas qu'on ne les ait pas changées.

Dites à Grimm que Dieu l'a puni de m'avoir envoyé un aussi méchant ouvrage que l'histoire de Siam qui m'a tant coûté de chagrin, avec ce chevalier que vous aimez tant, que vous me devez, et qui me paraît fâché tout de bon avec moi. J'ai découvert que l'offre généreuse qu'il fit de payer le paquet est cause qu'on me l'a livré pour 50 sous; sans cela on m'aurait peut-être assommé : ainsi ma conduite est justifiée par l'événement. Bon soir. Allez vous coucher ; vous devez être fatiguée.

A LA MÊME.

Naples, le 11 juillet 1772.

Voila deux semaines passées depuis le rétablissement de Grimm, sans avoir aucune lettre de vous. Cela commence à m'inquiéter beaucoup. Il est vrai que, moyennant l'arrivée de M. l'ambassadeur de Breteuil, j'ai

eu l'occasion de lire une gazette très-circonstanciée de Paris, dans laquelle sont toutes les minuties; et je n'y ai rien lu à l'égard de mes amis qui ait dû me contrister : mais quelquefois un gazetier pourrait ignorer que je m'intéresse à la santé de M. de Croismare et n'en rien dire : ainsi parlez, de grâce, tirez-moi d'embarras. Pour moi je n'ai rien de nouveau à vous apprendre. L'arrivée d'une colonie d'hommes et femmes français ici me fait beaucoup de plaisir; je compte dorénavant n'y parler que de Paris. Aimez-moi et n'attendez pas de belles lettres de moi lorsque les vôtres me manquent. Je ne sais que vous dire : bon soir. J'oubliais de vous dire que j'ai reçu ces lettres de Monboissier, et que j'ai été payé du prix de mes médailles. J'en ai reçu aussi de M. Pellerin. Ils avaient pris le parti de m'écrire par M. de Breteuil; c'est ce qui fait que j'ai reçu leurs lettres plus tard. J'ai reçu l'histoire de vos établissemens aux Indes, mais je n'ai pas commencé à la lire. J'ai reçu la traduction de Juvénal (1), qui me paraît fort bonne autant qu'une traduction peut l'être. Ce que je trouve, c'est qu'il a

(1) Par Dusaulx.

manqué le ton de sa traduction. Une satyre est toujours dans un style plaisant et même polisson. On ne doit pas la traduire avec décence et gravité ; mais la décence tue les Français.

A la même. *Réponse au n° 98.*

Naples, le 18 juillet 1772.

J'ai reçu par la voie économique votre lettre et les poésies de Voltaire, et la lettre de Grimm. Je n'ai que le temps de vous en remercier, puisque je dois répondre à M. le baron. Voici donc cette réponse.

M. le Baron.

Quoi ! vous me demandez encore des médailles, après le mauvais succès de celles que j'imaginai pour le mariage du prince, et dont je n'ai jamais reçu aucune épreuve ! Vous me croyez donc meilleur pour les morts que pour les mariages. J'obéis.

Les anciens n'ont jamais pleuré les princes morts. Cette grande vue politique avait été développée par Tibère lorsqu'il défendit les

deuils de Germanicus, en disant : *Principes quidem mortales, rempublicam æternam esse.* En effet, c'est toujours une satyre du gouvernement actuel que les regrets du passé. Or, s'il y a un pays au monde qui ne doive rien regretter, c'est celui à qui le cher prince de Saxe-Gotha est échu en partage pour son souverain. Les anciens n'ont donc gravé sur les médailles que les apothéoses de leurs princes et princesses. Ainsi toutes les inscriptions à ce sujet se réduisent à *Consecratio* ou *Memoriæ æternæ*, avec les symboles de l'apothéose, qui sont ou le *Rogus*, ou le temple, ou le *Carpentum* attelé à des éléphans ou à des mulets pour les augustes femelles. Lorsque la mode des déifications passa, on trouva quelque chose de plus rapproché de nos mœurs. La médaille de Claude le Gothique et de Maximien a, dans le revers, le prince assis sur une selle curule avec l'inscription : *Requies optimor: merit :* c'est cette médaille que je choisirai pour modèle de la nôtre. Je mettrai d'un côté la tête du prince défunt, coiffé à l'antique, cependant avec le bandeau, marque de sa souveraineté, comme il est sur toutes les têtes des rois anciens, Ptolemées,

Séleucides, rois de Sicile, de Macedoine, etc. L'inscription dirait: *Divo Frederico Gothico, optimo principi.* Dans le revers, la figure entière du prince, habillée et drapée avec élégance, assise, ayant devant soi un palmier, symbole de l'éternité, d'où pendent les écussons de Gotha et d'Attembourg, avec un faisceau d'armes au pied de l'arbre. Ces boucliers attachés aux palmiers sont très-fréquens sur les médailles. La tête du prince pourrait être rayonnée du *nimbus*, comme celle d'Apollon, symbole de l'immortalité. L'inscription dirait : *Requies optimor: merit :* en bas mettez le jour et l'année de la mort. Voilà ma médaille; mais si le prince veut la sienne, je n'ai qu'à lui faire remarquer que ces génies, ayant leurs flambeaux renversés sur les écussons, indiqueront que le feu duc a mis le feu à ses états. On trouve, en effet, ce revers sur les médailles d'Adrien, qu'une figure, qui, avec un flambeau renversé, brûle quelque chose; mais ce sont de vieilles dettes des provinces avec le fisc ; et l'inscription *Reliqua vetera H. S. novies mil : abolita*, le marque. C'est bien différent de brûler des dettes et de brûler des provin-

ces. Ainsi, ce génie pleurant, le flambeau renversé, devrait toujours être au pied d'un palmier, d'où pendraient les armes de Gotha et de Saxe.

L'inscription doit dire *Luctus publicus* et non *mœror*. Le mot *luctus* me paraît consacré pour les deuils. Voilà mon avis dit avec toute la franchise possible : mettez un seul génie, et pas deux, car il n'y a qu'un mort; et ce génie, c'est l'âme même du défunt, et son esprit représenté par ce flambeau qui s'éteint. Deux flambeaux indiqueraient deux morts. En avez-vous assez pour deux sous ?

Le *cholera morbus* est un effet des souffrances que vous avez occasionnées à votre bas-ventre, par des révérences multipliées et excessives : réformez-les donc, et venez à Naples apprendre l'impolitesse. Je suis d'une humeur de chien aujourd'hui. Nous essuyons depuis un mois des chaleurs incroyables, et j'essuie des malheurs inconcevables. Adieu, aimez-moi; je vous adore.

A LA MÊME.

Naples, le 8 août 1772.

Ma belle dame, savez-vous bien qu'il y a trois semaines déjà que je ne reçois plus aucune lettre de vous? Il est vrai que j'ai reçu force lettres de Paris, et qu'on ne me mande rien de désagréable. Cependant votre silence m'inquiète. Il est vrai aussi que vos lettres, venant par un chemin détourné, pourraient s'être arrêtées; mais si cela est, j'aime mieux en payer le port. Voilà tout ce que votre silence me fait dire, et je ne suis pas capable de vous dire autre chose, sinon que je suis sans lettres de vous, et que cela me fait beaucoup de peine. Si je me laissais aller, je vous répéterais cela plus de fois que M. de la Rivière n'a répété dans ses ouvrages, les mots *ordre*, *évidence*, *propriété foncière*, *produit net*, *despotisme légal*. Les pièces de Voltaire que vous m'avez envoyées m'ont fait beaucoup de plaisir; on voit clairement qu'il est déiste par des égards politiques; ainsi, les athées ne le compteront pas parmi leurs ennemis, quoiqu'il écrive contre eux. C'est bien plai-

sant qu'on soit parvenu à un point que Voltaire paraisse modéré dans ses opinions, et qu'il se flatte d'être compté parmi les protecteurs de la religion, et qu'il faille, au lieu de le persécuter, le protéger et l'encourager. C'en est assez pour quelqu'un qui est sans lettre de votre part. Aimez-moi.

A LA MÊME.

Naples, le 15 août 1772.

Ma belle dame, point de lettres de vous cette semaine, non plus que les trois précédentes. Je ne crains pas pour votre santé; car quand même vous seriez morte, vous m'auriez écrit pour le plaisir de m'écrire. Je vois donc clairement que vos lettres se sont égarées; ainsi dorénavant écrivez-moi toujours par la poste, et meure l'avarice ! Plus d'économie, plus d'épargne. J'ai un besoin physique de votre correspondance : ainsi tout doit céder à cet article de première nécessité.

Je n'ai rien à vous mander. Votre silence m'abrutit. Aimez-moi, portez-vous bien, et tâchez de me faire recouvrer les lettres qui se seront égarées. Encore bon soir.

À LA MÊME. *Réponse à l'hécatombe et au 1er nº de la 2e centurie.*

Naples, le 22 août 1772.

Je viens de recevoir, ma belle dame, le 18 et le 26 juillet en même temps; le courant me manque et je crains que le 11 juillet ne manque aussi; mais je n'ai pas le temps de le rechercher dans la foule de mes paperasses. Ces deux lettres sont arrivées tout bonnement par la poste malgré le soin et les retards de M. Magallon. Celle qui avait été le chercher à Compiègne a coûté le double plus cher; peut-être parce qu'elle avait eu le plaisir de voir la cour et les visages radieux. La conclusion de tout cela est, et doit être, une fois pour toutes, que dorénavant et toujours vous m'écriviez en droiture par la poste toutes les semaines, sans remercier personne, sans recevoir de services faibles, languissans, mal arrangés de personne. Meure l'avarice! Toujours par la poste. Déjà j'ai établi la dépense de vos lettres sur l'état fixe de mes comptes, et elle ne sera plus parmi les extraordinaires. C'est une affaire de cent fr. par an. Je me suis arrangé pour les payer,

en ôtant pareille somme de quelque chose qui me fera moins de plaisir que vos lettres, et vous voyez que cet objet est bien aisé à trouver. Ne me faites plus redire cela, et ne nous laissons pas induire en erreur par des lueurs d'un espoir trompeur d'économie que nous donnera l'apocrisiaire Magallon.

Gatti est à Florence, où il doit rester jusqu'à octobre ou novembre, pour assister à l'inoculation que Inghen-Hausen fera des archiducs. Je suis fermement persuadé qu'il ne retournera pas en France malgré sa résolution. Son aversion pour la France m'a paru invincible; et son attachement pour son village et pour la paresse est quelque chose d'inconcevable. D'ailleurs l'aventure de M. d'Arpajon ne contribuera pas peu à le dégoûter encore plus de reparaître à la cour. Où trouver un peuple assez philosophe pour sentir que cet événement ne doit faire aucun tort ni à l'inoculateur ni à l'inoculation? Tant qu'on ne mourra pas de la petite vérole, après avoir été rassuré par l'inoculation, le problême est toujours résolu; car il n'était question que de ne pas mourir.

Je suis au désespoir des chagrins que vous

cause votre fils. Puisqu'il est bien plus l'enfant de monsieur que de madame d'Epinay, c'est à lui, à ce que je crois, à s'en occuper. Vous m'avez envoyé, par M. le baron de Breteuil, l'Histoire du Commerce des deux Indes. Je vous ai demandé de me dire positivement l'auteur, après quoi je vous en dirai mon avis. Le cœur n'influe pas en moi sur les décisions de mon esprit; mais il influe beaucoup sur les mouvemens de ma langue et de ma plume. J'ai reçu l'argent de mes médailles par M. de Monboissier : il ne me reste qu'à lui en redoubler mes remerciemens; chargez-vous-en si vous voulez. Le baron de Gleichen me mande de son château de Tonderden-Trunck qu'il allait partir pour Paris dans un mois. Je lui écrirai mardi prochain, mais si ma lettre le trouve parti, vous serez la première à lui donner de mes nouvelles : dites-lui combien je l'aime, et quel vide affreux son départ nous a laissé à Naples : on ne saurait l'imaginer. . . . .

Nous souffrons depuis huit jours des chaleurs ici, que ni le Sénégal, ni la ligne, ni l'enfer n'égalent pas. Je n'ai de froid que mon esprit, parce que rien ne le réchauffe. J'ai lu

dans une gazette que notre ami Suard avait été rétabli dans les bonnes grâces du roi, et qu'il serait élu à la première place vacante à l'académie. Si cela est, j'en suis véritablement enchanté, ravi; et je vous prie de le lui dire. Aimez-moi. Celui qui s'appelait jadis *la chaise de paille*, et qu'on appelle à présent *la culotte fendue*, comment se porte-t-il? Vous ne m'avez plus rien dit de M. de Croismare. Est-il vivant ou mort? Adieu, aimez-moi toujours.

A M. DIDEROT.

Naples, le 5 septembre 1772.

Mon cher ami, me croirez-vous si je vous dis qu'il y a plusieurs nuits que je rêve de vous, et que j'étais tenté de vous écrire, cette semaine même, pendant que je reçois quelques lignes de vous, qui ne me paraissent précieuses que par l'écriture et la main qui les a tracées. Au surplus je vois que MM. les Russes vous ont induit en erreur. Ce voyage, dont j'avais été informé depuis trois mois par les gazettes d'Angleterre et de Hollande, n'est ni merveilleux ni le premier. Ce chemin de

Kamchatka aux terres d'Amérique a été fait par M. de l'Isle : ce voyage du même Kamchatka au Japon avait déjà été fait ; ce reste de la route du Japon à la Chine est fort connu. Cette découverte n'en est pas une, et c'est un voyage qui n'aboutit à rien. Il n'y aura jamais de commerce entre la Chine et ce malheureux pays. La Chine est trop riche, et le Kamchatka est trop pauvre. L'un n'a rien à prendre, l'autre n'a rien à donner. Ainsi la vraie raison pour laquelle cet aventurier est le premier qui ait fait ce voyage, c'est parce que voilà la première fois qu'il a été à propos de le faire. Cependant je suis bien aise que le goût des voyages reprenne dans notre siècle ; c'est la seule chose qui agrandisse l'homme et relève sa nature et son génie, que la découverte des nouvelles terres. On ne saurait pourtant s'empêcher d'admirer combien de peine il nous coûte d'aller dans des pays inconnus, soit par mer ou par terre, en proportion de celle qu'avaient nos ancêtres. Voyez de combien nous sommes amollis, énervés, dégradés. Tous les progrès des sciences n'ont pas pu balancer le reculement de la vigueur et de la vraie valeur. Il faut fortement insister

sur deux espèces de voyages : par mer, aux terres australes; par terre, traverser l'Amérique depuis Quebec jusqu'à la mer du nord de la Californie. Voilà les deux objets vraiment utiles. Le troisième serait de percer dans le milieu de l'Afrique ; mais nous n'en ferons rien : il est trop fort pour nous.

Vous me demandez si j'ai lu l'abbé Raynal? Non. Mais pourquoi? Parce que je n'ai plus ni le temps ni le goût de la lecture. Lire tout seul sans avoir à qui parler, avec qui disputer ou briller, ou écouter, ou se faire écouter; c'est impossible : l'Europe est morte pour moi : on m'a mis à la Bastille. J'appartiens au règne végétal à présent; et je me vois dans un désert, environné de souches, de poutres et de ces *truncus inutile lignum* dont je vois faire de temps à autre des Priapes. J'attends mon tour, et prie Dieu qu'il arrive assez à temps pour faire valoir tous les attributs de ma divinité. Je vous embrasse, cher philosophe, de tout mon cœur. Aimez celui qui vous adore. Adieu.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse aux nos 2 et 5.*

Naples, le 5 septembre 1772.

Je les ai reçus en même temps. Ainsi j'ai tardé huit jours à apprendre la fâcheuse nouvelle de notre pauvre marquis. Ne vous étonnez pas : je n'y ai pas été à beaucoup près aussi sensible que j'aurais cru moi-même. Ce phénomène m'a étonné, a pensé me faire horreur à moi-même, et j'ai voulu en approfondir la cause. Ce n'est pas l'absence ; ce n'est pas que mon cœur soit changé ni endurci, c'est qu'on n'a d'attachement à la vie d'autrui qu'en proportion de l'attachement qu'on a à la sienne ; et on n'est attaché à la vie qu'en proportion des plaisirs qu'elle nous cause. J'entends à présent pourquoi ces paysans meurent tranquillement, et voient mourir les autres stupidement. Un homme envoyé à Bicêtre pour toujours, apprendrait toutes les morts de l'univers sans regret. Voilà la cause de la valeur militaire, de la vie dure d'une campagne. On se bat bravement après une nuit d'hiver passée au bivouac ; on méprise également sa vie et celle des autres ; on en est ennuyé. Ainsi si vous avez pleuré plus que moi, c'est une marque

certaine que, malgré les chagrins et les malheurs, votre vie à Paris est moins insipide que la mienne à Naples, où rien ne m'attache, excepté deux chats que j'ai auprès de moi, dont l'un s'étant égaré hier par la faute de mes gens, je suis entré en fureur; j'ai congédié tout mon monde. Heureusement il a été trouvé ce matin, sans quoi je me serais pendu de désespoir. Voilà mon état; et voyez vous-même ce qui vaut mieux du chagrin ou de l'insipidité? . . . .

Je ne suis point étonné que la convalescence de Grimm soit longue; mais je voudrais qu'il ne se piquât point de la hâter par des voyages ni par des remèdes. On ne connaît point la force végétative de la nature, ni le tems qu'il lui faut. Attendre avec patience est le meilleur parti. Faites attention à cela, et si le marquis est mort par sa faute, tâchons de ne pas faire d'autres fautes. Je suis bien aise qu'il soit content de ma médaille. Je voudrais avoir des nouvelles du prince Auguste dont j'ignore la demeure actuelle. . . . .

A propos de nos comptes, une personne qui aurait quelque argent à faire payer à Paris voudrait me le remettre. Ainsi je vous prie

de me dire si vous avez quelque argent en caisse à moi, et à combien se monte la somme ; si vous trouvez bon que je tire quelques lettres de change d'ici sur vous, et jusqu'à quelle somme ; mandez-moi ce qu'il faut que je fasse, et ne me faites rien faire qui puisse vous gêner, entendez-vous bien ?

Je réponds au philosophe dans le papier ci-joint ; l'histoire philosophique est donc de l'abbé Raynal ? Il y a peu d'hommes au monde que je vénère et que j'aime davantage. Ainsi je suis ravi du succès de son livre : il est très-bien écrit, d'un style fleuri ; c'est le livre d'un homme de bien, très-instruit, très-vertueux ; mais ce n'est pas mon livre. En politique je n'admets que le machiavélisme pur, sans mélange, crù, vert, dans toute sa force, dans toute son âpreté. Il s'étonne que nous fassions la traite des nègres en Afrique ; et pourquoi ne s'étonne-t-il pas qu'on fasse la traite des mulets de la Guienne en Espagne ? Y a-t-il rien de si horrible que de châtrer les taureaux, de couper la queue aux chevaux, etc. Il nous reproche d'être les brigands des Indes ; mais Scipion put bien l'être des côtes de Barbarie, et César des Gaules. Il dit que cela tournera

mal; mais tout le bien tourne en mal. La danse se tourne en lassitude, ne dansez donc pas; l'amour en peines, n'aimez donc pas. Ainsi mon avis est qu'on achète des nègres tant qu'on nous en vendra, sauf à s'en passer si nous réussissons à les faire vivre en Amérique. Mon avis est de continuer nos ravages aux Indes tant que cela nous réussira, sauf à nous retirer quand nous serons battus. Il n'y a plus de commerce lucratif au monde; détrompez-vous, le seul bon est de troquer des coups de bâton qu'on donne, contre des roupies qu'on reçoit. C'est le commerce du plus fort. Voilà mon livre; bon soir.

A LA MÊME. *Réponse aux nos 6 et 8.*

Naples, le 19 septembre 1772.

Aucune lettre de vous, ma belle dame, n'a été attendue avec autant d'impatience que celle que je viens de recevoir du 22 août. Vous m'aviez noirci le cœur et l'imagination sur l'état de la santé de notre ami. Je vois que ses entrailles sont restées meurtries. Elles ne peuvent pas être ulcérées; on s'en apercevrait; la suppuration y serait établie. La

durée des meurtrissures est bien longue, par cela même qu'il n'y a pas de suppuration. Il me paraît fou à lui d'entreprendre un voyage, puisqu'il souffre en voiture. Cependant je voudrais le voir : ainsi arrangez-vous.

Remerciez le philosophe de la description du monument qu'il a bien voulu m'envoyer. Elle est superbe à une chose près, que je vous prie de lui faire observer. Les anciens nous ont surpassés en tout ; c'est un fait. Jamais ils n'ont peint ni sculpté la mort, figure hideuse, dégoûtante, révoltante, et qui n'avance de rien nos affaires, si ce n'est qu'elle empoisonne notre vie. Leurs sujets sépulcraux sont toujours gais, décens; leur enfer est celui des gens de bien et de goût. Pour conduire les âmes à *l'Orcus*, constamment ils emploient Mercure, jeune homme d'une figure très-agréable. Le caducée symbole de paix et d'éternité ne lui est donné que pour cela. Tous les anciens sont d'accord sur cet article. Or je prendrais, au lieu de la mort ou d'une figure symbolique, Mercure dans le monument de Gotha : les attributs de cette divinité sont si reconnaissables, que rien n'est si aisé que de le deviner : le chapeau avec des ailes, les

ailes aux talons, le caducée. Il éviterait par-là une figure hideuse, ou la figure symbolique difficile à démêler et qui n'est appuyée d'aucun exemple et d'aucune autorité; mais il gagnerait en cela que, sans se gêner, il se trouverait avoir composé son groupe de quatre figures, deux hommes et deux femmes, chose excellente; et ces quatre figures seraient Mercure garçon, le duc vieillard, la duchesse, femme âgée, la province jeune femme. Ainsi il rassemblerait les quatres âges; chose encore plus excellente. Enfin si les ignorans ne savaient pas que Mercure est le conducteur des ombres, ils seront toujours contens de voir que c'est le dieu de la paix, qui conduit ces deux âmes vertueuses par la route du tombeau à la paix éternelle; et cela ôte la tache de paganisme qu'il paraîtrait y avoir dans le monument. Le philosophe m'aime trop pour se fâcher que je lui donne un avis; au contraire, il me remerciera.

Je sais bien plus d'anecdotes de la vie d'Helvétius qu'il n'y en aura dans son ouvrage posthume. Je n'aime pas trop que cet usage d'attribuer des ouvrages nouveaux aux morts se répande; cela intriguera furieusement la pos-

térité. Au moins il devrait y avoir des archives secrètes qui rendissent les ouvrages aux véritables auteurs lorsque ceux-ci seront morts à leur tour.

Je reviens au monument. Je voudrais que Mercure poussât de la main la duchesse, et touchât du bout de son caducée le duc. Cela varierait l'attitude, et exprimerait que la duchesse a précédé d'un certain temps son époux. Dans la composition du philosophe, il paraît qu'ils seraient morts presque en même temps.

Aimez-moi ; écrivez de longues lettres : engagez Magallon à me tenir sa parole de m'écrire souvent ; car il paraît qu'il n'en fera rien, malgré sa promesse. Adieu ; embrassez mes amis ; faites des complimens à tout le monde. Rien ne me paraît plus douteux que le retour de Gatti en France. Adieu encore. Mille choses aux barons allemands.

A LA MÊME. *Réponse au n° 9.*

Naples, le 17 octobre 1772.

MA belle dame, j'avais reçu de vous le n° 6 du 5 septembre : c'était une lettre fort courte

et fort triste sur les alarmes que vous causait la santé chancelante, et l'humeur chagrine de la chaise de paille. Cette lettre m'attrista, et m'ôta toute envie de répondre : ensuite deux semaines se sont passées sans recevoir aucune lettre de vous. Le chagrin et la mauvaise humeur se sont augmentés en moi, et il m'a été impossible de vous écrire; j'avais presque pris en horreur Paris, ne sachant pas même si un tremblement de terre ne l'avait pas englouti. Je me voyais abandonné, j'abandonnais à mon tour. A présent votre lettre du 26 septembre arrive cotée n° 9. Il y a donc deux numéros de vous égarés; cela me désole. Votre lettre ne contient que des discussions profondes sur les causes des retards, des dépenses et des égaremens de nos lettres : c'est bien le comble du malheur qu'une partie de nos lettres s'égare; l'autre se trouve employée à rechercher par faute de qui elles se sont égarées : des lettres qui ne sont remplies que de cela mériteraient bien de s'égarer. Vous voulez que je n'appelle plus M. de Magallon que le chevalier; je l'appellerai même sire, si vous l'ordonnez. Vous voulez que je lui adresse mes lettres;

j'exécute vos ordres. Vous voulez que je tombe à vos genoux; il me faudrait avoir trois cents lieues de cuisses pour cela. Où trouverais-je tant de cuisses, moi pauvre petit malheureux, qui n'en peux pas rencontrer un pied et demi qui soit potelé sans être bouffi. Vous voulez que je sois persuadé que le Magallon m'aime tendrement, et vivement et chaudement. Il faut que je vous aime bien fort pour m'en rapporter plus à vous qu'à mes propres yeux. Il sera toujours sûr qu'en trois ans, malgré les événemens heureux, on n'a rien fait à Paris pour moi; on ne m'a pas même peut-être nommé là où il fallait me nommer. Dieu seul m'a vengé, et il l'a fait en dépit de tous mes amis, qui étaient encore plus amis de leur fortune et des gens en place, et qui n'estimaient pas même en moi le talent de prévoir, et ne se sont peut-être pas aperçus que ce que j'avais prévu est entièrement arrivé. Au reste il est bien aisé de dire à un absent qu'il a tort, qu'il juge sans connaître, sans voir, etc.; mais on serait bien embarrassé, par cela même qu'on est absent, de lui prouver ce fait : vous avez recours à l'autorité, et vous voulez que je

m'en rapporte au tact des femmes. Oui, si vous étiez à la cour; mais vous êtes à la campagne, et vous êtes aussi absente que moi. Vous auriez bien mieux fait de me conseiller d'avoir recours au fatalisme; je ne connais rien de plus consolant et de plus désolant en même temps. Il a cela même d'agréable (et qu'on n'a pas vu, ou du moins qui n'a été remarqué par aucun philosophe encore que je sache), qu'il est le père de la curiosité. Ainsi la fatalité est la chose du monde la plus curieuse; sans elle point d'imprévu, point d'auteur : tout serait calculé; et la chute d'un ministre n'intéresserait pas plus que l'équinoxe et le solstice : elle serait imprimée d'avance dans les almanachs.

Si vous vous souvenez de ce qu'il y avait d'intéressant dans les deux numéros égarés, il est nécessaire de me le mander de nouveau. Contenaient-ils la réponse à une question que je vous avais faite, touchant l'état de mes finances?

Le séjour de Gleichen à Paris m'est infiniment agréable; les oreilles me cornent de tout ce qu'il dit et de tout ce qu'on dit de moi. Je le vois dans tous les dîners, dans

toutes les maisons, embrassé, fêté, et puis interrogé sur mon compte. Si la mode d'Orphée se rétablissait, de revenir des enfers ; je crois qu'on jouerait le rôle de Gleichen. Les premiers transports seraient pour le revenant, les seconds pour les gens restés là-bas. Je suis fâché de vous quitter ; mais il est tard, et un importun vient me parler. J'ai répondu à Grimm ; je crois qu'il sera content de l'inscription que je lui envoie ; elle est au courant des affaires : si les événemens changent, il faut changer l'inscription. Aimez-moi. La fatalité, mère de la curiosité, m'empêche de savoir si nous nous reverrons, quand et par quelle voie. Adieu.

A la même. *Réponse au n° 10.*

Naples, le 24 octobre 1772.

Votre lettre du 1er octobre m'a beaucoup satisfait, vous m'y paraissez plus gaie et plus tranquille que dans les précédentes. Dieu en soit béni.

Commençons par répondre à vos questions. Votre recette de *stagna sangue* a eu le succès qu'ont tous les remèdes qui ne sont pas

ordonnés par les médecins traitant, mais par des amis affectionnés. On l'a demandé avec empressement; on en a importuné le malaisé proposant; on l'a reçu nonchalamment; on n'en a rien fait, et l'on s'est guéri.

Pour mon vin anti-scorbutique, je suis bien aise d'en posséder la recette; mais je ne l'ai point pris. On prend des remèdes en proportion de l'attachement qu'on a à la vie; voilà pourquoi les vieillards en prennent toujours; les jeunes personnes point. Je n'en prendrai donc point à Naples; j'en aurais pris à Paris. Gleichen ne vous a pas bien peint ma situation; je vais le faire, moi, en deux traits. Figurez-vous Confucius transporté en une seule nuit à Paris, où personne ne le connaîtrait, et lui ne sachant d'autre langue que le chinois. Il ne parle qu'avec soi-même, et il a, soit la consolation, soit le regret de savoir qu'il est adoré en Chine. J'ai été l'avant-dernière semaine chez mon frère à Sorriento, où j'ai trouvé mes trois nièces qui demandent à cors et à cris d'être mariées au plutôt, avec menace de se marier *ingénuement* d'elles-mêmes, si on ne se presse pas. C'est bien amusant. J'ai été cette semaine à la Tour du grec, chez un

ami de ma plus tendre jeunesse. Il aspire à être *juge de la vicairie*. Précisément, le jour que j'y arrivai, il eut la nouvelle qu'un juge de vicairie était mort; ainsi il m'a parlé toujours de ses prétentions, et m'a forcé de solliciter pour lui; c'est bien amusant encore! Voilà mes campagnes. Au contraire, j'ai eu hier au soir chez moi le comte de Rewiczki; nous avons causé tête-à-tête trois heures, et cela vaut bien mieux que nos campagnes. Dans mes abbayes, je n'ai point de maisons. Il y règne un mauvais air six mois de l'année. On rencontre des voleurs sur les grands chemins; à cela près, ce sont des endroits délicieux, un vrai paradis terrestre.

Je vous supplie instamment d'arracher de Merlin pied ou aile. Aussitôt que vous aurez quelque argent à moi, daignez m'en avertir, et je tirerai sur vous des lettres jusqu'à concurrence de la somme qui sera entre vos mains. Vous ne sauriez deviner la cause de mon empressement; il serait trop long de vous la mander. Je la dirai à Grimm; mais il suffit que vous sachiez que je suis pressé de finir avec Merlin, même à perte. Où diable Diderot dénicha-t-il ce Merlin enchanteur!

Caracciolo a bien tort d'oublier mes lettres ; je suis le seul à Naples qui ne l'ai pas oublié.

Votre chanoine d'Etampes (1) a pris trop d'espace dans votre lettre, et pas assez dans les airs. J'aurais mieux aimé la trouver remplie de détails sur Gleichen ou sur Grimm. Enfin il m'a fait chercher pourquoi tous les fanatiques aiment le mariage-concubinage, témoin l'abbé de Saint-Pierre, Luther, Descartes, Rousseau et votre chanoine ; pourquoi tous les grands caractères aiment le libertinage, témoin, César, Auguste, Laurent de Médicis, Henri IV, etc. ; voici pourquoi. Le fanatique est heureux lorsqu'il est fixé à ses idées ; il n'aime pas à s'en détourner : rien ne tranquillise tant qu'une gouvernante. Les grands hommes aiment le tumulte des idées, et ils ne s'en délassent qu'en entrant dans un autre tourbillon encore plus violent. La galanterie est de toutes les tempêtes la plus orageuse ; elle fait leur délassement.

Je crois qu'on pourra voler dans les airs, si on découvre un ressort d'une force presque infinie. Je crois que les ailes d'un homme de-

(1) Desforges, auteur des *Avantages du mariage*, etc. 1758, 2 vol. in-12.

vraient être de quatre-vingts pieds d'envergure. Une machine pesant autant qu'un homme et un homme dessus demandent cent soixante pieds. Il est difficile de faire une plume roide et légère de la moitié de cette étendue ; ainsinous ne volerons pas de longtemps. Je n'ai pas le temps ce soir de vous en dire davantage. Gleichen ne m'aimera jamais assez. Adieu.

A LA MÊME. *Réponse au n°* 11.

Naples, le 30 octobre 1772.

Grand Dieu ! à quelle heure donc me ferez-vous coucher cette nuit ? Il est deux heures après minuit et je commence cette lettre. La vôtre m'est parvenue cet après-midi ; l'envie d'y répondre m'a pris ; il est venu du monde, du monde ennuyeux, cela va sans dire ; enfin des Napolitains. Je suis sorti ; je suis allé chez mon ministre d'état, le seul endroit que je hante. Je suis rentré ; et le monument du prince de Saxe-Gotha m'est revenu dans la tête. Adieu donc le sommeil ; il a fallu le faire, et il a fallu vous répondre. Ecrivons donc ; nous dormirons quand il plaira à Dieu. Mercure pourrait très-bien être dans un tem-

ple de luthériens, à moins que ces messieurs ne soient bien plus difficiles que nous. Je crois qu'il y en a un à un tombeau à Saint-Pierre; ce qui est sûr, c'est qu'il y a un Hercule, comme symbole de la jeunesse, au tombeau de Julien de Médicis à Florence dans la sacristie. Nous avons ici, derrière un maître autel, le fameux tombeau de Sannazar, où il y a Apollon et Minerve; mais s'ils n'en veulent pas, il faut plier les épaules. Sans flatterie, il est difficile, croyez-moi, après la pensée du philosophe, d'en trouver une aussi belle; symbole noble, tendre, énergique. Vos urnes ne m'ont pas fait rire; mais ce sont des urnes, et il nous faut des figures de héros. Un pâté de Périgord ne ressemble pas plus à un dindon qu'une urne à un prince mort.

La *Paléocathèdre* (vieille chaise) a peut-être raison, qu'en bas-relief, on rendrait mieux le bûcher. En effet les flammes sont difficiles à rendre en marbre, en relief. Je trouve que votre tombeau ressemblerait à une halte de chasse. On prendrait les urnes pour des marmites, le bûcher pour du bois de chauffage, et le phénix pour une poularde qu'on fait rôtir. Vous me demandez mon sentiment et ma

pensée. On veut de l'antique et du simple. En ce cas, je suis en état de leur donner du bien simple et du bien antique; mais il ne sera ni nouveau (puisqu'il est antique) ni ingénieux (puisqu'il est simple) ni original, puisqu'on veut des copies. Il est constant que les anciens, dans les monumens de mari et femme, ont toujours mis leurs figures demi-couchées sur les tombeaux, tantôt accouplées, tantôt en face; et c'est le plus fréquent, d'autant plus qu'il fait un meilleur effet. D'après cela, j'ai dessiné le tombeau, et pour vous faire rire à mon tour, je vous envoie le premier croquis, et puis l'ouvrage mis au net. Je ris moi-même en voyant ma façon de dessiner. Mais vous savez que mes rebelles mains n'ont jamais voulu obéir à mon imagination. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'y a aucun peintre au monde qui travaille aussi vite que moi; mais laissons mes louanges et mes talens. Je sens que mon dessin a grand besoin d'une description. Je couche donc le duc et la duchesse; ils se donnent la main : cela indique en même temps, la constance de leur amour conjugal, et le tour que la duchesse a joué à son

mari, de l'entraîner après lui. La duchesse, soulevant une main, d'un doigt indique le ciel où il faut monter, et l'unité d'un Dieu en qui seul il faut avoir confiance : elle regarde en haut en effet. Le duc, d'un air attendri, la regarde; et, pour prendre congé de sa province, lui donne la main à baiser. La Province, symbolisée par un génie en pleurs, lui baise tendrement la main; et paraît vouloir le retenir. Il tient de l'autre main l'écusson des armes de Gotha, etc.; de l'autre côté, auprès de la duchesse, est un autre génie, le visage couvert d'un drap, le flambeau renversé, éteint dans la main; de l'autre, il embrasse le tombeau où sont les cendres chéries : c'est l'amour filial. Le tombeau est simple, d'un ordre attique, l'inscription au milieu. Le tout porte sur deux socles, dont le premier est orné de crânes de boucs, avec des festons à l'antique; l'inférieur n'a qu'un ornement à bâtons rompus à l'antique. Si vous le faites dessiner joliment, vous verrez que le tout a un bel effet, et une grande harmonie; car les postures, quoique simples, sont en contraste. Voilà mon ouvrage de deux heures. J'ai

ajouté l'inscription, et elle vaut mieux que mon dessin de beaucoup : si le prince s'y connaît, il ne le changera point du tout. L'année et le jour de leur mort devrait être inscrits sur les côtés latéraux du monument, pour ne pas allonger l'inscription, et lui ôter de sa majesté laconique. Voilà assez parler de morts.

Vous me grondez de ce que j'ai quelquefois de l'humeur contre Magallon ou d'autres; mais savez-vous que c'est le plus grand des miracles que mes lettres ne soient pas remplies de mauvaise humeur? Puis-je écrire à Paris sans y penser? Et puis-je y penser sans avoir de l'humeur? Magallon m'écrit cette semaine, et, pour me consoler, il veut me faire croire que Paris est changé tout-à-fait; mais, tant que mes amis vivront, il ne sera pas changé pour moi. La cérémonie de mademoiselle Clairon, à la statue de Voltaire, a je ne sais quoi de pantomime grotesque qui me déplaît : on en aurait pu faire tout autant si on avait consacré, dans le foyer de la comédie, la statue du dieu Priape. On a beau dire; tant que nous ne ferons point du théâtre un acte de religion, et des

filles de joie des prêtresses, on ne fera pas d'un poëte tragique un héros à statue.

Vous m'apprenez la chose du monde la plus neuve, et la plus étonnante pour moi; que dans mon dialogue, sur les femmes, il y a un trait qui pourrait blesser Thomas, dont je n'ai pas vu l'ouvrage, et madame Necker. Je vous jure que je n'en ai pas eu l'intention. Trois cents lieues et trois années sont de grands intervalles. N'ayant conservé aucune copie de mon Dialogue, je ne sais pas ce qu'il y avait; vous êtes la maîtresse d'en ôter tout, la moitié ou telle partie qu'il y aurait, et vous ne pouvez me faire rien de plus agréable, que d'en ôter tout ce qui blesserait mes véritables amis. Je me souviens que, dans mon Dialogue, il n'y avait rien de ce que dit M. Thomas. Mais ceci me blesse bien plus qu'il ne le blesse. J'aimerais mieux dire les choses que dit Thomas, que lui de dire les miennes. Ainsi, je ne crois pas que ce soit cela qui vous paraisse offensant; au reste, ôtez tout, je vous en prie. Vous savez que j'aimerais que mes lettres fussent lues et vues de tous mes amis. Ce n'est pas vanité : c'est pour me conserver dans leur souvenir;

c'est parce que j'aimerais à leur parler, et que je ne le puis pas ; c'est parce que je mange à Naples, mais que je vis toujours à Paris, et que j'y vivrai tant que je pourrai. Ainsi, de mon côté, nulle difficulté que ce que je vous envoie soit vu, excepté ce qui blesserait les dévots, gens à craindre, gens qu'un Italien doit encore plus ménager qu'un Français.

Ma foi ! il faut enfin aller se coucher. Bon soir.

P. S. Il me paraît qu'on n'entendra rien à mon Dialogue, ou du moins qu'on ne le goûtera pas, si on ne lit votre lettre à laquelle il répond. Si vous voulez, je vous en enverrai la copie.

Mémoire pour M. de Sartine.

L'Édit de 1764 a été une des causes qui ont le plus influé sur la cherté des blés qu'éprouve la France depuis deux ans. La défense de l'exportation jusqu'à nouvel ordre, publiée en 1769, n'est pas un remède efficace à ce mal : il pourrait même l'augmenter. Preuves de ces assertions.

Toutes les fois qu'on fait une loi en matière de blés, loi qui par sa nature ne peut être perpétuelle, et qu'on adopte un systême qu'on ne saurait rendre durable, on s'expose au risque de causer une disette.

Ni la loi de 1764, ni la suspension de cette même loi, faite en 1769, ne sauraient être perpétuelles.

Donc elles causeront des disettes jusqu'à ce qu'on embrasse un systême inaltérable, dont le gouvernement puisse être satisfait, et qu'il puisse soutenir pendant très-long-temps.

Preuve de la première assertion.

Il ne faut pas s'imaginer que les rustres cultivateurs des campagnes, les manans des bourgs, les fermiers, etc., soient des bêtes parce qu'ils ne parlent pas correctement le français, et qu'ils ne sont pas dignes d'être reçus à l'académie des quarante. Ces gens jugent finement, calculent exactement, prévoient avec justesse l'effet et la durée d'une loi qui les concerne. S'ils voient qu'une loi est faite pour durer, ils s'arrangent d'abord pour s'y soumettre; s'ils voient que non, ils ne visent plus qu'au moment du changement et de la

révocation. Je pourrais citer mille exemples de cette marche de l'esprit humain; mais je compte parler à des gens qui m'entendent sans me laisser épuiser en paroles. Lorsque la loi de 64 parut, les badauds de Paris, c'est-à-dire les économistes et les beaux esprits, la crurent éternelle, et ils écrivirent cela dans leurs almanachs, qu'ils appellent éphémérides jusqu'à ce jour; mais les paysans n'en jugèrent pas de même; ils sentirent bien que ce ne serait pas après mille ans depuis la fondation d'une monarchie, qu'on y fouillerait, et qu'on déterrerait pour ainsi dire une loi utile et durable, oubliée ou ignorée pendant dix siècles. Ils virent que c'était une nouveauté d'enthousiasme, une mode, un caprice littéraire, un *Mississipi*, un *jansénisme*, une *fronde*, une *croisade*, enfin une de ces maladies épidémiques d'esprit dont la nation française est parfois attaquée, et qui y causent de cruels ravages jusqu'à ce que le calme de la raison revienne. Ils dirent à l'instant en eux-mêmes : Voici le temps d'un double bonheur pour nous; vendons d'abord, tant que la liberté dure, aux étrangers; nous trouverons des prix avantageux de nos blés; nous

accélérerons l'arrivée d'une cherté. Alors, quelque révocation qu'on fasse, nous aurons toujours les hauts prix chez nous. Ainsi, dès le commencement de la liberté, ils visaient déjà au moment de la cherté et des défenses. Il sera aisé à ceux qui sont instruits dans les affaires, de voir, par les faits et par l'histoire du commerce des blés des six dernières années, que je ne me trompe point ; que l'empressement de vendre aux étrangers, la négligence de la construction des magasins et des entrepôts dans l'intérieur, quoique permis et autorisés ; que tout enfin visait à abréger le moment de l'arrivée d'une disette pour la convertir en famine désolante. On était bien sûr qu'alors la défense de l'exportation arriverait ; mais les commerçans n'avaient plus besoin d'exporter lorsqu'ils jouissaient d'une cherté affreuse dans l'intérieur.

Il me reste à prouver que la loi de 1764, par sa nature, ne pouvait jamais être perpétuelle. J'ai employé un livre entier de mes dialogues à cette discussion. Je crois y avoir démontré que la France entière n'est pas tellement un pays à blé, qu'elle puisse, année commune, en exporter une quantité considé-

rable pour en former une branche importante de son commerce. Quand même elle serait beaucoup plus et beaucoup mieux cultivée qu'elle ne l'est, elle serait, proportionnellement, aussi bien cultivée en oliviers, en mûriers, en vignobles, en prés artificiels, en chanvre, en lin, etc., qu'en blé. Ce surplus d'hommes qu'il faudrait avoir pour mieux cultiver, consommerait précisément ce surplus de blé récolté : ainsi tout reviendrait au même. Enfin j'ai dit beaucoup de raisons pour prouver cette importanté vérité; mais je n'ai pas dit la plus platte de toutes les raisons, et par conséquent la meilleure. C'est que si véritablement le sol de la France était un pays à blé tel que l'Afrique ou la Sicile, il y aurait déjà deux mille ans au moins que la loi de la libre exportation y existerait. Tout ce qui est conforme à la nature des choses est toujours très-ancien. Un peu plus de modestie en nous, un peu plus d'estime de nos ancêtres, nous épargneraient bien des sottises dites et faites. La liberté d'exportation des blés en Sicile existe de temps immémorial; je crois qu'il faut la dater du règne de Cérès, et de sa jolie fille Proserpine enlevée par le contre-amiral Pluton

dans une descente qu'il fit dans le pays, en même temps que la charmante Europe fut enlevée sur la frégate le Taureau, pour le service intérieur de Jovis roi de Crète. Ni les Verrès, ni les Arabes, ni les Espagnols des trois Philippes, encore plus arabes que les Arabes, n'ont jamais pu déraciner de la Sicile une loi naturelle inhérente *au sol.* Elle subsiste toujours, parce que *opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.*

Lorsqu'on fit donc l'édit, en 1764, on ne fit qu'exciter les commerçans à accélérer le moment de la disette et de la révocation de cette même loi. Elle est arrivée.

Preuve de la seconde assertion.

JE crois qu'on m'accordera sans peine que la révocation de la liberté d'exporter ne doit pas être perpétuelle. Les récoltes abondantes reviendront sans doute selon le cours naturel des saisons; les bas prix reparaîtront par cela même qu'une cherté précédente ayant appauvri le peuple, il n'a plus les moyens de payer cher aucune denrée; et si la famine a causé une épidénie et moissonné la vie d'un grand nombre de malheureux, la diminution de la

population et des consommateurs laissera encore plus de superflu en blé. Il faudra donc exporter de rechef aux étrangers ; et c'est précisément ce moment-là où visent les monopoleurs dès à présent. Ils disent : Ne nous décourageons pas; ne nous pressons pas de vendre ; continuons à lâcher peu de blés dans les marchés pour que le haut prix se soutienne. S'il arrivait qu'il nous en restât de non vendu à la nouvelle récolte qui se rencontrera abondante, la permission d'exporter reviendra : nous la demanderons à grands cris. Les économistes diront que nous avons raison; les parlemens ne sauront ce qu'ils diront : bref, nous l'obtiendrons, parce que nous sommes riches, et nous crierons au milieu des grandes villes, et non pas dans les provinces, et au milieu des campagnes désolées. Ainsi point de risque à craindre pour nous.

Or, il n'y a que le désespoir de vendre fort cher qui puisse abattre la cupidité du monopoleur : et il n'y aura jamais de quoi désespérer pour eux, tant qu'ils verront qu'on suit des systêmes imparfaits, fautifs, faits pour le moment, impossibles à soutenir.

Je ne crois pas qu'on me cherche querelle

sur le mot de *monopoleur* que j'emploie, en me disant qu'il n'y en a pas. J'entends sous la dénomination de monopoleur des gens qui, ayant une grande supériorité dans les moyens soit de *richesse*, de *talens*, ou d'*autorité* sont en état de maîtriser et d'écraser les petits commerçans, et peuvent en même temps donner la loi, et fouler aux pieds les misérables consommateurs. Cette classe d'hommes a dû exister de tout temps dans presque tous les gouvernemens, puisqu'il a toujours existé une grande inégalité dans les conditions, et une encore plus grande disproportion dans les talens et la capacité des hommes. C'est dans ce sens que le monopoleur est un être réel; car je ne nierai pas que de se figurer des gens qui, seuls ou même liés par une intelligence secrète entre eux, puissent conspirer à enlever toutes les denrées d'une province ou d'un royaume, c'est se former un monstre chimérique et un être idéal.

Qu'il me soit permis d'avertir ici en passant que l'entreprise de *combattre* et *détruire le monopole*, n'est *autre chose* que *travailler à diminuer une trop grande inégalité de conditions*. Ces deux choses se tiennent tellement

liées ensemble, que l'une est la cause et l'effet en même temps de l'autre; et qu'on ne peut jamais faire la première sans la seconde, ni la seconde sans la première.

Voilà donc le mal, et la cause du mal actuel de la France; j'entends du mal que les hommes ont fait; car pour celui que Dieu a envoyé, il ne pouvait que reculer de quelques années. Une mauvaise récolte arrive toujours deux fois dans douze ou quinze ans. Une suite de deux ou trois mauvaises récoltes doit arriver toujours une fois dans cinquante ou soixante ans. Ce période est aussi certain que le retour des éclipses, à cela près que les hommes ne savent pas encore le calculer, parce qu'ils ne connaissent pas encore le cours des vents, des pluies, du chaud et du froid, comme ils connaissent le mouvement des planètes. La disette serait donc toujours arrivée tant qu'une exportation *plénière* aurait existé, parce que, comme elle empêchait le désespoir de surfaire dans les prix, elle laissait toujours une porte ouverte à l'espérance d'aller le vendre aux étrangers. J'ai déjà dit plus haut qu'il n'y a que le manque de tout espoir qui dompte l'insatiable avidité des hommes.

Mais puisque le mal est fait, parlons des remèdes. Voici ce que je conseillerais.

1°. Se presser d'établir une loi sur le commerce extérieur des blés, qui puisse être perpétuelle et invariable. Cette loi cependant ne pourra avoir aucun effet jusqu'au prochain mois d'octobre, la France n'étant pas cette année en état de rien vendre aux étrangers; mais la connaissance de la loi qui va régler la nouvelle récolte, influera beaucoup sur les prix actuels.

2°. Faire arriver des vaisseaux de blé acheté chez l'étranger, dans tous les ports du royaume indistinctement.

3°. Faire rouler ce même blé partout dans l'intérieur.

4°. De tout le blé que le gouvernement lui-même ou des marchands honnêtes, encouragés par le gouvernement, auront fait venir, il n'en faut laisser acheter rien à des commerçans : tout doit être vendu dans le plus petit détail au peuple et aux consommateurs.

5°. Ne chargez jamais aucune personne de l'approvisionnement en entier d'aucun endroit, quelque marché avantageux qu'il puisse vous offrir. Laissez toujours la liberté, tou-

jours la concurrence; et contentez-vous d'exciter l'émulation de vendre au rabais, en commençant par perdre sur les blés que le gouvernement aura achetés.

6°. Ne permettez à aucun maire, échevin ni magistrat quelconque d'emmagasiner des blés, sous prétexte d'assurer la provision d'une ville jusqu'à la nouvelle récolte. Pendez d'abord le premier qui osera l'entreprendre; ensuite faites-lui son procès.

7°. Ne gardez aucune portion des blés arrivés soit par mer ou par terre, quelque peur qu'on vous fît qu'il n'en restera pas pour le lendemain. Exposez d'abord le tout en vente ou publiez du moins par les gazettes la quantité qu'on en a à vendre.

8°. Ne fixez jamais de prix aux blés ni au pain même, au milieu de la plus cruelle famine. N'employez jamais de peine ni d'amende pécuniaire contre les infracteurs de vos ordonnances : pendez-les, emprisonnez-les; mais ne leur demandez pas d'argent. Cet argent souillera les mains; il est rouillé par le sang des pauvres à qui on vient de l'arracher.

9°. Si la disette, malgré les mesures prises,

augmente, ouvrez toutes les portes possibles pour que le peuple puisse emprunter en mettant ses effets en gage. Ouvrez les hôtels des monnaies, et autorisez-les à prendre en gage les effèts d'or et d'argent pendant un an, après lequel on les convertira en monnaie, si on ne les retire pas. Ouvrez d'autres portes au secours : ayez bonne contenance; ne craignez pas la famine, et faites craindre au contraire aux monopoleurs l'abondance. Voilà tout ce que je sais proposer.

Il me reste à faire quelques réflexions sur ce que je viens de dire, pour mieux expliquer ou pour prouver quelqu'un de mes conseils.

Quant au premier, je crois qu'on ne me demandera pas la loi, et le système que j'aimerais le mieux. L'amour paternel, pour celui que j'ai indiqué dans mon dernier dialogue, me le fera toujours chérir; ce n'est pas que je n'y voie des inconvéniens et des défauts que les économistes n'ont pas vus, comme assurément je n'en vois aucun de ceux qu'ils y ont vus; malgré cela je le crois toujours le moins fautif de tous les systêmes. Une courte analyse de tous les autres démontrera clairement les avantages du mien.

Je crois d'abord qu'on sera à présent convaincu que la liberté plénière d'exportation est une absurdité qui ne pouvait tomber que dans la tête des économistes. L'édit même de 64 ne l'établissait pas ; ainsi je ne m'arrête pas à la combattre. La France a toujours joui d'une exportation limitée, et j'ai déjà dit plus haut que les méthodes anciennes sont en général les meilleures, puisque la nature même les avait indiquées. Voyons donc quelle espèce de limitation nous pouvons adopter relativement à notre temps, à nos mœurs et aux avantages très-marqués que notre siècle a sur les siècles précédens. C'est en cela que nous pouvons l'emporter sur nos ancêtres. Nous pouvons faire ce que peut-être ils ne firent qu'entrevoir et souhaiter.

Toutes les limitations possibles se réduisent à trois classes ; 1°. relativement aux personnes ; 2°. relativement à la quantité ; 3°. relativement au prix.

1°. La limitation relative aux personnes est ce que nous appelons des *permissions particulières* : c'est celle qui a été le plus en vogue en France dans les temps passés. Il est pourtant aisé de prouver qu'elle est, de

toutes les méthodes, la plus mauvaise, la plus arbitraire, la plus *inique*, la plus *monopoleuse*. On me demandera à présent pourquoi, étant si défectueuse, elle était le plus en usage. Je réponds en deux mots : c'est qu'on ne pouvait pas en avoir d'autre, et qu'on ne pouvait pas empêcher celle-là. Dans une monarchie dont la constitution est féodale : dont les ducs, ensuite les gouverneurs, puis les intendans, jouissaient d'une autorité presque souveraine, dans un état où le clergé et la noblesse jouissent de trop grands privilèges, où le roturier n'est au fond qu'un esclave de la *glèbe ;* quelque ordonnance qu'on imaginât, l'exécution devait toujours se changer en *permission et faveur particulière*. Remercions Dieu, si nous pouvons abandonner une méthode vicieuse ; et en suivre une meilleure ; plaignons nos ancêtres et ne les insultons pas.

La deuxième classe des limitations est relative à la quantité. C'est la méthode qu'on suit à Naples et en Sicile. On accorde des permissions pour trois cent mille *toumolis*, pour cinquante mille, etc. ; et puis on s'arrête. Cette méthode est mauvaise, même dans un petit royaume : elle le serait bien plus dans un

grand, tel que la France. On ne peut, avec sûreté, accorder des permissions sans avoir su le véritable état de la récolte ; connaissance impossible, ou du moins si tardive à acquérir, qu'elle arrête le cours libre du commerce. En France il faudrait partager toute la masse des permissions que l'on compte donner selon les provinces, et donner par exemple deux cents mille setiers à la Picardie, trois cents mille à la Lorraine, etc. ; varier chaque année selon les récoltes de ces provinces ; chose impraticable, qui détruit toutes les spéculations : et à la première faute que l'on commet, on a une famine tout comme si on avait laissé agir le hasard. Cette méthode est donc très-mauvaise et même impraticable. Dans l'exécution, elle revient aux *permissions particulières*.

Reste la troisième classe des limitations relatives au prix ; c'est celle de l'édit de soixante-quatre. On a donc vu qu'elle ne vaut rien. Fixer que le blé, lorsqu'il sera monté à 13 livres 10 sous, ne doit plus sortir, n'empêchera pas une famine ; car, si ceux qui l'ont vendu à l'étranger à un bon prix, eussent été prophètes, assurément ils ne l'auraient pas

vendu; s'ils pouvaient le faire rentrer, assurément ils le feraient; mais c'est ce qui ne se peut pas, les autres souverains l'empêchent; chose que les économistes n'ont jamais voulu croire, malgré les attestations les plus authentiques de la gazette de France. Ils crient que c'est *évident* que les autres peuples agissent fort mal d'affamer la France, et que c'est contre *l'évidence* que de laisser mourir de faim des économistes. Les oreilles de tous les souverains sont sourdes à leurs voix. En un mot, ou vous mettez le taux de la restriction trop haut, et vous vous affamez tout de même que s'il n'y en avait pas; ou vous le mettez trop bas, et vous détruisez le commerce, ou vous le variez chaque année, et vous empêchez les spéculations et les commissions.

Ma méthode est celle qui s'approche le plus de l'édit. Dans le fond elle est la même; mais elle accompagne toujours le blé dans tous les prix possibles, et, par ce niveau mobile, elle fait refluer dans l'intérieur le blé : elle a donc cet avantage sur toutes les autres, qu'elle porte directement à encourager en tous temps et dans toutes les années, la circulation inté-

rieure préférablement à la sortie. Voilà ce qui me la fait préférer et chérir.

Dans l'état actuel des choses, j'y trouve un autre avantage pour le roi, et je prie de ne pas le regarder comme une satyre ni comme une mauvaise plaisanterie, mais comme une chose sérieusement dite, et digne d'entrer dans les calculs de ceux qui sont faits pour gouverner des hommes. Je dis que si on adopte mon plan, tout le monde sera d'abord persuadé qu'il va être fixe et inaltérable. Le peuple regardera le droit de sortie sur les blés comme un impôt. Or, il est de longue main habitué à savoir qu'un impôt une fois mis est éternel. L'exportation sera donc sûre et sacrée, puisqu'elle donne quelque produit au trésor royal; mais elle restera, par cet impôt même, subordonnée à la circulation intérieure. On verra les blés s'éloigner des ports et se rapprocher des montagnes. On n'y verra plus cette pente devenue habituelle de voiturer les blés toujours à Nantes, à Rouen, à Dieppe, sans même qu'on sache si l'étranger en demande.

Je passe aux conseils suivans.

Du blé qu'a offert à la France le roi de

Naples, le seul des souverains qui ait donné cette marque d'amitié à un prince son allié, on en a fait acquisition pour le port de Marseille; on s'est découragé de le naviguer jusqu'aux ports de l'Océan; on a fait une faute par timidité; on a craint qu'il n'y arrivât gâté, et qu'il ne revînt fort cher; mauvaise raison : il faut dans les disettes faire paraître du blé non attendu partout; plus il arrive à l'improviste, plus il porte coup. Qu'importe qu'il ait souffert ! qu'importe qu'il revienne cher ! la disette est pour les trois quarts une maladie d'imagination. Frappez donc l'imagination par des coups inattendus, si vous voulez la guérir. Quel est celui des monopoleurs qui pourra savoir au juste jusqu'à quel point ce blé navigué est endommagé ? Qui peut imaginer que le gouvernement veuille y perdre dans la vente ? Qui peut s'assurer que l'exemple du gouvernement encouragera d'autres particuliers commerçans à suivre la même route, et qu'ils trouveront le moyen de faire parvenir le blé mieux conditionné et moins cher ? Ne croyez jamais qu'avec le blé étranger on apporte un grand secours, ni à un grand, ni même à un petit royaume; il ne

sert qu'à guérir l'imagination, à combattre, et faire lâcher prise aux monopoleurs qui gardent les blés nationaux, sur lesquels seuls il faut fonder l'espérance. Toute la science et l'art consistent à les faire sortir et paraître. N'employez jamais la force; toujours la ruse, et souvenez-vous de la fable d'Esope : que la douce chaleur des rayons du soleil a plus de force pour faire lâcher un manteau que le vent le plus impétueux.

C'est d'après ce principe que j'ai osé donner des conseils qui paraîtront bien hasardés et peut-être même fous, et qui seront cependant bien utiles si on les sait appliquer et suivre. J'ai dit plus haut que les monopoleurs ne sont que ceux qui ont plus de moyens, plus de force, plus de fonds en argent que les autres. Dans les bourgs et les petites villes tout le peuple est pauvre : il n'y a donc pas de monopoleurs, et il ne peut pas y en exister. Si vous y laissez établir un magasin public, vous autorisez un maire ou un échevin à être monopoleur; vous lui en fournissez les moyens par les fonds même que le public lui donnera. Vous faites donc une création de monopoleurs en charge d'office, en établissant des magasins.

Ainsi donc règle générale : partout où vous êtes sûr qu'on ne vend les blés qu'à de vrais consommateurs qui n'achètent que pour eux et pour leurs familles, et qui n'achètent pas pour revendre, exposez devant leurs yeux tout le blé que vous avez ; vous ne courez aucun risque : ils sont pauvres, ils n'ont pas les moyens de tout acheter ; et si vous parvenez, une seule fois, à faire rester du blé au marché, qui n'ait pu trouver d'acheteur, comptez que l'alarme de la disette cessera, et que les prix tomberont de moitié. Il se fait, dans la disette, un combat singulier dans le cœur des hommes, entre leur amour pour l'argent et leur amour pour le pain. S'ils voient abonder le blé, ils chérissent leur argent ; si le blé manque, ils méprisent et foulent aux pieds l'argent, et le versent à pleines mains pour s'acheter du pain.

J'ai recommandé très-fort qu'on ouvrît des portes au peuple, pour emprunter au moins sur gage : ce conseil est très-important. Dans le temps de cherté, les monopoleurs d'argent sont encore plus à craindre que les monopoleurs de blés. Ces monopoleurs d'argent, qu'on appelle usuriers, existent ; et je n'ai jamais pu m'empêcher de rire voyant des hommes

de bon sens nier sérieusement l'existence des monopoleurs de blés, lorsqu'ils ne sauraient nier l'existence des usuriers. Enfin les uns et les autres existent, et il faut les ranger dans la même classe : ce sont ceux qui ont plus de moyens que les pauvres, et qui par là les écrasent. Mais les usuriers font bien plus de ravages. Il est donc nécessaire de combattre les deux en même temps : et lorsque l'on combat la disette du blé, il faut combattre la disette d'argent; les moyens sont les mêmes. Comme vous faites arriver du blé étranger non attendu pour dérouter l'avidité des possesseurs de blés existant en France, faites arriver de l'argent non attendu prêté à un plus bas intérêt, pour dérouter les usuriers. Les hôtels de monnaies seraient les plus propres pour certains effets, et ils pourraient avoir des orfèvres correspondans dans toutes les moindres villes de leurs ressorts, pour y recevoir les effets d'or et d'argent que le peuple voudrait mettre en gage : mais ceci est un faible secours. Il n'y a pas beaucoup de métal d'or et d'argent dans les provinces. Il faudrait autoriser dans chaque ville quelques bourgeois considérables à recevoir et à prêter sur gage à six pour cent

sur toutes sortes d'effets ; cette permission déterminera d'honnêtes gens : *Honos alit artes*. Dès qu'on peut être honnête homme et gagner, tout le monde voudra être honnête homme. Je dis la même chose des usuriers que des monopoleurs. Ne les cherchez pas, ne les persécutez pas ; mais établissez une concurrence au rabais, si vous voulez les subjuguer.

Je m'estimerais bien heureux si mes faibles lumières et mon avis pouvaient être de quelque utilité à une nation respectable, à un peuple charmant, à une ville que je chéris, à des amis que je regrette, enfin aux Français qui m'ont tant aimé et caressé, et qui n'ont d'autre tort avec moi que d'avoir laissé paraître des brochures indécentes et ridicules contre un ouvrage que l'amour pour la France m'avait dicté, quoique je ne leur reproche pas de les avoir lues, et encore moins, de les avoir admirées.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n° 8.*

Naples, le 7 novembre 1772.

M. Sersale est arrivé. Il m'a remis le *Bonheur*, d'Helvétius, de votre part; la prose en vaut bien les vers. Dites-moi si c'est D'Alembert qui l'a écrite, ou l'abbé Morellet, ou quelque autre de ses amis (1).

Il m'a remis en même temps une lettre de vous, et j'ai trouvé avec plaisir que c'était le n° 8, que je regrettais. Il ne me manque à présent que le n° 7; mais j'entrevois qu'il ne pouvait me parler que de vos maux et de vos chagrins. Je ne le regrette donc pas. Votre n° 8, qui a peut-être bien eu raison de ne pas venir par la poste, m'a attendri jusqu'aux larmes. Vous m'ouvrez votre cœur, que je vois brûler aux flammes d'un élixir de sentimens, de vertus et d'héroïsme. Mais pourquoi être héroïne au point de s'en trouver mal? Si la vertu ne nous rend pas heureux, de quoi diable sert-elle? Je vous con-

(1) Cette prose, c'est-à-dire l'Essai sur la vie et les ouvrages d'Helvétius, est de Saint-Lambert. (*Note des Editeurs.*)

seille donc d'avoir autant de vertu qu'il en faut pour vous procurer vos aises, votre commodité, et pas davantage. Si quelque malheur vous menace; si quelque chose va arriver qui vous causerait un chagrin mortel, barrez-le, empêchez-le de toutes vos forces, et n'ayez pas le regret de l'avoir pu faire et de ne l'avoir pas fait; et point d'héroïsme, je vous prie, car il me tue et m'ennuie à périr. Depuis que la gloire n'est plus le souverain bonheur, elle ne sert plus de rien, car on n'en parle pas. Mais encore quel sot bonheur que des sots (c'est-à-dire les hommes) au milieu de cent sottises, mille mensonges, cent mille bavardages, disent quelquefois : Ah! la défunte sacrifia sa vie par un sentiment héroïque! Vivent le sot et la défunte! Faites donc une ferme résolution de tuer ce ver rongeur que j'entends à présent et que je ne comprenais pas dans vos précédentes, à cause de l'anachronisme. Si vous le voulez, il me paraît que vous le pouvez en parlant; mais si vous étouffez, c'est votre faute. Au reste, il me paraît que vous ne courez pas autant de risques que votre imagination montée vous en présente. Je ne saurais me per-

suader qu'un homme de bon sens calculât toujours les avantages au poids de l'argent et au marc la livre. Les agrémens de la vie sont très-souvent incommensurables avec l'argent. Je n'irai pas vice-roi en Irlande; or donc, tranquillisez-vous.

Je ne vois pas qu'un voyage engage à une expatriation, ni qu'il donne des droits et des titres pour l'exiger. On voyage pour sa santé, pour son instruction, pour son plaisir : il n'y a que les courriers du cabinet, desquels on ait droit d'exiger qu'ils aillent. Adieu.

A LA MÊME. *Réponse au n° 12.*

Naples, le 27 novembre 1772.

APPAREMMENT, ma belle dame, votre n° 11 est celui que vous avez écrit hier, et qui ne m'est pas arrivé aujourd'hui, parce qu'il doit attendre une occasion. Il est vrai, je suis resté deux ou trois semaines sans vous écrire : mais n'admirez-vous pas qu'après trois années d'ennui et de séjour à Naples, j'écrive encore?

J'aurais aussi un Dialogue à vous envoyer : mais il ne vous sera envoyé que par Grimm,

s'il vient le chercher. Je ne vous dirai à présent que les interlocuteurs; Voltaire, le baron d'Holbach, le curé de Deuil. Jugez par les interlocuteurs du mérite de la chose.

Vous m'avez donné de très-intéressantes nouvelles de Paris. Si j'aimais la vengeance, je vous dirais à mon tour que la princesse d'Acquaviva est accouchée; que le duc de Calabritto est parti hier pour sa terre; que sa mère l'a devancé de quelques jours; que son page a été avant-hier envoyé aux galères pour l'avoir volé; et qu'enfin il a plu cette nuit. Si nous continuons sur ce ton, notre correspondance deviendra aussi intéressante qu'amusante. Il suffit que vous vous souveniez que l'exemple m'a été donné par vous, en m'apprenant que mademoiselle Luci est morte, et que madame Necker déménage.

Le temps me manque ce soir, ayant écrit un volume à Caracciolo. Pourquoi personne ne me parle-t-il de Gleichen? Saluez pour moi le baron, la baronne, etc.

Adieu; aimez-moi. Amusez-vous avec le découpeur de Voltaire. Bon soir; mille complimens à Magallon qui vous remettra cette lettre.

A M. BAUDOUIN, maître des requêtes.

Naples, le 28 novembre 1772.

MONSIEUR ET CHER AMI,

M. Schatz m'a fait parvenir des papiers concernant l'administration actuelle des blés en France, que vous aviez souhaité me communiquer. Avant que de vous en parler, permettez que je vous dise qu'il y a eu un an au mois de juillet que je vous avais expédié deux quintaux de macaroni et de lasagnes, dont M. Nicolaï avait été l'heureux négociateur. Le consul d'Espagne à Marseille m'avertit qu'ils étaient en effet arrivés, et qu'il allait les expédier à Paris, adressés, pour une plus grande sûreté, à notre aimable Magallon. Depuis cette époque je n'ai eu aucune nouvelle de ces caisses. J'ignore si elles vous ont été exactement rendues selon mon intention. En vain j'en ai parlé mille fois à Nicolaï, à Magallon, au prince Pignatelli, à la nature entière; tout a été sourd à ma voix. Ce qu'il y a de plus inconcevable, on répondait à mes lettres, et l'on se taisait sur cet article. Le plus court aurait été de vous en parler à

vous-même, mais je rougissais d'une démarche qui paraissait viser à exiger un remerciement pour une bagatelle. Puisqu'il faut que je vous écrive, permettez que je vous demande : Les avez-vous mangés, oui ou non? Etaient-ils bons? En voulez-vous davantage, si vous avez reçu les premiers; ou qui a été assez téméraire pour vous les escamoter?.

Passons à présent à la lettre et aux réflexions sur la lettre de M. le contrôleur-général. Ce que j'ai trouvé de mieux dans ces deux papiers (et qu'on n'y lisait pas), c'est la preuve complète de votre souvenir. Vous m'aimez donc encore, et rien n'est plus doux ni plus flatteur pour moi. Au surplus que voulez-vous que je vous dise? Ce qu'il y avait de mieux dans mes méchans Dialogues, était assurément l'épigraphe *in vitium ducit culpæ fuga, si caret arte*. M. le contrôleur-général voyant la barque penchée d'un côté, la renverse de l'autre : il veut empêcher l'exportation, il détruit la circulation intérieure. Il ramène les permissions particulières, il ramène l'arbitraire, le vice radical des monarchies. Tout est l'effet pourtant de la première faute de vouloir le com-

merce des blés ou tout-à-fait libre, ou tout-à-fait défendu. Supposez mon système adopté. Voici ce qui arriverait. On embarquerait, par exemple, au Hâvre des blés, en déclarant qu'on veut les envoyer à Bordeaux. L'exportation paie une traite, la circulation intérieure n'en paie aucune. Mais comme on n'est pas sûr de la fidélité du négociant, on commence par lui faire payer au Hâvre le droit de traite, ou par exiger une caution solvable. Si au bout de quelques mois, il rapporte le certificat de la douane de Bordeaux, d'avoir importé autant de blés qu'il en a embarqués au Hâvre, on lui rend son argent, ou l'on casse sa caution. Sans cela il est censé l'avoir exporté. Le négociant rencontrera toujours par devant lui un droit d'exportation dans ses spéculations; droit inévitable, et qui retardera son envie d'exporter, lui rendant toujours préférable l'approvisionnement des provinces de la France. On en usera de même avec les colonies, sans avoir recours aux permissions particulières. Tout cela sera la chose du monde la plus aisée, aussitôt qu'on aura établi un droit de traite; droit salutaire sans lequel le commerce

des blés ne sera jamais libre, ni tolérable. Je vois malheureusement que je ne me trompais pas en disant à MM. les économistes, qui n'y entendaient goutte dans leurs évidences, que le commerce d'exportation serait souvent préféré à celui de l'approvisionnement d'une province éloignée; qu'on donnerait du pain aux ennemis plutôt qu'aux gens de la maison. M. l'abbé Ribaud, ou Roubaud, disait, qu'il ne connaissait point d'ennemis; que tous les hommes étaient frères. C'est bien chrétien, et bien peu politique. Enfin cette affaire me paraît gâtée pour long-temps en France; on n'y suivra ni le système des économistes, ni le mien; on y suivra le système naturel des monarchies; les permissions particulières; les faveurs de la cour; les entreprises des traitans; un coup de plume d'un intendant; une patte de griffe d'un ministre d'état; cependant la France existera, puisqu'elle a existé de la sorte pendant huit siècles. On verra que le physique n'est pas changé, et l'on croira que le moral ne l'est pas non plus. On verra que les marroniers des Tuileries ont bien repoussé leurs feuilles au printemps, et l'on ne s'apercevra pas si les gens

qui se promènent dessous sont des membres de l'ancien ou du nouveau parlement ; c'est l'erreur naturelle des hommes de confondre le physique avec le moral ; je ne m'en étonne pas. L'effet physique suit de près la cause ; l'effet moral est très-éloigné. Un orage arrive, et dans l'instant il déracine les vignes ; on fait une faute en politique sur le commerce des vins. Il faut attendre deux ou trois générations pour voir que ce malheureux impôt, *ce trop bu*, imaginé il y a un siècle, a déraciné plus de vignobles que tous les orages pris ensemble.

Vous existerez donc et même vous ne vous apercevrez d'aucun changement, quoique vous ayez perdu le pivot de votre liberté, *la vénalité des charges de judicature*. Elles n'en seront pas moins vénales à la faveur dorénavant ; elles ne seront plus héréditaires et indépendantes. Ce coup suffit pour dénaturer la France et les Français au bout d'un siècle. Si vous réussissez à rétablir la vénalité sur le systême ancien, comptez que tout ce qui est arrivé n'aura fait aucun mal ; il aura au contraire servi à ramener le bon sens en politique, et à détruire les systêmes creux,

comme la querelle du jansénisme, après quatre-vingt mille lettres de cachet, a servi à ramener le bon sens en théologie. Mais si vous restez avec peu de magistrats, amovibles, non héréditaires, vous tombez sous l'esclavage de la robe, comme ma patrie, l'Espagne, le Portugal. Il est moins dur que celui du soldat, comme était celui de l'empire romain, du Turc, des Orientaux; il convient mieux à un peuple policé : c'est un esclavage lent et mou. Il n'a pas l'attente et la ressource d'une révolution comme l'esclavage militaire. Il dessèche et maigrit la raison d'une nation; à cela près il paraît ne causer aucun effet important. Mais est-ce un si grand mal de vivre et de mourir bête? C'est à vous à résoudre ce problème.

Si vous avez des moyens de faire contre-signer quelques lettres, vous ne pourriez me faire un plus grand plaisir que de m'écrire quelquefois. Mandez-moi ce que font les économistes dans leur hiver. Sont-ils devenus des chrysalides? Leurs éphémérides, à quoi en sont-elles? Parlent-ils toujours du blé? Ont-ils entamé d'autres questions importantes? J'ignore, dans ce coin du

monde où je me trouve relégué, ce qui se passe dans la charmante ville de Paris. Vous taisez-vous toujours ? et de quoi parlez-vous, si vous parlez ? Allons, dites-en quelque mot à votre très-humble, très-obéissant serviteur.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 5 décembre 1772.

Je ne suis resté que deux semaines, ou trois tout au plus, dans le courant d'octobre, sans vous écrire. Je ne m'amusais pas, mais je m'ennuyais trop pour pouvoir vous écrire. Depuis ce temps, je vous ai écrit régulièrement sous l'enveloppe de M. Magallon. J'ai cru en cela vous faire plaisir, et répondre à vos intentions, car vous vous plaigniez des retards dans la main de Carracciolo; et Magallon m'avait encouragé à lui écrire en droiture. Je crois que les lettres se sont égarées, parce qu'elles étaient des plus longues et des plus intéressantes que je vous aie jamais écrites. Il y avait une inscription pour la statue du Czar Pierre; mon projet pour le tombeau de Saxe-Gotha; et mille autres choses dont je ne me souviens pas.

Je suis en butte aux chagrins, aux malheurs, aux petites disgrâces depuis quelque temps d'une manière incroyable. Elles affectent mon humeur bien plus que ma santé. Je n'ai la force de vous rien mander, puisque je n'ai pas celle de vous faire tenir mes lettres. Si on inventait des bombes à lettres !

A LA MÊME. *Réponse aux nos 14 et 15.*

Naples, le 12 décembre 1772.

Vos deux lettres, des 15 et 22 novembre, sont parvenues dans la même semaine. Elles se contredisent, puisque la première me donne le baron D**, pour guéri, et que la seconde me le peint malade à faire peur. Cette incertitude me tourmente plus que vous ne sauriez imaginer. Votre lettre du 15 me donnerait occasion de faire des dissertations sur la ressemblance que vous vous trouvez avec Ragot; mais je ne suis pas en train de disserter ce soir. Lorsque j'imprimerai mon Traité du Droit de la Nature et des Gens, cela aura sa place. J'entreprends d'étudier le droit de nature, dans les Œuvres de M. de Buffon et d'après les bêtes. Je chercherai,

dans la collection des Voyages de l'abbé Prévôt, le droit des gens; la ressemblance de l'homme au chien fait mon Traité du Droit de la Paix et de la Guerre; la ressemblance de l'homme au taureau établit mon Principe du Droit domestique de l'homme dans sa famille. Après mes deux Traités du Droit de Nature, et de celui des Gens, vient mon Droit public, qui aura pour titre : De l'Influence des Préjugés du Droit Romain, sur le Système politique de l'Europe. Voilà ce que je puis vous en dire ce soir. Je parle de composer des ouvrages, et je n'ai pas la force de dicter une adresse. Ah! mon Dieu, que je suis abruti! Dans la semaine, j'ai eu douze chagrins au moins, bien petits à la vérité; car le plus fort a été que, sur une abbaye dont je payais, pour le cadastre, en tout dix livres par an, on veut m'obliger à en payer vingt-six. Que mon cœur devient mesquin dans ce pays, sans vicissitudes, sans ressources, sans grandeur d'aucune espèce, excepté celle des sots! Enfin, je ne suis bon à rien ce soir. J'avais répondu, dès hier, à la chaise de paille. Il faut que j'écrive ce soir à Gleichen. Je vous remercie

de l'épitaphe de Piron, dont il n'y a que les deux premiers vers qui soient bien beaux.

Si je n'étais trop malheureux en fait de finance, j'accepterais l'offre, extrêmement polie que vous me faites de la meilleure grâce du monde, de tirer sur vous jusqu'à la somme de dix louis; mais je ne m'aviserai pas de compter pour sûr rien de ce qui est dû par Merlin, l'enchanteur. Ainsi mandez-moi au plus vite l'argent que vous aurez reçu de lui; et alors ce sera le temps d'en disposer.

J'obéis en vous écrivant par la poste; mais je suis persuadé que Magallon aura à présent ses lettres payées par la cour : vous pourriez éclaircir ce fait.

J'ai dû répondre une lettre économico-politique à M. Baudouin. J'imagine que Magallon pourrait vous en procurer la lecture.

Je vous l'ai dit, ce soir il n'y a pas moyen de tirer parti de moi. Bon soir. Portez-vous bien. Saluez mes amis.

A LA MÊME. *Réponse au n° 16.*

Naples, le 19 décembre 1772.

Je n'ai pas plus de verve ni de gaieté, ma belle dame, ce soir que d'ordinaire. Rien ne m'égaie, rien ne m'électrise. Il faut pourtant que je réponde : à vous qui m'avez écrit une lettre charmante, et à la chaise de paille, aussi aimable que cruelle, qui veut me garder rigueur encore un an. Mon Dieu! que cette année sera longue! Dites-lui que Caracciolo ne connaît pas plus l'Italie d'à présent, que vous. Il n'a pas vu les nouvelles cours de Milan, Florence et Naples; il ne sait pas que les chemins sont devenus impraticables en hiver; il ignore qu'il y a des spectacles partout en été, et qu'il n'y en a pas dans l'Avent, le Carême, et quinze jours après Pâques. En vérité c'est une folie de ne pas suivre mon projet de voyage tel que je le lui ai envoyé; et puis il faut se tirer d'embarras le plus tôt possible. Plus tôt ce voyage sera commencé, plus on se dépêchera de le finir; et anticiper sur le temps est tout pour des êtres mortels.

Vous ferez de mon Dialogue tout ce que bon vous semblera, pourvu qu'il ne coure pas risque d'être imprimé. Vous pouvez croire, que lorsque j'écrivais, je ne disais rien de ce que dit M. Thomas.... je pensais à faire un acte de modestie. Il faut donc que son livre soit bien mauvais, s'il ne dit pas des choses qui vaillent les miennes. Mais, enfin, je voudrais voir son livre, et le recevoir au plus vite; car on me demande des livres nouveaux pour faire lire à notre reine, et j'imagine que ce livre pourrait lui plaire.

Vous avez eu raison d'aimer le chevalier Mocenigo; j'ai vu le même penchant dans mademoiselle Clairon, pour le duc de Villars; et j'observe que ces messieurs, par leurs soins et leur politesse, font continuellement des amendes honorables aux femmes, du tort qu'ils leur font dans leur imagination. Peut-être aussi regrettent-ils de n'être pas femmes autant qu'ils voudraient? et ils vous admirent comme les textes dont ils sont les très-humbles commentateurs : vous étiez donc un Tacite, un Suétone, dont Mocenigo était le Casaubon.

A propos, dites à la chaise de paille, que s'il paraît à Paris, en langue française, quelque chose du voyage des savans Danois en Arabie, il m'en informe tout de suite ; je souhaiterais de l'acquérir.

Aimez-moi ; plaignez ma tristesse, ma situation ennuyée, mes goûts point satisfaits, mon ambition déplacée ; mais sachez que je me porte bien malgré cela.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 2 janvier 1773.

Ma belle dame, le courrier de France de cette semaine n'est point arrivé ; mais je vous dois une réponse au nº 17 : car pour le nº 16, je l'attends avec M. de Pignatelli. La semaine passée, j'avais trop de chagrins et d'ennuis pour vous écrire ; cette semaine j'en ai tout autant, à cela près que j'ai recouvré mon chat qui s'était égaré en courant les chattes des rues. Mes autres chagrins sont tous à peu près de la même force, et l'ensemble en est horrible. Ah ! la vilaine chose que le néant ! On s'est tant tourmenté pour savoir ce que c'était que le diable,

l'enfer, etc. : c'est le néant, le contraire du tout, c'est-à dire de Dieu. Ceux qui n'ont pas savouré le néant, ne m'entendront pas; je m'entends bien moi. Qu'on voie Paris et Naples, on verra une légère esquisse du *tout* et du *néant*, et qu'on vienne après me dire que non.

Vous m'avez envoyé un arrêt du conseil sur les blés. Si cela renouvelait la querelle, le débit de mon livre, et occasionnait une nouvelle édition, avec un dialogue en forme d'apocalypse que j'y ajouterais, cela m'intéresserait beaucoup : mais j'ai grand peur d'avoir tué trop tôt les économistes. Je devais m'en amuser long-temps auparavant, comme les chats font des souris, et enfin les croquer. A quoi en sont-ils? Vous ne m'en avez jamais rien dit depuis. Et y a-t-il encore des éphémérides? Au reste, ma belle dame, voilà mon plan d'apocalypse. Le roi joue son jeu, les parlemens jouent leur jeu : tous les deux ont raison. La monarchie tient essentiellement à l'inégalité des conditions, l'inégalité des conditions au bas prix des denrées, le bas prix aux contraintes. La liberté entière amène la cherté

des vivres et la richesse des paysans. Le paysan riche ne tire plus à la milice, ne supporte plus la taille arbitraire, les saisies des contrebandes, etc.; il a la force de ne plus se laisser fouler, soit en se révoltant, soit en plaidant en justice; il a assez d'argent pour gagner des procès. Il amène donc la forme républicaine, et enfin l'égalité des conditions qui nous a coûté six mille ans à détruire.

Mais laquelle des deux formes aimez-vous mieux, me demandera-t-on? J'aime la monarchie, parce que je me sens bien plus proche du gouvernement que de la charrue. J'ai quinze mille livres de revenu que je perdrais en enrichissant des paysans. Que chacun en agisse comme moi et parle selon ses intérêts, on ne disputera plus dans ce monde. Le galimatias et le tintamarre viennent de ce que tout le monde se mêle de plaider la cause des autres et jamais la sienne. L'abbé Morellet plaide contre les prêtres, Helvétius contre les financiers, Baudeau contre les fainéans, et tous pour le plus grand bien du prochain. Peste soit du prochain! Il n'y a pas de prochain. Dites ce qu'il vous faut, ou taisez-vous. Adieu.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 9 janvier 1773.

Ma belle dame, votre lettre du 23 décembre, sans n°, ne vaut pas grand'chose; la mienne ne vaudra rien. Vous êtes malade; je suis au comble de l'affliction; je viens de perdre mon ami Sersale, qui est mort ce matin. Je l'avais fait venir exprès ici pour être mon *ressouveneur* de Paris; je comptais passer des jours heureux avec lui; un peu de goutte et beaucoup d'exécrables médecins me l'ont enlevé. On me l'a tué. Il faut donc que je sois malheureux tout-à-fait à Naples, que tout me porte guignon, que rien ne me soulage, que rien ne me rappelle mon Paris. Ne faites pas venir Grimm ici; s'il me faisait plaisir, il en arriverait malheur. La baronne voudrait que je ne fusse pas triste. Le moyen de ne pas l'être? M. de la Vaupallière est arrivé; il ne vaut pas Sersale, que j'ai perdu. Je ne suis bon qu'à rêver à cela. Au moins portez-vous bien, et tenez-moi lieu de tout ce que j'ai perdu. Vivez plus que moi:

voilà tout ce que je vous demande. Quand je serai mort, mourez à votre aise et sans vous presser; je n'en saurai rien. Adieu.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 16 janvier 1773.

VOTRE santé me chagrine plus qu'elle ne m'inquiète, vous êtes dans un âge critique; vous souffrez depuis long-temps; vous n'en êtes pas morte; *ergo* vous n'en mourrez pas: *ergo* vous parviendrez à l'extrême vieillesse des gens qui pensent, qui est de dix ans plus courte que celle des gens qui végètent.

Parlons donc de choses gaies. Nous avons ici depuis huit jours une troupe de comédiens français, événement bien singulier et bien neuf pour des Napolitains. Ils ont été très-applaudis, et du fond du cœur. Autre événement bien étrange et bien incroyable : ils ont débuté par la pièce du Père de famille, parce que c'est de toutes les pièces du théâtre français, celle dont le succès est le plus grand et le plus assuré dans toutes les villes d'Italie et d'Allemagne, événement bien naturel qui ne paraîtra étrange qu'à Fréron et à

Paris. Dites ceci à Diderot : dites lui que mes Napolitains sont convaincus que sa pièce est la meilleure de tout le théâtre français, et par conséquent la meilleure production dramatique de l'esprit humain jusqu'à cette heure. Ils trouvent pourtant que le père a un peu trop de faible pour ses enfans. Les pères Italiens sont infiniment plus durs que les français ; et peut-être que M. d'Orbessan est aussi un peu faible pour un Français. Vous ne devinerez pas quelle est la raison sourde du plaisir inexprimable des Italiens dans cette pièce. C'est le rôle du Commandeur. Ce personnage a un caractère peu commun en France, et très-fréquent en Italie, où il a même mérité d'avoir un nom qui manque à la langue française. C'est précisément le rôle d'un *seccatore*. Vous voyez qu'un seccatore n'est pas tout-à-fait un ennuyeux, ni un méchant homme, ni un imbécille, c'est un homme qui a un systême différent, un bon sens à sa guise, révoltant pour les autres ; c'est un homme mal à propos, gauche, dur, déplacé. Ainsi pour corriger la pauvreté de votre langue, lorsque vous rencontrerez un seccatore (il y en

a), appellez-le un *commandeur* et cela ira à merveille. La tragédie qu'ils ont voulu donner ensuite était *Mahomet* de Voltaire : la police les en a empêchés. Il en arriva de même à Paris. Pour se venger, les comédiens ont donné *Zaïre*, qui a très-bien réussi, à cela près que les Napolitains l'ont trouvée trop dévote et trop ressemblante dans des endroits à une mission. Vous ne sauriez imaginer la justesse de goût et de critique qu'un peuple qui entend très-mal le français, et qui a encore des comédies barbares, a fait paraître dans cette occasion.

Le comte de Wilseck est ici. Il me charge de saluer Grimm et Diderot. Il est étonné que Grimm ne veuille pas suivre mon avis sur le voyage d'Italie. Je vous parle franchement. Je suis bien empressé de le voir : cependant je suis content de différer ce plaisir de six mois, et qu'il ne fasse pas la folie de mener son prince et soi-même en Italie cet automne prochain : il vaut mieux qu'il y vienne au printemps de l'année prochaine. Portez-vous bien. Aimez-moi. Je vous donnerai régulièrement des nouvelles des comédiens.

J'ai écrit en effet à Caracciolo une lettre d'un ambitieux. S'il prend cela pour une résolution de me fixer à Naples, il a bien tort. Un homme qui a enfilé une ruelle fort étroite où il ne peut ni reculer ni tourner, n'a d'autre parti à prendre que de galopper jusqu'au bout pour ensuite tourner au large. C'est là ma position. Je voudrais galopper, parvenir, tourner, et me retirer à Paris, y mourir à mon aise. Si vous connaissez des moyens de me faire tourner au milieu de la ruelle, je ne m'y refuserai pas. Adieu.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 23 janvier 1773.

Les comédiens français ont donné pour troisième représentation *le Bourru bienfaisant :* elle a eu un médiocre succès, qui n'a été dû qu'à l'excellence du jeu d'Aufresne, acteur incomparable ; pour petite pièce, les *Folies amoureuses*, médiocrement goûtée ; pour quatrième représentation *Eugénie* qui a réussi beaucoup. Cependant on a trouvé que l'assassinat, l'arrivée de Sir Charles, le temps qu'il reste dans la petite maison sans

reconnaître sa famille, enfin tous les événemens du quatrième et cinquième du acte, sont brusques, précipités, et pas assez développés. Pour petite pièce le *Temps passé* qui a été infiniment goûtée. A la cinquième ils ont donné *l'Honnête criminel*, qui est tombé. Ils ont trouvé la pièce mal versifiée, faiblement dialoguée, sans situations heureuses et avec des héroïsmes déplacés. Pour petite pièce, *l'Amant auteur et valet*, qui a été trouvée un chef-d'œuvre du vrai comique. C'est de toutes les petites pièces celle qui a eu le plus de succès.

Ayez assez de confiance en moi, belle dame, pour croire que ce n'est point là mon jugement : c'est celui de plusieurs dames et seigneurs napolitains qui n'entendent que médiocrement le français, mais qui ont du goût et du bon sens naturel. Vous pourrez juger par là du degré de leur discernement.

Les comédiens français ont joué une seule fois à la cour devant le roi ; ils y ont débuté aussi par le *Père de famille* : c'est à présent pour eux une chose décidée. Le roi a applaudi infiniment cette pièce ; il en a goûté toutes les beautés, et il avait mis l'ambas-

sadeur de France à son côté pour lui en marquer son avis. Le succès de cette pièce a été cause qu'il a souhaité d'avoir encore les comédiens trois ou quatre fois à la cour. Mais ce qui vous paraîtra bien comique, et tout-à-fait incroyable, quoique rien ne soit si vrai, c'est qu'avant de les entendre, le roi avait dit que ces Français ne lui plairaient pas, qu'ils l'ennuieraient : car il aimait à rire et pas à pleurer : il est arrivé que, lorsqu'on jouait la pièce, tous les courtisans bâillaient, s'ennuyaient, prenaient du tabac, faisaient quelque bruit, pendant que leur maître fondait en larmes.

Vous voyez, ma belle dame, que de ma profession je suis gazetier ; je vous aurais toujours écrit des nouvelles, s'il y en avait ici qui pussent vous intéresser. Voilà la première occasion où je crois que ma gazette puisse vous faire plaisir.

Je n'ai pas de lettre de vous cette semaine. Vous m'avez mandé que vous étiez malade pour que je n'en fusse pas en peine ; et voilà précisément tout ce qui m'inquiète. Employez de grâce votre prieur Jésus-Christ à me mander toutes les semaines que vous ne m'écrivez

pas : *Madame est à l'ordinaire, quoiqu'elle ne vous écrive pas.* En attendant, aimez-moi ; embrassez, de la part de tous les Napolitains, Diderot, et portez-vous bien. Adieu.

MADAME D'ÉPINAY A M. L'ABBÉ GALIANI.

Le 12 janvier 1773.

Vous dites, mon cher abbé, que vous n'avez plus ni verve ni gaieté, et vous m'écrivez la lettre la plus gaie et la plus folle que j'aie, je crois, reçue de vous. Tout ce que vous me dites sur ma passion, pour le chevalier de Mocenigo, est à mourir de rire, et nous a fait passer une soirée délicieuse ; ma lettre d'aujourd'hui sera un peu plus sérieuse; je vais d'abord répondre aux commissions que vous me donnez ; vous voudriez avoir le livre de M. Thomas au plus vite. Le plus vite est par la poste, et je n'ose prendre sur moi de vous faire coûter un port aussi considérable, sans un ordre précis de votre part. L'achat du livre n'est rien, car je crois qu'il me coûte cinquante sous ou un écu ; si je l'avais à moi, je vous en ferais présent de tout mon cœur ; bien sûrement je ne le relirai jamais. S'il se présente

une occasion sûre, en attendant que j'aie reçu vos intentions, j'en profiterai.

Mon voisin ne croit pas que le voyage des savans danois, en Arabie, ait paru en langue française à Paris : je le demanderai au baron d'Holbach, qui vient me voir assez exactement depuis que je suis malade, et j'aurai soin de vous instruire aussitôt qu'il paraîtra(1).

Il faut que je vous parle d'un ouvrage nouveau, imprimé en Hollande, intitulé *Système social* ou *Principes naturels de morale et de politique, avec un examen de l'influence du gouvernement sur les mœurs*(2). C'est un prologue du *système de la nature*, et, si vous voulez un développement de l'ouvrage qui a paru l'été dernier, *de la Félicité publique* (3). Celui-ci tend à prouver qu'un gouvernement doit, nécessairement et inévitablement, devenir parfait, et rendre tous les individus heureux, si la nation est débarras-

(1) M. Mourier publia dès 1773, à Copenhague, la traduction française de la Description de l'Arabie, par Niebuhr; mais la traduction française du Voyage du même Niebuhr en Arabie, ne parut qu'en 1776. (*Note des Éditeurs.*)

(2) Par le baron d'Holbach.

(3) Par le marquis de Chastelux.

sée de toute erreur et de tout préjugé. Il est bien écrit ; tout y est clairement énoncé ; mais il n'y a pas une idée neuve, et tout ce qui y est vrai, est si généralement établi actuellement, que cela ne valait pas trop la peine d'en faire un livre. Je trouve d'ailleurs que, si les idées de l'auteur ne sont pas tout-à-fait fausses, elles sont du moins une ligne en deçà de la justesse et de l'exacte rectitude ; une idée vraie en elle-même, quand on lui donne une extension forcée, devient fausse. Par exemple il dit :

On fait de l'homme tout ce que l'on veut. Cela est vrai, d'une grande masse d'hommes pris en général ; mais ensuite il dit :

Le plus grand scélérat aurait pu devenir un homme de bien, si le sort l'eût fait naître sous des parens vertueux, sous un gouvernement sage et éclairé ; s'il l'eût placé, dans sa jeunesse, parmi les gens de bien. Le grand homme, dont nous admirons les vertus, n'eût été qu'un brigand, qu'un voleur, un assassin, s'il n'eût jamais fréquenté que des hommes de cette trempe, etc. Cela n'est plus vrai. L'homme se modifie, sans doute ; mais il reste toujours ce que la nature l'a fait ; et,

dans le cours de la vie d'un homme, si les circonstances le modifient à la vertu, il sera alternativement vertueux et scélérat. Voilà la clef de toutes les inconséquences et de toutes les contradictions qu'on remarque dans l'espèce humaine, et dont aucun individu n'est exempt : c'est que le naturel est dans une lutte perpétuelle avec les modifications qu'il reçoit des circonstances.

Prenez dans un village, dit-il dans un autre endroit, *un rustre stupide et lâche, et, au bout de six mois, vous en ferez un brave soldat; il aura pris l'esprit du corps; il s'estimera lui-même, et, quand il le faudra, il marchera très-gaiement à la mort*. Cela est encore vrai généralement parlant; mais cela ne l'est plus, si vous voulez appliquer cette proposition à un individu; car, si elle l'était, il n'y aurait pas de poltron.

L'auteur du *Système social* paraît persuadé ainsi que celui de *la Félicité publique*, qu'il ne manque aux hommes que d'être éclairés pour être parfaitement heureux. Partout je retrouve dans l'un et l'autre auteur l'inconvénient de généraliser les idées; mais celui-ci prononce bien plus affirmativement que le

chevalier. Sans doute on fait très-bien de prêcher aux hommes de se défaire de leurs préjugés et de leurs erreurs, et de perfectionner l'éducation; mais de croire que les hommes éclairés en deviendront meilleurs ou parfaits; que les passions de chaque individu se plieront aux spéculations de la philosophie par le seul pouvoir des lumières de la raison; c'est une belle chimère qui fait tomber les profonds raisonnemens de ces messieurs dans la classe des amplifications de rhétorique, et des déclamations de nos jeunes *garçons philosophes*. Ils ne commenceront jamais par le commencement! C'est d'examiner l'homme dans sa nature, et de se bien dire que tel il a été, tel il sera; et puis de distinguer la nature d'une masse d'hommes de la nature de l'individu. J'appelle la nature d'une masse d'hommes, le résultat de tout ce qui constitue essentiellement le caractère national, sur lequel influent le local, le climat, etc.; ensuite dire, comme M. Gobe-mouche, Messieurs, messieurs, entendons-nous; c'est de telle nation que je vais vous parler. Mais ils font comme la procureuse de Courbevoie, qui jugeait Paris sur son village. Ils régissent l'univers sur les conve-

nances et les lumières d'une société, d'une centaine de personnes. Quand on parle des avantages d'un gouvernement, il faut avoir telle ou telle nation en vue; car prétendre forger le gouvernement le plus parfait pour les hommes en général, c'est parler en l'air, c'est n'avoir que des idées vagues, qui ne peuvent s'appliquer à rien; mais je suppose, un instant, que ces messieurs aient trouvé la chose impossible, un gouvernement parfait; il leur faudrait encore, pour le maintenir tel, le talent de Josué, afin d'arrêter le soleil et le cours des événemens. L'état de perfectibilité, en toute chose, n'est qu'un point. Arrivé à ce point, il faut décroître.

Notre conduite bonne ou mauvaise, dit encore l'auteur, *dépend toujours des idées vraies ou fausses que nous nous faisons ou que d'autres nous donnent.*

Notre conduite bonne ou mauvaise, M. l'auteur, dépend toujours de notre tempérament et de l'impulsion plus ou moins forte qui nous porte à telle ou telle chose; et ce n'est que la conscience de notre conduite, *qui dépend des idées vraies ou fausses que nous nous faisons ou que d'autres nous donnent.*

Malgré toute ma critique, cet ouvrage est celui d'un grand penseur et d'un ami de l'humanité. Il se complaît un peut trop à faire l'énumération des maux qu'ont causés, que causent, et que causeront les préjugés et les opinions théologiques; mais il faut applaudir à son zèle, et vous à ma critique. *Buona sera, carissimo.*

L'ABBÉ GALIANI A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 29 janvier 1773.

AVANT que de vous répondre, il faut continuer la feuille des spectacles. Les comédiens français ont donné, à leur sixième représentation, *les Menechmes*. Cette soirée s'est rencontrée avec la première représentation du nouvel opéra; ainsi la chambre était peu nombreuse, et composée presque entièrement de Français ou d'étrangers. La pièce fut applaudie extrêmement; et c'est de toutes les comédies celle qui, après *le Père de famille*, a eu le plus de succès, quoique malheureusement les deux jumeaux ne se ressemblassent point du tout. Pour petite pièce *le Procureur arbitre;* mauvaise pièce, et jugée

comme telle. A la septième représentation, *Alzire*, pièce célèbre de Voltaire, qui n'eut point de succès : il est vrai que le rôle d'Alzire était joué assez mal; mais assurément ce n'était pas en tout ce défaut qui la fit tomber. Je quitte mes Napolitains, et je dirai sur *Alzire* mon avis : c'est la première fois que je me suis aperçu que c'est une bien mauvaise pièce; quoique, sans contredit, ce soit une des pièces de M. de Voltaire écrite avec le plus d'esprit, d'élégance, de brillant; mais, comme pièce, elle ne vaut pas le diable. Gusman, qu'on devrait détester, est un homme qui fait tout plein de bonnes œuvres dans sa vie, et meurt comme un saint respectueux pour son père; daignant aimer Alzire, il accorde autant de pardons au prisonnier qu'on lui en demande, et de bonne grâce : d'ailleurs brave, courageux et digne de son père. Zamore, qu'on devrait aimer, est un forcené et un assassin; mais d'ailleurs il disserte fort bien sur le mépris des richesses et sur *les intérêts de l'Europe mal entendus*. Monteze n'est ni Américain, ni Espagnol, ni sauvage, ni chrétien; on ne sait ce que c'est, si ce n'est un imbécille. Alvarez, faible et pleureur, n'a rien, ni du

courage, ni de la fierté castillane, fonds de caractère qu'il aurait fallu lui conserver. Après l'assassinat de son fils, il est dégoûtant : c'est un égoïsme impardonnable de voir en Zamore plus le sauveur de sa vie, que l'assassin de son fils. Il valait bien mieux pardonner à son assassin, qui aurait sauvé la vie à son fils. Pour Alzire, on ne saurait lui contester d'être une des meilleures théologiennes de son siècle : elle disserte sur la religion, le suicide, le sacrement de mariage, mieux que Sanchez et S. Thomas; mais son rôle est si hors de nature et de vraisemblance dans une Indienne de seize ans, qu'il est impossible à jouer hors de Paris, où l'idée de la nature est souvent effacée tout-à-fait dans le sexe féminin. Ceci est mon sentiment, et non pas celui de mes compatriotes, qui n'en savent pas si long que moi là-dessus. Pour petite pièce, *Zénéide*, qui fut sifflée. A la huitième représentation, *le Misanthrope* qui eut beaucoup d'applaudissemens, quoique tout le monde n'y trouvât rien de nouveau, parce que Molière a tant été volé, pillé, imité par nos comédiens italiens, qu'il en est devenu usé à nos oreilles. Pour petite pièce, *l'Épreuve* de Marivaux : succès

médiocre. A la neuvième représentation, *le Dépit amoureux* de Molière, qui plut beaucoup; ensuite *la Partie de Chasse d'Henri IV*. Cette pièce a eu un très-grand succès; mais les deux derniers actes étant la même chose tout-à-fait que *le Roi et le Fermier*, je trouve, moi, Sedaine bien supérieur à Collé. De grâce, des deux pièces, faites en faire un distillé; et ce sera un des morceaux les plus jolis qu'ait le théâtre français.

Ce soir, pour dixième représentation, on a donné *Adélaïde du Gueselin*, dont le succès a surpassé, même, celui de *Zaïre*; et je doute qu'ils en puissent donner aucune qui l'égale. Il faut avouer qu'elle a été jouée supérieurement, et, sans contredit, mieux que vous n'avez pu la voir jouer à Paris. Il y a dans la troupe un M. Busset, à mon gré, supérieur à Lekain. Aufresne jouait le rôle du Sire de Couci; et nous avons une actrice de seize ans, appelée mademoiselle Teissier, qui est tout-à-fait intéressante. Cependant cette pièce est belle et très-belle par elle-même; j'en ai été ravi, enchanté, enthousiasmé; et je parierais, qu'elle sera une des pièces de Voltaire qui se soutiendront

le plus au théâtre. Pour petite pièce, on a donné *l'Oracle* qui a été sifflée comme *Zénéide*, ni plus ni moins : et toutes les pièces sentimentales le seront de même. J'en suis fâché pour M. de Saint-Foix; mais, c'est que le bon goût français peut passer chez les autres nations; le bon ton n'y passera jamais : c'est une maladie tout-à-fait parisienne, comme la *plique* est polonaise.

Cependant, pour un philosophe, cet événement, d'une troupe de comédiens français à Naples, offre des réflexions bien singulières et bien profondes. Ils ont eu un succès qui m'a étonné. Jamais je n'ai vu moins de contradicteurs et de railleurs. Il n'y a qu'un parti et une voix. Si vous voyiez notre théâtre, il vous offrirait un spectacle très-risible; vous verriez une école d'enfans : tout le monde a son livre devant les yeux, tête baissée, sans détourner jamais les yeux pour voir la scène; ils paraissent contens d'apprendre à lire le français. Cet événement a plus fait en politique que tous les pactes de famille. En morale, il faut le regarder comme une mission que le père général Voltaire a envoyée de gens de son Ordre pour

convertir une nation, et y planter l'étendard de sa croyance. Les vers de Voltaire amèneront à sa prose; et c'est où il les attend. Je répondrai à votre lettre une autre fois.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 13 février 1773.

J'INTERROMPS la gazette de nos spectacles français, pour répondre à votre triste et lamentable lettre du 22 janvier, qui m'a jetté dans la désolation. J'étais si sûr de pouvoir disposer de l'argent de Merlin, dans le mois prochain! Si vous saviez la bonne œuvre que je dois faire à Paris! Devineriez-vous que c'est à une madame Calas, veuve d'un fils de l'infortuné Calas, que je dois remettre cet argent? En vérité le cœur me saigne de ne pouvoir pas le faire; mais, si vous voulez, je compte que vous réussirez. Parlez à M. de Sartine, de ma part; je lui ferai écrire par le baron de Breteuil; je lui écrirai aussi. Si M. de Sartine parle à Merlin, pourra-t-on le refuser? On a des sauf-conduits contre les menaces, on n'en a pas contre les prières. Un lieutenant de police peut

tant faire de bien et de mal à un libraire! Il s'agit d'une bagatelle pour solde; j'ai attendu trois ans. Enfin ce n'est pas assurément mon ouvrage qui a ruiné le libraire. Faut-il qu'un bon auteur paie le dommage d'un économiste ennuyeux de grand chemin, désolateur des libraires? Si M. de Sartine veut en dire un mot à Merlin, et l'assurer qu'il aurait grand plaisir que je fusse soldé, je le serai sans faute. Je vois que Merlin continue son commerce; qu'il peut encore acheter des manuscrits; il peut donc me payer? Il ne le doit pas, parce qu'il a un sauf-conduit, je l'entends bien; mais si on l'en priait? Enfin, donnez-moi l'heureuse nouvelle que j'ai dix ou douze louis, à moi, dans Paris, dont je puis disposer. Assurez M. de Sartine, que je suis bien plus rigoureux ici envers mes Napolitains qui doivent à des Français. M. l'ambassadeur me rendra ce témoignage.

Le prince Pignatelli est arrivé hier. Il ne m'a pas encore remis votre lettre.

Ce n'est pas par la poste que je souhaite d'avoir l'ouvrage de M. Thomas; le jeu n'en vaudrait pas la chandelle.

Je vais trouver le prince Pignatelli, chez lui, pour qu'il me parle de vous. Ainsi je vous quitte; adieu. Merlin, Sartine, douze louis, prières, instances, souvenez-vous de tout cela; ne l'oubliez pas.

Pourquoi lit-on dans certaines gazettes que madame d'Holbach est séparée de son mari?

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 27 février 1773.

Gazette des Spectacles.

A la onzième représentation on donna *le Glorieux*. Je ne pus pas y aller ce soir; mais je sais que la pièce eût un succès très-médiocre. En général les pièces, qui ne sont que bien écrites, ont eu peu de succès à Naples; il n'y a eu que celles qui sont bien et vivement dialoguées; et, encore plus, celles qui sont bien conduites dans l'intrigue, qui aient produit un grand effet. Pour petite pièce on donna ce *Pygmalion* avec sa statue, moitié prose, moitié musique, monstre du génie de Rousseau. Cette nouveauté partagea

les avis. Il y en eut qui furent extrêmement frappés de la statue, parce que c'est, en vérité, une mademoiselle Tessier qui, sans être belle, est fort intéressante par sa figure. Le reste s'ennuya. Douzième représentation ; *l'Enfant Prodigue*. Elle tomba à plat. Ah! la mauvaise pièce, à mon avis! Les trois premiers actes, qui sont beaux, mènent à des dénouemens si forcés, si bas, si invraisemblables, hors de nature, et tout-à-fait ignobles, par-dessus le marché. Pour petite pièce *la Jeune Indienne*, pièce encore plus détestable ; c'est de l'esprit, du sublimé d'esprit corrosif. C'est une pièce économistique qui suppose un monde idéal; le pays de l'évidence où les hommes sont vertueux et plats. On appelle cela une pièce bien écrite ; Dieu me préserve donc d'être obligé à lire des choses aussi bien écrites.

Treizième représentation : *Nanine*. Elle vengea *l'Enfant Prodigue*, et répara l'honneur de Voltaire. La chambrée n'était pas belle ce soir-là. Une noce d'un grand seigneur, arrivée mal-à-propos, détourna bien du monde. Cependant elle fut applaudie à tout rompre. Mais le public ne laissa pas

de s'apercevoir, autant dans cette pièce que dans l'Enfant Prodigue, que Voltaire est trop poète pour pouvoir être bon auteur comique. Sa verve, son génie l'emporte, et élève son style toujours trop haut, malgré qu'il ait envie de ramper. Peut-être son discours ressemblera à son style; mais son discours (on le sait) ne ressemble à celui de personne.

Pour petite pièce on donna *Dupuis et Desronais*. Cette pièce charmante fut jouée à ravir, et applaudie beaucoup; mais malheureusement le bruit était fort grand du côté de ceux qui étaient obligés de la quitter, quoiqu'à regret, pour aller à cette maudite noce.

Quatorzième représentation : *le Philosophe marié*. C'est, de toutes les pièces comiques, la seule qui ait égalé le succès du *Père de Famille*. Aufresne joue ce rôle d'une façon inconcevable : vous n'avez rien vu d'approchant à Paris. Il parvient à rendre, non-seulement vraisemblable, mais vraie tout-à-fait, cette mauvaise honte sur le mariage, qu'on suppose dans le philosophe, et qui est absolument hors de nature. Pour

petite pièce *les Trois Frères rivaux*, petite comédie assez froide. Grâce à Dieu, elle n'eût aucun succès.

Quinzième représentatation : *Mithridate*. Cette pièce n'eut pas tout le succès que j'en attendais, quoique Aufresne jouât ce rôle admirablement; mais nos actrices n'étaient pas supérieures, et l'acteur du rôle de Xiphares était faible. Au fond on ne dépayse pas les chefs-d'œuvre d'une langue; on peut dépayser les chefs-d'œuvre du génie. Le génie est universel : le style est local. Pour petite pièce on donna *le Marchand d'esclaves à Smyrne* : succès complet. C'est une charmante bagatelle, tout-à-fait gaie, et d'un bon ton de gaieté.

16ᵉ Représentation : *L'Ecossaise*. Cette pièce fut bien foiblement jouée. Le rôle charmant de Freport fut manqué. Le public napolitain n'entendit rien à celui de M. Wasp, parce qu'on n'a pas le bonheur de connaître M. Fréron; on ne s'intéresse qu'aux deux derniers actes. D'ailleurs cette pièce a un si grand besoin de changemens de scène, que si l'on ne place quelques scènes dans la salle du café, et d'autres dans les chambres retirées de Cé-

cile, elle devient d'une invraisemblance monstrueuse et dégoûtante, parce que tout tient à cela. Pour petite pièce on donna *le Français à Londres* qui fut très-applaudie, et qui le mérite à tous égards. C'est à mon avis un ouvrage d'un goût fini, un vrai modèle de l'école de correction publique qu'on peut employer dans le théâtre, sans dépasser les bornes étroites de la triste pesanteur ou de la procacité insultante.

17ᵉ Représentation : *Le Méchant*, pièce qu'on n'entendit point du tout, parce qu'elle n'est que parlée : rien ne s'y fait. Pour petite pièce, *l'Epreuve réciproque* qui ne fit pas beaucoup rire. Ainsi au fond ce fut une assez mauvaise soirée que celle du 12; mais plus nombreuse que les précédentes.

18ᵉ Représentation : *Les deux Amis*, charmante pièce, superbe pièce, pour quiconque entend le commerce, son langage et les mœurs des Français. A moi elle me fit un plaisir infini; mais le public en général souffrait de ne pas pouvoir entendre ce que c'est qu'un *fermier général dans sa tournée*, et ce que signifiaient *le bon*, *les ordres*, *les intérêts*, *les affaires de la compagnie*. Ce-

pendant elle eut beaucoup de succès, et surtout le rôle très-petit, mais charmant, d'un domestique nigaud *servo sciocco :* c'est le seul bon qui ait jamais été fait dans toutes les pièces que j'ai vues et lues. Petite pièce : *la Pupille* de Fagan. Elle plut à nos dames, qui commencent à entendre finesse aux déclarations controuvées.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 27 février 1773.

Le prince Pignatelli est arrivé, et m'a remis le n° que vous lui aviez donné. J'avais cru jusqu'à cette heure qu'une femme ne pouvait donner l'extrême marque de tendresse et d'amitié à un homme qu'à bout portant; mais vous avez trouvé le moyen de la donner à deux cents lieues. C'est une découverte incroyable. J'y ai trouvé pourtant cette différence qu'au lieu d'être gaie et réjouissante, elle m'a chagriné et affecté vivement. Je ne crains rien pourtant de tout ce que vous craignez; mais je crains ce que ni vous ni moi ne savons pas; c'est-à-dire tous les événemens imprévus de la vie. Il y en a mille : il paraît

que le sort s'amuse à les créer, à les faire sortir de dessous terre; et on jurerait que le bon Dieu n'a d'autre amusement que ceci; fort incommode à la vérité, et très-mal à propos: mais c'est son goût, son plaisir; qu'y faire? C'est un enfant gâté qui touche à tout, et casse bien souvent tout ce qu'il touche. Or un peu de préparation contre les maux de cet enfant indocile qui est dans la maison de ce bas-monde et qu'on appelle le sort, ne serait pas mauvaise; mais si vous n'avez pas la force de l'avoir, passez-vous-en; car c'est bien fou de se tourmenter d'avance pour s'accoutumer à ne pas souffrir de tourmens: c'est le secret de celui qui se cachait dans l'eau crainte de la pluie.

Ce prince Pignatelli me parle de vous, mais moins que ne m'en aurait parlé son frère Mora. Voilà un des principaux articles par lesquels il doit céder à son frère dans ma tête et mon cœur. En revanche j'ai ici M. de Saussure avec sa femme, sa fille et un ami à lui qui me parlent souvent de vous. J'ai eu un plaisir infini du triomphe de M. de Sartine à la foire S.-Germain; j'ai lu votre lettre à M. de Breteuil qui ignorait l'aventure, et en

a été enchanté. Mais M. de Sartine serait encore plus admirable, et supérieur à lui-même, s'il me faisait solder par Merlin. S'il le veut, il le peut. Qui oserait le refuser ? Merlin serait lapidé, si on laissait transpirer dans le public son refus fait à *l'homme*, oui, l'homme par excellence. Je continue la feuille des spectacles, puisqu'elle vous fait plaisir. Aimez-moi ; je suis toujours le vôtre.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 13 mars 1773.

MA BELLE DAME,

Point de lettre de vous cette semaine : cela me fâche et m'inquiète un petit peu. Je n'ai pas le temps de vous continuer la gazette des spectacles ; mais, n'en doutez pas, je l'achèverai. Je vous écris seulement pour vous dire qu'ayant l'occasion des valets de chambre de feu M. de Sersale qui partent aujourd'hui d'ici, et qui dans quarante jours seront rendus à Paris, je vous envoie deux morceaux de musique. Vous m'aviez demandé des airs de notre grand opéra fait dans l'année. Nous

avons eu des pièces si détestables, qu'il n'y avait, à mon avis, rien à vous envoyer. En revanche, nous avons eu tous les opéras bouffons excellens; c'est-à-dire deux de Piccini, et deux de Paisiello. Ceux de ce second ont même été supérieurs à l'autre, qui commence à vieillir. Il n'y avait pas moyen de vous envoyer rien de Paisiello : car c'est trop napolitain. Je vous envoie donc un air de Piccini, qui aurait pu autant être placé dans un opéra sérieux que dans un opéra bouffon. C'est à mon avis un des plus agréables morceaux de musique que j'aie jamais entendus de ma vie; mais il faut l'entendre avec tous les instrumens comme l'auteur l'a composé, sans en laisser aucun. Régalez-vous de ce plaisir; et, si vous le pouvez, régalez-en le public au concert spirituel. Je vous envoie ensuite un autre air du même opéra de Piccini, et ce qui vous étonnera, c'est un air en paroles Françaises un peu estropiées à la vérité. L'intrigue porte que Scapin, pour tromper un vieux jaloux, s'introduit dans la maison comme un seigneur étranger qui voyage pour sa santé. Il paie fort cher le logement; mais il dit qu'il ne saurait souffrir la vue d'une femme,

encore moins l'odeur, sans se trouver mal. En présence du jaloux, sa maîtresse arrive, et il fait semblant de s'évanouir, puis il se relève, crie au voleur, à l'assassinat et menace le vieux jaloux qui se sauve, et il a le temps d'arranger sa fuite avec sa maîtresse. Cet air est aussi très-beau; mais il faut l'action qui l'accompagne.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 27 mars 1773.

L'ANCIEN ambassadeur de Venise m'a fait parvenir votre n° 12 que vous lui aviez remis pour m'épargner les frais de la poste. J'ai lu avec très-grand plaisir le dithyrambe des Eleuthéromanes (1); mais une autre fois je vous en dirai mon avis. Je n'ai pas le temps à présent de vous écrire une longue lettre; j'ai sur mes bras et sur mon sein le prince Pignatelli et le général Schouvalof qui me prennent tout mon temps, et je ne suis pas fâché de le consacrer à deux personnes qui vous connaissent, qui vous aiment, et avec lesquelles je cause souvent de vous.

(1) Pièce de vers de Diderot, très-connue.

Tout ce que vous me mandez de Merlin me désole. Il me paraît impossible que M. de Sartine ne puisse pas obtenir ce plaisir d'un libraire. De grâce parlez-lui-en encore pour me faire plaisir, et mandez-moi ce que cet homme incomparable vous aura répondu pour être transmis au meilleur de ses amis, au plus grand de ses admirateurs. Je ne sais pas si je vous ai mandé que les anciens domestiques de M. de Sersale, qui se sont chargés de deux airs pour vous, iront loger dans la rue de Gaillon assez près de vous. Cependant ils m'ont promis qu'ils vous les porteraient eux-mêmes.

La dame Calas dont je vous ai parlé, est la femme du fils catholique de cet infortuné célèbre, qui n'a pas paru dans le procès, et qui était alors à Calais, si je ne me trompe, et qui n'eut aucune part à l'infortune que celle d'en acquérir de la célébrité.

Vous saurez que nous avons ici monsieur et madame de Saussure, dont je m'occupe aussi, parce qu'ils me parlent de vous.

J'ai vu dernièrement des expériences électriques qui m'ont fait rêver, et il m'a passé une idée par la tête sur laquelle je voudrais

que vous consultassiez Diderot et le baron de ma part. L'électricité est à mon avis l'inflammation que l'on cause par le frottement d'une matière qui est dans l'air, tout comme avec le frottement on allume du bois, etc. Or, cette matière électrique des physiciens ne serait-elle pas la même chose que l'acide vitriolique répandu dans toute l'atmosphère, et même dans toute la nature, selon les chimistes?

Je voudrais savoir de M. Grimm ce qu'on lui a mandé de Russie au sujet de mon inscription pour la statue de Pierre-le-Grand; j'ai la plus vive impatience d'en apprendre quelque chose.

Nous avons eu un spectacle français d'un autre genre. Un carme déchausssé, appelé le père Césaire, compagnon du père Elisée, arrivé depuis peu, a prononcé hier, dans l'église de son ordre, un sermon français à la réquisition de l'ambassadeur de France. L'auditoire était nombreux : tout le monde en a été ennuyé, et personne n'a osé le dire; tant la mode de se plaire à la langue française a gagné toutes les classes de personnes. Son discours était au vrai fort beau; mais il le

prononçait fort mal. Le plus comique était que l'auditoire était composé moitié d'hérétiques, moitié de catholiques : car même les consuls d'Angleterre, de Suède, de Dannemarck et des personnes qui sont obligées par caractère d'avouer leur protestantisme, y étaient. Tout ceci ne vous fait-il pas rêver beaucoup ? Pour moi je ne fais qu'une réflexion ; c'est que si l'Europe n'avait qu'une langue, il n'y aurait plus d'intolérance. Quand les hommes se ressemblent, ils s'aiment : et rien ne nous rend plus dissemblables que de ne nous entendre pas en parlant. C'est la différence du langage qui vraiment fait varier les espèces. On est de la même famille, lorsqu'on s'entend bien. Vous voyez de là que la tolérance et l'amour des hommes ne sauraient parvenir à être universels sur toute la terre ; mais ils pourraient s'étendre à toute l'Europe, qui n'est ni plus grande ni plus peuplée que la Chine.

Si Merlin nous donnait des livres, même chers, nous les prendrions sauf à y perdre. J'aime mieux vous devoir deux ou trois louis que douze ou quinze. Bon soir. J'ai reçu une lettre de Gleichen, qui m'a fait un plaisir infini.

Je ne sais pas si j'aurai le temps de lui écrire ce soir : mais lisez-lui une vingtaine de mes vieilles lettres à vous; cela vaudra tout autant.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 3 avril 1773.

VOTRE lettre me désole. Jamais je n'ai mieux senti le tort que j'ai de vouloir écrire le soir fort tard, sans me donner la peine de relire des lettres dans une langue sur laquelle je commence à me rouiller. La phrase que vous avez remarquée dans celle à M. Baudouin fait une équivoque affreuse. Moi je vous jure que ce *vous* était pluriel dans ma tête, et tient lieu de *vous autres Français*. Mon idée était que les Napolitains étant de tout temps nés et morts bêtes, n'étaient pas en état de faire la comparaison; mais les Français s'étant depuis peu napolitanisés, peuvent bien sentir la différence. Ainsi donc par ces présentes lettres de jussion (premières et dernières) de notre très-exprès commandement, nous vous ordonnons de procéder à l'enregistrement de ces mots dans notre susdite lettre

au sieur Baudouin, notre féal : *C'est à vous autres Français à résoudre le problême ;* biffant, rayant, bâtonnant tout ce qui aura été écrit à ce contraire, si n'y faites faute ; car tel est notre bon plaisir.

Je vous envoie une lettre pour le baron de Gleichen, et une autre de mon valet de chambre qui l'intéresse beaucoup, et je vous prie de les faire parvenir à leur adresse. Si le baron est parti, vous saurez où il est.

Gardez le portrait de notre cher marquis : vous me le ferez parvenir soit par le nonce ou d'autre façon quelconque, sans qu'il coure risque de se chiffonner.

La levée du siége de Fribourg est charmante. C'est une folie de croire aux influences de l'air ou du lait dans les enfans. Mais notre faute est de croire que les enfans ne sachent rien ou presque rien avant l'âge où ils commencent à parler. Point du tout : l'enfant a reçu le plus fort de l'éducation avant les deux ans ; mais comme nous ne pouvons pas connaître ce qu'un autre être à visage humain sait, à moins qu'il ne nous parle par voix ou par signes, nous croyons que les enfans ne savent rien. C'est une erreur grossière. Un

homme qui serait resté un an à Londres, sans apprendre un seul mot de la langue anglaise, saurait pourtant infiniment de choses de ce pays. Les rues, les maisons, les mœurs, les lois, les hommes, les charges, le systême politique, etc. Ma réflexion détruit, je le vois, tout le systême d'Emile et des autres pédagogues; mais j'en conclus qu'à deux ans la chose est faite; les plis des vices et des vertus sont donnés. Nous n'aurons donc jamais de grands hommes, si nous n'avons de grandes nourrices.

Je n'ai pas le temps ce soir de vous en écrire davantage. Le prince Pignatelli me charge de mille choses. Adieu. Quand j'en aurai le loisir, je vous acheverai la gazette dramatique.

A M. le baron de GLEICHEN.

Naples, ce 3 avril 1773.

Mon cher baron, que vous êtes aimable d'avoir songé à m'écrire, et surtout de Chanteloup; mais ne serait-ce pas le duc lui-même qui vous y aurait fait songer? Je gagerais qu'il vous a dit : *Avez-vous des nouvelles de votre petit abbé? On dit qu'il s'ennuie beau-*

coup à Naples. J'en suis fâché; c'est sa faute : il avait beaucoup d'esprit, mais pas de conduite; il n'était pas bon pour les affaires. Puis il aura pirouetté et changé de discours sans vous donner le temps de lui répondre, en vous faisant d'autres questions. J'en demande pardon à M. le duc : mais il a tort. La seule faute que j'aie commise, c'est celle que je n'ai pas faite, de naître Napolitain; tout comme la meilleure chose qu'il ait faite, c'est celle qu'il n'a pas faite, de naître Français, et du nom de Choiseul. Quelque esprit que j'eusse mis, je n'aurais pu rester qu'un an de plus à Paris, jusqu'à la mort de Castromonte; ainsi il y aurait trois ans déjà que je m'ennuierais, au lieu qu'il y en a quatre : cela ne valait pas la peine de manquer à mon devoir.

Vous me faites un tableau vrai de Chanteloup : il prouve à quel point la soumission a pu s'établir parmi les peuples pour éteindre toute jalousie dans le cœur du souverain. Tant mieux pour les peuples et les souverains : puisqu'il faut être sujet, il vaut mieux l'être en entier.

Mon état ici est toujours le même. Je vis avec des connaissances étrangères que j'at-

trape au vol. Le résident a obtenu une prolongation de séjour ici d'une année. Il a enfin le souverain bonheur d'avoir une affaire politique ; c'est au sujet de certaine recrue albanaise qu'il réclame. Il ne changerait pas son sort contre celui du président Jeannin (1).

Que dit-on à Chanteloup de l'irrésolution mortelle qui a saisi notre pauvre ami Gatti ? je crains pour son physique et son moral. S'il allait devenir fou tout-à-fait...!

Si vous vous occupez encore de mon bonheur, pourquoi ne songez-vous pas tout de bon à m'envoyer une couple d'angoras ? Est-ce qu'ils sont infectés du venin des économistes pour avoir fréquenté le Luxembourg, et qu'ils craignent de trouver en moi un inquisiteur du Saint-Office ? Détrompez-les : les inquisiteurs et les chats ont toujours fait alliance entre eux, et l'un a servi de modèle à l'autre.

J'ai reçu de Sienne le détail des louanges qu'on vous y prodigua sur ma personne, à votre passage, il y a deux ans et demi. Une dame, qui m'aime beaucoup, les écouta avec plaisir, et vient de me le mander. Vous

(1) Célèbre négociateur sous Henri IV.

voyez que tout se sait à la fin, ou dans ce monde, ou, au plus tard, dans la vallée de Josaphat; ainsi prenez bien garde à ce que vous faites vis-à-vis de moi; car, si vous me jouez encore un tour, si vous l'osez, si vous en avez le cœur; je sens qu'enfin..... Oui, enfin, je vous en aimerai davantage, et j'aurai gagné un paroli. Adieu, cher baron.

Mille choses à mes amis. Je crois en avoir encore, car je les aime sans refroidissement: cette madame Necker et sa compagnie, cette demoiselle de Lespinasse; mais il aurait fallu débuter par madame Geoffrin, et madame de la Ferté-Imbaut. N'oubliez pas de me mander si vous reçûtes la lettre que je vous écrivis à Montpellier. Les égaremens inquiètent un peu. Adieu.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 17 avril 1773.

Vous avez beau, ma belle dame, me dire que vous êtes bien mal, dans les lettres écrites de votre main; et vous avez beau m'assurer, dans celles que votre scribe m'écrit, que

vous vous portez bien, le fait est, que, par un désordre d'imagination, je ne vous crois pas bien portante; et je ne suis gai que lorsque j'en reçois d'écrites de votre main. Ces désordres de notre imagination, sont bien extraordinaires, et bien difficiles à guérir, à l'aide de la philosophie toute seule. Il faudrait que le tempérament s'en mêlât. Par exemple, vous vous figurez mille risques, mille morts des absens. J'ai éprouvé ce mal d'imagination : au fond c'est une folie. Est-ce que nous guérissons en couvant des yeux, comme les tortues leurs œufs? En prend-on moins une colique, lorsqu'on mange trop à côté de son ami, que lorsqu'on dîne tout seul? La seule différence est que nous l'apprendrons plutôt : cela ne guérit de rien. Ainsi, persuadez-vous que, sous vos yeux ou loin de vous, il n'en sera ni plus ni moins. Pour ce qui est de la perte réelle que nous cause une absence, je n'ai rien à dire : elle existe, elle est irréparable; mais l'idée des retours est un calmant singulier. D'ailleurs le temps s'écoule si vite! Pour vous et votre santé, je ne crains plus rien, je vous l'ai dit. Lorsqu'elle sera conso-

lidée, je vous attends de pied ferme ici. Si vous savez m'emmener avec vous en France, vous serez une maîtresse femme.

M. Bartoli de Turin est mon ancien ami. Je l'ai beaucoup connu à Turin, et ici, lorsqu'il y vint en 1757. C'est un homme très-savant dans l'antiquité et les belles lettres; grand génie qui paraissait fou à cause du feu de sa tête, fort ressemblant à Gatti, mais beaucoup moins bon. A propos de Gatti, il est retiré tout-à-fait dans sa bicoque. Il y bèche la terre de ses mains; il est devenu fort triste; mais il est parfaitement content: cela marche ensemble. Pour revenir à Bartoli, sa tragédie m'est inconnue. Le philosophe a raison, s'il croit que les Italiens, s'ils se mêlent de composer des tragédies, surpasseront les Français. Metastasio en est une preuve; mais il a tort, s'il croit que les Italiens puissent jamais avoir des tragédies. Je ne m'étonne pas si le philosophe n'a pas saisi cette vue si fine, n'ayant jamais parcouru l'Italie; il l'aurait sentie d'abord. Dites-la lui, et la voici: Les Italiens pourront composer des tragédies, mais ils ne pourront jamais les *jouer*. Ils manquent de beaux

hommes, et de femmes qui aient le maintien noble. Il n'y a pas, dans tous les acteurs italiens, un Aufresne, un Brizard, un Clairval. Si l'Italien veut être sérieux et grand, il est gauche et maussade. S'il bouffonne, alors il est pantomime et charmant tout-à-fait. Nous vous donnerons des arlequins et des corallines; et nous vous surpasserons toujours en cela; mais c'est à vous à donner à l'Europe, les Baron, les Aufresne, les Clairon. Voilà pourquoi la tragédie est impraticable chez nous. Nos *castrati* sont maussades; mais la musique! voilà tout. Or, une tragédie, qui n'est pas jouée, n'est rien. On la joue toujours dans sa tête, lorsqu'on la lit. Nous devons donc renoncer à la tragédie aussi bien que les Espagnols et les Portugais; les Français, Anglais, Polonais, Suédois ont des hommes bien tournés, bien découplés, et auront des acteurs.

Le temps me manque, ce soir, à l'ordinaire. Aimez-moi donc. A huitaine.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 24 avril 1773.

Tout m'a fâché dans votre n° 28. Premièrement, votre scribe s'avise d'avoir une écriture si large, si majestueuse, si magnifique, qu'il emploie deux feuilles de papier, pour ce qui tiendrait en une demie. Cela double la dépense. Je veux avoir une lettre de l'état de votre santé toutes les semaines; mais à moins que, pour m'en donner le détail, il ne fallût employer deux feuilles (ce qui, Dieu m'en préserve, serait la description d'une maladie), le reste est un vrai péché mortel, et je vous prie de vous en abstenir.

La seconde chose, qui me met au désespoir, est la malheureuse affaire de Merlin. Voici ma dernière résolution : mettez le tout aux pieds de M. de Sartine, ou dans ses mains; il m'aime; il est sensible aux malheurs; il sent que je pourrai me venger sur bien des Français ici. S'il compte me faire recouvrer quelque chose, tout de suite ou dans un temps déterminé, quand même ce serait à moitié perte, faites ce qu'il faudra

faire pour cela ; s'il en désespère, j'en désespérerai aussi : mais je me vengerai. . . . . .

Troisième désagrément. C'est l'ouvrage de Gébelin, dont vous me donnez un extrait. A quoi bon donner d'extrait d'un radotage? Sur l'Histoire ancienne, les vrais savans ont déjà pris leur parti, et l'on n'en dispute plus. On sait que c'est l'histoire que les Grecs sauvages nous ont conservée des peuples plus avancés dans la culture des arts et des sciences, qui les ont conquis, peuplés, policés. Ainsi Saturne, Jupiter, Mercure, Hercule sont la même chose que seraient, dans deux mille ans, Charles V, Ferdinand le Catholique, la reine Isabelle, Cortez, Colomb chez les Américains, s'ils n'eussent pas reçu de nous l'imprimerie, et l'art de l'écriture perfectionnée, et qu'ils eussent conservé leur Histoire par tradition et par cœur, aidant leur mémoire, avec le rhythme et le mètre de la poésie. On convient de cela. Les allégories, soit chimiques ou physiques, trouvées par hasard dans la fable, sont des rêves creux. On trouvera de même que les douze anciens ducs et pairs de France, sont les douze mois de l'année; que le roi et la

reine sont le soleil et la lune, et que les maîtresses des rois sont des comètes. Bêtises! La chose, qui reste à éclaircir, se réduit aux détails des anciennes expéditions sur la Grèce. J'ai là-dessus un amas de faits et de réflexions qui fourniraient matière à un livre curieux, si j'avais eu le temps de l'achever. J'en ai sur la langue naturelle de l'homme, qui me paraît être celle des monosyllabes répétés; mama, tata, papa, baba, caca, coco, tete, titi : voilà nos premiers sons. L'enfant produit ces sons sans intelligence. La nourrice y attache une idée, et la fait attacher à l'enfant : voilà tout. La fable ancienne est quelquefois triple, quelquefois double, parce que les Grecs, ayant été conquis par différentes nations, c'est-à-dire, par les Egyptiens, Tyriens et peuples du nord, qui y vinrent par terre, et qui étaient des Celtes, ils ont mêlé tout cela ensemble; comme si les Américains, conquis par les Espagnols, les Anglais, les Français, mêlaient dans deux mille ans tout ensemble, et confondaient Charles V, et Henri VIII, et Henri IV; la reine Isabelle de Castille avec la reine Elisabeth d'Angleterre. Voilà la cause de la con-

tradiction dans la mythologie, et la multitude des Hercules, thébain, tyrien, etc. Développer cela avec génie, avec goût, avec une finesse de coup-d'œil heureuse; c'est l'affaire d'un philosophe érudit, et pas d'un savant sans génie, comme votre M. Gébelin, qui m'a coûté déjà trente sous de plus par votre seconde feuille, sans que j'aie rien souscrit.

Quatrième désagrément. J'ai perdu à la loterie; mais ce n'est pas de votre faute, je sens cela.

Je vous enverrai une consultation qu'on m'a demandée sur l'administration des blés, relativement à Gênes. Adieu.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 15 mai 1773.

Vous avez bien raison; entre la souffrance et l'abandon, il n'y a pas à choisir. L'une est la vie malheureuse; l'autre est la mort: et la mort est le pire de tout. Mais Grimm reviendra. Pour le philosophe, j'en doute. S'il allait imiter Descartes? Si les caresses d'une souveraine philosophe allaient le re-

tenir? et puis c'est un homme à oublier qu'il doit revenir; le temps et l'espace sont devant lui comme devant Dieu : il croit être partout et être éternel.

Si la matière électrique n'est pas l'acide vitriolique, elle sera autre chose. Cela me paraît clair. Reste à examiner si de savoir qu'une chose n'est pas une autre, est savoir quelque chose de la chose. Si vous décidez que non, tout le savoir humain s'en va au diable; si vous dites que oui, alors les hommes sauront une infinité de choses; car ils sauront, par exemple, que moi je ne suis pas vous, et que la prose n'est pas des vers.

Messieurs de Saussure sont allés en Sicile. Le prince Pignatelli me fait causer souvent de vous. Châtellux s'amuse. Je n'ai pas encore lu son livre *de la Félicité Publique*. Mais l'idée m'en paraît très-belle et très-neuve. Si l'ouvrage ne répondait pas à l'idée, il aurait encore un mérite infini dans le courage d'avoir ouvert le chemin à une recherche neuve, utile et sublime. Je dois dîner aujourd'hui à la campagne, avec lui et Pignatelli. Ainsi je vous quitte.

Est-il possible que M. de Sartine ne veuille

rien faire pour moi ? Ah ! que les absens ont tort !

A MADAME DE BELSUNCE.

Naples, le 15 mai 1773.

Il ne suffit pas d'être roué, madame, il faut être poli, vous savez cela. Par conséquence directe, il ne suffit pas de m'écrire des lettres ; il faut qu'elles soient agréables pour exciter de jolies réponses. Tout est désolant dans votre lettre sans date ; mais ce qui l'est plus pour moi, c'est l'état physique et moral de madame votre mère, souffrante, abandonnée ; rien n'est plus affreux. S'il y avait quelque chose à comparer à cela, ce serait le chagrin que me cause ma malheureuse affaire de Merlin. Vous avez eu beaucoup d'esprit de ne m'en rien dire ; mais votre mère, dans son apostille, me l'a gardée pour la bonne bouche. Le moyen d'être gai après cela !

Vous voulez que je vous conte l'histoire du tonnerre ; mais je ne sais pas ce qu'il y a à conter sur cela : il est tombé au milieu d'une grande conversation napolitaine, pour faire voir que la maussaderie napolitaine était

à l'épreuve du tonnerre. Personne n'a eu de mal ; il est constant qu'il a passé sous les jupes d'une dame galante qui était sur un sopha. Il a enlevé l'or, et respecté le dessous des jupes de cette dame : tant le ciel protège la galanterie lorsqu'elle est bien effrontée. Elle est alors la même chose que la justice, puisque la justice consiste à donner le sien à tout le monde, *Suum unicuique tribuere*. Le chevalier Hamilton, avec une machine électrique très-belle, fait ici la parodie du tonnerre ; mais c'est pour ainsi dire avec les fantoccini qu'il donne Tancrède. Il croit au fil conducteur ; il l'a démontré : il désarme Jupiter. Tout cela serait bel et bon, si l'on ne pouvait mourir autant blessé par le tonnerre, que par les pierres qu'il détache, ou par l'étouffement de sa puanteur. Pour moi, je respecte le tonnerre ; je crains les dieux qui nous l'envoient, et ne les trouve pas plus aimables pour cela. Au reste, ce n'est pas ce que je crains le plus au monde ; et l'affaire de Merlin me paraît encore plus fâcheuse que le tonnerre.

Pour que votre écriture ne m'effraie pas, vous devriez m'écrire quelquefois, même lors-

que votre mère sera bien portante ; sans cela vos lettres me seront toujours de mauvais augure. Le chevalier de Châtellux s'amuse ici assez pour s'être laissé persuader d'y rester encore quinze jours. Il admire, il loue, il est poli, il se conduit très-bien ; mais il a beau faire, il ne connaîtra aucun Napolitain, et ne sera connu d'aucun d'eux : le sommeil est bien profond.

Je vous prie de dire mille choses de ma part au chevalier de Magallon. Pourquoi ne se porte-t-il pas bien ? Est-ce le cabinet ou le boudoir qui affaiblit sa santé ? Vous savez que je suis votre très-humble serviteur.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 22 mai 1773.

Au fond et au vrai, ce numéro ne vaut guère mieux que les précédens, quoique vous tâchiez de me le rendre plus gai. Le chemin de la santé ne me paraît guère celui des souffrances. Je serais bien plus tranquille si j'étais à côté de votre lit, et que je visse votre état par mes yeux.

Grimm se portera toujours bien en voya-

geant ; il est trop jeune pour que cela ne lui arrive pas. Mais je crains pour Diderot : il va trop au nord. Un voyage est trop pénible au milieu des armées : c'est bien fou, ce qu'il fait.

Les gens de M. de Sersale ne me demandèrent aucune recommaudation, quoique je leur eusse offert tout ce qui dépendait de moi. Ce sont de très-braves gens, et l'on ne risque rien à les recommander. Je vous en serais même très-sensiblement obligé.

Je vous le répète : l'air de Piccini *Splende ogni astro più sereno* est son chef-d'œuvre. Je l'ai fait exécuter par lui-même en présence du chevalier de Châtellux, qui en tomba en pamoison. Exécutez-le avec les instrumens, et un mouvement large : vous verrez si ce n'est pas là le paradis.

Je ne sais que vous dire ce soir. Aimez-moi et donnez-moi de meilleures nouvelles de votre santé. Tout est brûlé des papiers qu'il fallait brûler. Adieu encore.

A MADAME D'EPINAY.

Naples, le 5 juin 1773.

Vous savez bien, ma belle dame, que notre correspondance, après notre mort commune, sera imprimée. Quel plaisir pour nous ! Comme cela nous divertira ! Or, je travaille de toute ma force à faire en sorte que mes lettres l'emportent sur les vôtres, et je commence à me flatter d'y réussir. On remarquera dans les vôtres un peu trop de monotonie d'amitié toujours tendre, toujours affectueuse, toujours caressante, toujours applaudissante : au contraire, les miennes auront une variété charmante ; quelquefois je vous dis des injures, quelquefois des sarcasmes ; j'ai une humeur de chien, et même quelquefois je commence sur un ton et je finis sur un autre ; et toujours je me porte bien. Voilà surtout ma grande supériorité ; car enfin vos quatre derniers numéros, quelle figure pitoyable et lamentable ne feront-ils pas dans le recueil? Admirez donc mon adresse, si je vous dis des injures parfois, et portez-vous bien, quand ce ne serait que pour le succès de notre recueil.

Tâchez de m'annoncer vite que vous êtes désobstruée; sans cela j'aurai, moi, une obstruction à la tête, et je ne saurai plus que vous dire.

Je viens d'envoyer en présent, au pape, la carte géographique du royaume de Naples, que je fis graver à Paris; il m'en a remercié par un bref latin, qui est des plus pompeux et des plus flatteurs. J'aurais pourtant mieux aimé une médaille d'or : elle figure mieux dans l'inventaire d'un homme de lettres.

Châtellux est parti il y a trois jours. Il s'est assez amusé à Naples, en ne voyant jamais aucun Napolitain. On s'amuse de même à Pera lorsqu'on dit qu'on a vu Constantinople. Au surplus il a fait bien des réflexions qu'il vous dira à son retour.

Pignatelli partira bientôt; il fera copier ici beaucoup de musique, surtout de Piccini, qu'il pourra vous communiquer, nous en sommes convenus. Ne manquez pas de me donner toutes les nouvelles que vous aurez du philosophe, dont vous savez que je suis fort inquiet.

Avez-vous fait parvenir un paquet de mon valet de chambre à un certain M. S.-Georges au collége de Reims, rue des Sept-Voies,

qui lui tenait fort à cœur ? je vous l'ai envoyé dans ma lettre du 3 avril. Caracciolo m'a mandé qu'il vous l'avait fait parvenir.

Adieu ; aimez-moi. Excusez mes injures : acceptez les expressions d'une amitié dont l'histoire parlerait, si elle parlait d'autre chose que des sottises et des malheurs des hommes. Adieu encore.

MADAME D'ÉPINAY A M. L'ABBÉ GALIANI.

Naples, le 26 juin 1773.

Vous êtes insupportable en me rappelant que notre correspondance sera imprimée après nous. Je le savais bien ; mais je l'avais oublié. Voilà à présent que je ne sais plus que vous dire : l'immortalité me fait une peur épouvantable. Au reste, mon cher abbé, vous savez que les repos sont une règle du beau, et, comme on intercalera mes lettres avec les vôtres, cela fera, à tout prendre, une collection parfaite.

Je vous annonce que je commence un peu à me désobstruer ; mais c'est bien peu de chose encore. Je ne suis désenflée que d'un oreiller. Il m'en fallait cinq pour dormir ; à

présent je me contente de quatre. Il n'y a pas encore de quoi chanter victoire; mais il faut espérer, parce que l'espérance est une bonne chose. Je ne vous ai point écrit la semaine dernière, parce que j'avais le croupion écorché, et que vous ne sauriez croire combien, pour dicter une lettre, il faut l'avoir en bon état; je ne l'aurais jamais cru. Cela me fait voir qu'il y a encore dans ce monde plus d'une vérité à découvrir. Il fallait, par exemple, une circonstance qui me fît rester trois mois dans la même attitude sans remuer, pour découvrir celle-là.

Vous croyez que le chevalier de Châtellux me fera part de ses réflexions; mais où le verrai-je? Car il ne vient point chez moi, et je ne vais plus chez les autres. Je voudrais croire au retour prochain de M. le prince de Pignatelli; mais je crois que vous m'attrapez, car il me semble que j'ai ouï dire qu'il mandait à sa femme qu'il passerait l'hiver à Naples. Comme il est possible qu'il veuille la surprendre agréablement, je ne parlerai point de ce que vous me dites sur son retour. .

J'ai fait tenir très-exactement le paquet de votre valet de chambre à M. S.-Georges, au

collége de Reims; je crois même vous l'avoir mandé dans le temps; mais, comme M. l'ambassadeur de Naples a l'usage de ne m'envoyer les lettres qui lui sont adressées pour moi que huit à dix jours après qu'il les a reçues, il est possible que vous n'ayez pas encore reçu celle où je vous accuse la réception et l'envoi du paquet. Par exemple, j'ai reçu la dernière, dont il a été chargé mercredi dernier; il y avait sept jours, à en juger par la date, qu'il la promenait dans sa poche.

On n'a point encore de nouvelles directes du philosophe. Par une lettre du prince de Gallitzin, à madame Géoffrin, on sait seulement qu'il est arrivé à la Haie en très-bonne santé; qu'il a été à Leyde, où il a fait connaissance avec tous les professeurs; que le prince ne peut le tirer d'auprès d'eux, et qu'il est vraiment très-douteux qu'il aille en Russie. Il aime tous ces docteurs hollandais à la folie; il passera peut-être là le reste de sa vie : que sait-on.

J'accepte, mon cher abbé, vos tendresses, vos injures, vos excuses. Tout ce qui vient de vous m'est précieux, soyez-en bien sûr. Sans doute l'histoire parlera de notre amitié; n'en doutez pas, puisqu'elle parle dés

malheurs des hommes. Y en a-t-il un plus grand que d'être séparé des gens qu'on aime?

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 19 juin 1773.

QUOIQUE vous exagériez votre courage, vous êtes, ma belle dame, la plus timide des mortelles ; car vous préférez la douleur à la mort. Vous croyez donc la mort le plus grand des maux. Pour moi je suis d'un avis contraire, et j'en suis tellement persuadé, que je ne me fais pas à cette étonnante phrase de vos lettres : *Mon état n'est pas dangereux, mais il est pénible*. Vous comptez donc pour rien *le danger de souffrir*. Ainsi ne pensez pas me tranquilliser tant que vous m'écrirez : *Je souffre*. Ce mot est tout pour moi. Il est vrai aussi que moi de mon côté, je ne fais que vous répéter : *Je m'ennuie* : mais il y a une belle différence entre l'ennui et les souffrances. On engraisse dans l'ennui ; on est un cheval de l'écurie d'un grand seigneur : celui qui souffre est un cheval de fiacre.

Hier, j'ai reçu le portrait de notre pauvre M. de Croismare, que le marquis Spinola

a eu le soin de me faire parvenir par son valet de chambre, qui est venu ici revoir son père. Il est parfaitement bien gravé ; mais il ne m'a point attendri en le voyant : car il ne lui ressemble guère. L'incomparable Croismare avait une laideur originale, charmante, caractéristique. Son portrait est bien moins laid et bien moins beau. On a beau faire le revêche contre sa destinée et la loi commune des êtres ; nous mourons, nous et nos physionomies, et nos saillies, et nos portraits, et notre souvenir ; et tout doit s'en aller. Quel délire que celui des Romains et des Grecs, que de faire tout pour l'immortalité ? Cette prétendue immortalité n'est qu'un terrain disputé à l'oubli ; mais bien faiblement disputé. Laissons cela ; c'est une rêverie sombre et désespérante, à laquelle j'allais me livrer. Restons dans le délire de la gloire humaine. A ce propos, je vous dirai que j'ai envoyé au pape la carte géographique du royaume de Naples, que je fis dessiner et graver à Paris, accompagnée d'une lettre dans laquelle je lui disais que Benoît XIV, m'ayant beaucoup aimé, ayant reçu l'hommage de quelques productions de

mon esprit, je me croyais autorisé d'en f
autant avec un pape qui ressemblait si
au pape Lambertini. Le pape a reçu
lettre et mon présent avec la plus gra
joie, et m'en a remercié par un bref t
flatteur pour moi. Il est en latin, car
papes ont la rage d'écrire en latin, mê
à présent. Je crois vous faire plaisir en v
en envoyant une copie. Si vous ne l'enten
pas, Magallon vous l'expliquera; car un
pagnol parle latin sans le savoir. Vous vo
par ce bref, ma belle dame, qu'il y a gra
probabilité que je suis un des cardinaux
servés *in pectore* de notre saint-père. A
je m'attends à en sortir un jour ou l'aut
cela me constituera en frais. Pourquoi d
M. de Sartine ne me fait-il pas payer
Merlin? Veut-il attendre que je sois cardi
pour essuyer le poids de ma colère (1)?

(1) BREF DU PAPE A L'ABBÉ GALIANI.

« *Clemens papa XIV, etc. Dilecte fili, tibi salutem et apostolicam benedictionem.*	TRADUCTION.
	Clément XIV, etc. N tre cher fils, salut et bé diction apostolique.
Præclara sac. mem. Benedicti XIV voluntas,	L'éclatente affection q

J'attends, en frémissant, l'envoi volumineux de Diderot, dont vous me menacez.

vait Benoît XIV, d'heureuse mémoire, pour votre oncle (*), prouve très-bien l'attachement de ce bon et sage pontife pour les hommes de mérite, et en même temps la réputation de vertu et de science dont jouissait cet oncle. Les mêmes motifs nous déterminent, cher fils, à vous montrer les mêmes dispositions et à vous donner des preuves de bienveillance qui égalent celles dont notre prédécesseur combla votre oncle et vous-même, puisque nous connaissons suffisamment la beauté de votre génie, dont il existe plusieurs monumens. C'est pourquoi nous

quâ Patruum tuum erat complexus, luculenter declarat optimi et sapientissimi pontificis in excellentes viros studium, et ejusdem patrui tui eximiam virtutis doctrinæque commendationem. Iisdem nos causis inducimur, ut æquè propensi ergà te, dilecte fili, simus, teque non minore, quàm quæ predecessoris nostri in illum ac te ipsum fuerit, benevolentiâ prosequamur, cùm satis sint nobis perspectæ singulares ingenii tui laudes, quas plurimis monumentis comprobatas esse scimus. Propterea litte-

(*) Dom Célestin Galiani, religieux célestin, nommé successivement archevêque de Tarente, premier chapelain du roi des Deux-Siciles, archevêque de Thessalonique, et préfet des études royales de Naples. Il fut employé pour concilier les différends entre l'empereur Charles VI et Benoît XIII, et entre le roi de Naples et Clément XII. (*Note des Editeurs.*)

Est-il possible que vous ne trouviez]
moyen d'envoyer au cardinal de Ber

ras tuas pietatis in nos atque observantiæ indiciis refertas et geographicam Regni Neapolitani tabulam operâ tuâ egregiè delineatam, atque impressam, eamque tuo nomine ad nos deferentem dilectum filium Abatem Zarillium ob eruditionem atque antiquitatis scientiam valdè nobis acceptum, libentissimè excepimus, eidemque palam fecimus quantoperè hoc præstanti tuo officio ac munere delectati simus..... Hunc nostrum animum his etiam litteris tibi testatum esse volumus, unaque te vehementer hortamur, ut uberiore in dies ingenii tui fructu augere optimarum artium studia, aliorumque utilitatem promovere pergas, nobisque diligendi tui ampliores

avons reçu de votr
avec bien de la satis
par les mains de not
fils l'abbé Zarillo, q
estimons grandemen
se de son érudition
connaissance de l'an
la lettre qui renfe
marques de votre
tueux attachement
nous, accompagné
belle carte géograph
royaume de Naples,
et imprimée par vo
Nous avons témoig
cher fils combien vo
portant hommage
était agréable; et nou
voulu par cette lett
offrir à vous-même ce
gnage de notre gra
En même temps no
exhortons avec ard
continuer à enrich
jour en jour du fruit
talens le domaine de
à contribuer par là à
lité publique et à nou

à l'abbé Deshaies, quelques paquets pour moi? Selon vous, la mort et la poste sont deux maux inévitables aux mortels.

Le prince Pignatelli s'ennuie tellement ici qu'il n'a plus la force de s'en aller. Il est comme les gens étouffés par la vapeur du charbon, qui restent parce que leur tête est attaquée.

MM. de Saussure sont revenus de Sicile. Madame est inconsolable de la mort qu'elle a apprise de M. de Tronchin. Elle ignore pourtant le genre de mort qu'il a eu.

nir toujours de nouveaux motifs de vous aimer. Enfin nous désirons qu'il se présente des occasions de vous prouver par des effets notre tendresse paternelle, dont en attendant nous vous donnons avec plaisir, pour gage, la bénédiction apostolique. Donné à Rome, à Sainte-Marie Majeure, sous l'anneau du pécheur, le 23 mai 1773, la cinquième année de notre pontificat.

Contresigné BENOÎT STAY.

semper causas tribuas. Demùm suppeditari nobis opportunitates cupimus, quibus reipsâ tibi paternam hanc nostram in te caritatem confirmemus, cujus indicem interim apostolicam tibi benedictionem peramanter impertimur. — Datum Romæ apud sanctam Mariam Majorem sub annulo piscatoris, die 23 maii 1773, Pontificatûs nostri anno quinto. —

BENEDICTUS STAY.

Aimez-moi; jouissez de votre appartement sur le Palais-Royal.. Mes complimens à madame votre fille. Elle me demande toujours des histoires et des contes; si elle en est avide, je lui donne volontiers mon compte avec Merlin, qui est bien une autre *histoire*. Adieu. J'ai chargé Châtellux de renouer ma paix avec l'abbé Morellet. Adieu.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 27 juin 1773.

Le peu de mots de votre lettre du 7 juin, ajoutés de votre main, ma belle dame, sont encore plus assommans que tout ce que vous m'avez écrit jusqu'à cette heure. Que me parlez-vous de ponction? Je n'entends rien à ce mot horrible. Vous ne m'avez jamais parlé d'hydropisie. Tirez-moi de mon incertitude, puisque vous m'avez fait soupçonner votre mal. Il vaut mieux sans doute ignorer tout, lorsqu'on est absent. Mais il ne vaut rien de savoir les choses à moitié.

Le prince Pignatelli est ici; il est tombé comme moi à la renverse en lisant votre lettre : elle est affreuse en effet.

Elle m'a empêché de lire la lettre de Diderot; mais, s'il est parti, comment m'y prendrai-je pour lui répondre? Eclairez-moi sur cela. Au reste le philosophe a travaillé sur une épître qui m'a donné autant de peine qu'à lui. Je crois que tous les deux nous avons en effet trouvé le sens juste. Ce secret était que les Romains, auxquels Horace adresse son ode, sont les Romains de la race future, la postérité, en un mot, à qui il annonce des malheurs en punition des crimes de son temps. Ma belle dame, en voilà assez pour ce soir. Si votre santé ne devient pas meilleure, ne comptez ni sur de belles ni sur de longues lettres de moi. Adieu.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 3 juillet 1773.

Vous m'avez tiré d'incertitude plus tôt que je ne m'y attendais. Il y a des choses qu'on voudrait apprendre le plus tard possible. Tel est le c.... et le nom de votre maladie. Il est vilain dans toutes les langues possible. Si vous étiez un homme, j'en serais mort de frayeur; mais vous êtes femme, et les femmes

vont bien loin, et reviennent de bien loin en fait de maladies. Sur cette considération, je reprends courage, et j'attendrai. La perte seule de Magallon, me paraît aussi irréparable pour vous, que la mienne; les autres ne sont que des absences, et vous auriez tort de vous en affliger.

Je voudrais vous écrire au long ce soir, mais voici ce qui arrive : un homme de mes amis a reçu une lettre ici du nonce du pape qui est à Varsovie, qui lui mande que sa majesté très-polonaise, pour se désennuyer (et il en a grand besoin), passait son temps à lire un recueil de mes lettres à mes amis en France, qu'on lui avait envoyé depuis peu; et qu'ilavait la clémence et la discrétion de communiquer au nonce de sa sainteté. Voilà le coup le plus étrange et le plus imprévu qui me soit jamais arrivé. Mes lettres à Varsovie! Mes lettres communiquées au nonce, non pas de la diète, mais du pape! Je n'ai guère écrit de lettres qui soient faites pour être montrées à des nonces. Qu'est-ce donc que cela? Quelles lettres lui a-t-on envoyées? Quelle est l'homme assez étourdi pour avoir compté sur la discrétion d'un sou-

verain, et d'un souverain parvenu? Il est vrai que j'ai souhaité qu'on montrât mes lettres à quelques-uns de mes amis; mais je n'ai jamais eu, au nombre de mes amis, ni des rois, ni des nonces. Jamais je n'ai consenti qu'on donnât copie de mes lettres. De grâce, tirez-moi de cette incertitude encore plus embarrassante, pour moi, que votre hydropisie.... ne l'est pour vous.

Quelles lettres a-t-il reçues? Sont-elles de moi? Me les a-t-on attribuées? D'abord je les désavoue toutes. Si vous êtes coupable de l'indiscrétion, comment ne craignez-vous pas que j'envoie les vôtres pour me venger. Vous me croyez incapable d'une lâcheté, je le vois: et je vous crois incapable d'une indiscrétion. Le fait est pourtant qu'il croit, ce monarque, avoir des copies de lettres à moi, dont il s'amuse plus que des manifestes des trois puissances copartageantes. Encore une fois, dites-moi ce que c'est que cette aventure, faite uniquement pour anéantir ma verve, ma liberté, ma franchise, la gaieté de mes lettres, la confiance avec laquelle je vous ai toujours mandé ce que j'aurais osé dire au coin de votre feu.

Pour le moment n'attendez de moi q des phrases qui ne puissent scandaliser a cun nonce. Ainsi je ne vous dirai pas q je vous aime : car vous êtes femme, je su abbé, et l'hydropisie ne fait rien à la chos Il faut vous dire sèchement et respectueus ment que j'ai l'honneur d'être avec respect madame, votre très-humble et très-obéissa serviteur.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 17 juillet 1773.

Mon croupion est à ravir; mais s'il est né cessaire de l'avoir en bon état pour dicter d lettres, il est également nécessaire d'avo des lettres pour écrire des réponses. Voilà l raisons pour lesquelles je ne vous ai pas écr la semaine passée. Que pouvait enfanter mo imagination dans l'incertitude sur l'état d votre santé? Cette semaine on peut répondr puisqu'il y a une lettre : mais que vous dire Je rabats de vous un oreiller : ah! qu'il m pèse de ne pouvoir pas en rabattre plusieurs

Le philosophe à la Haie électrisera toute les tortues hollandaises. Cependant il ira e

Russie, je n'en doute pas, ou, pour mieux dire, il se trouvera à Pétersbourg un beau matin, sans savoir comment il y est parvenu.

Le prince Pignatelli est une espèce de Diderot. Il ne sait ni rester ni partir. Cependant il ne passera pas ici l'hiver, à ce que je crois. Il se plaît à Naples; mais il s'ennuie avec sa tante et son oncle à un point inconcevable, et c'est cet aiguillon qui le fera enfin partir. Je le vois souvent; nous causons de vous; nous nous plaignons de ce que Naples ne ressemble point à Paris; mais nous nous portons bien, parce qu'on meurt par des causes physiques, et jamais ou presque jamais par des causes morales.

Nous avons cette année le phénomène que je croyais impossible, d'une récolte également prodigieuse dans tous les genres de cultivations aux environs de Naples. Comme elles sont très-multipliées et très-différentes, je croyais impossible de combiner une saison qui donnât en même temps le produit le plus abondant de tous les légumes, orge, blé, blé de Turquie, chanvre et lin, soie, fruits, vin, huile, etc. Cela s'est pourtant rencontré cette année; et je suis très-curieux de voir les effets

politiques d'une richesse de terre universelle. La France souffre la disette, et j'apprends qu'on m'en accuse. Si vous vous portiez bien, je composerais encore un dialogue, et on réimprimerait mon ouvrage avec quelques lettres et ce dialogue. Peut-être on m'entendrait mieux; ce qui est sûr, c'est qu'on m'achèterait encore une fois. Mais votre maladie me désarçonne. Dites-moi donc au plus vite que vous vous portez bien, et occupez-vous de m'apprendre tous les griefs des économistes contre mes dialogues qui sont, à ce qu'ils disent, la seule cause des révoltes en Guyenne et en Languedoc.

J'imagine que vous verrez Châtellux d'une façon quelconque (comme disait M. de Mairan à son laquais, qui aurait plus tôt fait avec une éponge), il vous donnera de mes nouvelles; il a été chargé de me raccommoder avec l'abbé Morellet, et je vous en charge aussi si votre croupion vous le permet. Pourquoi serions-nous brouillés lorsque nous sommes du même avis? Il aime la liberté; j'aime le libertinage : voilà un premier rapprochement. Il soutient qu'il faut ôter tous les impôts; moi, je ne les paie qu'à mon grand

regret : voilà un second rapprochement. Il écrit dans un style tout différent de celui des économistes, il se fait lire avec plaisir ; moi je tâche de me faire entendre, et de m'expliquer le mieux possible dans une langue qui n'est pas la mienne. Voilà la ressemblance. Mais tout ceci est inutile, si vous ne vous rétablissez pas bientôt. Adieu.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 24 juillet 1773.

VOILA sans contredit la plus sublime lettre et la plus ingénieuse que vous m'ayez écrite dans votre vie : vous êtes contente de Tronchin, et encore plus de la nature. Comme cela est profond ! peut-on être plus spirituelle ? Vous ne sauriez imaginer la gaieté, la bonne humeur, l'électricité que cela me donne. Il faut vous l'avouer, je m'intéresse à votre santé autant pour vos lettres que pour les miennes. C'est un vrai plaisir que d'avoir un *bersaglio* de toutes mes folies, et je m'en vais dorénavant vous écrire les plus folles lettres que vous ayez jamais reçues de moi.

Mais, par exemple, pourquoi faut-il que ma-

dame votre fille vous quitte si mal à propos? Faut-il courir jusqu'à Plombières pour se mieux porter? Vous avez une ressource dans votre solitude. N'êtes-vous pas logée au Palais-Royal? vous pourriez raccrocher messieurs de l'arbre de Cracovie, et je vous manderai des nouvelles pour les amuser; pour le moment je n'en ai point. Après avoir eu cet hiver une troupe de comédiens français, nous avons à présent le célèbre danseur le Picque, qui nous donne le ballet d'Armide avec ses chœurs, et tout ce qu'on pourrait donner à l'opéra de votre Palais-Royal. Il faut convenir qu'il est aussi excellent danseur que Vestris et Dauberval; cependant il a eu plus de peine qu'Aufresne à franciser les Napolitains. Il a pensé être sifflé au commencement. Les Napolitains ne s'apercevaient point qu'il dansât dans un aussi énorme et monstrueux théâtre que le nôtre, puisqu'il ne sautait point; mais comme il est d'une très-jolie taille, il a commencé par apprivoiser les Napolitaines; et la nation peu à peu s'est convertie. Voyez les progrès des mœurs : nous tombons dans la monotonie, grâce à vous autres, messieurs; et bientôt toute l'Europe sera Paris, et le

goût de voyager passera ; car il n'y aura rien à apprendre, rien à voir : tout se ressemblera. Aux deux bouts du grand continent, il y aura les Chinois d'un côté, les Européens de l'autre, deux nations à peu près égales. Ils auront de même une caractéristique ; ils auront un gouvernement absolu, tempéré par les formes, la longueur des procédures, la douceur des mœurs ; ils auront beaucoup de soldats, et peu de bravoure ; beaucoup d'industrie et peu de génie ; beaucoup de peuple et peu de gens heureux. Les républiques disparaîtront en Europe : elles ne marchent pas en ligne avec les monarchies, perdent du terrain et sont enfoncées. La Pologne vous prouve cela : son malheur précède d'un siècle tout au plus celui des républiques italiennes qu'on a méprisées à cause de leur petitesse. Nous serons donc Chinois dans cent ans tout au plus. Je m'amuse déjà à m'applatir le nez et à m'allonger les oreilles par en bas, et je n'y réussis pas mal : travaillez, vous aussi, à vous amincir les pieds de votre côté.

Adieu, ma belle dame, le prince Pignatelli vous rend ses complimens. Il est fort occupé de madame de Llano la plus ragoû-

tante espagnole que jaie jamais vue. Adieu encore.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 31 juillet 1773.

Vous ne voulez pas le croire, ma belle dame, il n'y a de tranquillité ni de repos que dans la vérité. A présent que vous m'avez mis en méfiance, je ne suis pas même sûr si votre lettre du 12 juillet est véridique; je veux la croire telle, au moins sur ce qui regarde votre embellissement. Ce sera une belle surprise pour moi, si je reviens à Paris, de vous trouver engraissée.

Magallon aura de la peine à vivre avec M. d'Aranda; mais, si je ne me trompe, ce sera M. d'Aranda qui quittera le premier un pays où il se déplaira à la mort. Le prince est toujours dans son incertitude, et assurément je ne le laisserai point partir que quelqu'un ne vienne le relever de sentinelle auprès de moi: il faut enfin que je vive et que je cause.

Un portrait en profil ne ressemblera jamais à notre bon M. de Croismare, dont le masque

et la pantomime du visage faisaient la caractéristique ; je revois encore son visage, et je vous dis qu'il ne lui ressemble pas.

Nous avons une reine accouchée d'une fille, et votre roi pour parrain, si l'enfant ne meurt pas. Elle est venue au monde un peu malingre, et aura de la peine à vivre.

Je suis bête ce soir à mon ordinaire, et de très-mauvaise humeur par extraordinaire. C'est le dernier jour du mois. Je vois mes listes, et je me trouve volé, pillé, saccagé par mon cuisinier, mes gens, mon cocher. Ah ! la pénible chose pour un abbé que d'être volé par d'autres que par sa gouvernante ! Je suis seul, isolé, sans parens, sans amis, sans femme de ménage ; mon argent s'en va : tout est au pillage. Il faut me marier absolument. N'auriez-vous pas une riche créole de rencontre ? il m'importe peu qu'elle soit neuve ou usée. Voyez.

Bon soir, je vous quitte ; je ne sais que vous dire. Vous saurez toutes les nouvelles du monde plutôt que par la voie de mon cul-de-sac. Adieu donc. Le prince vous fait mille complimens.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 7 août 1773.

MESSIEURS les quarante au beau parlage sont convenus que la tournure la plus agréable qu'on puisse donner à la description d'une maladie, c'est de commencer par le prétérit *j'ai été*, comme la plus vilaine et la plus grossière est d'entamer le discours par le présent *je suis*. Votre lettre, ma belle dame, est donc très-joliment tournée en débutant par : j'ai été hydropique. J'y bats les mains; j'approuve même que vous sachiez ce que c'est qu'une hydropisie grecque, pour savoir à quoi vous en tenir là-dessus. Vous savez en outre ce que c'est qu'une solitude parisienne : elle se passera, et bien plus sûrement à l'approche de l'hiver, surtout si vous restez au Palais-Royal.

Ah ! que je suis fâché pour vous et pour lui de ce que vous me mandez de notre bon chevalier ! la faveur du roi ne lui vaudra pas un sou; elle lui fera perdre Paris. Le comt d'Aranda en sera jaloux et dépité au possibl il voudra le faire rentrer dans le bas ran des secrétaires d'ambassade; il ne le pourr

pas : il le rendra malheureux. Il faudra que l'un des deux saute en l'air. Ils sauteront par décence tous les deux. Mais la carrière de Magallon n'est pas finie : je ne désespère pas de le voir à Naples. Pour Aranda, à moins qu'il n'y ait des guerres contre l'Espagne, ses rôles sont finis.

Le prince Pignatelli est toujours résolu de partir, et compte arriver à Paris à la fin de novembre. Naples est comme la vapeur du charbon : on y meurt en y restant; mais on n'a pas la force de s'en aller. Ainsi je ne sais pas s'il partira.

Je n'ai pas de nouvelles à vous donner. Si cela vous intéressait, je vous donnerais pour nouvelle, que j'ai enfin réussi cette semaine, après deux ans de travail, à faire quelque chose digne de moi et de ma charge pour le bien de ma patrie. C'est une déclaration du roi portant réglement sur les matières d'or et d'argent qu'on emploie filées ou tirées dans les galons, broderies, passemens, etc. Que de peines et de persévérance n'a-t-il pas fallu, avant que d'en venir à bout! mais enfin j'ai réussi à y établir une entière liberté, et mon abbé Morellet m'embrasserait bien pour ce

que je viens de faire ; il verrait que je ne suis point un *Machiavellino* ennemi de la liberté. Je l'aime lorsqu'il s'agira de galons. Le pain, c'est autre chose : il appartient à la police et non pas au commerce. Il serait trop long de vous détailler mon affaire ; en peu de mots je vous dirai que nous avions une vieille loi qui nous défendait de fondre et de rafiner nos monnaies (toutes les nations ont la même) et celles de nos souverains. Comme nous appartenions à l'Espagne, les monnaies d'Espagne étaient défendues aussi : par conséquent nous n'avions pas de matières suffisantes à fondre. On les fondait en contrebande, et on les raffinait mal ; en outre, on avait recours aux vieux galons et aux broderies brûlées qui noircissaient toujours, même après avoir été réduites en verges. Enfin le monopole s'y était établi ; il y avait des prix fixés à la diable, pour acheter et pour vendre, qui gênaient le commerce et gâtaient tout. Les acheteurs de vieux galons s'étaient ligués entre eux, avaient formé un corps de métier, sollicitaient des priviléges, et nous étions à la veille de voir tomber toute la manufacture des galons, points d'Espagne, broderies, etc. J'ai fait sauter en l'air toutes

les entraves. Plus de prix fixes, plus de privileges exclusifs. Tout le monde peut vendre et acheter de vieil or et de vieil argent : sauf certains règlemens de police pour empêcher les vols domestiques. Tout le monde peut fondre des monnaies espagnoles, pièces fortes, etc. Le raffinage est réglé et fait publiquement, dans un local de l'hôtel des monnaies, par des gens habiles, sous l'inspection d'un magistrat. Bientôt nous nous passerons de vos galons et de vos broderies ; nous vous égalerons en cela ; mais nous n'égalerons jamais vos dames de Paris. Ainsi Paris restera avec la plus grande de ses supériorités. Bon soir : j'ai rempli la feuille.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 14 août 1773.

MA lettre sur l'aventure de Varsovie, ma belle dame, était écrite dans le premier saisissement de l'étonnement et de la frayeur. Après cela j'ai fait mes réflexions, et je ne vous en ai plus parlé, comme vous aurez vu. 1°. Parce que le roi de Pologne, quoiqu'il ne me soit pas connu, doit être un homme prudent, puisque, tant bien que mal, il a su de-

venir roi; 2°. Parce que monsignor Garampi est le plus savant, le meilleur et le plus rare des prélats romains, et bien de mes amis; 3°. Parce que quelque enthousiasme que je suppose en Grimm ou en d'autres pour moi, ils sont assez prudens pour ne pas me compromettre. Ainsi, toutes réflexions faites, je suis tranquille, et le désir de savoir quelles lettres a pu recevoir le roi de Pologne n'est plus à présent qu'une curiosité; et au lieu de calmer ma colère, qui n'existe plus, je vous demande en grâce de tâcher de satisfaire cette innocente curiosité de ma part, et je suppose que vous le pourrez. N'aurait-on pas fait des lettres à plaisir qu'on m'aurait attribuées comme les lettres de madame de Pompadour, et tant d'ouvrages de Boulanger, Mirabaud et autres? En vérité j'en suis très-curieux. Rien n'est si vrai d'ailleurs que j'aimerais à la folie qu'on vît et qu'on lût mes lettres, pourvu que celui qui les montre se souvînt que je suis à Naples, que je suis abbé, et qu'il y a encore assez de jésuites par le monde vivant, assez pour se venger. A cela près, rien ne m'importe du reste. Je ne serai plus dans ce monde ni un grand person-

nage, ni un rien ; je serai un conseiller de commerce dans un pays où il n'y a pas de commerce : voilà tout. Nous nous sommes entendus, je crois. Ce qui me console le plus dans votre lettre, c'est que vous ne me dites plus un mot de votre santé : cela me persuade que sérieusement vous guérissez.

Je voudrais vous écrire quelque chose de gai : car j'en ai grande envie ; mais je ne suis plus en train. La semaine passée, je vous ai parlé de mon premier coup d'essai en fait de politico-économie ; à présent je vous dirai que personne de nos Napolitains ne sait le bien que j'ai fait à nos manufactures. Personne n'en parle, personne ne s'en soucie. Y a-t-il rien de plus agréable qu'un silence aussi mortel ? qu'en dites-vous ? Vous me plaignez ; eh bien, consolons-nous. J'ai bien dîné ce matin chez le grand-maître du roi ; je dînerai bien demain chez notre généralissime ; après demain chez l'ambassadeur de France. Les broderies iront comme elles pourront. La cuisine va toujours bien ici. A propos, un frère cuisinier des célestins vient de publier un ouvrage complet sur la cuisine. On en parle beaucoup : car c'est le premier livre qui

paraisse depuis deux ans. Un religieux, homme d'esprit, l'a aidé à le composer. Il dit dans sa dédicace qu'on a tort d'appeler gens de bon goût, ceux qui se connaissent en bonne musique ou en bons tableaux : que ces gens-là sont tout au plus des gens à bonnes oreilles ou à bons yeux ; mais qu'il n'y a de bon goût qu'à se connaître en ragoûts. Il a raison, au moins grammaticalement.

Voilà nos nouvelles littéraires. Pour moi je suis fort occupé de rechercher quelques notes concernant la vie du duc de Valentinois, César Borgia, par une raison fort bizarre. Je voudrais en composer une brochure pour la dédier au pape. Ceci n'est-il pas bien bizarre? Voyez si M. Capperonnier ou quelque autre pourrait m'aider de ses lumières. Je ne trouve pas ici l'ouvrage de Brantôme des Hommes Illustres étrangers : et j'aurais besoin de savoir à quel âge il mourut, ou, ce qui revient au même, dans quelle année il naquit. Le duc de Gandia, son frère, en quelle année se maria-t-il? et à qui? etc. Si vous parvenez à trouver cet ouvrage de Brantôme, mandez-le-moi ; je vous ferai alors des questions.

Aimez-moi toujours. Adieu.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 21 août 1773.

Ne parlons plus, ma belle dame, de l'aventure de Varsovie; il en arrivera ce que Dieu voudra. Peut-être cette ville sera pillée et brûlée par les cosaques, et le manuscrit de mes lettres sera détruit.

Je suis bien aise que votre fille soit saine et sauve : mais je n'aurais pas su le malheur de Plombières depuis que personne ne me fait plus cadeau de la gazette de Paris.

L'ouvrage de M. Olof Toré.... ne m'est pas inconnu; je crois en avoir vu quelque extrait. Il me souvient que ce monsieur, en bon aumônier, est fort scandalisé du libertinage des Chinois; et très-étonné qu'aucun voyageur n'ait remarqué qu'en Chine les pères abusent de leurs filles, les frères de leurs sœurs, et que la sodomie, même de ses propres enfans, y est fort tolérée. Il croit que c'est le problême le plus difficile à résoudre en politique : comment un empire peut subsister après des désordres pareils. Cependant si à l'arrivée de cette lettre, M. le marquis de

Militerni (qui loge chez M. de Courtanvaux) n'est pas encore parti, il se chargera volontiers de m'en apporter un exemplaire qui me fera plaisir, et je lui en écris ce soir même. Au défaut de cette occasion, il faudra attendre le départ de Caracciolo pour me l'envoyer. La dissertation sur les noyés ne saurait m'intéresser. La foule de notre peuple est telle, que, s'il ne s'en noyait quelqu'un de temps à autre, il n'y aurait plus moyen de percer dans les rues. Voilà pourquoi la méthode de l'inoculation serait dangereuse chez nous; car enfin ce ne sont que des Napolitains et des hommes qui sont noyés. S'il se noyait quelque demoiselle du Palais-Royal, je ferais sans faute venir la brochure, et je crois qu'elle ressusciterait seulement à l'odeur d'une brochure, chose si rare chez nous.

Je vous ai mandé il y a quelque temps la fertilité de cette année dans toutes nos récoltes, et la curiosité où j'étais d'en voir les effets politiques. Ils commencent à se montrer, et il est arrivé en effet ce que je calculais : que tout est cher, et les prix de toutes les choses sont à peu de chose près ceux des années stériles. Cet événement paraît étrange;

mais il est le produit donné par le calcul et confirmé par l'expérience. C'est que tout le monde est riche : il y a moins de besoins, et l'on a en vue plus de ressources. *Ergo* tous les prix se soutiennent. Notre province a récolté cette année 160,000 livres de soie. L'année passée elle n'en eut que 110,000. On avait fixé le prix des soies de 40 sous plus bas que celui de l'année passée. Mais on a eu beau faire, les soies se sont vendues cette année plus cher, ou du moins aussi cher que l'année précédente. Voilà des os à ronger pour messieurs les économistes.

Voilà ma lettre remplie. Le philosophe s'est donc oublié à Utrecht, comme Pignatelli à Naples. En lui écrivant, parlez-lui de moi. Personne ne m'a mandé ce que sont devenues mes inscriptions latines pour Pétersbourg et pour Gotha. En savez-vous quelque chose ?

Vous aurez appris déjà la débâcle des jésuites arrivée à Rome le 16. Leur histoire n'est pas plus finie que celle des Juifs après la destruction de Jérusalem par Titus; elle a seulement changé de ton et de couleur, de l'actif au passif. Aimez-moi. Des avocats m'appellent pour m'ennuyer. Adieu.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 28 août 1773.

Je fais toujours, ma belle dame, lire vos lettres à Pignatelli : peut-on lui parler davantage de vous? J'ai reconnu mon cher baron de Thun à sa phrase. Voilà ce qui s'appelle entrer dans les détails des choses. Si je voulais l'imiter, je vous demanderais aussi : est-ce dans vos jambes ou sur vos jambes que vous êtes faible? et cette demande m'expliquerait si vous êtes faible à marcher ou à maltraiter des gens qui en mériteraient l'honneur.

Le cours des saisons qui nous a donné cette année une fertilité générale, le voici : L'hiver a été constamment froid jusqu'au mois de mai, avec des pluies vives et à des intervalles considérables. Le froid a enrichi la terre de sels, a retardé la végétation, a empêché tout le dommage des gelées. Le mois de mai a été frais, avec quelques pluies et sans gelées. Le reste de l'été a été constamment frais et parsemé de pluies sans orages. Quelques jours assez chauds ont fait mûrir les se-

mailles et les fruits : ce frais a empêché les vers et les insectes; il a été utile aux vers à soie. Ainsi, en substance, un frais arrosé pendant huit mois, sans brouillards, sans vents chauds, a été ici la panacée universelle; et même on ne se souvient pas d'aucune année où il y ait eu moins de morts et de malades. Le résultat a été (comme je vous l'ai mandé) que les prix dans tous les genres de denrées se soutiennent, comme si la récolte eût été médiocre. Ils tomberont par la faute du gouvernement qui gênera les exportations. Mais il n'y a pas de raison qui amène le sens commun : donc la récolte est toujours stérile ici. Il me suffit que Panurge sache, même par ricochet, que je souhaite me raccommoder et rentrer dans ses bonnes grâces. Pourquoi serions-nous ennemis ? A propos, son dictionnaire du Commerce, à quoi en est-il ?

Ce grand chêne des jésuites, après quinze ans de coups, est enfin renversé. Le roi d'Espagne en aura la gloire au jugement de la postérité. Cela me prouve que l'héroïsme consiste dans une opiniâtreté de notre part, combinée avec les hasards heureux, qui ne dépendent pas de nous. On gagne donc le surnom

de grand, moitié par hasard, moitié par mérite. Si les économistes avaient placé leur opiniâtreté avec la prospérité de la Pologne ; Quesnay s'appellerait le grand Quesnay : il aurait fondé une secte. Les absurdités postérieures ne seraient pas sur son compte ; malheureusement le port de Dantzick est fermé au moment même où ils s'opiniâtrent à crier exportation ! liberté ! et vous mourez de faim. Il ne suffit pas d'être fou : il faut l'être à propos, et cet à-propos est un vrai hasard. Dans mille combinaisons, s'obstiner à détruire les jésuites, aurait été une folie malheureuse ; la seule combinaison qui la rendait heureuse s'est rencontrée ; et voilà que l'abbé Chauvelin, la Chalotais, Carvalho, etc., sont des héros. Peut-on se soucier d'être héros après sa mort, d'après ce que je viens de dire? A la bonne heure, je trouve que d'être héros de son vivant est quelque chose ; cela donne toujours de la considération, souvent des persécutions délicieuses, quelquefois des ressources ; mais après la mort, courir à l'ombre d'un nom vain, dont la moitié tient au hasard, l'autre à la qualité la moins difficile à acquérir (l'opiniâtreté) ; c'est une folie.

Conclusion. Il y aura plus de héros en Allemagne qu'en Italie. *Dixi*. Adieu.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 4 septembre 1773.

Sur l'aventure de Pologne, ma belle dame, j'étais tranquille déjà comme je vous ai mandé : les savans sont une race de fous assez difficile à manier. Ils aspirent à la célébrité, et ne voudraient pas en même temps être compromis ; mais l'un ne va pas sans l'autre : il n'y a que les choses piquantes qui deviennent célèbres, et tout ce qui est piquant, compromet. Je suis savant ; je suis donc fou. Je désire deux impossibles, et je suis comme ce poëte qui ne voulait pas être censé l'auteur de certains vers ; mais qui ne souffrait pas qu'on les trouvât mauvais. Ainsi plaignez ma folie et ne vous affligez plus de ma célébrité en Pologne ; car au fond elle ne me fait pas beaucoup de peine.

Rien n'est si plaisant que de voir une Parisienne se plaindre des chaleurs à un Napolitain, qui riposte en décrivant les biens et les avantages du frais de Naples. Voilà comme

les mortels se trompent dans leurs jugemens; je m'attends que bientôt vous allez me mander qu'on ne trouve plus avec qui raisonner à Paris, qu'il ne paraît plus de brochures, que les discours littéraires ont cessé; et que moi, au contraire, je vous manderai que ma perruque est toujours en l'air ici, et ma tête toujours en feu. Ce cas est encore bien éloigné. Cependant, pour l'honneur de ma patrie, je vous dirai qu'on a parlé ici de l'arrivée d'une comète presque autant qu'à Paris; que la dissertation de M. de Lalande a été réimprimée ici en français, et très-bien débitée par le libraire. Nous avons donc égalé les Parisiens en curiosité astronomique, et nous les avons surpassés en ce que nous n'avons pas eu peur. Moi, en renchérissant, j'ai souhaité la comète, je soupire après elle, et je mourrai de chagrin si elle ne vient pas en octobre, comme on l'attend. Cette catastrophe des jésuites qui aurait dû nous amuser beaucoup, a été si plate, si tranquille, qu'il n'y a plus d'autre ressource qu'une comète pour entendre un beau bruit et un charivari délectable, tel qu'au combat du taureau, à la barrière de Sèvres.

Je ne sais pas si vous savez qu'au moment que le général des jésuites apprit l'abolition de son ordre par la lecture de la Bulle ; un jésuite portugais lui fit les reproches les plus amers de ce qu'il leur avait promis que le pape et le roi d'Espagne seraient morts bientôt, et qu'il ne leur avait pas tenu parole. Il l'appelait traître et perfide envers la compagnie; y a-t-il rien de plus naïf et de plus original ?

Comme votre longue maladie vous a empêché de m'écrire sur autre chose que sur votre santé, je vous prie instamment de revoir mes lettres depuis quatre ou cinq mois, et d'y fouiller des articles auxquels vous n'avez pas répondu. J'ai un souvenir de vous avoir questionnée sur maintes choses auxquelles vous n'avez pas répondu et qui m'intéressaient assez. Voyez ; ma mémoire ne me fournit que cette idée confuse.

Grimm viendra-t-il en Italie? Le philosophe ira-t-il à Pétersbourg ? Nous avons ici M. de la Borde qui galoppe l'Italie. Il y a des gens de lettres qui étudient les ouvrages, et d'autres qui ne font que les feuilleter, et qui étudient des mains, comme disait M. de

Fontenelle : de même il y a des voyageurs qui étudient un pays, et d'autres qui ne font que le feuilleter. Nous avons été feuilletés par M. de la Borde, et étudiés par Pignatelli. Je ne l'accuse pas ; je plains un homme qui voyage étant premier valet de chambre d'un roi très-chrétien et très-absorbant les chrétiens.

Aimez-moi. Portez-vous bien, et si vous voulez des lettres de moi plus intéressantes que celle-ci, donnez-moi le premier branle. Adieu.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 11 septembre 1773.

Ma belle dame, il n'y a pas moyen d'être heureux dans ce monde : à peine je respirais sur l'état de votre santé, qu'ici celle de mon frère vient me replonger dans l'inquiétude. Il a été attaqué, il y a quatre jours, d'une espèce de paralysie, surtout à la moitié du visage. Ces maladies de nerfs, très-fréquentes dans ce pays volcanique, nous causent moins de frayeurs qu'à Paris ; mais la maladie est toujours grave. Je ne crains

pas seulement la mort de mon frère ; je tremble de ce qu'il pourrait rester perclus et imbécille : il pourrait aussi devenir aveugle. Il a une femme, la mère de sa femme et trois filles, toutes nubiles, aucune mariée ; voyez, voyez donc quel spectacle effrayant se présente à mon imagination ! Dans tous ces trois cas, je reste condamné à gouverner un affreux sérail de cinq femmes, à m'ennuyer à périr le reste de ma vie, ou du moins pendant plus d'une année, enchaîné à Naples, garde-cotillons, et chargé de la nourriture et des soins d'une famille. Vous qui connaissez ma tête et mon caractère, vous me plaindrez de ce malheur dont je suis menacé plus que de tout autre au monde. Ne vous étonnez donc pas si ma lettre n'est point gaie aujourd'hui ; je vous en dis d'assez bonnes raisons.

Puisque vous ne voulez pas vous charger de me trouver une femme, il ne faudra plus y penser. Je vous demandais une créole, parce qu'elles sont riches d'ordinaire ; et puis parce qu'en prenant une femme, je suis d'avis qu'il faut qu'elle vienne de l'autre monde ; car je ne suis point content de celles de ce monde-

ci ; mais vous ne voulez pas que j'ajoute une sultane à mon affreux sérail.

Laissons cela. Voyons si vous me ferez une commission bien plus aisée, bien plus pressante et beaucoup plus raisonnable. J'ai besoin de chemises pour cet hiver. Paris m'a habitué à en avoir de toile de coton ; je ne saurais à présent m'en passer, sans crainte de rhumatismes. On ne trouve pas ici de toile de coton. J'en achetais à Paris de médiocre, qui me coûtait à peu près quatre francs l'aune, ou même quelque chose de moins. J'en voudrais faire douze chemises ; vous connaissez l'étendue de mes chemises. Je n'oublierai jamais l'attendrissement maternel, uni au rire le plus fou, qui vous prit à votre maison de campagne, en voyant étendue sur mon lit une de mes chemises. Il vous paraissait impossible qu'il y eut quelqu'un assez présomptueux pour oser s'appeler un homme, avec une chemise si courte et si ridicule. Ainsi réglez la quantité de la toile pour habiller cet enfant, soi-disant homme. Tirez une lettre de change sur moi ; et envoyez-moi cette toile par notre ambassadeur Caracciolo, lorsqu'il viendra ici. Je lui en écrirai la semaine prochaine, et j'imagine

que son départ de Paris ne sera pas assez prompt pour prévenir l'arrivée de ma lettre. On m'appelle. Adieu.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 25 septembre 1773.

Vous avez bien raison, ma belle dame ; le prix qu'on attache à ce chiffon de papier qu'on appelle *lettre*, est incroyable. Cette folie rapporte au roi de France six millions par an. Mais savez-vous le pourquoi ? C'est que la correspondance par lettres est le reste d'une riche fortune qu'on cherche à conserver soigneusement, et qui nous rend avares. Elle est mêlée du repentir d'avoir été prodigue une fois. Vos lettres sont pour moi les restes de ces conversations à la cheminée, perruque à bas, etc. Que de fois je me fâche de ne vous avoir pas dit des choses que je vous écris ! En voulez-vous une autre preuve : observez qu'il n'y a de lettres intéressantes qu'entre personnes qui se sont beaucoup connues auparavant. Les lettres des savans, qui s'écrivent parce qu'ils se connaissent de réputation, orneront leurs esprits; mais ne toucheront pas leurs cœurs ; pour ce qui est des ouvrages,

faites une remarque curieuse, que peut-être vous n'avez jamais faite. Ceux qui nous rendent fous de plaisir, sont ceux précisément qui ne nous apprennent rien de nouveau; mais qui disent au public les mêmes choses précisément que nous aurions pensé lui dire; si l'auteur les dit encore mieux tournées que nous n'aurions cru pouvoir le faire; c'est alors que nous sommes au comble de la joie, et que nous nous pâmons d'aise. Si l'ouvrage nous apprend des choses neuves, tel que celui d'un voyageur, d'un géomètre, etc.; il nous fait plaisir et ne nous ravit pas. Même dans un roman la partie qui nous extasiera, sera toujours celle qui ne nous sera point neuve, tel qu'un caractère d'un personnage pareil au nôtre, ou à celui d'un ami fort connu; une situation pareille à celle où nous nous serons trouvés, etc. Conclusion. Le ravissement pour un ouvrage vient de ce que l'auteur nous a soulagés de la peine de faire son ouvrage, et qu'il l'a fait aussi bien que nous aurions cru ou du moins voulu le faire. Tel est le sentiment caché en vous sur l'ouvrage de M. Necker; tel sera le mien. Tâchez donc de me faire parvenir ce livre *juxta cor meum*, au plus tard par la voie de

Caracciolo, s'il fait, comme il dit, une course ici. Les économistes en parlent mal, dites-vous : est-ce qu'ils sont encore en état de parler ? Je les croyais devenus muets. Ne voient-ils pas que toute l'Europe met des entraves au commerce des blés ? Ils ont donc fait bien peu d'écoliers.

Cependant il faut que j'achève de vous donner mes commissions, avant que la feuille soit remplie. Je vous ai priée, il y a deux semaines (car, la semaine passée, je ne vous ai point écrit, n'ayant pas reçu de vos lettres), de m'envoyer la valeur de douze petites chemises de toile de coton; mais n'oubliez pas de m'envoyer une douzaine de poignets tout faits et jolis; et même envoyez-en deux ou trois douzaines : car on ne sait pas en faire à Naples. Vous connaissez le tour de mon bras terrible; sinon réglez-vous sur les dimensions de l'Hercule Farnèse. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je ne suis point grandi depuis mon départ, que je n'appellerai pas mon retour, puisque ma patrie est Paris. Ajoutez à présent, à cette commission, une seconde qui est de me pourvoir de douze mouchoirs de couleur, rouges,

rayés, d'Angleterre ou de Suisse, pour me moucher; et songez que je vous devrai de n'être point un morveux. C'est la plus grande obligation qu'un homme puisse avoir. Je les achetais, à Paris, depuis 50 sous jusqu'à 3 livres 10 sous. On en trouve à Naples; mais ils sont bien plus chers. Ainsi, si le marquis Caracciolo veut bien s'en charger, comme je l'espère, j'épargnerai presque la moitié de la dépense.

Je suis bien fâché de la perte de votre procès qui dérange vos finances; mais quelles finances ne sont point dérangées? Il n'y a qu'à obtenir des sauf-conduits, comme Merlin l'enchanteur; et c'est la chose du monde la plus aisée partout. Je vois que tous les souverains du monde protégent les mauvais payeurs par sympathie. Vous serez donc protégée; et mettez-vous bien dans la tête, que celui qui ne veut pas payer, ne doit rien, et ne sent aucune détresse. Puisque vous ne pouvez pas vous remuer, restez donc; c'est le plus sûr. Adieu.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 2 octobre 1773.

PUISQUE vous avez Brantôme, ma belle dame, voici de quoi il s'agit : je possède une pièce fort curieuse, c'est l'Epée de César Borgia, duc de Valentinois, fils du pape Alexandre VI, qu'il fit travailler exprès avec des emblêmes faisant allusion à sa grandeur future, et à son ambition. Il est superflu de vous conter comment, par quels détours, cette épée est tombée dans mes mains. Je voulais en faire un présent lucratif au pape; et, selon mon usage, l'accompagner d'une dissertation érudite pour en illustrer les emblêmes. Je pris la plume en main, et je commençai à écrire : *César Borgia naquit*; j'en suis resté là; car, jamais, au grand jamais, il ne m'a été possible, dans ma bibliothèque, et dans celles de tous mes amis, de trouver en quelle année était né ce gaillard-là. Je voulus poursuivre mon travail, et je ne pus pas nommer le nom de sa mère, au juste; car elle s'appelait Vannozza, par sobriquet : mais son nom, je l'ignore. Je

voulus nommer ses frères, et je ne pus jamais démêler s'ils avaient été trois ou quatre. J'en connais bien trois, le duc de Gandia, lui, et le prince de Squillace; mais des historiens en mettent un quatrième appelé D. Jean, qui est pourtant un être nul dans l'histoire. Bref, je n'ai pu trouver non plus avec qui était marié le duc de Gandia; s'il laissa des enfans; qui hérita de son titre après son assassinat. Nos écrivains italiens ont tous été feuilletés; mais je manque ici d'écrivains français, et encore plus des espagnols. Vous verrez les français. Brantôme a fait une vie de ce gaillard, dans ses Mémoires des Capitaines illustres étrangers. Il décrit l'arrivée de César Borgia en France, comment il s'allia avec la maison d'Albret; vous pourriez trouver quelque chose dans les historiens de cette maison. Surtout, parcourez les généalogistes, et laissez là les historiens; car les historiens anciens manquent de dates et de détails. Ne vous occupez que des auteurs anciens, et presque contemporains. Ne vous souciez pas des modernes, aucunement, pas même de Bayle, Mariana, etc.; car ils n'ont fait que recopier leurs fautes mutuelles. Vous voyez

l'importance de mon cas. Ainsi occupez-vous-en de grâce. Il me faudrait un jeune Burigny pour cela.

Je dois partir pour aller voir mon frère malade. Le temps me manque. Je ne suis point gai. En revanche, je suis ravi d'apprendre que M. Necker n'est pas plus économiste que moi. En ce cas, l'affaire est gagnée; car nos deux avis seuls valent plus que ceux de tous les économistes pris ensemble ou séparément. Caracciolo me mande qu'à ce propos, M. le contrôleur-général faisait faire un dénombrement plus exact de la France. J'ai parié qu'il s'y trouvera, tout compris, Avignonais et pays conquis, plus de vingt-trois millions d'habitans. Personne ne donne ce nombre de sujets au roi de France. Ainsi vous trouverez bien du monde prêt à parier contre; pariez à mes frais : je veux tenter cette autre voie de rattraper mon argent perdu avec Merlin. Bon soir.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 23 octobre 1773.

Ma belle dame, depuis six jours, mon frère a eu une seconde attaque d'apoplexie, jointe à une fièvre maligne. Il est depuis trois jours à l'agonie; ce coup m'accable. Non, rien n'est plus accablant que de me voir à la veille de devenir tout-à-coup mari, père, ayant trois filles à marier, une maison dérangée par mon frère à régir; et rien à espérer de plus dans ce monde; car, ma famille finie, ma fortune n'aurait plus à qui retomber. Cloué pour long-temps ici à faire le maquignon de mes nièces, pour leur chercher une honnête alliance; voilà la perspective d'un homme de lettres, fait pour écrire des dialogues. Voilà aussi tout ce que je puis vous mander.

Je serais fâché de recevoir la toile de coton par d'autre voie que par celle de quelqu'un qui pourrait l'exempter des droits de douanes, et il ne me serait pas possible de savoir ici s'il y a à Paris, une occasion favorable pour me l'envoyer. S'il y en a, Magallon pourrait vous l'indiquer.

J'avais reçu une autre lettre de vous, avec la réponse de M. Capperonnier à ma question, sur l'année de la naissance de César Borgia, à laquelle je n'eus pas le loisir de répondre, étant à Sorrento, chez mon frère malade. Je remercie M. Capperonnier, et j'aurai l'honneur de lui écrire aussitôt que ma tête sera en état de s'occuper de bagatelles littéraires.

Aimez-moi; plaignez-moi; saluez mes amis, et portez-vous bien. Mille grâces des jolis contes que vous me mandez; mais je n'ai pas ce soir envie de rire. Je prévois que Caracciolo finira par ne pas se soucier de venir à Naples; il aura grande raison. On meurt ici; et les survivans ne valent guère mieux que les morts. Bon soir.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 6 novembre 1773.

La semaine passée, je n'étais pas en état de vous écrire, mon frère étant à l'agonie. Il est un peu mieux à présent, et la longueur de la maladie donne des espérances. Heureusement vous ne m'avez pas écrit cet

ordinaire : ainsi j'ai toujours votre n° 48 à rebattre ; et il n'est pas de paille. Vous me faites des questions politiques et métaphysiques qui demanderaient un volume pour y répondre. Dieu sait donc si j'y répondrai. Mais assurément je vous dirai que vous avez raison quand vous soutenez que la politique des anciens ne peut plus nous être bonne à rien. La nôtre doit être très-différente. A quelques théories générales près, qui sont restées les mêmes, tout a changé : les détails sont différens. Or, les théories générales et rien sont à peu près la même chose. Les économistes croyaient qu'avec quatre gros mots vagues et une douzaine de raisonnemens généraux, on savait tout ; et je leur ai prouvé qu'ils ne savaient rien. Ainsi, si votre collègue ne veut pas convenir que la science des détails est la seule utile, et s'il ne convient pas que les détails de la politique moderne ne ressemblent point aux antiques, dites-lui qu'il est un économiste et anéantissez-le. Lycurgue et Solon ne ressemblent qu'à S. François, à S. Ignace, à S. Dominique ; ils n'ont rien de commun avec Mazarin, Colbert, Richelieu, le czar Pierre,

Victor-Amédée, Georges II, Frédéric II. C'est dans ces ordres religieux et ces petites républiques que la politique est la science de l'éducation un peu plus en grand. Dans les grandes républiques, c'est autre chose : de même que la culture d'un petit vignoble de la Romanie est très-différente de la culture de la forêt de Rambouillet, les moyens de tirer le produit de ces deux objets sont aussi très-divers. Vous avez donc raison, à mon avis; mais vous ne l'avez pas, lorsque vous dites que toute la théorie politique se réduit à voir juste; car ces sortes de vérités, qu'on appelle en Espagne les sentences de Pedro Grullo, sont trop générales, trop communes, trop plates pour être prononcées sérieusement. Un homme qui dirait que le blanc n'est pas noir, ne m'apprendra jamais la peinture; et celui qui m'apprendra que le tout est plus grand qu'une partie, me donnera un fort petit cours de géométrie. Avançons donc plus nos pas, et disons que la politique est la science de faire le plus de bien possible aux hommes avec le moins de peine possible, selon les circonstances. C'est donc un problême *de maximis et minimis* à résou-

dre. La politique est une courbe (une parabole) à tirer. Les abscisses seront les biens, les ordonnées seront les maux. On trouvera le point où le moindre mal possible se rencontre avec le plus grand bien. Ce point résout le problême; et tels sont tous les problêmes humains : car tout est mêlé de bien et de mal. Vous voyez donc que tout problême politique est d'abord résolu par une équation indéfinie qui ne se trouve fixée que lorsque vous l'appliquez aux cas particuliers.

Vous demandez s'il est bon d'accorder une liberté entière à l'exportation des blés. Ce problême général n'est résolu que par une équation indéfinie. Vous demandez ensuite s'il faut accorder la libre exportation en France dans l'année 1773. Alors le problême est fixé, parce que vous fixez le pays et le temps; et la même équation, appliquée au cas fixé, pourra vous donner tantôt l'affirmative, tantôt la négative. La politique est donc la géométrie des courbes, la géométrie sublime des gouvernemens, comme la police en est la géométrie plane, simple, les six premiers livres d'Euclide. Sans doute un géomètre doit voir juste, mais cela va sans dire.

La politique n'est donc pas seulement une science d'éducation, mais généralement une science d'amélioration quelconque. On appelle également agriculteur celui qui cultive des plantes annuelles, des oignons, des laitues, qu'il plante et arrache lui-même au bout de trois mois; et celui qui soigne des chênes, des châtaigniers qu'il n'a pas plantés et qu'il ne verra pas mourir. Les cultures sont différentes : mais toutes les deux appartiennent à la science de l'agriculture.

Rejetez loin de vous et de la politique ces grands mots vides de sens de la force des empires, de leur chute, de leur élévation, etc. N'aimez pas les monstres de l'imagination et les êtres moraux. Il ne doit être question que du bonheur des êtres réels, des individus existans ou prévus. Nous et nos enfans; voilà tout : le reste est rêverie.

Je crois que des hommes peuvent faire du bien et du mal aux autres hommes. Les princes naîtront ou mourront, cela ne me fait rien et ne fait rien aux hommes. Il faut rendre ceux-ci heureux; s'ils ne sont pas heureux en France, il faut les faire déménager tous et les envoyer en Laponie; s'ils sont mal

là, envoyez-les au Kamtschatka. Il est vrai que la grandeur, la force d'un empire fait souvent le plus grand bonheur de son peuple, et que sa ruine entraîne le malheur des individus : mais cela n'est pas général. Les Florentins n'ont jamais été aussi heureux dans le beau temps de leur république, qu'ils le sont à présent, etc. Je crois donc qu'un homme peut hâter ou retarder, soit l'accroissement, soit la ruine d'un état, le sien ou celui de son voisin ; mais il ne doit s'occuper que du bonheur des hommes. Le moyen de causer ce bonheur, je l'ai déjà dit, est toujours celui de calculer les biens et les maux, et trouver le point du milieu. En calculant les biens ou les maux, il faut calculer le présent ou l'avenir sûr ou fort possible. L'incertain est cet infiniment petit qu'on méprise dans le calcul. A présent, donnez vos problêmes : je tâcherai de les résoudre. En avez-vous assez pour ce soir? Adieu.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 13 novembre 1773.

Pour le coup, ma belle dame, vous avez raison ; je ne me fais point d'idée de votre état

actuel; et vous qui avez tant d'esprit, de pénétration, de lumières, vous ne songez pas que j'ai été obligé de faire teindre et vernir le balcon de mon cabinet, et que cette odeur d'huile et de vernis depuis huit jours m'empoisonne, me tue, me rend incapable de travailler, d'écrire, de penser : cela est bien pire que les cris des petits enfans.

Mon frère se porte moins mal. Il vivra; mais il vivra perclus de la moitié de ses membres. Cela fait, pour sa famille et pour moi, un malheur plus grand que s'il était mort. Mon embarras est extrême : le mieux est de ne rien prévoir. Ainsi ferai-je.

Voici la lettre que m'écrivit M. Capperonnier, et ma réponse. Vous trouverez une différence énorme entre ce qu'il dit de César Borgia et ce que je dis, moi. Mais, en vérité, aurais-je pris la peine de le consulter pour apprendre de lui les choses les plus communes et les plus triviales qu'on trouve dans tous les mauvais livres et les mauvais dictionnaires; il m'a un peu piqué. Si l'époque de la naissance de César Borgia était une chose aisée à trouver ou à combiner, je n'aurais pas eu recours à lui. Si le duc de Gandia, qu'il fit

assassiner, eût été son aîné, comme tout le monde le croit; pendant qu'au fait il était son cadet; si mille autres circonstances, regardant sa famille, n'eussent pas été confondues, embrouillées par les historiens même les plus fameux; je n'aurais pas frappé à la porte de M. Capperonnier. Persuadez-le donc que, lorsque je l'interroge, c'est pour cause; et que lorsqu'il me répond, il faut qu'il prenne garde à ce qu'il dit, sans quoi je l'interrogerai de nouveau.

Pignatelli est parti le 7 de ce mois. Il sera à Paris, à ce qu'il croit, avant la fin de l'année.

J'ai entrevu un édit du roi de Sardaigne sur la disette que son pays souffre, rapporté dans une gazette. En général tous les pays de l'Europe sur lesquels la disette s'est fait sentir depuis neuf ans, c'est-à-dire depuis le commencement des troubles de la Pologne, qui en sont l'unique cause; tous ont produit des édits, et ces édits sont tels qu'on les aurait faits il y a trois siècles, preuve que les ouvrages des économistes n'ont éclairé ni persuadé aucun gouvernement. J'en suis fâché pour eux et pour les gouvernemens; car il y aurait eu quelques progrès à faire dans l'ad-

ministration des blés depuis trois siècles; mais les économistes n'ont su l'enseigner, et les gouvernemens n'ont pu l'apprendre. Voici ce qu'il fallait enseigner et prêcher : 1° Que la connaissance exacte du produit des blés du royaume dans chaque année, quand même on pourrait l'avoir, ne sert à rien, ne mène à rien et n'avance de rien; 2° Que la défense absolue de l'exportation est impraticable, et moins avantageuse qu'une forte imposition sur la sortie; 3° Qu'il ne faut jamais fixer le prix des blés. Tous les édits que j'ai vus, et celui de Turin surtout, tombent dans ces trois fautes grossières. On veut savoir la récolte : bêtise. On fixe le prix : sottise. On défend la sortie : pauvreté. Le remède préservatif des famines a été dit dans mes dialogues à ceux qui les ont lus jusqu'au bout : deux impôts, l'un sur la sortie, l'autre sur l'entrée. Le remède à la famine actuelle; il n'y en a qu'un. Il faut que le gouvernement se persuade que c'est un malheur aussi grand qu'une guerre; un malheur digne de ses soins : et comme pour une guerre on prodigue des millions et des milliards, il faut en prodiguer contre la famine, s'endetter, acheter partout

à tout prix, vendre à perte, tuer le monopole, terrasser les commerçans. Il faut que l'exportation soit toujours abandonnée aux négocians et qu'elle leur soit toujours lucrative. Il ne faut pas tolérer que l'importation leur soit jamais profitable; et il faut toujours que l'état la fasse. Bon soir; à huitaine.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 18 décembre 1773.

Je vous ai fort négligée depuis quelque temps, ma belle dame, et je crains que vous n'en soyez plus inquiète qu'il ne le faudrait; car je me porte bien. Mon frère va beaucoup mieux; et vivra encore quelque temps. L'idée de l'éloignement d'un malheur, égale celle d'un malheur évité à jamais. Tout est optique dans notre tête; nous ne sommes pas faits pour la vérité, et la vérité ne nous fait rien. L'illusion optique est la seule qu'il faut chercher. Si je voulais donc vous dire la véritable cause de mon silence, j'aurais de la peine à la trouver; pourtant je crois que la voici: D'abord vos lettres ne m'ont point électrisé. La perruque de M. d'Argental et le mariage de

la duchesse de Chaulnes sont deux espèces de poils qui ne s'électrisent point et n'électrisent point. Ensuite je suis tout occupé de réimprimer mon ancien ouvrage sur la monnaie, écrit en italien, dont l'édition est tout-à-fait épuisée : je voulais y ajouter quelque chose; mais plus je vieillis, plus je trouve qu'il y a toujours à retrancher dans les ouvrages, jamais à ajouter. Ce n'est pas pourtant là le compte des libraires. Ils souhaitent des éditions plus complètes, et les sots (car il n'y a que les sots qui achètent force livres) les souhaitent aussi. Je dois donc faire une édition plus complète de mon ouvrage. On y demande des notes; j'en ferai. Mais qu'y mettre? Pourriez-vous m'aider ou me faire aider à trouver ce que je dois ajouter pour plaire à un ouvrage que peut-être vous connaissez : car j'en ai parsemé plusieurs exemplaires dans Paris. Vous répondrez que vous n'entendez pas l'italien, et encore moins la monnaie de mon pays; mais qu'est-ce que cela fait? ne fait-on pas des notes sans entendre le texte? Horace, Aristote, etc., n'ont-ils pas eu une infinité de commentateurs? Aidez-moi donc : car je me casse la tête à

me commenter, et je trouve toujours que j'ai dit dans le texte ce que je voudrais dire dans mes notes.

A ce propos je vous dirai qu'un certain président, dont j'ai oublié le nom, mais que vous reconnaîtrez à ce signalement (sa femme passait pour une femme d'esprit : car elle eut le bon esprit de s'attacher à M. Trudaine le père, homme assez important), ce président fit un livre de recherches sur la valeur des monnaies relativement aux denrées dans les différens siècles (1). Ce livre est rare ; mais je voudrais l'avoir. Tâchez de me l'acquérir, et envoyez-le-moi avec les chemises. Voilà donc une occupation qui me distrait à présent, sans m'amuser. Elle m'occupera assez ; car il faudra que je fasse toutes les corrections ; personne ne m'aide ici dans mes études. Voilà un grand mal pour ceux qui voudraient que j'enfantasse tous les jours quelque chose de nouveau, si j'avais des accoucheurs.

Vous êtes à la veille de revoir les voyageurs ;

(1) Voyez ci-devant, tome I, page 221. M. Dupré de Saint-Maur avait été pendant long-temps président-trésorier de France au bureau des finances de Paris ; sa femme était une demoiselle Marie-Marthe Alléon.

embrassez-les donc de ma part. Pignatelli était à Parme le 5 décembre; il vous aura vue avant la réception de cette lettre. Embrassez-le aussi.

Portez-vous bien. Que puis-je vous dire de nouveau ? La mort d'un de nos ministres d'état ne vous est pas plus importante que la perruque de d'Argental. Donnez-moi quelques nouvelles de nos amis. Le baron, la baronne, Schomberg, etc., que font-ils?

A LA MÊME.

La nouvelle année 1774.

Je commençais, ma belle dame, à être fort inquiet sur votre compte, ne recevant plus de lettres depuis trois semaines; enfin il m'en est arrivé deux ensemble, et j'y ai vu que votre santé va bien; les postes vont mal. Les malheurs que vous souffrez à présent sont vraiment des malheurs domestiques; car *domus* signifie la maison, comme vous sauriez si vous saviez le latin. Vous êtes en outre *kiragra*: ceci est grec et cependant n'est pas bien fin. Vous avez donc mal à une main, et c'est la gauche; ce mal passera, même en dépit d'Helvétius qui, avec son humeur

sombre et chagrine, traînant son ennui à la campagne, se vengeait sur le genre humain de ce qu'il n'y avait pas de demoiselles à Voré. Vous me faites l'analyse de son livre; de quel livre parlez-vous? Croyez-vous que je sache qu'il a paru un nouveau livre sous son nom? je n'en sais pas le premier mot; ainsi je n'entends rien à tout votre article. Vous y parlez des chutes des empires. Qu'est-ce que cela veut dire? Les empires ne sont ni en haut ni en bas, et ne tombent pas. Ils changent de physionomie : mais on parle chutes et ruines, et ces mots font tout le jeu de l'illusion et des erreurs. Si on disait les phases des empires, on dirait plus juste. La race humaine est perpétuelle comme la lune; mais elle nous présente tantôt une face, tantôt une autre, parce que nous ne sommes pas toujours bien placés pour la voir dans son plein. Il y a des empires qui ne sont jolis que dans leur décadence, comme l'empire français; il y en a qui ne seront bons que dans leur pourriture, comme l'empire turc; il y en a qui ne brillent que dans leur premier quartier, comme l'empire jésuitique : le seul qui n'a été beau que dans son plein, a été

l'empire papal. Voilà tout ce que j'en sais, et je n'en sais pas beaucoup.

Votre monstre de Bellérophon, grondé de la bonne manière, m'a fait rire aux larmes. Votre histoire a été impayable pour égayer un peu ce pauvre baron de Breteuil. Vous savez l'horrible catastrophe de M. de Matignon : elle fait frémir ; les Napolitains même en ont pleuré.

Vous aurez vu à cette heure Pignatelli ; il vous aura parlé de moi, et vous l'aurez bien questionné, je parie.

Ne vous étonnez pas si vous voyez passer quelques semaines de moi sans lettres ; vous en savez la cause d'avance : je veux me réimprimer. Aimez-moi ; portez-vous bien ; et si les philosophes du Nord sont arrivés, embrassez-les. Allez exprès souhaiter la bonne année de ma part au baron et à la baronne. Adieu.

A la même.

Naples, le 22 janvier 1774.

Tout de bon, ma belle dame, je commence à être inquiet sur votre compte ; il y a deux ou trois ordinaires que je ne reçois point

de lettres de vous; que vous est-il donc arrivé? Pour moi, vous savez que je me porte toujours bien, et qu'il est impossible que je sois malade n'ayant jamais pris de médecines ni de médecins. Je pourrais bien mourir; mais ma mort retentirait en Europe; ainsi mon silence ne doit jamais vous inquiéter: le vôtre est terrible autant que pénible pour moi.

Vous saurez que Caracciolo a perdu sa belle-sœur. Je crois donc que sans faute il fera le voyage de Naples, et vous pourrez le prier de m'apporter la toile de coton et les mouchoirs. Mandez-en-moi le prix; et s'il veut vous le payer, je le rembourserai.

J'attends toujours avec impatience les recherches sur la vie du duc de Valentinois.

Aimez-moi; écrivez moi; adieu.

Je crois n'avoir pas répondu à votre n° 55 du 20 décembre. L'article de Buffon prouve qu'il n'aime pas les économistes. Mais s'il avait lu et goûté mes dialogues, les objections à la liberté absolue n'auraient pas dû lui paraître nouvelles tout-à-fait. Au fait, tout être qui fait une profonde révérence à quelqu'un, tourne le dos à quelqu'autre. Cela est dans l'ordre. Je n'entends rien au titre de l'ouvrage

anglais, traduit par Suard : *Observations sur les commencemens de la société.* Toute société a commencé et commence par l'accouplement du mâle avec la femelle. Est-ce que Suard a fait des observations sur cela (1)?

Je ne me souviens pas du tout de ce que je vous ai dit à propos de blés, que vous aurez cru digne des têtes couronnées; mais je vais vous dire le secret de l'église et de l'état. Le voici :

Tout pays qui établira et soutiendra la liberté indéfinie des blés, sera bouleversé; sa forme deviendra entièrement républicaine, démocratique, et la classe des paysans deviendra la première et la plus puissante. Nous qui ne bêchons pas la terre, nous serions donc bien fous de la laisser établir pour devenir les derniers : *Hæc est lex et prophetæ.* Adieu.

(1) Feu M. Suard a publié : Observations sur les commencemens de la société, par J. Millar, professeur en droit à l'université de Glascow; traduit de l'anglais d'après la seconde édition. *Amsterdam* et *Paris. Pissot*, 1773, in-12. Il y a des exemplaires de cette traduction dont le titre est plus conforme à celui de l'original anglais. Il est ainsi conçu : Observations sur la distinction des rangs dans la société, par..... etc. (*Note des Éditeurs.*)

A LA MÊME.

Naples, le 29 janvier 1774.

Vous allez donc, ma belle dame, occuper l'appartement de mon ami Sersale, dont je suis toujours inconsolable; jouissez-y au moins d'une plus longue vie et d'une meilleure santé.

Les révoltes de Russie ne me paraissaient pas dignes d'obliger notre ami le philosophe à s'en sauver à toutes jambes. S'il y était obligé, il s'en tirerait très-mal; il y mettrait de la philosophie, qui est la chose du monde la plus déplacée dans une bagarre, témoin Archimède. Mais notre ami Grimm où est-il? a-t-il remisé sa princesse à Darmstadt?

Je serai fort laconique ce soir. Je vais au bal de l'Opéra. Sachez qu'en 1748, Naples vit, pour la première et dernière fois, le spectacle d'un bal public. Les prêtres, les Ostrogoths, les soutiens de la barbarie nationale, sentirent les effets terribles d'un bal libre, payé, catholique, c'est-à-dire universel. Ils s'y opposèrent avec une force in-

croyable et les firent défendre à jamais. Il en a coûté des peines immenses pour les rétablir. J'y ai eu plus de part qu'on ne s'imagine. Enfin, le hasard heureux que le roi passe le carnaval ici, et d'autres circonstances favorables, ont fait réussir une chose qu'on croyait désespérée. J'en espère un grand bien pour ma patrie : la galanterie est la pierre ponce qui polit les nations. Je vous écris donc masqué ; une *baüta* vénitienne est tout mon accoutrement. Il y avait vingt-deux ans que mon visage n'avait été caché ; car à Paris, je n'ai jamais été au bal ; je n'y ai mené personne. Je n'ai pas besoin de pierre ponce ; je suis plus poli qu'un roué ne devrait être. En attendant, ces bals nous ont attiré cinquante-deux Anglais, et une trentaine d'étrangers d'autres nations. Nous avons débarqué le carnaval de Rome et celui de Venise. Nous gagnerons sur l'Europe une centaine de milliers d'écus, en peu de jours. Milord Clive, seul, pourrait les dépenser, en achetant de mauvaises copies de tableaux pour des originaux. Il est ici ; il en achète, et il est persuadé que les diamans donnent le goût des arts. Cela est vrai jusqu'à un cer-

tain point : car il est vrai aussi que *stultitiam patiuntur opes.*

Militerni m'a donné la médaille de M. de Sartine, en plâtre ; elle s'est froissée en chemin. N'y en a-t-il pas en écaille, faisant le couvercle d'une boîte ? S'il y a des boîtes à la Sartine, achetez-en-moi une de peu de prix, mais avec son portrait. C'est tout ce que je désire avoir. Aimez-moi ; portez-vous bien. Je n'écris pas à Châtellux ; j'écrirai à Pignatelli. Mardi vous baptiserez notre princesse Louise. Vous nous serez bien plus parens qu'amis. Mais c'est toujours quelque chose que de vous escamoter de beaux présens. Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 15 février 1774.

Je suis persuadé que Caracciolo viendra sans faute à Naples ; et je crois aussi qu'il viendra par l'Allemagne et par Vienne. Il en avait le projet, et c'est son plus court, puisque c'est son plus agréable chemin. J'ai du la peine à croire qu'il veuille embarquer dans sa malle, et promener, par le monde, une

pacotille; mais il est probable qu'il enverra quelques caisses ou quelques malles par mer; et, dans ce cas-là, vous pourriez le prier, et il ne me refuserait pas; car cela ne lui causerait aucun embarras, et lui coûterait en raison de treize livres le quintal, c'est-à-dire rien pour un ami. Voyons donc si cela est faisable; après nous prendrons des partis en désespérés, comme celui de Gênes, que vous me proposez. Je ne suis point pressé de recevoir la toile de coton et les mouchoirs, avant l'automne prochain. Ils ne sont point défendus à Naples, et la douane n'est pas considérable; mais elle est embarrassante et tracassière comme tout l'est ici.

Je connais votre maison de la rue Gaillon. N'en craignez rien : on vit plus long-temps lorsqu'on est à l'abri de la ventilation. Le monde, les médecins croient le contraire; mais l'expérience prouve qu'ils se trompent. La rechute de Mora commence à me faire désespérer sur son compte. L'air de Madrid est trop ventilé, et les poumons ne le soutiennent pas.

Le voyage d'Italie, après celui de Pétersbourg, vous assomme, vous désole; cepen-

dant, je ne pourrais m'empêcher de m'en réjouir infiniment, s'il avait lieu : c'est ce que je ne crois pas. Au reste je ne trouve pas fou d'avoir résolu d'hiverner à Pétersbourg, plutôt que de voyager dans une si rude saison. Ce voyage me paraît si terrible! Et puis il est ridicule de faire de très-longs voyages et des séjours très-courts. Schomberg m'adore, je le sais. Je l'aime et je l'admire, et si c'était à moi, je l'enleverais à la France, pour avoir enfin quelque chose de vraiment militaire ici.

L'affliction de madame de Matignon, en effet, a été extrême : tout vient du défaut d'éducation ; si on lui avaitappris qu'un mari n'est qu'un homme, elle verrait que l'espèce entière lui reste, en perdant un individu. M. de Matignon a été infiniment pleuré, sans être regretté, car on voyait qu'il n'aurait jamais été bon à rien qu'à être un bon vivant.

Bianchi m'est inconnu ; il n'a rien donné au public ici. Piccini vient de donner à notre grand théâtre un opéra qui a surpassé tout ce qu'on avait entendu de bonne musique jusqu'ici. L'Orphée de Gluck, qu'on a donné en même temps à la cour, en a été furieu-

sement éclipsé. Comme je sais que le prince Pignatelli aura la copie entière de l'opéra de Piccini, je suis persuadé que vous l'entendrez. Entendez-le pourtant avec tous les accompagnemens.

Ce que vous me mandez de l'amitié ancienne de Carlin avec le pape m'a fait rêver; et il me vient une idée sublime dans la tête, qu'il faut absolument que vous communiquiez à Marmontel de ma part, pour tâcher de l'électriser. On pourrait, ce me semble, bâtir dessus le plus beau de tous les romans épistolaires et le plus sublime. On commencera par supposer que ces deux compagnons d'école, Carlin et Ganganelli, s'étant liés de la plus étroite amitié dans leur jeunesse, se sont promis de s'écrire au moins une fois tous les deux ans, et de se rendre compte de leur état. Ils tiennent leur parole, et s'écrivent des lettres pleines d'âme, de vérité, d'effusion de cœur, sans sarcasmes, sans mauvaises plaisanteries. Ces lettres présenteraient donc le contraste singulier de deux hommes dont l'un a été toujours malheureux, et qui parce qu'il était malheureux, est devenu pape; tandis que l'autre toujours heureux, est resté toujours Arlequin.

Le plus plaisant serait qu'Arlequin offrirait toujours de l'argent à Ganganelli, qui serait un pauvre moine, ensuite un pauvre cardinal, enfin pape pas trop à son aise. Arlequin lui offrirait son crédit à la cour pour la restitution d'Avignon, et le pape l'en remercierait. Ma tête est déjà si enflammée de cet ouvrage, que je le ferais ou le dicterais en quinze jours si j'en avais la force. Je m'attacherais à la plus étroite vérité ou vraisemblance, sans aucun épisode romanesque; et je convaincrais le monde qu'Arlequin a été le plus heureux des hommes, et Ganganelli le plus malheureux. Une trentaine de lettres et autant de réponses feraient tout l'ouvrage. Beaucoup de génie et point d'esprit en feraient un chef-d'œuvre. Bon soir. Adieu. Aimez-moi.

A LA MÊME.

Naples, le 5 mars 1774.

Que voulez-vous que je vous mande, ma belle dame? Mon frère est à l'agonie; j'attends la nouvelle de sa mort demain. N'ai-

je pas tout dit ? Qu'il est affreux d'avoir une famille !

Un homme ici déclamait l'autre jour contre le mariage, et disait : voyez ce que c'est que le mariage : songez que le bon Dieu a été obligé d'en ôter le péché mortel. Il a donc mis en équilibre dans la balance l'enfer et le mariage ; encore l'enfer a paru plus léger !

J'ai reçu vos deux numéros dans cette semaine, le 58 et le 59. Le premier m'envoie la réponse de M. de Foncemagne. Quoique sa feuille me soit parfaitement inutile, elle a servi à me prouver l'état actuel des savans de Paris et leur pitoyable imbécillité. Ce monsieur n'a fait que copier l'article de Moréri ; comme si l'on n'avait pas ici un dictionnaire aussi commun, avec toutes les absurdités, les bêtises, les fautes qui y sont ; et il en est pâmé de plaisir ! Cependant voilà ce qu'il y a aujourd'hui de mieux en France en fait de littérature : je m'en doutais ; je suis bien aise de m'en être assuré. Je regrette les livres qui sont à la bibliothèque du roi ; mais pas les hommes qui sont à Paris. Ah ! si j'y pouvais fouiller !

Mes chemises de coton, en arrivant avant l'hiver, arriveront toujours à temps. Je serais curieux de savoir si d'Alembert a reçu une réponse de moi à la lettre qu'il m'écrivit en me recommandant M. de la Borde.

Je passe au numéro suivant. La maladie de notre prince Pignatelli m'a effrayé beaucoup : elle a troublé les plaisirs que me causaient les délicieux détails des facéties Parisiennes. Celle du comte de Lauraguais est charmante tout-à-fait, et de très-bon ton à mon avis (1).

Linguet et Laharpe m'ont affligé au lieu de m'égayer; lorsqu'on voit des gens d'esprit et même de génie dans leurs écrits, méprisables ou ridicules dans leur conduite, on juge que l'esprit n'est pas le miroir de l'âme; et que les sentimens que l'on couche par écrit sont l'effet d'un écho, et non pas une production des pensées; cela fâche beaucoup. Nous sommes dans un siècle où il y a plus de per-

(1) Voyez le Mémoire pour moi, par moi, Louis de Brancas, comte de Lauraguais. *Londres*, 1773, in-8°. Il est question dans ce Mémoire d'une dispute particulière qui n'est rien moins qu'édifiante. Voyez la Correspondance de Grimm, 2e partie, tome 2, page 443. (*Note des Éditeurs.*)

roquets qu'on ne s'imagine : il y a déjà tant de belles choses écrites, qu'un homme qui n'aurait pas une lecture immense et une mémoire prodigieuse, ne saurait s'apercevoir d'où viennent les choses qu'il entend; c'est ce qui nous arrive avec Laharpe : c'est un perroquet, n'en doutez pas; mais sa mémoire est si bonne, et la nôtre si mauvaise, qu'il nous est impossible de nous apercevoir d'où il tire ces sons qui nous paraissent des productions de son esprit et même de son génie. D'ailleurs il est en tout sens très-ridicule; je lui suis redevable de m'avoir fait passer le plaisir d'avoir de l'esprit.

Aimez-moi toujours. Plaignez-moi à présent; soyez sûre que je me donne du courage et que je me fais une raison : faites vous-en une sur la Russie et les folies des voyageurs. Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 12 mars 1774.

Ma belle dame, hier au matin, avant midi, mon frère est mort : n'en ai-je pas assez dit pour ce soir? Si vous trouvez que c'est

peu, j'ajouterai qu'il y a trois jours que j'ai appris la nouvelle de la mort de mon oncle. Il était vieux; mais, comme il laisse une famille nombreuse et pauvre, sa mort a été fâcheuse.

Cependant votre lettre est charmante : vous y paraissez contente de la journée passée chez le baron et chez mademoiselle de Lespinasse. Votre bonheur a pensé m'égayer; je répondrai donc quelque chose. D'abord je suis ravi du rétablissement du prince Pignatelli. M. Capperonnier ne connaît pas mon livre sur les monnaies? Il est pourtant à la bibliothèque du roi : serait-il comme le curé de S.-Sulpice qui connaissait mieux ses vaches que ses brebis? Pourquoi ne répond-il pas à ma question? *Y a-t-il quelque ouvrage imprimé ou manuscrit qui marque l'année précise de la naissance de César Borgia?* Voilà la question.

M. de Pezay m'accorde donc de l'esprit; j'admire sa clémence. Si je lui accordais le sens commun, je serais bien plus généreux que lui; mais je n'aime pas à être taxé de prodigalité.

Dieu me garde de songer à détruire votre

château en Espagne; au contraire je vais y ajouter un entre-sol, ou, si vous voulez, un parapet. La mort de mon frère m'approche de Paris; voici comment : il laisse trois filles; je les marierai, et, pour les mieux marier, je vais faire croire à leurs époux que je serai un jour un grand personnage. Lorsque la chose sera faite, et les mariages consommés, ils seront bien attrapés. Je quitterai tout; et, comme rien ne m'attache plus ici, je m'en retournerai à Paris. Ils se donneront à tous les diables; mais il n'y aura plus de remède. A l'occasion de la vente des livres de mon frère, je vendrai aussi les miens, et ce sera autant de débarrassé. Attendez-moi donc sous l'orme ou au Carrousel, et tâchez que *les échopes* soient bien fournies de belles et bonnes marchandises.

Aimez-moi, plaignez-moi, et croyez-moi votre très-humble et obéissant serviteur.

A LA MÊME.

Naples, le 2 avril 1774.

Il n'est pas question d'arlequins ni de papes. Je vous dirai, en vous montrant le cercueil de

mon frère, comme ce prédicateur en montrant son crucifix : *Voilà le véritable arlequin.*

Parlons de la commission. Puisqu'il n'y a pas à compter sur Caracciolo, et que le chevalier de Magallon m'offre de me le faire parvenir jusqu'à Marseille sans frais, j'accepte l'offre : car, au fond, j'aurais bien trouvé ici des toiles de coton ; mais une spéculation commerciale me faisait voir que j'aurais gagné en achetant à Paris, pourvu, toutefois, que j'eusse pu épargner le transport et les droits; ainsi, si l'on peut envoyer la toile de coton à Marseille *sans frais ni droits,* à la bonne heure. Pour les mouchoirs, s'ils ne sont pas encore achetés, ou si vous pouvez résilier le contrat, je vous conjure de ne pas les envoyer : j'en trouverai ici, et ce sera autant d'embarras de moins. Pour la toile, donc, envoyez-la au plus vite au consul d'Espagne à Marseille, en le chargeant de la donner à quelque officier des frégates du roi de Naples, qui y vont aller pour conduire le prince de Roffadali, ministre en Danemarck; il n'y a pas de temps à perdre. Pour les livres, vous ferez ce que bon vous semblera ; ceux-là ne

m'embarrassent guère, n'étant pas sujets à la douane. Je ne me soucie pas des mémoires de Beaumarchais, ignorant tout-à-fait la question.

Je suis bien fâché de votre rhume.

Le duc de Saxe-Gotha m'a envoyé la médaille en or, gravée d'après mon dessin, accompagnée d'une lettre incroyable. Il m'a pénétré de reconnaissance à un point que je ne saurais vous l'exprimer.

Songez que c'est Pâques demain, et qu'on la souhaite ici tout comme la nouvelle année.

Je n'ai pas le temps de vous écrire un mot de plus; il faut sortir. Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 23 avril 1774.

Je suis toujours, ma belle dame, plus abruti que jamais par mes ennuyeuses circonstances. Mon frère a laissé son bien abîmé de dettes et de désordres; et j'ai trois nièces à marier; je ne m'occupe donc que de procès, quittances, recettes, etc.; puis j'aurai des contrats de mariage, et me voilà bien amusé pour long-temps. Cependant si je vis et si

d'autres meurent, je reparaîtrai à Paris, n'en doutez pas.

Je crois vous avoir mandé que le duc de Saxe-Gotha m'envoya la médaille de feu son père, en or, accompagnée d'une lettre charmante et incroyablement obligeante. Il a reçu une réponse de moi fort drôle : si j'avais un copiste français, je vous enverrais l'une et l'autre ; peut-être il la montrera à Grimm à son retour.

Vous ne me parlez ni du départ de Caracciolo ni de la santé de Pignatelli. Les frégates du roi qui vont à Marseille partent aujourd'hui. Dieu fasse que ma toile de coton arrive avant leur retour de Marseille à Naples, pour qu'elles puissent s'en charger.

Je connaissais l'épigramme du marquis de Pézay ; M. de Breteuil me l'avait montrée.

Votre querelle avec milord Stormont me paraît aisée à apaiser. Du mérite d'un homme, il n'y a que son siècle qui ait droit d'en juger ; mais un siècle a droit de juger d'un autre siècle. Si Voltaire a jugé l'homme Corneille, il est absurdement envieux ; s'il a jugé le siècle de Corneille, et le degré de l'art dramatique d'alors, il le peut, et notre siècle a droit d'exa-

miner le goût des siècles précédens. Je n'ai jamais lu les notes de Voltaire sur Corneille, ni voulu les lire, malgré qu'elles me crevassent les yeux sur toutes les cheminées de Paris, lorsqu'elles parurent; mais il m'a fallu ouvrir le livre deux ou trois fois, au moins par distraction; et toutes les fois, je l'ai jeté avec indignation, parce que je suis tombé sur des notes grammaticales qui m'apprenaient qu'un mot ou une phrase de Corneille n'étaient pas en bon français : ceci m'a paru aussi absurde que si l'on m'apprenait que Cicéron et Virgile, quoique Italiens, n'écrivirent pas en aussi bon italien que Boccace et l'Arioste. Quelle impertinence! Tous les siècles et tous les pays ont leur langue vivante, et toutes sont également bonnes. Chacun écrit la sienne : nous ne savons rien de ce qui arrivera à la langue française, lorsqu'elle sera morte; mais il se pourrait bien faire que la postérité s'avisât d'écrire en français sur le style de Montaigne et de Corneille, et pas sur celui de Voltaire. Il n'y aurait rien d'étrange en cela; on écrit le latin sur le style de Plaute, de Térence, de Lucrèce, et pas sur celui de Prudentius, Sidonius Apollinaris, etc., etc.;

quoique, sans contredit, les Romains fussent infiniment plus éclairés au quatrième siècle sur les sciences, l'astronomie, la géométrie, la médecine, la littérature, etc., qu'ils ne l'étaient du temps de Lucrèce et de Térence. Ceci est une affaire de goût, et nous ne pouvons rien prévoir des goûts de la postérité, si pourtant nous devons avoir une postérité, et qu'un déluge universel ne s'en mêle. Bon soir; aimez-moi, détaillez-moi plus de nouvelles.

A LA MÊME.

Naples, le 14 mai 1774.

COMME on voit bien, ma belle dame, que la nouvelle maison, rue S.-Nicaise, vous égaie, vous anime et vous donne des idées couleur de rose! Vous employez votre lettre, au lieu de me donner des nouvelles de Caracciolo, de Pignatelli, du baron et de tous mes amis, à m'inviter à des choses impossibles ou à peu près. Vous ne concevez donc pas l'horreur de ma situation? Je suis tout abruti; je n'ai plus de frère, plus d'amis, plus de patrie, plus de maîtresses, plus de plaisirs; je n'ai que de l'argent assez pour payer votre lettre de change

lorsqu'elle arrivera. Quel arlequin, quel pape attendez-vous de moi? Cependant si vous voulez absolument ce roman original et parfait, et tel qu'il est dans ma tête, donnez-vous la peine de lier connaissance avec Carlin, et prenez de lui les époques justes et très-exactes des événemens de sa vie, la date de sa naissance, ses premières études, son arrivée en France, son entrée à la comédie, son mariage, la naissance de ses enfans (ceci doit être très-exact et dans le dernier détail) : ses disputes avec ses camarades, avec les gentilshommes de la chambre, etc. Il en faudrait savoir autant et avec autant de précision du père Ganganelli. C'est avec ces matériaux qu'il faut bâtir; sans cela rien n'aura l'air original : point de bonne plaisanterie, point de bon ton. Faites donc cela de votre côté, et puis laissez-moi faire; et Dieu sait ce qu'il en arrivera.

Piccini nous quittera sans faute pour venir vous trouver. Il est digne d'être connu personnellement de vous. Sa femme chante très-joliment. On me dit que M. de Laborde, à son retour d'Italie, ayant beaucoup parlé de lui à madame la comtesse Dubarri, c'est elle

qui l'a engagé à passer en France, à des conditions fort lucratives pour lui, et il s'y est déterminé. Tout le monde est fort fâché ici de son départ; mais personne ne lui a offert dix sous pour rester. Ah! si j'en pouvais faire autant; mais mes nièces, mes chiennes de nièces, me lient à ce cruel poteau, et ma chambre, rue S.-Nicaise, reste vide; quel dommage!

Je suis arrivé enfin à posséder un chat angora; il m'est arrivé de Marseille avant-hier. S'il vit, s'il ne m'est pas volé, j'aurai trois amis à Naples (car je possédais déjà deux chats), même après le départ en entier de la colonie française que M. de Breteuil amena ici, et qui s'est fondue et a dépéri presque aussi malheureusement que celle de Cayenne.

Aimez-moi; engagez Pignatelli à m'écrire enfin quelquefois; donnez de mes nouvelles au baron, et donnez-en-moi des leurs.

L'ouvrage *de l'Homme* est-il véritablement de feu Helvétius? cela peut se dire. S'il est d'un auteur vivant, il en faut taire le nom en écrivant. Je n'ai pas vu cet ouvrage, et je ne vois plus aucun livre; je vendrai même les miens pour être plus à la légère.

Bon soir; soyez plus longue dans vos lettres.

A LA MÊME.

Lettre gratuite aux ingrats.

Naples, le 28 mai 1774.

Eh bien ! ma belle dame, y pensez-vous ? voilà deux semaines que vous ne m'écrivez pas ; et dans quels momens, grand Dieu ! lorsque j'ai le plus de curiosité des événemens de la France. Qu'avez-vous donc ? la rue S.-Nicaise vous occupe-t-elle si fort ? A la bonne-heure si j'y étais, lesescloppes ou échoppes me donneraient des distractions ; mais vous ? Enfin ; ma belle dame, ne soyez pas cruelle ni politique avec moi dans ce moment de curiosité importante. Tenez, je ne vous engagerai pas à des indiscrétions ; laissez-moi-là tout ce qui arrivera ou n'arrivera pas aux ministres en place, aux parlemens, aux princes du sang. Tout cela ne m'intéresse guère. Laissez de même les finances, la guerre, la politique. Dites-moi ce qui arrivera aux gens de lettres : cela me touche de bien près. Le règne de Louis XV sera le plus mémorable

à la postérité, qui ne nommera le siècle de Louis XIV que pour dire que sous Louis XV Voltaire en parlait. Au reste, c'est ce dernier qui a produit Montesquieu, Voltaire, Diderot, d'Alembert, Boulanger, Rouelle, la Chalotais et l'expulsion des jésuites. Lorsque l'on compare la cruauté de la persécution des jésuites contre Port-Royal à la douceur de la persécution des encyclopédistes, on voit la différence des règnes, des mœurs et du cœur des deux rois. Celui-là était un chercheur de renom, et prenait le bruit pour de la gloire; celui-ci était un honnête homme qui faisait le plus vilain des métiers (celui de roi) le plus à contre-cœur qu'il pouvait. On ne rencontrera de long-temps un règne pareil nulle part. Dites-moi donc si au moins le mouvement imprimé se soutiendra. Allons, parlez; ne me faites pas sécher sur pied d'impatience; vous n'en serez pas moins vite meublée, croyez-moi, si vous m'écrivez. Pour moi, je n'ai jamais rien de nouveau à vous mander. On a tué (1)

. . . .

(1) Phrase interrompue que l'auteur, dans d'autres lettres, cherche à compléter. (*Note des Éditeurs.*)

A LA MÊME.

Naples, le 4 juin 1774.

Votre lettre, ma belle dame, arrive bien à propos pour satisfaire mon appétit de nouvelles : ce n'est pas que je ne susse tout ce que vous m'avez mandé; mais j'aime à l'entendre de vous, qui voyez bien, et qui n'avez pas d'envie de me faire voir mal. Je suis enchanté de tout ce qu'on dit du nouveau roi. Permettez-moi pourtant d'être fâché de l'engouement des Français à son égard. Je vous connais, je sais combien il vous est aisé de vous dégoûter par un effet de l'excès des désirs et des espérances conçues : d'ailleurs plus j'y pense, plus je trouve la chose du monde la plus difficile de gouverner bien la France dans l'état où elle est. Vous êtes précisément dans l'état où Tite-Live peint les Romains qui ne pouvaient plus souffrir ni leurs maux ni les remèdes. Les vices ont pris racine, ont fait corps avec les mœurs. Détruisez les demoiselles, le luxe tombera, les arts voluptueux tomberont et la primauté de la France avec cela, qui fait le pivot de son commerce, de sa richesse, de sa con-

sidération même, sera perdue. Vous avez des vices énormes, il est vrai; mais ils sont tels que toute l'Europe voudrait les acquérir, et payer très-cher les leçons de ses maîtres. Les demoiselles bannies, on attaquera les philosophes : ils se tiennent ensemble; c'est un autre luxe; mais ils donnent à votre nation l'éclat actuel. Vous ne serez plus rien, si vous n'êtes plus les maîtres en fait de vices. Tel est l'état de l'Europe et le vôtre : c'est bien étrange; mais c'est très-vrai. Ne prévoyons donc rien; c'est le plus sûr et le moins triste de tous les partis à prendre. Tenons-nous aux faits; mandez-les-moi sans réflexions; c'est la même chose que de se taire, lorsqu'on mande les faits tout simples. Le retour de M. de Maurepas est d'un très-bon augure. Je suis enchanté de ce que vous me mandez relativement au philosophe tracassé par les gazetiers. Il fallait s'attendre à une médisance, car on a beau-mentir sur celui qui vient de loin. D'ailleurs les économistes n'étaient pas des gens à se taire sur son compte.

On me dit que Mora est à Paris : embrassez-le bien tendrement pour mon compte; pour le vôtre, faites ce qu'il vous convient. Vous

m'aviez mandé que Magallon envoyait ma pacotille de toile de coton au consul d'Espagne à Marseille : je lui avais écrit en conséquence. Le consul de Naples me mande que c'est à lui qu'on l'adresse. Voilà ma précaution perdue, et voilà l'effet des quiproquos. Ah ! qu'on a de peine dans ce monde pour avoir des chemises, même petites !

Vous ne voulez pas croire à mon abrutissement? eh bien! jugez-en par cette lettre. Si je ne suis pas abruti, au moins vous conviendrez que je suis bien triste : cependant je n'ai pas de mémoires de tapissiers devant moi. J'ai des nièces. Fi ! les vilains meubles! on y est bien durement assis. Bonjour, car il n'est pas nuit. Aimez-moi; payez le tapissier, si vous pouvez, et moquez-vous du reste. Adieu.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 18 juin 1774.

NE vous fâchez pas, ma belle dame, si je vous dis que votre nº 78 est sublime. Il est très-plat, me direz-vous : car il n'y a que de petites nouvelles de départs et d'arrivées. Eh bien! comptez-vous cela pour rien? Ce sont

des faits, et les faits sont toujours sublimes pour moi. Mais il n'y a pas de réflexions, ajouterez-vous. On en fera, madame, sur les faits, n'en doutez pas. Remplissez donc vos lettres de faits, et vous comblerez mes désirs. De mon côté j'en ferais autant, si nos faits pouvaient vous être connus. En voilà un pourtant à propos : Ce matin a appareillé la frégate française qui vous rend, à notre grand regret, M. de Breteuil et sa fille ; à midi nous l'avons perdue de vue. Il pourra vous arriver en même temps que ma lettre. Il n'y a pas d'exemple d'aucun Français qui ait été plus aimé, plus estimé, plus regretté des Napolitains. Il n'y a qu'un avis, une voix sur cela. Le roi, la reine et la nation entière le regrettent, et se trouvent désolés de son départ. Un seul homme n'en est pas fâché ; mais il n'est pas Napolitain. Si vous n'aviez pas S. Irenée et S. Remi, je soutiendrais que S. Breteuil a été le premier apôtre de la France, du moins à Naples. Son séjour sera remarquable par le changement de nos mœurs et de nos goûts. Sous son apostolat, nous avons acquis le goût des spectacles français et des ballets décens et sérieux. Aufresne et M. le Picque seront

remarquables dans l'histoire de la révolution des mœurs. Ils ont influé plus qu'on n'imagine sur le tout : ils ont fait plus connaître Voltaire et Diderot ; et ces messieurs feront connaître le reste.

Maurepas et Sartine sont les deux plus excellens choix qu'il y avait à faire en France. J'en suis si content, que vous ne sauriez l'imaginer. Arrangez la malheureuse affaire des parlemens, et vous aurez eu le plus brillant début. Si vous voulez m'en croire, conservez le nouveau système des parlemens, et faites-y rentrer les anciennes personnes. Le système nouveau est meilleur ; les personnes anciennes valaient mieux.

Je n'ose vous parler de Mora : il y a longtemps que je l'ai pleuré. Tout est destinée dans ce monde, et l'Espagne n'était pas digne d'avoir un M. de Mora ; peut-être cela dérangeait l'ordre entier des chutes des monarchies.

Embrassez de ma part le revenant de bien loin. S'il est rassasié des froides grandeurs hyperboréennes, ce sera tout ce qu'il aura rapporté de mieux de son voyage. A Paris les philosophes viennent en plein air ; à Stockholm,

à Pétersbourg, ils ne viennent que dans des serres chaudes; à Naples on les élève sous le fumier : c'est que le climat ne leur est pas favorable. Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 8 juillet 1774.

Il y a des vies, madame, qui tiennent à la destinée des empires. Lorsque Annibal apprit la défaite et la mort d'Asdrubal, son frère, qui valait mieux que lui, il ne pleura point; mais il dit : *Agnosco fatum Carthaginis. Je sais à présent quelle sera la destinée de Carthage*. J'en dis de même sur la mort de M. de Mora. Je sais à présent que l'Espagne doit rester barbare : tel est l'ordre des destinées. Ce que nous voyons dans le moment n'est qu'une fausse lueur de polissement; mais l'Espagne ne sera pas la France. S'il était dans l'ordre éternel qu'elle le devînt, Mora ne serait pas mort; il serait même ressuscité s'il l'eût fallu : telle est la force du destin. C'est peut-être cette même force qui empêchera que M. de Sartine ne succède à M. de Saint-Florentin, et que M. de Breteuil ait été dépassé

par M. de Vergennes. *Vous fûtes, Français*, et ne vous y trompez pas. Vous verrez, attendez, avec quelle adresse, quel enchaînement admirable le destin (cet être qui en sait bien long) escamotera au meilleur roi possible, au mieux intentionné, tous ses desseins, détournera toutes ses bonnes intentions, et fera tout ce qu'il voudra et que nous ne voudrions pas. Arrêtez-vous de grâce devant un rôtisseur; regardez un tournebroche; voyez-vous ce magot en haut qui paraît, avec une force et une application étonnante, s'employer à faire tourner la roue; eh bien! c'est là l'homme : le contrepoids caché est le destin, et le monde est un tournebroche. Nous croyons le faire aller, et c'est lui qui nous fait aller.

En attendant, le roi et les princes sont inoculés : c'est par le même principe. Le destin, en cela favorable à l'Europe, veut nous guérir de la petite vérole. Il croit que nous en avons assez de la grosse, et ne se trompe guère. Voyez par quels enchaînemens il s'y prend! La cour, qui a résisté le plus à la raison, n'a pu résister à la peur; et la flatterie va faire plus d'inoculations que

n'en aurait jamais fait le zèle de la préservation d'un monarque. O homme ! être bouffon, misérable, ridicule ! tu crois que la Condamine a prêché l'inoculation ; c'est bien l'inoculation qui a prêché la Condamine, et lui a donné la célébrité qu'il ne méritait peut-être pas.

Embrassez le revenant. Ah ! qu'il a beau mentir ! Je compte qu'à l'arrivée de cette lettre, il sera bien près de Paris, à moins qu'il ne reste à essuyer des larmes à Darmstadt.

Caracciolo est arrivé, et a été présenté, *Exceptus brevi osculo nulloque sermone, servientium turbæ immixtus est.* (Tacit. vie d'Agric.) Je l'ai vu ; il a ébauché son rapport sur tout ce que je voulais savoir de Paris. Je serais assez content, sans ce qu'il m'a dit de l'état du prince Pignatelli, qui m'a percé le cœur. Quelle autre espèce de disgrâce ! Je suis triste et rêveur, comme vous voyez. Bien des désagrémens valent autant qu'un malheur ; et c'est là mon état. Parmi mes désagrémens, j'ai celui que mon domestique François *Dutout* vient de me quitter, après quinze ans. Une nostalgie violente l'a rappelé

dans sa patrie (la Savoie), sans qu'on ait pu l'arrêter. Ce départ dérange mon économie domestique, et je suis plus embarrassé, de décider à qui je donnerai à battre mon chocolat, que le roi de France ne l'a été à donner les affaires étrangères; il ira peut-être à Paris. Vous le verrez; il vous donnera de mes nouvelles. Je vous le recommande, ainsi qu'à M. de Magallon, et à tous mes amis.

Cette semaine, je n'ai point de vos lettres. Pourquoi me délaissez-vous dans des momens où vos lettres me seraient plus chères et plus précieuses que jamais?

Je n'ai épargné ni le port de Paris à Marseille, ni celui de Marseille à Naples, pour ma toile de coton; je n'épargnerai pas non plus les droits; et peut-être elle sera saisie en contrebande. Oh! quel fruit de tant de mesures! Oh! destinée, maîtresse du monde!

A LA MÊME.

Naples, le 16 juillet 1774.

Ne vous ai-je pas mandé, ma belle dame, que je ne garde absolument aucun souvenir de tout ce que j'écris; comment voulez-vous

que je puisse vous expliquer les derniers mots d'une lettre, écrite il y a deux mois, où vous dites que je finis par ces mots : *On a tué?* Le diable m'emporte, si je me souviens d'avoir jamais écrit une chose pareille. Vous auriez dû me transcrire le paragraphe entier, depuis le commencement. Au reste, sûrement vous avez deviné mal, à force d'y mettre de l'esprit. Je gage que vous aurez mal lu mon écriture; car, assurément, je n'ai ni tué, ni voulu tuer jamais personne. Mandez-moi le développement de tout cela. J'en suis devenu bien curieux. Relisez bien, et, si vous ne m'entendez pas, transcrivez-moi l'article en entier.

La pacotille de toile de coton vient d'arriver; mais je ne l'ai pas encore fait débarquer, crainte de la voir saisie en contrebande. Jamais expédition ne fut plus malheureuse, et plus dispendieuse à travers les soins infinis qu'on y a mis.

Je paierai dom Perez. Merlin est-il tout-à-fait mort?

Il sera de M. de Sartine tout ce que la destinée voudra; je ne crains pour lui que le poison, s'il parvient à la sublime place.

Les moyens bas et lâches, dont on se sert pour lui barrer le chemin, me font avoir cette peur.

Si le nouveau roi est économe, il aura les trois quarts des vertus propres à la guérison de la France, et l'on verra la poule au pot. Mais je crains qu'on ne lui ait montré la lésine, et fait ignorer l'économie. J'apprends qu'il réforme des chiens courans, et je vois qu'il garde la Corse; il fallait réformer la Corse et garder les chiens. La Corse est la plus grosse folie faite par M. de Choiseul, et la plus fatale à la France. Attendez, vous verrez.

Caracciolo est déjà saoul d'avoir été à Naples, et il presse son retour. Qu'il sera content, s'il se revoit en route! Il ne se porte pas mieux de ses jambes, et je crois qu'il est persuadé que ses jambes n'acquièrent rien à Naples.

La seule bonne chose qu'ait dite cet ennuyeux M. Sterne, est lorsqu'il me dit : Il vaut mieux mourir à Paris que vivre à Naples.

J'ignorais le voyage du baron. Grimm se portera à merveille, dès qu'il sera à Leyde ou à Gotha.

Rien de nouveau ici ; mais l'attente de nouveautés devient plus forte de jour en jour.

Aimez-moi. Portez-vous bien. Adieu.

À LA MÊME.

Naples, le 23 juillet 1774.

VOTRE lettre, ma belle dame, finit par dire que j'ai besoin de toute mon indulgence pour vous pardonner. Vous êtes donc pythonisse, sibylle (pas vieille pourtant), Bohémienne ou autre chose pareille. Vous avez deviné que la pacotille des toiles et des mouchoirs était arrivée ; que j'étais dans une colère épouvantable, dans un chagrin mortel, dans un désespoir affreux. Grand Dieu ! quelle commission ! j'appelle mon indulgence à votre secours ; mais, en vérité, avouez-le moi, avez-vous vu la toile et les poignets avant de me les envoyer ? Soupçonnez-vous que le marchand, sur qui vous vous seriez reposée, les ait troqués ? Si cela n'est pas, je ne sais comment expliquer l'aventure : car il est impossible, humainement impossible, que, sachant que j'avais besoin de faire des

chemises, vous ayez pris cette toile, qui est au moins trois fois plus grosse qu'il ne faudrait pour être employée en chemises ; assurément personne n'en a porté au monde de pareilles.

Le malheur, en fait d'argent, est sensible, car j'en perds tout le prix. Aucun marchand, je ne vous exagère point, n'a voulu me la reprendre ici, disant qu'on ne la connaissait point, et que personne ne s'en était jamais servi. Mais à cela il y aurait remède ; j'en ferai présent à mes nièces. Le diable est que je suis sans chemises d'hiver, et qu'il est désolant *de recommencer une commission qui a duré un an.*

Réflexion morale. Les meilleurs de mes amis sont à Paris, les plus vrais, les plus intéressés pour moi : cependant je n'ai pu, en mon absence, obtenir rien de ce que je désirais à Paris : j'ai eu beau me fâcher contre Magallon, Fuentès, Pignatelli, Caracciolo, Sartine, etc. Je ne me fâche pas à présent contre vous ; mais je vous fâche peut-être, et à quoi bon ? Pourquoi donc cela ? C'est que Dieu veut que je boive le calice d'amertume de l'absence jusqu'à la lie, et que je dise tou-

jours en moi-même : si j'eusse été moi-même à Paris, cela n'aurait pas été. *Conclusion* L'absence est un mal irréparable.

Je ne sais pas être inquiet sur la santé du voyageur ; il me paraît sauvé, puisqu'il a touché la Bohême sans maladie chronique, en attaquant les solides.

La Bastardella, accoutumée à vendre son chant, ne saurait s'habituer à le donner pour rien, comme elle devrait le faire à Paris. C'est une bêtise de sa part ; mais pas une impertinence.

Le rappel du parlement est bien différent de la rentrée. L'affaire est plus scabreuse qu'elle ne paraît.

Mon domestique français m'a enfin quitté. Il m'a prié de lui faire parvenir cette lettre ci-jointe à Paris à son adresse : comme elle sera la dernière, j'espère que vous m'excuserez si je vous surcharge de ces frais de poste. Je n'ai pas eu encore de lettre de change de Magallon tirée sur moi ; mais je tiens l'argent tout prêt pour la payer : je reconnais avoir manqué à la politesse, en me plaignant de l'exécution d'une commission qui vous aura coûté beaucoup de peine et d'embarras. Mai

n'aurais-je pasmanqué à la sincérité, si j'eusse été poli. Soyez moins sincère, me direz-vous. Adieu.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 7 août 1774.

Point de vos lettres cette semaine ; et pourquoi ? N'eussiez-vous pu me mander quelque nouvelle, au moins de la chaise de paille ?

J'envoie la lettre de change à Magallon ; et, comme vous m'avez fait craindre qu'il pourrait se trouver parti de Paris, je crois bien faire d'envoyer la seconde dans vos mains, en cas que la première s'égare.

J'ai donné, il y a quelques jours, deux lettres de recommandation, l'une pour vous, l'autre pour le comte d'Albaret à un Sicilien, joueur de cor de chasse. Je n'ai pas pu les refuser à un ami qui me les a demandées ; mais je vous préviens que je ne connais, ni de vue ni de nom, le sujet que je vous ai recommandé : en conséquence je n'entends vous le recommander *qu'avec bénéfice d'inventaire*, comme on reçoit les successions suspectes. Ecoutez-le, et jugez-en vous-même.

Je suis en train, comme je crois vous l'avoir mandé, de marier deux de mes trois nièces : cela m'occupe étrangement ; mais l'idée du repos qui pourrait s'ensuivre dans mon esprit me soulage.

Aimez-moi ; portez-vous bien, et priez Dieu que je puisse me dégager des liens napolitains, au point de redevenir voyageur. Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 13 août 1774.

Ma belle dame, votre courte lettre du 25 passé me renvoie à une belle et longue épître qu'un quidam voyageur doit m'apporter, et qui n'est pas encore arrivée. Dieu le conduise à bon port lui et sa lettre : en attendant je vous dirai que vos souffrances m'affligent ; il serait temps de les voir finir. Déclarez-vous vieille une bonne fois ; vous savez que *les* vieilles sont, de toutes les femmes, les mieux portantes. Ainsi installez-vous dans cette classe, et faites-vous accorder par un brevet l'ancienneté nécessaire.

La nouvelle que vous m'ajoutez dans le

post-scriptum est si grande, si agréable pour moi et pour mes amis, que j'ai grande peine à la croire. Un encyclopédiste parvenu ! Est-ce possible? Non je n'en crois rien. Personne n'en a rien mandé à Caracciolo; et puis la chose est par soi-même incroyable. Il a trop d'esprit, trop de droiture et une vertu trop roide, pour parvenir aux premières charges; enfin je suis impatient d'apprendre si je me suis bien trompé, comme je le souhaite, ou si j'ai deviné, comme je crois. N'allez pas me dire qu'il n'est plus mon ami depuis l'exportation : il l'est toujours, et très-fort mon ami, puisqu'il est honnête homme, homme d'esprit, ami de mes amis.

Vous me demandez si je travaille encore à mon livre de la monnoie. J'arrange des mariages; voilà tout ce que je fais à présent. J'espère en conclure une paire pour octobre prochain: cela fait, il ne me restera qu'une bossue à placer. Elle a de l'esprit, quoique laide et bossue; ainsi elle s'aidera elle-même à se marier, et m'en ôtera la peine. Si une bonne fois je me vois débarrassé de cette affreuse situation où je suis, ah! que de livres, que

d'ouvrages, que de jolies choses vous verrez produites par ma verve !

A présent je suis bête et faiseur de mariages ; et ces deux qualités m'ont acquis plus de réputation que tous mes ouvrages ; car il est bon que vous sachiez que ma conduite, relativement à ma famille et le soin que j'en prends, me font un honneur infini, et l'on ne parle que de cela avec autant d'étonnement que d'enthousiasme. Au fond, on n'a pas tort : la moitié de l'espèce humaine a bien plus besoin d'un bon mari que d'un bon livre : et si cela est vrai même à Paris, jugez à Naples, où il n'y a que douze personnes au plus qui sachent lire, combien cela doit être vrai.

Caracciolo se porte bien. De tous les revenans de Paris, c'est celui qui m'en a donné plus de détails intéressans pour moi. Nous ne parlons donc que de vous ; et, tous les vendredis, nous parlons tête-à-tête, après avoir dîné, deux heures au moins, de Paris.

Nouvelle pièce ce soir ; j'y vais. Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 27 août 1774.

La semaine passée, point de lettre de vous, ma belle dame; cette semaine, deux à la fois, par la faute de MM. les directeurs des postes. Je vais y répondre laconiquement et catégoriquement, tout comme si j'arrangeais une capitulation de ville; car je suis d'une humeur de chien, à mon ordinaire, je vous en préviens.

D'abord, l'énigme des mots *on a tué*, dans une de mes lettres, est bientôt résolue. Je n'achevai pas la phrase; apparemment on m'interrompit, on m'appela pour entendre brailler des avocats dans ma pièce, ou si vous voulez, dans mon salon d'audience. Le soir j'ai cru avoir fini ma lettre, et, sans la relire, je l'ai cachetée et envoyée. La question serait à présent d'achever cette phrase; mais voilà précisément le nœud de la difficulté: je vois clairement que c'était une nouvelle que j'allais vous donner comme un échantillon dont la platitude vous aurait prouvé la platitude du reste. Mais je ne sais pas si j'allais vous parler

d'une pauvre femme qu'un soldat a tuée d'un coup de poing à la tête, ou si je vous parlais de deux chiens condamnés à mort par autorité de justice, et exécutés par la main du bourreau, pour avoir mordu un enfant. L'un est atroce, l'autre est ridicule à l'excès. Peut-être aussi était-ce quelque autre idée dont je ne me souviens pas du tout.

2°. Caracciolo a été infiniment sensible à l'article de votre lettre : il se propose de vous en remercier de vive voix, et de vous voir souvent à son retour. Il se porte bien ; ses jambes un peu enflées sont une bagatelle en effet. Il a pris des bains, des étuves, des eaux de mer, etc.; mais il ne les a pas fait serrer, et m'a bien promis de ne pas le faire. Cet homme, philosophe en tout et résigné aux lois du destin, ne me le paraît pas assez en fait de santé; et cela me fait trembler pour lui. Il se tuera à force d'inquiétudes et d'envie de guérir : heureusement il est encore plus impatient de retourner à Paris que de guérir; cela l'empêchera de multiplier les remèdes. Je cherche la raison de ce manque de résignation en lui, et la voici à mon avis · on est sage et résigné en proportion de ce

qu'on a souffert. Or il avait jusqu'à cette heure souffert en tout, hormis la santé, dont il jouissait parfaitement. La philosophie n'est donc pas un effet de la raison, mais de l'habitude : elle est tout au plus une crainte, et quelquefois un désespoir raisonné.

3°. Le voyageur et votre lettre ne paraissent pas encore ; je les attends pour comprendre quelque chose à l'état devotre société et de votre famille. J'en attends une portion en tâtonnant.

4°. Vous m'obligez à renouveler le souvenir de l'histoire de ma toile : *Infandum, regina, jubes renovare dolorem.* Le croiriez-vous ? cette histoire me fait trembler de colère et de rage aussitôt que j'y pense. Vous me rendez assez de justice pour croire que ce n'est pas l'intérêt et le sacrifice de l'argent qui me dépitent ; c'est le guignon atroce que je ne saurais souffrir. Pourrait-on croire que l'endroit du monde où j'ai les meilleurs amis, est séparé de moi par une barrière insurmontable ? Le destin a la force de m'arracher Paris, comme il a eu celle de m'arracher de Paris en dépit des hommes et des dieux. Il m'a vengé ensuite, chose que

je ne lui ai point demandée ; enfin ne parlons plus de l'emplette : je me suis défait des mouchoirs en les donnant ; ils ne me servaient à rien. Je les voulais en couleur : ils étaient blancs ; et c'est une malpropreté insoutenable ici que de se moucher avec des mouchoirs blancs lorsqu'on prend du tabac. Pour la toile, je l'ai offerte jusqu'à trente sous l'aune, on n'en a pas voulu : j'ai la douleur de la voir encore. La police de chargement avait été employée à boucher des bouteilles ; c'est pour vous en constater le fait que je vous l'envoie : vous verrez que jai payé 18 livres 4 sous de Paris à Marseille ; mais de grâce ne les poursuivez pas, car sans faute, vous verriez que nous avons tort, et qu'on devait les payer. Le destin ne fait point de quartier ; c'est à mon destin, madame, et n'en doutez pas, qu'il faut attribuer le malheur de Pignatelli : je l'avais chargé de mille commissions. Il m'aurait réuni à Paris ; il aurait été mon correspondant : ensuite il aurait passé en Espagne, et m'aurait été très-utile. Mais le contraire était écrit dans les livres des astres, comme disent bêtement les astrologues, au lieu de dire dans le livre des combi-

naisons. Les étoiles fixes, puisqu'elles sont fixes, ne se combinent point; et point de destin pour elles. Les êtres mouvans sont les seuls sujets au destin, qui n'est autre chose qu'une loi impossible à calculer pour nous, attendu la quantité immense de données que nous n'avons pas.

Vous m'encouragez à écrire à Suard. Je le voudrais de tout mon cœur : mais comment s'y prendre? Recevrait-il avec plaisir une lettre en italien? S'il la veut, je lui en écrirai une; et même assez belle, j'en réponds. Ce n'est qu'en italien que j'écris des mots et des phrases; en français, je n'écris que des choses. Or, il est un des *quarante aux mots*, et je rougirais de lui présenter une lettre sans phrases. J'oserais bien en écrire une à M. Gresset, puisqu'il admire le langage de vos aïeux, auquel mon style ressemble bien plus qu'aux lettres de nos jours.

Je me suis arrangé avec Caracciolo pour aller dîner chez lui les vendredis, jour auquel arrivent les lettres de France : nous nous communiquons ainsi nos trésors. J'ai lu une lettre de mademoiselle de Lespinasse et une autre du chevalier de Châtellux. Toutes les

deux font mention de moi, et me prouvent que Paris ne m'a pas encore oublié. Si vous pouviez marquer ma sensibilité et ma reconnaissance à la société de mademoiselle de Lespinasse, vous me feriez grand plaisir. Je n'ignore pas qu'à Paris le premier mérite est d'être sensible. Assurez donc que je suis tellement sensible que j'en deviens parfois chatouilleux. Aimez-moi; plaignez mon guignon cruel. Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 3 septembre 1774.

PUISQU'IL faut, ma belle dame, vous parler encore de ma toile, voici, marqué n° 1, l'échantillon de la toile que vous m'avez envoyée. Vous n'aurez qu'à la voir pour convenir avec moi que jamais homme n'en a fait des chemises. On en ferait des voilures de bâtiment assez honnêtes. Voici ensuite, marqué n° 2, l'échantillon de celle dont je me suis servi, tiré d'une de mes vieilles chemises. La qualité est à peu près la même que celle que vous m'avez annoncée pour 4 liv. 15 s., et c'est précisément le prix que je vous en

avais marqué, si ma mémoire n'est pas fautive : car je me souviens de vous avoir mandé qu'elle coûterait quelque chose de moins que cent sous. Voici, en troisième lieu, que je vous renvoie l'échantillon marqué E 10, que vous m'avez indiqué être au prix de 3 liv. 15 s. Si j'avais eu une toile de cette qualité, je n'aurais rien dit : car, quoiqu'elle ne paraisse pas pouvoir être d'une assez longue durée, du moins j'aurais eu des chemises pour l'hiver. Pour expliquer à présent l'événement incroyable, il n'y a qu'à dire que par une infamie digne de la corruption de la bonne foi autrefois si vantée des marchands français, on a escamoté la pièce dans le moment même que vous la cachetiez : car vos cachets et les livres y étaient; et si je ne vous en ai pas parlé, c'est que cette aventure me mettait, comme elle me met encore, en colère toutes les fois que j'y pensais. Ainsi n'en parlons plus.

Je suis ravi des nouvelles de Carlsbad : elles sont conformes non-seulement à mes désirs, mais aussi à mes conjectures et à mes prédictions. Or, vous savez que l'orgueil de l'esprit est plus fort en nous que le contentement du cœur; et que par conséquence l'homme

est plus flatté d'avoir deviné un malheur qui arriverait ensuite, que de s'être trompé et de l'avoir évité : horrible constitution de l'homme qui fait qu'un médecin est capable de tuer son ami pour n'en avoir pas le démenti ! qu'un général perd exprès une bataille donnée contre son avis ! etc. Heureusement, pour le coup, j'avais dit dans ma tête que le voyageur, en mettant le pied sur son sol natal, guérirait. Ainsi je suis parfaitement content.

Caracciolo est à Soriento. Je viens de marier deux de mes trois pièces. La troisième étant bossue, sera bien plus difficile à vendre. Si j'étais votre marchand de toile, je pourrais l'escamoter contre la seconde que je viens de marier, et qui est jolie. Vous voyez que je suis comme l'Avocat Patelin : j'en reviens toujours à mes moutons; laissons cela.

Vous pouvez imaginer à quel point le soin de deux mariages m'accable, étant seul dans un pays où l'on ne finit rien, et où l'on doit s'attendre toujours à des surprises et à traiter avec des marchands de toile. Me voilà encore à mes moutons.

Ah çà ! portez-vous bien. Embrassez pour moi le voyageur, l'aîné des revenans. Ah !

que son exemple m'aiguillonne ! Attendez que j'aie balayé de femelles ma maison. Adieu.

Mais voyez de grâce cette toile : n'est-elle pas détestable ? Fi ! le vilain escamoteur ! Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 17 septembre 1774.

VOTRE lettre, ma belle dame, j'en conviens, m'annonce les nouvelles les plus grandes et les plus intéressantes : mais je vous en donnerais aussi, de mon côté, qui ne sont pas de paille. Je viens de me défaire de la toile de coton pour 60 fr. C'est précisément la moitié de ce qu'elle m'a coûté. Je vous en instruis à telle fin que de raison, en cas que l'on condamne l'escamoteur.

Nous avons exilé la belle madame Goudar ; cet exil vaut bien celui d'un chancelier. Enfin demain on signe le contrat de mariage de ma nièce la cadette. Voilà des nouvelles aussi importantes que les vôtres, excepté celle de votre colique, qui m'intéresserait le plus, si vous ne m'aviez prévenu que vous y êtes fort sujette depuis quelque temps.

Enfin M. Turgot est contrôleur-général. Il restera trop peu de temps en place pour

exécuter ses systêmes. Son administration des finances ressemblera à la Cayenne de son frère. Il punira quelques coquins; il pestera, se fâchera, voudra faire le bien, rencontrera des épines, des difficultés, des coquins partout. Le crédit diminuera; on le détestera; on dira qu'il n'est pas bon à la besogne : l'enthousiasme se refroidira; il se retirera ou on le renverra; et on reviendra une bonne fois de l'erreur d'avoir voulu donner une place telle que la sienne, dans une monarchie telle que la vôtre, à un homme très-vertueux et très-philosophe. La libre exportation du blé sera ce qui lui cassera le cou; souvenez-vous-en. Pour M. de Sartine, il tombe plus heureusement. Il ira, s'il succède à M. de la Vrillière, rencontrer la partie la plus saine et la mieux arrangée de la France, et je dirai même de l'Europe : il y a eu grande part. Je veux dire la police intérieure, les beaux-arts, etc. Il y restera long-temps, il y sera béni, adoré; et s'il sait se préserver du désir de passer à la chancellerie, il sera le héros du règne actuel. Telles sont mes prophéties. Adieu; je vous quitte. Portez-vous bien.

À LA MÊME.

Naples, le 24 septembre 1774.

Votre lettre du 5 ne vaut pas le diable; je vous en avertis : vous y êtes malade, souffrante, enrhumée, etc. Votre secrétaire s'est donné une entorse, et vous êtes condamnée à écrire malgré vos souffrances. Cela me fâche sérieusement, et je n'ai pas besoin de m'affliger : je suis ennuyé, obsédé de soins désagréables, et l'ennui vaut presque autant que les souffrances.

Je n'ai pu m'empêcher de rire en voyant la peine que vous vous donniez pour une seconde lettre de change parvenue dans vos mains. Vous vouliez me la renvoyer; vous m'assurez sur votre conscience l'avoir brûlée. Tranquillisez-vous; on ne renvoie pas les secondes lettres de change; on ne les brûle pas; mais on s'en torche le derrière : car elles ne servent de rien lorsque la première est acquittée. Je sens ma supériorité d'intelligence sur vous en fait de commerce, depuis que j'en suis conseiller.

Je savais la haine de Turgot contre mes dialogues: ils lui deviendront bien plus odieux lorsque cette maudite exportation l'aura cul-

buté; attendez. Dieu vous préserve de la liberté de la presse établie par édit. Rien ne contribue davantage à rendre une nation grossière, à détruire le goût, à abâtardir l'éloquence et toute sorte d'esprit. Savez-vous ma définition du *sublime oratoire?* C'est l'art de tout dire sans être mis à la Bastille dans un pays où il est défendu de rien dire. Si vous ouvrez les portes à la liberté du langage, au lieu de ces chefs-d'œuvre d'éloquence, les remontrances des parlemens, voici les remontrances qu'un parlement fera : *Sire vous êtes un s. . . j. . . . f. . .* Au lieu de ces chefs-d'œuvre de polissonnerie du jeune Crébillon, on verra dans un roman un amant dire à sa dame : *Je voudrais, mademoiselle, vous. . . . .* Fi ! l'horreur !

La contrainte de la décence et la contrainte de la presse ont été les causes de la perfection de l'esprit, du goût, de la tournure chez les Français. Gardez l'une et l'autre; sans quoi vous êtes perdus. Une liberté, telle quelle, est bonne : on en jouit déjà. Elle doit exister par le fait, et ne doit être fondée que sur les vertus personnelles du ministre tolérant et magnanime. Par-là la nation chérira davantage

le ministre qui pardonne, lorsqu'il pourrait sévir; mais si vous accordez par un édit la liberté, on n'en saurait plus aucun gré au ministère, et on l'insultera comme on fait à Londres. La nation deviendra aussi grossière que l'anglaise, et le point d'honneur (l'honneur, le pivot de votre monarchie) en souffrira. Vous serez aussi rudes que les Anglais, sans être aussi robustes; vous serez aussi fous; mais beaucoup moins profonds dans votre folie. Bon soir.

Je suis ravi de la destination du chevalier de Clermont ici : rien ne pouvait me mieux dédommager de la perte de M. de Breteuil. Sa femme ne me regarde pas; je n'ai plus de dents. Elle trouvera ici de quoi bouder à son aise; mais pour lui, il est tellement mon ami, je l'aime si tendrement, que je regarde comme un vrai bonheur pour moi de le posséder ici : tâchez de le lui faire savoir par M. de Sartine.

A LA MÊME.

Naples, le 15 octobre 1774.

JAMAIS les retards de la poste, ma belle dame, n'avaient tourmenté mon âme autant

que cette fois; enfin deux de vos lettres sont arrivées, et Magallon, qui m'a écrit aussi, me parle de votre santé. Je ne suis point tranquille ni gai sur ce point.

J'en ai pas le temps de vous écrire ce soir, ni celui de vous amuser d'une autre façon qu'en vous envoyant la copie d'une réponse qu'il m'a fallu faire à une lettre du maréchal de Brissac, écrite dans son style très-original, que vous connaissez fort bien; il me l'a fait parvenir par la voie de M. de Bombelles. Comme ma réponse apparemment vous serait restée inconnue, je vous en envoie la copie pour vous divertir. Bon soir.

A M. le maréchal de Brissac, gouverneur de Paris, etc.

A très-hault, très-preulx et très-vaillant chevalier monseigneur le géant Gargantua, duc et pair, portant bâton fleurdelisé, gouverneur de tous francs badauts, saiges et fols, gens d'esprit et sots, allans ou manans en la ville de Paris, le très-féal, très-loyal serviteur Panurge envoie salut, allégresse et joyeulx contentement.

Vos très-honorés pères, ayeulx et encestres de toute mémoire ont esté, monseigneur, de

ce sens que des batailles par eulx consommées ont plus volontiers érigé trophées ès cœurs des vaincus qu'ès terres par eulx conquestées : car plus estimoient la soubvenance adquise par libéralité, courtoisie, franchise, mansuétude que par célébrité de fracas de harquebouzes, faulconneaulx, arbalestres, coulevrines et bombardes, dont il advient maintes fois grande destruction et doléance. Vous avez, monseigneur, oultrepassé vos ancestres sur ce point, et plus avez soulmis de cœurs par incroyable débonnaireté et affable gentillesse en pleine paix, que n'en avez déconfits et transpercés par coups et mains revers de brand, estoc, cimeterre et pertuizanne, et par proësses de votre espouventable bracquemart en guerre horrificque. Dont facilement je m'advise n'y avoir jamais eu ès aages dépassés ung plus chevalereux prince, n'y ung plus guallant homme de vous, ny plus enclin et dispos à toute honesteté gracieulse.

J'apprends par votre briefve et joyeulse lettre à feu l'abbé de Galiani, de piteulse resoulvenance, que vos soixante et seize ans vous pèsent. Certes ils sont griefs et lourds en fait : mais j'espère par grâce et opération de

la dive bouteille dont je rafraîchis le vœu touts les matins à jeun, qu'il vous sera licite et loisible de passer franchement oultre jusqu'à cent, et conserver votre vieillesse chenue, vivant quoy et joyeulx sans engendrer oncques melancholie. Et s'il vous advient par rencontre avecq cettui train de vie là de rester sans sou ni maille, n'en soyez jà peiné ny marri, car ung noble prince n'a jamais ung sol. Thésauriser est faict de vilain. Adoncques l'estat auquel vous estes en ce moment, s'il vous consent encore de grimper soubdain à vos entreprinses amoureulses, si n'y faites point de faulte d'icelles consommer; car ce serait grand dommaige, même gros vitupère et déshonneur par devant belles dames de hault lignage, scabreuses et prudes, qui font la chattemite.

Ce paovre diable d'abbé Galiani a défailli de vie corporelle, comme bien mieulx vous savez par force d'ennuy en son terrouoir natal où chacun vit dans sa chacunière en mortelle et horrible fainéantise, n'estant employé à chose aulcune faire louable et vertueuse. Jeunes fillettes et mignonnes gualoises ont regretté par triste et lamentable com-

plainte son trépas. Que par l'épine de S. Fiacre, Dieu lui pardonne ses péchiez ! Voire il vous aimoit bien de tout son cœur : dont j'affirme qu'ès temps prétérits, personne vivante ne vous aima oncques davantaige. Par quoi il nous fault penser qu'il vous cogneust merveilleusement, et vous prisast à bon escient comme le meilleur de ses amis. Aulcunement ne faut adviser qu'il eust défailli d'estre vostre serviteur en toutte loyaulté et soubmission sempiternelle.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 29 octobre 1774.

C'est cela qui s'appelle de belles lettres, ma belle dame, et bien sublimes ! Vous êtes debout, vous n'étouffez plus ; vous vous portez donc mieux, quoique vous n'en disiez mot ? Ce silence est sublime.

Les grands et les petits philosophes vont arriver. Ils arrivent précédés de squelettes, de dominos et de pantoufles. Quelle profondeur ! quelle sublimité ! J'entends ; le philosophe dit par le domino, que le monde n'est

qu'une mascarade; par le squelette, que la mort démasque tout, et par la pantoufle, qu'il n'y a de vrai, de solide, de sérieux dans le monde, qu'une jolie pantoufle d'une jolie femme. Tous les anciens sages ont parlé par *rebus*. Embrassez donc bien fort de ma part tous ces revenans. Vous aurez eu par surcroît le baron de Gleichen; embrassez-le de ma part aussi, et dites-lui que j'ai reçu sa lettre et que je lui répondrai samedi prochain.

Si vous ne me dites pas le nom du voyageur, je ne saurais jamais s'il a rempli sa commission ou non. Il y a eu ici un abbé ami de d'Alembert, qui m'a cherché sans me trouver, et qui s'en est allé vite à Rome pour voir mouler un pape. Serait-ce le voyageur en question? Si c'est lui, il a oublié la lettre dans sa poche.

Pour ma toile de coton, j'ai enfin décidé de traîner cet hiver, le mieux que je pourrai, en les rapetassant, mes vieilles chemises. Au printemps vous aurez M. de Clermont d'Amboise qui partira pour venir ici jouer le rôle d'ambassadeur. C'est à lui que vous donnerez la pièce, et je l'aurai sans frais et sans escamo-

tage. N'ai-je pas bien pensé? Je suis sublime aussi quand je m'en mêle.

J'ai marié deux de mes nièces : c'est vrai; mais je ne les ai pas encore dotées, voilà le diable; et voilà un reste bien considérable d'ennuis et d'embarras qui me retiennent ici, et me retiendront tant, que j'arriverai à Paris au moment précis qu'on brûlera, par la main d'un boulanger, les *Éphémérides du citoyen*, par arrêt du parlement.

Relisez mes lettres; voyez si votre maladie vous a laissé des arrérages qui me soient dus. J'entends en être payé et soldé; et j'ai un souvenir confus de vous avoir demandé bien des choses.

Nous avons ici le duc de Luxembourg et la nièce du cardinal de Bernis : je suis toujours avec eux et je rappelle Paris à mon souvenir. Caracciolo partira d'ici dans un mois : il emportera des jambes à vendre à Vestris. C'est une bonne manufacture de jambes que celle de Naples; mais les têtes qu'on y travaille ne valent en général rien : elles sont laides et creuses. Bon soir.

A M. DE BOMBELLES.

Napoli, 29 ottobre 1774.

Amico carissimo, la lunga e cara e graditis-
na vostra di 25 settembre esigerebbe una
unga e amorosa e cortese risposta; ma questa
era io sto in collera quantunque non abbia
ricevuto un pachetto di duecento franchi
dalla posta di Francia, ma sto in collera perche
non esiggo un soldo dalle mie badie, e vengo
di scriver lettere di fuoco ai debitori. Guardate
in che pericolo di malacreanza involontaria
con voi mi trovo. In fine mi manca il tempo.
Dunque nè lunga nè amorosa nè cortese sara
questa mia lettera. Sara quel che Dio vorra.
Incominciamo.

Militerni è partito otto giorni fa, andando
a comandar le armi in Sicilia sotto il nuovo
vice re: ivi tutto quietissimo si è, che si farà
onore. Non si maritera, perchè ha nipoti, e
già, ne ha messo un picolino nella truppa. Alla
prima promozione sarà luogotenente gene-
rale. A dirvela, merita fortuna per la somma
onestà del suo carattere.

Caracciolo ha assottigliate le gambe coll'us
del vino acciarato, e quando mangia po

sta molto bene, quando mangia molto sta poco bene: quindi è che sta spesso poco bene. Ha grande impatienza di partire. Qui ci ha lasciato pochissimo da sovrani e della corte.

Ieri mi fù detto che il nostro Fuentès non solo sta bene, ma s'applica ai suoi affari, sic che ha accomodato quello colla casa di Montelione, del che ho molto goduto e vado a scrivergli martedi.

Di Turgot ho avuto sempre altissima stima: se si sostiene in carica, provera quel che fin ora era problematico, che anche un onestissimo uomo, tutto verità, tutto ragione, tutto filosofia, possa essere *contrôleur général*: fra quelli che controvertono questa possibilità, ci sono io, che ho acquistato odio e disprezzo grande del genere umano, onde il mio cuore, mentre fa voti per lui, palpita e batte assai.

Ho letto l'edito; non ci ho trovato cosa nessuna che fosse in contrasto colla minima frase di miei combattuti dialoghi; dunque, perchè si dice male di questi benedetti dialoghi da chi poi ne siegue tutte le massime ed i principi? Io sono stato il massimo predicatore della libertà della circolazione

interiore. Ho detto che anche l'esportazione dovea subordinarsi a questa. Dunque perchè in casa di Turgot si dice che il mio libro è pernicioso? Chiedete arditamente se potete a lui che mi sciolga questo nodo dell' animo mio, chiedetelo della parte del miglior amico suo, e del cavaliere suo degnissimo fratello.

Non erano le mie nipote le sole cose, che mi tengono lontano da Parigi: io non dispero che nascerà un' occazione che mi farà vedere Parigi; ma che vedrò? Vedrò un Pozzuoli, un Ercolano. Vedrò i luoghi dove erano i miei amici. Morte e viaggi avranno dissipato tutti o quasi tutti, e piangerò sulle ruine di Gierusalemme come un Geremia scorticato. Anche voi volete lasciarlo. Lasciar Parigi o la vita è tutt' uno. Non si lascia altro che cari amici: del resto, brutto paese è Parigi, come brutta cosa è questo basso mondo, pieno di pioggie, venti, caldi, freddi, puzze, insetti, e porcherie infinite.

Madama d'Epinay mi ha sollevato questa settimana del rammarico in cui essa e voi mi avevate messo sullo stato di sua salute. Lasciamo fare a Dio, e purche io la ritrovi tornando à Parigi, sarò come l'antiquario

che vedendo il Panteon a Roma, dice : *Voila un monument assez bien conservé*, e si consolò delle ruine del resto.

Vorrei dirvi cento altre cose : ma è tardi e vi ho da pregare prima di tutto ad ossequiar M. d'Aranda; poi tanti amici, d'Holbach, Necker, i filosofi, ed anchè gli economisti che parlano in francese. Non vi scordate l'amabile duchessa di Cossé, ed il gran maresciallo di Brissac. Se vedete il conte o la contessa di Narbonne-Pelet, che abita *rue de la Planche*, assicuratela, che io non l'ho dimenticata. Amatemi, e credetemi tutto V° Ferd° Galiani.

Avete fatto niente per il povero Nicolay? Io ne ho parlato qui tre volte con Caracciolo, e non troviamo buco.

Traduction de la Lettre précédente.

A M. DE BOMBELLES.

Naples, le 29 octobre 1774.

Très-cher ami, votre longue, amicale et très-aimable lettre du 25 septembre exigerait une réponse également longue, affec-

tueuse et gracieuse; mais je suis, ce soir, en colère de n'avoir point reçu par la poste de France un paquet de 200 francs et de ne pouvoir tirer un sou de mes abbayes; enfin je viens d'écrire des lettres foudroyantes à mes débiteurs. Voyez à quel danger d'impolitesse involontaire vous êtes exposé. Le temps me manque ; ainsi ma lettre ne sera ni longue, ni affectueuse, ni gracieuse; elle sera ce que Dieu voudra : commençons.

Militerni est parti, il y a huit jours, pour aller prendre le commandement de l'armée, en Sicile, sous les ordres du nouveau vice-roi. Tout y est de la plus grande tranquillité, de sorte qu'il s'en tirera avec honneur. Il ne se mariera pas, parce qu'il a des neveux; et déjà il en placé un petit dans les troupes. A la première promotion, il sera lieutenant-général. A dire vrai, il mérite cette fortune par l'extrême honnêteté de son caractère.

Caracciolo est parvenu à désenfler ses jambes en faisant usage de vin ferré; et, quand il mange peu, il se porte très-bien, et assez mal quand il mange beaucoup; mais il faut convenir que très-souvent il n'est pas bien : il a une grande impatience de partir.

Ici la présence des souverains et de la cour lui laisse très-peu de chose à faire.

On m'a dit hier que non-seulement notre Fuentès se portait bien, mais qu'il s'occupait de ses affaires, de sorte qu'il a arrangé celle qu'il avait avec la maison de Montelione. J'en suis charmé, et je lui écrirai mardi.

J'ai toujours eu la plus haute estime pour Turgot; s'il reste en place, il prouvera ce qui, jusqu'à ce jour, était problématique, qu'un parfait honnête homme, tout vérité, tout raison, tout philosophie, peut être contrôleur-général. Je suis de ceux qui doutent de cette possibilité, et j'ai conçu une haine et un mépris si grand pour le genre humain, que mon cœur, tout en faisant des vœux pour lui, ne peut s'empêcher de trembler et de battre quelque peu.

J'ai lu l'édit; je n'y ai rien trouvé qui contrariât en rien la moindre phrase de mes Dialogues tant combattus. Pourquoi donc dit-on du mal de ces bienheureux Dialogues, si l'on en suit toutes les maximes et tous les principes? J'ai été le plus ardent prédicateur de la liberté de la circulation intérieure. J'ai dit aussi que l'exportation devait y être sub-

ordonnée. Pourquoi donc dit-on chez Turgot que mon livre est dangereux ? Demandez-lui hardiment à lui-même, si vous le pouvez, qu'il veuille bien m'éclaircir cette énigme qui me tient au cœur. Demandez-le lui de la part de son meilleur ami et de M. son très-digne frère.

Mes nièces n'étaient pas le seul obstacle qui me retînt loin de Paris. Je ne désespère cependant point qu'il ne naisse quelque occasion de me le faire revoir. Mais que verrai-je ? Je verrai une Pouzzoles, une Herculanum. Je verrai les lieux où étaient mes amis. La mort ou les voyages les auront tous ou presque tous dispersés, et je pleurerai sur les ruines de Jérusalem, comme un autre Jérémie. Vous aussi, vous voulez le quitter. Quitter Paris ou la vie, c'est tout un. Ce sont toujours nos plus chers amis qu'il faut quitter. Du reste, c'est un vilain pays que Paris, comme c'est aussi une chose bien dégoûtante que ce bon monde où l'on n'a que de la pluie, du vent, du chaud, du froid, de la puanteur, des insectes et des fanges de toutes les espèces.

Madame d'Épinay a calmé un peu cette

semaine l'inquiétude qu'elle-même et vous m'aviez donnée sur l'état de sa santé. Laissons faire à Dieu, et pourvu que je la retrouve à mon retour à Paris, je serai comme cet antiquaire qui voyant le Panthéon à Rome, s'écria : « *Voilà un monument assez bien con-* » *servé* » ; et se consola des ruines du reste.

Je voudrais vous dire cent autres choses ; mais il est tard, et je dois vous prier, avant tout, de présenter mes respects à M. d'Aranda, et de ne pas oublier tous nos amis, d'Holbach, Necker, les philosophes et même les économistes qui parlent français. N'oubliez pas l'aimable duchesse de Cossé et le grand maréchal de Brissac. Si vous voyez le comte ou la comtesse de Narbonne-Pelet, qui demeure rue de la Planche, assurez-la que je pense toujours à elle. Aimez-moi et croyez-moi tout à vous.

P. S. Avez-vous fait quelque chose pour le pauvre Nicolaï ? J'en ai causé ici trois fois avec Caracciolo, et nous ne trouvons rien.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 19 novembre 1774.

Je ne dois donc, ma belle dame, vous parler que de Grimm ? A-t-il vu notre aimable prince de Saxe-Gotha ? A-t-il lu la lettre par laquelle je l'ai remercié de la médaille d'or qu'il m'envoya ? Qu'a-t-il fait dans ce triste nord ? A-t-il assuré son état par de bonnes pensions et de légères correspondances ?

Caracciolo dit qu'on ne tirera rien de ces deux voyageurs : car l'un dira ce qu'il n'a pas vu ; l'autre ne dira pas ce qu'il a vu ; et je crois, ma foi, qu'il a raison.

Mes Dialogues sont en vente. Est-ce qu'ils étaient défendus ? Vous m'encouragez à les achever. Rien n'est si vrai qu'un dixième dialogue manque : mais le moyen de l'achever ! Ma verve, mon esprit, ma force, mon loisir, tout a manqué. Je ne vois qu'un seul moyen d'ajouter quelque chose à une seconde édition. Ce serait d'y insérer tous les articles des lettres que j'ai écrites, relativement au même objet, à Suard, à Morellet, à vous, à M. de Sartine, et à bien d'autres, dont je

ne me souviens plus à présent. Je pourrais vous envoyer aussi une consultation que je fis, pour la république de Gênes, l'année passée, sur la même question de liberté d'exportation. Enfin, si avec de vieilles productions de ma tête, il y a de quoi rendre plus intéressant l'ouvrage, à la bonne heure; sans cela je ne vois pas moyen d'y rien ajouter. Si Merlin avait payé, j'aurais plus de courage; mais ce premier malheur m'a tellement abattu, que je ne trouve pas de forces en moi pour m'occuper, dans un pays où rien ne m'électrise, à des études qui ne serviront qu'à me faire briller dans un pays où je ne suis plus.

On a traduit, ici en italien, l'édit de M. Turgot, et on l'a imprimé à côté du texte, avec une dédicace au vice-roi de Sicile. Cela fait une pièce tout-à-fait curieuse.

Caracciolo partira dans quinze jours. Il emmène avec lui d'excellens chevaux napolitains; ils les a préférés aux hommes avec raison. Le duc de Luxembourg partira de même, saoulé de nos dames; il les préfère de même aux hommes, et avec raison.

Moi, je reste tristement occupé de recou-

vrer le bien de mon frère, de le partager à mes nièces, et de juger des procès. Quelle vie! vous n'en avez point d'idée.

Aimez-moi, ma belle dame; je ne suis bon à rien ce soir. Vous le voyez : point de vos lettres cette semaine.

A LA MÊME.

Naples, le 10 décembre 1774.

Peste soit de l'Allemand! Il est donc toujours ivre? Toujours? Et ne voit-il pas qu'avec ses propos bêtes, et de retours et de nouveaux voyages, il vous empêche de vous bien porter. Enfin, ma belle dame, prenez patience; attendez qu'il ait cuvé son Nord. Lorsqu'il sera rassis, je me flatte qu'en se frottant les yeux, il dira : que j'étais ivre!

Vous exigez de moi qu'après une lecture profonde de Rabelais je sois décent dans mon style; y songez-vous? N'avez-vous jamais lu Rabelais? Eh bien! lisez-le, et envoyez-le parcourir aux commis des postes. A propos de Rabelais, je suis enchanté que la copie de ma lettre à Gargantua-Brissac, vous soit parvenue; car je crois l'original

égaré. Il est bon que vous sachiez que j'ai envoyé une lettre au duc de Brissac, incluse dans celle que j'ai écrite à M. de Bombelles, qui était à Naples, avec le baron de Breteuil; et je n'ai eu de réponse d'aucun des deux. La même chose m'est arrivée avec M. le baron de Breteuil, à qui j'ai écrit depuis trois mois, et point de réponse. Tâchez de connaître ce M. de Bombelles. C'est un très-aimable garçon d'un grand mérite et digne tout-à-fait d'être connu de vous. Madame Geoffrin vous en donnera des nouvelles. Tâchez donc de savoir s'il a reçu ma lettre; et, si vous en désespérez, communiquez-lui, de grâce, ma lettre au maréchal de Brissac : rien ne désole tant qu'une lettre égarée.

Votre Erington, chargé du paquet pour moi, est attendu d'un jour à l'autre. Ne soyez donc pas inquiète.

J'ai vu tout ce qui s'est passé au mémorable lit de justice; je ne sais pas ce qu'on en dira : pour moi, j'y vois le retour des personnes, et je n'y vois pas le retour de la chose. On avait aboli un parlement; on a rétabli un châtelet. S'ils sont justiciables d'une cour de notables, ils ne le sont plus d'une

cour souveraine ; *ergo*, etc. Mais je vois que, dans ce monde, pour jouir de la vie, il faut s'occuper toujours des personnes, jamais des choses. Les choses appartiennent à la durée du temps, aux révolutions des empires, à l'histoire, et cela ne nous fait rien du tout. Les personnes touchent à la jouissance de l'individu dans le court espace de notre vie; ainsi, puisque les personnes sont contentes d'être rentrées d'une façon quelconque, soyons-en contens aussi.

Richard des Glanières a donc été battu par l'abbé Baudeau (1). Ne craignez pas l'inondation des pamphlets : on s'en lasse. Le premier pas en avant que M. le contrôleur général voudra donner, on lui écorchera les oreilles à force de cris, et au milieu d'un tintamarre

(1) Richard des Glanières avait publié un plan d'imposition économique et d'administration des finances, présenté à M. Turgot, 1774, in-4°. L'abbé Baudeau fit paraître des *Questions proposees à M. Richard des Glanières, sur son plan soi-disant économique*, 1774, in-8°. M. Richard donna ensuite une *Réplique générale pour le présent et l'avenir, aux observations faites et à faire sur son plan*, 1775, in-4°. Le plan, les questions et la réplique sont tombés dans un égal oubli. (*Note des Éditeurs.*)

horrible ; et peut-être l'épouvantera-t-on au point de le faire reculer.

Mon état ici est toujours le même ; très-ennuyeux et très-occupé : plaignez-moi. Ce soir je ne vous en dirai pas davantage. Aimez-moi, et accoutumez-vous, comme je fais, à n'aimer que les absens. Bon soir.

A LA MÊME.

Naples, la veille de Noël 1774.

VOTRE lettre, du 23 juillet, livrée à M. Erington, est enfin dans mes mains depuis trois jours. Soyez donc tranquille sur un objet qui commençait à vous tracasser l'imagination. Parlons d'autre chose. Si la chaise de paille a le plaisir de voir descendre à Paris, le thermomètre autant qu'à Pétersbourg, il peut donc y rester sans aller chercher les frimas si loin. Nous avons eu toutes les autres horreurs des saisons, hormis le froid. Lorque la paix est universelle dans le monde (comme il arrive à présent par une combinaison bien rare), c'est aux élémens à s'entretuer. Il n'y a que Morellet qui guerroye avec moi. Je serais bien curieux de

voir son livre, si cela se pouvait sans frais de transport. Je gagerais qu'il me prête des opinions que je n'ai jamais eues, pour les combattre ensuite à toute force.

Savez-vous que je reçois des complimens de toutes parts, d'Italie, d'Allemagne, etc., sur ce qu'on croit que M. Turgot a tiré de mon livre tous les principes de son édit, et de ce qu'il en a adopté le système en entier, d'encourager la circulation intérieure, et de ne s'occuper que de cela? Dites ce que je vous mande, et qui est très-vrai, à Morellet, et voyez-le expirer de chagrin.

Je suis au désespoir d'oublier toujours ce que je vous écris, et de n'avoir pas le temps de tirer une copie de mes lettres. Par exemple, je n'ai rien entendu à un reproche que vous me fîtes, l'avant-dernière lettre; et je n'entends rien à un compliment que vous me faites sur ce que j'ai écrit à Magallon; je ne sais ce que tout cela veut dire.

J'attendrai le baron Bullo, et je lui rendrai les soins qui dépendront de moi. Mais de mon côté, je suis si occupé qu'il m'est impossible de soigner personne. Il faut que je finisse. Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 7 janvier 1775.

Parbleu ! ma belle dame, quand vous vous en mêlez, vous êtes sublime aussi dans votre genre, qui est la connaissance de l'allure des hommes ! Rien n'est si vrai. Après avoir reçu votre eringtonienne, la paresse m'a pris : je n'ai point relu vos lettres et je me les suis tenues pour entendues, quoique je n'y eusse rien compris. A vous dire vrai, ce que vous mandez sur le compte du Révérend Père, à qui vous faites jouer un rôle dans votre cotterie, me paraît si peu assorti à son âge, que je suis tenté de croire qu'il y a quelque erreur dans la dénomination. A cela près, tout le reste est comme je l'avais prévu et même prédit à vous-même.

Ce que vous me mandez à propos de votre santé est si réjouissant, si consolant pour moi, que vous ne sauriez l'imaginer. Vous voyez que tout Paris, mon cher Paris, se trouve réduit à vous toute seule à présent. Si je vous perdais, je perdrais Paris en entier. Mais après tout ce que vous avez souf-

fert, et dans un âge si critique, se bien porter, m'assure au moins quarante années de correspondance, et j'en ai assez pour moi et presque assez pour vous.

Pour ce qui est de composer des dialogues, ne m'en parlez point à présent. Il faut au préalable que je sorte de mes nièces et de leurs dots. La chicane est longue à Paris, éternelle à Naples. Cependant comme je suis d'une activité à morfondre l'éternité elle-même, j'espère qu'au mois de mai je pourrai respirer un peu. A présent je ne suis occupé que d'inventaires, ventes de livres, tableaux, estampes, louages de maisons, baux de petites terres, et grands procès. Plaignez-moi.

Embrassez mon cher baron Kock, que je croyais mort à Montpellier; n'embrassez pas l'autre baron Gleichen, car vous vous y prendriez fort gauchement : je ferai cela beaucoup mieux moi-même, l'année qui vient. En attendant, dites-lui sincèrement que je ne lui ai point écrit de crainte que ma lettre ne s'égarât à la poste, comme il m'est arrivé avec celles au baron de Breteuil, à M. de Bombelles et à bien d'autres. Cela me jette toujours dans de telles rages, que je perds le

courage d'écrire à qui que ce soit. Au reste dites au baron que son vin de Lipari lui aurait été envoyé, si son banquier de Venise avait remis ici l'argent à D. Michel; ce que ledit banquier n'a point fait, pourquoi ledit D. Michel n'a point acheté ledit vin pour l'envoyer audit baron; et n'ayant pas acheté ledit vin, il aurait demandé audit abbé de Galiani ladite somme que ledit abbé n'a pas pu lui prêter, et pour cause. A ces fins, je suis d'avis que ledit baron boive de l'eau de Spa en attendant, et achète son vin de Lipari à Naples quand il y viendra.

Décrassez-moi bien ce russe ou rustre qu'il est. Remettez-le à la roue pour que tout le rouillé s'en aille, et qu'il soit, comme il était ci-devant, le plus maniéré de tous les lamentins.

Mille choses à mon excellent chevalier. Ce pauvre prince laisse-t-il quelque espoir?

Aimez-moi, et portez-vous bien. Caracciolo voudrait trop guérir de ses jambes; mais à son âge, il faut songer à vivre, et pas à guérir. Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 14 janvier 1775.

NOTRE aventure est bien bonne; notre bonheur est sans égal. Votre n° 99, qui m'aurait effrayé, s'est égaré; le n° 100, qui me rassure sur l'état de votre santé, est arrivé sain et sauf; et j'apprends que je ne dois pas trembler avant que d'avoir eu peur. Mais vous, auriez-vous peur si je vous disais que j'ai un anthrax très-douloureux dans le bord des narines, qui m'a causé trois accès de fièvre, et qui me fait souffrir horriblement ce soir.

Le baron Bullo est arrivé, et m'a remis votre livre (1) : vous en voudriez mon sentiment, je le vois d'ici; mais j'ai eu la fièvre; les feuillets n'étaient pas coupés, et ils sont d'un papier très-acariâtre. J'ai donc lu par bouts et par morceaux. Tout ce que je vous en

(1) Les *Conversations d'Émilie*, par madame d'Épinay, publiées pour la première fois en 1774, sous le voile de l'anonyme, et en un vol. in-12. Ce n'est qu'en 1783 que l'académie française donna à cet ouvrage le prix d'utilité, fondé par M. de Monthion, alors chancelier de M. le comte d'Artois. (*Note des Editeurs.*)

dirai ce soir, c'est qu'il m'a paru très-original et très-nouveau, à cause du genre. Il y a une infinité de dialogues didactiques; mais tous prennent l'écolier quelques tons plus haut. Vous le prenez au bégaiement, pour ainsi dire, ce qui n'avait été encore fait par personne; mais au fond en touchant par le g, sol, ut, vous prenez la basse fondamentale de tout le savoir humain. Je vous dirai aussi que vous avez été furieusement aidée par Emilie qui a composé en entier son rôle, sans quoi vous ne vous en seriez jamais tirée.

Je souffre au nez comme un malheureux; ainsi je vous quitte. Je ne souhaite qu'une douzaine de chemises de coton par la voie de M. de Clermont. Nous nous sommes entendus sur la qualité et sur le prix. Je souffre. Bon soir.

A LA MÊME.

Naples, le 28 janvier 1775.

SAVEZ-VOUS bien, ma belle dame, que vous avez pensé me faire étouffer à force de rire. Si j'en étais mort, votre livre en aurait été la cause. Cette dixième conversation est chose

incroyable (car le mot *chef-d'œuvre* est trop avili). Emilie s'est surpassée elle-même en contant ce conte des *et puis*. Mon Dieu, quel conte ! Ah ça, je rêve depuis quelques jours à décider à quoi votre livre est bon, et je crois l'avoir trouvé. Je m'en servirai comme d'une pierre de touche pour connaître les hommes. Voici un échantillon de la table de ce nouveau baromètre.

Ceux qui diront que ce livre est bon, utile ; mais qu'on aurait pu le faire mieux, et le rendre plus instructif, ce sont des têtes bornées, petits esprits rétrécis.

Ceux qui ne le goûteront point du tout, sont sans âme ni cœur.

Ceux qui le trouveront parfait, ce sont des flatteurs.

Ceux qui le trouveront d'une gaieté et d'une naïveté originales, qui en étoufferont de rire, et qui ne le trouveront utile en rien, parce que rien n'est utile à l'éducation, attendu que l'éducation est en entier un effet du hasard, autant que la conception : ce sont des hommes sublimes, Diderot, Grimm, Gleichen et votre serviteur.

J'en étais là lorsque votre n° 1 m'est arrivé. Il

m'apprend que votre état est incurable. Tant mieux : car la mort est une espèce de guérison. Je ne demande pas que vous guérissiez ; je demande que vous viviez.

Caracciolo se porte à merveille ; il s'est arrêté parce que l'horreur du grand hiver lui a fait peur. Il partira en carême ; en attendant, il verra si dans la promotion il aura le cordon qu'il désire, quoique sans impatience.

J'apprends le succès de votre livre, comme nouveauté. C'est une autre espèce de succès qui n'entre pas dans mon tableau. Il prouve uniquement que l'ouvrage est original, et, par conséquent, en sortant du ton monotone des platitudes courantes, il plaît par sa nouveauté.

L'opéra *le Conclave* n'a de beautés que pour ceux qui savent Métastasio par cœur. je gagerais d'en faire un qui tournerait les têtes à tout Paris : car il serait cousu de morceaux de Voltaire, de Corneille, etc. Chaque nation, chaque langue a ses plaisanteries qu'on ne saurait dépayser.

Le duc de Luxembourg part demain. M. de Clermont fera mon bonheur ici. Si vous voulez le charger d'un almanach royal, outre

la toile, cela me fera plaisir. Enfin je prendrais avec plaisir des jarretières de femmes, sans odeurs, mais élégantes : car on ne se connaît point en jarretières ici, et j'en voudrais répandre la mode. Le retroussement étant devenu à la mode, il est temps de perfectionner les jarretières. J'en voudrais avec des agraffes d'argent à plusieurs trous, pour les serrer plus ou moins ; car nos cuisses sont diablement épaisses. Bon soir ; aimez-moi.

P. S. M. de Bombelles qui était ici, n'a pas reçu ma lettre avec celle au maréchal de Brissac. De grâce faites-lui-en parvenir la copie ; n'y manquez pas.

A LA MÊME.

Naples, le 18 février 1775.

VOTRE lettre du 23 janvier, ma belle dame, a eu la force de me remettre en gaieté, par la bonne humeur dont elle est assaisonnée. J'en avais bien besoin dans l'état où je suis, au milieu des affaires chagrinantes qui m'accablent de tous les côtés. Voici ce qui vient de m'arriver. On m'annonce qu'à la poste de France il y a pour moi et à mon adresse

›etit paquet estimé 24 ducats napolitains, ce
[ui fait cent francs de France juste. On me
omme de le retirer et d'en payer la taxe,
ous peine d'être privé de toutes mes autres
ettres. Imaginez ma colère : je n'attendais
ien de France; je n'avais rien demandé à
›ersonne. Je rêve à ce que cela peut être; et
:omme on m'assure que c'est un livre in-8°,
e ne puis soupçonner que ce soit autre chose
[ue le livre de Panurge, qu'il a la cruauté
le m'envoyer de la façon la plus sanglante,
›ù que l'almanach royal de l'année dont M. le
baron de Breteuil a voulu me faire présent.
Pour m'en éclaircir, je demande à voir le
paquet sans le retirer : on me le refuse net.
Ainsi je reste dans l'incertitude, et toujours
condamné à cent livres. Je prends le parti
de requérir qu'on le renvoie à Rome au directeur de la poste de France, en lui faisant
entendre (car c'est lui qui l'a taxé) l'injustice
qu'il y avait de taxer comme écriture ce qui
est imprimé et qui doit être taxé comme
marchandise. Vous verrez dans le papier ci-joint la réponse du directeur de Rome, qui
me dit de m'adresser à M. de Mauregard
que je connaissais beaucoup; mais je ne m'a-

dresse qu'à vous. Je vous prie de savoir si c'est l'abbé Morellet qui m'a envoyé ce paquet; et comme il est impossible qu'il ait commis une vengeance lâche, et qu'il faut qu'il y ait eu quelque méprise, en ce que le paquet qui aurait dû être contresigné Turgot, ne l'a pas été; il ne lui coûtera qu'un mot à M. Turgot, mon ancien et véritable ami, pour remédier à ce désastre affreux. Si ce n'est pas lui, alors adressez-vous à M. de Mauregard, ou même à M. Turgot, pour m'obtenir, ce qui est juste et qu'on ne saurait refuser à personne, qu'il soit taxé comme marchandise. Je le paierai trois ou quatre fois plus qu'il ne vaut, et mille fois plus que je ne m'en soucie : mais du moins je ne le paierai pas cent francs. Revenons à nos moutons. Gleichen n'est pas mort : tant mieux. Mais c'est moi qui suis mort au monde, à la gaieté, aux amis. L'argent qu'il avait remis ici pour certain muscat, n'a été payé que cette semaine, parce que le banquier d'ici, don Miquel lui doit écrire ce soir.

On vient de refaire un pape Rezzonico. Autrefois le pape était le calife de l'Europe, et tous les sultans des différentes provinces

'intéressaient à son élection. Aujourd'hui u'il n'est que le souverain de Rome, ce sont es grandes familles de Rome qui le font ab-olument. Albani, Corsini, Borghèse, Co-onna, s'arrangent et choisissent pour leur lus grande commodité un laquais dans leurs naisons pour en jouer le rôle. Caligula fit onsul son cheval.

Bon soir. Il ne faut pas que je vous ruine n gros paquets au moment même que je n'en plains. Bon soir.

A LA MÊME.

Naples, le 25 février 1775.

Quoique je n'aie pas, ma belle dame, cette semaine de lettres de vous, j'ai assez de quoi remplir une demi-feuille; ainsi je commence :

Votre baron de Bullo est parti cette semaine pour aller voir le pétrissement qu'on fait à Rome d'un pape nouvellement fait. Il a été, si je ne me trompe, assez content de moi, lui ayant rendu les petits services qu'un homme qui ne sort pas de chez soi, et qui ne voit personne, pouvait lui rendre. Il a été

assez assidu pour un étranger, à me venir voir. D'ailleurs c'est un bon diable, un grand drôle bien bâti, qui aurait assez plu à nos grandes dames s'il s'était donné la grande patience de leur plaire. Enfin il ne m'a point ennuyé, chose que vous craigniez. Castrucci est aussi parti cette semaine. Comme il retournera dans quelques mois à Paris, je l'ai chargé d'un petit paquet pour son ancien maître M. Grimm, qui, dans le fond, est destiné à toute la société de mes amis. Vous saurez que je fis, il y a vingt ans juste, une dissertation sur les matières du Vésuve, que je dédiai au pape Lambertini, sans l'imprimer. Il y a deux ans qu'on l'a furtivement imprimée à Florence avec beaucoup de fautes et à mon insu : c'est cette brochure précisément que j'envoie à M. Grimm. J'aurais dans le cours de cette année fait réimprimer à Naples plus correctement cette édition ; mais les suites de la mort de mon frère m'en ont empêché. J'espère qu'un temps viendra que personne, en mourant ne m'embarrassera plus, et alors je ferai cette seconde édition. Ce Castrucci m'a paru aussi digne de servir M. Grimm, que Grimm de lui commander. Ainsi je le lui

recommande. Il m'a promis de m'amener Grimm un beau matin ici; et moi qui suis précisément dans l'état de ce bourreau jeté en bas de l'échelle par le pendu qui se justifiait en disant : Tudieu, comme il y allait! je ne fais que crier : Qu'on me les amène ici, je les étranglerai tous ! car depuis qu'on m'a jeté en bas de Paris et que j'ai les jambes cassées, je ne saurais faire autrement.

Je vous prie de dire à Gleichen que don Miquel et moi nous sommes occupés à lui acheter ce muscat de Lipari, qui n'est point du tout aisé à trouver. Nous en goûtons à droite et à gauche; et rien de bon jusqu'à présent. Je lui promets de ne lui pas faire jeter son argent : ainsi patience. Nous avons un carnaval bien bruyant. Moi, je m'y ennuie, n'ayant point de maîtresses; et comme j'ai aussi un cœur de chair et d'os, cela m'est sensible. Bon soir, aimable dame.

A LA MÊME.

Naples, ce 7 avril 1775.

VOILA ce qui s'appelle une belle lettre tout-à-fait. Une lettre écrite de votre main en

entier, où vous renaissez après la climatérique; où vous voulez changer de titre et de sexe, et au lieu de belle dame, être Pierrot; où vous savourez le plaisir d'exister, d'écrire à votre abbé. Tout ceci est ravissant.

Pour moi, quoique l'année de la mort de mon frère soit révolue, que j'aie marié deux de mes trois nièces, et, qui plus est, remarié en secret ma belle-sœur, je ne suis pas au bout de mes ennuis. Les intérêts de mon frère ne sont pas à beaucoup près débrouillés, et il me reste une nièce à écorcher. En attendant je vis comme je puis; et puisque vous êtes guérie, voilà un grand point de mon bonheur assuré. Vous ne voulez plus être *belle dame*, et mon éphitète de *charmant abbé* s'en ira au diable aussi, car je ne suis plus charmant; je suis maussade, je suis Pierrot, et je ne vous céderai ce titre pour rien au monde.

J'ai été ravi de recevoir une lettre du prince Pignatelli dans son état naturel.

Caracciolo part dans huitaine. Il prend le chemin de Vienne pour son plaisir; et il fait fort bien d'allonger son voyage, car plus il voyagera, mieux il se portera.

Je suis étonné que Naples vous ait donné la mode des coiffures ; car il y a quatre ans ou trois au moins que nos dames se coiffent sur 22 pouces de hauteur et 15 de largeur, sauf panaches, brimborions, saucissons et autre attirail. Le visage, au milieu de toute cette atmosphère, a l'air d'un nombril ; encore ce nombril est joli chez vous ; il est affreux chez nous.

Je vous renouvelle mes instances de vous occuper d'un certain paquet qui m'est venu de France, estimé cent francs juste, et pour lequel il faut parler à M. de Mauregard. Je vous en ai écrit ; mais, soit que ma lettre se soit égarée, soit que votre maladie vous ait empêchée de vous en occuper, vous ne m'avez rien répondu là-dessus. Il s'agit de faire comprendre l'injustice de me forcer à recevoir un livre, qui est peut-être celui de l'abbé Morellet, à cet énorme prix de port. Je veux l'avoir gratis : car, sûrement par quelque équivoque, il n'a pas été contresigné. Si cela est impossible, on ne peut me refuser de le taxer comme marchandise. Bon soir ; il est bien tard.

A LA MÊME

Naples, le 15 avril 1775.

Puisqu'il y a une convalescence, souffrons qu'elle soit longue. Vous m'avez promis de ne plus retomber malade, ainsi il est juste que vous vous éloigniez lentement et à regret de quelque chose qui vous a été plus attaché que vous n'auriez voulu. Quelque pathétique que soit le tableau de votre impotence, vous ne me persuaderez jamais que vous n'avez pas des moyens de parler à M. de Mauregard. L'abbé Morellet lui-même, dans sa toute-puissance auprès du contrôleur-général, serait excellent. Pour moi, je suis tout prêt à abandonner au rebut le paquet : car, comme on sait que c'est un imprimé, c'est une chose bien aisée que d'avoir une brochure qui coûte moins de cent francs : mais je ne saurais consentir à rester toute ma vie dans l'incertitude et la curiosité de savoir ce que contenait ce paquet et par qui il m'était envoyé. Je ne demande autre chose sinon qu'on l'ouvre à Rome, qu'on me mande ce que c'est, et puis qu'on

le brûle. Allons, faites moi ce plaisir, et épargnez-moi le travail d'écrire à M. de Mauregard : il est si gras ! Tourner de belles phrases, composer une épître en français, Dieu ! quel ouvrage ! Le cœur me manque, lorsque j'y songe.

Caracciolo est parti lundi. Il ne va plus en Allemagne, il arrivera à la fin de mai à Paris ; car il doit se trouver au sacre du roi et voir la Sainte Ampoule. Il vous dira tant de choses de moi, que je n'ai plus d'envie presque de vous mander autre chose sinon que je me porte bien. Il m'a bien promis de vous voir très-souvent. Nous sommes restés plus amis que jamais. Ainsi aimez-moi. Assurez l'abbé Morellet que rien de ce qu'il aura dit dans son livre, ne pourra me fâcher. Lorsque j'aime, je suis bien indulgent.

A LA MÊME.

Naples, le 29 avril 1775.

Avant que de répondre à votre lettre pleine d'amertume pour le départ du chevalier, je dois vous dire que je suis par-

venu à savoir le contenu de ce fameux paquet, et l'homme qui s'est avisé de me l'envoyer. C'est précisément le livre de Morellet qui est dedans : mais ce n'est pas lui qui me l'envoie. Le criminel est un abbé Leblond, sous-bibliothécaire du collége Mazarin. Personne ne l'avait prié de cela ; il a cru faire un trait d'amitié insigne, et m'obliger infiniment par cette expédition. Tout se voit dans ce bas monde. Notez que je ne connais cet abbé que parce que M. Pellerin, qui a perdu la vue, l'a chargé de m'écrire quelquefois au sujet des médailles. Je lui monte une garde comme je sais en monter quelquefois. Je le charge de réparer le mal qu'il a fait, car le paquet n'est pas encore retiré de la poste ni jeté au rebut ; et cette affaire n'est pas encore finie : je ne vous l'ai mandée que pour vous tranquilliser.

Venons à présent à vos plaintes sur les amitiés liées avec des étrangers. Vous avez tort de vous en plaindre. Tout est étranger dans ce monde, car tous s'en vont par la mort. Les étrangers ont cela de commode, qu'ils partagent en deux le regret. On en

sent la moitié, lorsqu'ils s'en vont, et quoique absens, ils ne sont pas entièrement perdus. On en a des lettres, des nouvelles, et le cas de les revoir n'est jamais impossible. S'ils viennent à mourir, la douleur tombe sur ce reste d'existence perdu ; et qui est bien moindre que le total. Vous n'aimerez pas sûrement plus de tomber à-plomb, que de glisser sur les malheurs. Les malheurs sont la sauce de cette vilaine viande qu'on appelle la vie : on en est environné. Ne vaut-il pas mieux détremper cette sauce par les absences, les éloignemens, l'habitude aux détachemens ? Voilà des raisons bien fortes pour que vous continuiez à aimer les étrangers.

Ce soir le temps me manque absolument. Je travaille comme un forçat à donner de l'arrangement à toutes mes affaires et à celles de ma famille ; et si je réussis à m'en débarrasser, ne doutez pas que je fasse encore un voyage à Paris. Je ne rêve qu'à cela à présent ; et je commence à y voir des possibilités, si je vis, et si d'autres meurent. Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 6 mai 1775.

Jamais lettre de vous ne m'a fait plus de plaisir. Le rétablissement de votre santé, l'établissement de votre fils, sont des objets solides de gaieté et de bonheur humain. Pour moi, jamais je ne me suis trouvé en plus grand besoin d'être égayé. Nous avons ici une saison terrible qui tue tant de monde, qu'on regarderait notre épidémie comme une véritable peste, si elle était contagieuse. J'ai perdu trois ou quatre bons amis; j'ai perdu avant-hier la femme d'un ancien domestique qui me servait ainsi que son mari depuis trente deux ans. Cette perte est terrible pour un garçon comme moi qui n'ai aucune femme à la maison. Je ne vous en dirai pas davantage pour vous peindre combien j'ai l'âme noircie d'idées sombres et tristes. Jamais je n'ai eu tant de peur de mourir moi-même. Comme les morts sont subites ou précédées d'une maladie de deux jours tout au plus, et qu'elles consistent en une fiè-

vre maligne et un abcès à la tête ou à la poitrine, on n'est pas tranquille, malgré la sensation de la meilleure santé. Je me porte bien et je me plains pour mort.

Parlons de vous, cela vaudra mieux. Votre fils séjournant à Fribourg pendant quelque temps, est tout ce que je trouve de mieux dans votre affaire. L'air froid ; flegmatique de la Suisse, la société avec des êtres calmes, sensés, pesans même, fera grand bien à la tournure de l'esprit de votre fils, et j'espère qu'à Fribourg il deviendra le fils de sa mère, comme à Paris il était bien le fils de son père. Ceci n'est pas ostensible, comme vous voyez.

Je suis ravi des nouvelles du baron de Gleichen. J'en aurais souhaité du prince Pignatelli ; et il est encore à Paris. Grimm à Naples ! j'en doute fort ; et s'il vient, il me causera plus de chagrin que de plaisir. Il ne viendra que pour rester huit ou dix jours. Vaut-il la peine d'attendre six ans ces huit jours pendant lesquels nous nous verrons à peine.

A propos, faites mes complimens à M. d'Affry ; dites-lui très-sérieusement qu'il

travaille à toute force pour avoir l'ambassade de Naples. Vous viendrez à cette occasion me trouver, et voilà, par une suite d'événemens les moins prévus, que nous nous reverrons dans un an. Le chevalier de Clermont ira autre part; cela m'est égal, si je le dois troquer contre vous et M. d'Affry. Autrement je ne m'en déferai pas pour rien au monde : car je suis ravi de le posséder ici.

Vous êtes à la veille de voir Caraccioloen recevant cette lettre. Il sera donc mon chancelier, et vous dira le reste.

Voudriez-vous embrasser madame de Belsunce de ma part ? Vous trouverez incluse la procuration pour cet acte si solennel. Adieu. Voyez-vous comme je me bats les flancs pour être gai. En vérité je ne le puis pas à cette heure.

A LA MÊME.

Naples, le 27 mai 1775.

Ce n'est que par vous, madame, que j'ai appris les bagarres de Paris; et comme je ne vois plus personne qui reçoive des let-

tres de France depuis le départ de MM. de Breteuil et Caracciolo, tout ce que vous ne m'en dites pas, me reste inconnu, à mon grand regret. Mon premier mouvement à la lecture de votre lettre, a été de remercier Dieu de n'être pas à Paris; j'y aurais peut-être été mis en prison comme auteur de la révolte. On aurait eu raison de trouver dans mes dialogues que je l'avais prédite et annoncée, lorsque j'ai dit que l'homme d'état doit prévoir les cas imprévus. Cette indigne et occulte cabale, qui est sans doute le premier mobile de l'imbécillité populaire, aurait dû être prévue. La moinaille et la prêtraille ont été les moteurs des émeutes de Madrid en 1765. On se servit du prétexte de la cherté, pour venger les impôts que M. de Squillace mettait sur les ecclésiastiques. Ceux qui n'entendent pas souvent la messe, doivent s'attendre donc qu'on vengera les mépris de la messe. Le premier problême à résoudre pour un ministre est de garder sa place; et plus il se croit honnête homme, plus il doit s'acharner à rester en place, pour faire plus long-temps du bien aux hommes. Si quelque bien qu'il

voudrait faire l'expose à la perdre, il doit le sacrifier net à son existence. J'espère que cet événement aura appris à M. Turgot et à M. l'abbé Morellet à connaître les hommes et le monde, qui n'est pas celui des ouvrages des économistes. Il aura vu que les révoltes occasionnées par la cherté, ne sont pas impossibles, comme il croyait. Il calculait tout et n'oubliait que la méchanceté des hommes, et l'envie qui persécute les hommes en charge. On ne sait jamais au juste le nombre de ses ennemis. Feu M. le maréchal d'Estrées ne savait pas que le duc de Cumberland avait pour allié M. de Maillebois, et M. Turgot ne sait pas peut-être que le jadis parlement, aujourd'hui grand-conseil, trouve le pain fort cher aussi. Si son chagrin et celui de M. l'abbé servaient à leur faire rendre un peu plus de justice à mes dialogues ou du moins à mes intentions, qui résultent de la totalité de mes maximes; j'aurais gagné beaucoup à cette bagarre, puisqu'il n'y a pas d'hommes dont je chérisse plus l'estime et l'amitié. Ils ont de grandes vertus et un grand génie. Ils sont restés peut-être trop

long-temps au cabinet, et n'ont pas été comme moi, jetés dès leurs premières années au beau milieu d'une cour, pour y être le jouet de la fortune.

En attendant, je remercie l'abbé Morellet de vouloir bien me soulager du paquet dont il est la première cause. Ma nièce me reste à écorcher : car (ce que vous ne saviez pas) je me suis débarrassé aussi de ma belle-sœur, que j'ai aidée à se remarier. Il est vrai que je me débarrasse; mais c'est toujours par des sacrifices et des pertes; et me voilà débarrassé comme on se débarrasse des habits et des haillons, en restant tout nu.

Vous avez force noces et festins. Je vous laisse donc, en vous priant de continuer à me donner des nouvelles de Paris. Caracciolo sera arrivé : mais il sera à Reims. A son retour embrassez-le de ma part.

Il y a un siècle que je n'ai reçu de nouvelles du baron d'Holbach.

A LA MÊME.

Naples, le 3 juin 1775.

Bien peu de fois, madame, il m'est arrivé d'être aussi fâché que cette semaine, de me trouver sans aucune lettre ni de vous ni de personne. Vraiment je ne suis pas inquiet sur votre santé individuelle; vous m'avez promis de vous bien porter. Mais je soupirais après celles de la santé publique, qui auraient pu intéresser un grand nombre de mes amis. Mille bruits se répandent ici, qui me paraissent exagérés : et vous ne dites mot. Qu'en penser donc?

Il faut pourtant que je vous mande la négociation du paquet, heureusement terminée hier, qu'on me l'a envoyé, *franco di porto*. J'ai entr'ouvert l'ouvrage de Morellet. A l'instant j'ai bâillé, et il m'est tombé des mains. Quelque envie que j'aie de le lire, je sens que cela est au-dessus de mes forces. Je sens de même qu'il me serait impossible de le réfuter. Il est si long! et il me paraît que c'est un ouvrage prestigieux, parce que chaque morceau, chaque ligne, chaque syl-

logisme du livre est bien écrit, est clair, est juste; et cependant le tout ensemble est plat, obscur et faux. Je n'entends pas par quel prestige cela arrive : mais c'est le second cas après les jésuites. Chaque jésuite était aimable, morigéné, utile; et toute la société, qui n'était pourtant que la masse de tous les individus, était odieuse, corrompue dans la morale, pernicieuse. Que d'autres expliquent cet étrange phénomène : pour moi je m'y perds. A présent je vous prie très-instamment de me dire tout au long et tout au juste quel effet a fait le livre de Morellet sur les différens esprits de Paris, sans me parler de vous-même et de celui de mes intimes amis. Cela m'intéresse infiniment.

Pour ce qui est de la question traitée par moi et par l'abbé Morellet, elle est jugée par tous les gouvernemens unanimement. Tous se sont détrompés de l'enthousiasme des économistes; tous ont renchéri sur les anciennes entraves mises à la liberté des blés. Les Anglais même, depuis dix ans, ont mis des entraves à leur liberté et à leur commerce, en dépit de leur gouvernement libre et commerçant par essence. La France (foyer du

mal) a été incertaine et flottante : mais dix années consécutives de cherté, de famine, de révoltes, auront dû la détromper aussi ; et M. Turgot, qui était persuadé que la liberté seule suffisait, sera très-étonné de se voir obligé à donner des récompenses pour l'importation, à épuiser le trésor royal, et à flétrir sa gloire. Dieu veuille qu'il soit à temps de la sauver ! C'est dommage s'il est renvoyé ; mais c'est un peu sa faute. Pourquoi se faire économiste ? Que diable allait-il faire dans cette galère ? En attendant, remerciez-le bien, lui et Morellet, de m'avoir délivré du paquet. Cent livres de port étaient ce qu'il y avait de plus dur dans cet ouvrage contre l'auteur malheureux des Dialogues. Dieu fasse qu'il n'arrive rien de plus dur à l'auteur de la Réfutation !

Aimez-moi toujours et beaucoup. Je ne parlerai plus de blés de ma vie ; je m'occupe à présent de retoucher mon Horace : cela du moins n'occasionnera aucun bruit ni à la halle, ni à l'hôtel Soissons. Adieu ; mille choses à madame de Belsunce.

A LA MÊME.

Naples, le 10 juin 1775.

Je reçois à la fois, ma belle dame (je reprends mon ancien formulaire, parce que le cœur me dit que les émeutes, les bagarres, etc., vous auront rembellie, rengraissée, rajeunie), deux lettres de vous, des 15 et 21 mai, qui ne me disent rien. C'est bien étrange que, dans un pays où il est permis de tout imprimer, il ne soit permis de rien écrire. Cependant j'ai reçu des lettres de Spa, qui m'en disent davantage. Si j'avais du loisir, je ferais un traité politique des émeutes, de leurs causes, de leurs effets, et des moyens de les prévenir et de les guérir. D'abord, je voudrais bien établir et bien prêcher que rien ne fait autant d'honneur aux souverains que les émeutes; le czar Pierre en eut une vingtaine. Le roi Charles est le premier qui ait eu la gloire d'en avoir à Madrid, après l'avoir nettoyé, et avant que d'en balayer les jésuites. Mais c'est tout simple; on ne prend pas de purgations, ou l'émétique, sans avoir des tran-

chées d'estomac, de petites convulsions, des défaillances, etc.; tous ces petits maux sont les compagnons de la guérison.

Si votre jeune souverain ne sacrifie pas M. Turgot, aux caprices ou à la terreur panique de son peuple, il mérite d'acquérir par ce seul trait, le surnom de Grand; mais je crains qu'on ne surprenne sa jeunesse. Voyons.

J'attends l'ouvrage de Necker, que je lirai parce qu'il se laisse lire, et, qui plus est, entendre. Il est même, en économie politique, le Bernouilli qui surpassa Newton, même dans l'élégance, netteté, brièveté des démonstrations; c'est ce que j'admire le plus en lui.

Pour ce qui est de mon ami Morellet, aujourd'hui mon réfutateur, puisque je n'ai pas payé son livre cent francs, je lui pardonne toute sa réfutation. En vérité, il m'a fait mourir de rire, en voyant que, comme bon théologien, il est persuadé intimement qu'il est obligé, en conscience, de réfuter tous mes mots, mes syllabes, mes virgules. Vive le jansénisme! toutes les vertus des païens sont des vices; il me réfute lorsque je m'op-

pose aux économistes, et il me réfute encore plus, lorsque je suis d'accord avec eux; tout lui déplaît dans ma bouche : c'est charmant en vérité. Il doit arriver de là, qu'un homme qui lira son livre ne saura pas quelle conséquence en tirer, ne devinera pas quel est l'avis de l'abbé; il saura seulement qu'il ne partage pas mes idées, tant celles que j'ai, que celles que je n'ai pas. Que cela est instructif!

La chaise de paille me demande des inscriptions. Dites-lui qu'il n'en aura pas qu'au préalable il ne m'ait informé du sort qu'ont eu, tant celle pour la statue du czar Pierre, que celle pour le tombeau des ducs de Saxe-Gotha.

Bon soir; il est très-tard. Adieu; aimez-moi.

A LA MÊME.

Naples, le 24 juin 1775.

Vous avez été bien aimable de m'avoir donné de vos nouvelles à travers vos mariages, vos émeutes et vos hourvaris récréatifs; apparemment tout cela est arrangé; car vous

ne m'en dites mot. Tant mieux ; et j'en suis vraiment ravi pour M. Turgot ; je regarde comme un vrai bonheur pour la France de le conserver en place. Je m'en suis assez expliqué avec notre Caracciolo.

J'aurai tout le temps d'attendre l'ouvrage de Necker sur les blés : rien ne presse ; car, comme je ne veux réfuter personne, ni ne dois administrer cette partie ; et comme mon système est pris, et que rien ne me détermine à le changer, puisque je suis exportiste autant qu'aucun autre, et que l'impôt des frais sur l'exportation ne saurait la gêner en aucune manière, pas plus que les impôts des aides ne gênent le commerce des vins ; je n'ai plus rien à apprendre, et rien à répondre sur la question. Morellet me réfute à outrance ; il ne saurait me rien pardonner, pas même d'aimer l'Almanach Royal : patience. Me pardonnera-t-il de l'aimer toujours, et de le voir toujours assis à table à côté de moi, chez le baron ? S'il me le pardonne, je suis content.

Sans doute, il me faut des chemises de toile de coton, au moins douze. L'ambassadeur qui viendra doit être chargé de me les ap-

porter. Aurons-nous M. de Clermont? Si sa femme meurt, on craint qu'il n'en soit tellement affecté, qu'il ne prenne le parti d'aller à la Trappe, au lieu de venir à Naples; et, en vérité, j'en donnerais le choix comme de deux épingles. Pourquoi m'enviez-vous le bonheur de voir la chaise de paille, changée en chaise de poste, et roulant en Italie? Vous vous connaissez peu en fait de *réfrigérer* les âmes du purgatoire; tout leur est bon, jusqu'aux plus chétifs chapelets. Caracciolo vous a-t-il dit combien je m'ennuie ici, et combien j'y suis malheureux?

Sérieusement, si vous croyez qu'il faille donner une seconde édition, songez à y ajouter les morceaux de mes lettres relatifs à la question. Ajoutez-y aussi la parodie de *l'Intérêt de l'état* de M. de la Rivière, si ce morceau vous paraît amusant; et en un mot compilez, compilez, compilez tout ce que vous trouverez de moi à Paris; mais n'attendez rien de plus d'ici; puisque je n'ai pas réussi à persuader des têtes exaltées, je perds courage.

Donnez-moi quelques nouvelles du baron et de la belle baronne.

Aimez-moi; portez-vous bien, et faites-

vous une raison sur la perte par éloignement, puisqu'il s'en faut faire aussi sur les pertes par mort. Adieu.

À LA MÊME.

Naples, le 22 juillet 1775.

VOILA deux ordinaires que je n'ai point de lettres de vous, et en voilà tout autant au moins que je ne vous écris pas; mais, depuis que Caracciolo est à Paris, je suis moins inquiet sur votre silence, et vous le serez moins sur le mien : je compte lui écrire régulièrement. Il vous estimait infiniment dès Naples; il vous aimera à la folie à Paris. *Ergo* il vous verra souvent, il vous lira quelques-unes de mes lettres, comme par exemple celle de ce soir : nous serons donc sans lacunes dans notre correspondance. Tâchez toujours de lui donner de vos nouvelles dans les semaines où vous ne comptez pas m'écrire.

Avez-vous fini vos mariages? Je vous les souhaite plus heureux que les miens. Pour ce soir, je n'ai plus rien à vous dire ni de sublime ni de plat. J'ai dormi trop cette après-

dînée, et j'en ai un grand mal de tête. Je m'en vais au spectacle. Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 29 juillet 1775.

Voici une lettre de vous tout-à-fait charmante : vous y êtes gaie, bien portante, bien contente de notre ami Sartine. Vous m'annoncez des choses très-agréables, et vous me dessinez des tableaux bien risibles. Naigeon, s'arrachant les poils de la tête de plaisir, et criant : C'est effroyable; peut-on ne pas étouffer, à se l'imaginer? Maurepas, Turgot, Sartine, Malesherbes; voilà quatre hommes dont un seul suffit à rétablir un empire. Dieu sait si tous les quatre le feront, comme il est sûr qu'un seul d'entre eux l'aurait fait. Ah! que l'arithmétique politique et physique est différente de la numérique! Il n'est pas vrai qu'en doublant les causes on double les effets : si on met double charge, il ne s'ensuit pas qu'on enverra le double plus loin la balle; mais on fera péter ou crever le canon. Voilà ce que je crains sérieusement à présent que je le vois si chargé : restons

donc à voir cela. Il faudra bien que je me presse d'arriver à Paris, si je veux attraper le moment agréable pour moi de voir quatre grands amis à moi, quatre grands hommes, quatre anciens amis en place. Je crois voir là la conjonction de toutes les planètes; ils s'entr'éclipseront.

Au lieu de diminuer ma famille, je l'augmente tous les jours. Hier m'est arrivée de Marseille une chatte angora destinée à mon chat angora : faites-en-moi compliment; car je suis au comble de la joie. On aura une race angora à Naples, et au moins les gens d'esprit auront avec qui passer la soirée, et trouver qu'on leur fait patte de velours. Au reste, nous déclinons vers la barbarie stupide et grossière tous les jours davantage; et l'on voit bien que c'est Dieu qui fait cela à lui tout seul, et parce que cela l'amuse : il nous enlève tous les jours, par la mort, quelqu'un qui aimait les lettres, et qui aurait pu les protéger; et il fait cela avec un choix et une intelligence, qui ne laissent rien à soupçonner des effets du hasard. Le duc de Bovino, grand veneur du roi, était le seul de nos courtisans qui eût lu Horace, et la

mort nous l'a enlevé avant hier. D'après ce tableau, ne m'attendez-vous pas d'un moment à l'autre?

Bonjour, ma belle dame; mille choses à M. d'Affry, à votre famille, à nos amis. Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 19 août 1775.

Madame, je n'ai pas répondu à une très-belle lettre de vous, la semaine passée; heureusement cette semaine je n'en ai point reçu : ainsi je ne serais point en retard. Vous me disiez qu'à la chaleur près, vous vous portiez à merveille; et moi, je me croirais encore mieux portant, s'il faisait plus chaud ici.

Vous m'avez conté l'histoire de l'abbé Baudeau, en croyant me l'avoir déjà mandée; mais, en vérité, vous ne me l'avez écrite qu'une seule fois. Croyez-moi, et souvenez-vous-en lorsqu'il en sera temps, les économistes casseront le cou à M. Turgot : ils ne méritent pas d'avoir un ministre dans leur secte absurde et ridicule.

Je commence à être embarrassé pour ma boîte de coton : cependant je vois que le meilleur parti est toujours d'attendre qu'un ambassadeur de France vienne à Naples, car enfin il en viendra un, et de le prier de s'en charger.

J'ai repris ces jours passés la lecture de vos dialogues, et je suis tombé sur ce petit catéchisme du douzième dialogue : c'est un chef-d'œuvre ; il est au-dessus de tous les éloges : très-peu de personnes sont en état d'en mesurer l'effet progressif.

Nous n'avons rien ici en fait de littérature. Je m'occupe sérieusement à diriger un opéra comique : s'il réussit, je vous en instruirai plus amplement.

Puisqu'il n'y a pas de liberté de la presse à Paris, laissons-là les blés, les dialogues et les économistes. Je m'occupe d'Horace ; je suis parvenu à me former une idée bien distincte de sa vie : il a été malheureux, pauvre, très-mal traité par Mécène q l'employa beaucoup et lui fit très-peu bien. Les Mécènes anciens étaient tels les Mécènes modernes. Le monde s'est t jours ressemblé.

Pardonnez-moi si je ne remplis pas le papier. Vous ne sauriez imaginer combien je suis obsédé et excédé d'ennuyeux. Adieu.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 9 septembre 1775.

Madame, vous avez bien raison; mais je n'ai pas tout-à-fait tort : je vous avais mandé que lorsque Caracciolo serait arrivé, j'écrirais tantôt à lui, tantôt à vous; ainsi, vous pourriez avoir toujours de mes nouvelles, sans en faire jamais la dépense. La raison principale d'écrire à Caracciolo plutôt qu'à vous est votre maudite langue, sur laquelle je commence à me rouiller, au point que je me trouve bien plus à l'aise d'écrire en italien à Caracciolo. En même temps cela doit l'obliger à vous aller trouver, et je travaille, d'ici, à nouer votre amitié avec lui. Plaignez-moi si je ne puis pas vous écrire plus au long ce soir : je suis excédé d'affaires ennuyeuses, et je m'en donne d'amusantes avec mon Horace et une pièce comique que je suis occupé à faire achever sous ma direction. Elle aura pour titre *Le Socrate ima-*

ginaire; il n'y a rien de plus fou. Je vous la ferai tenir lorsqu'elle sera imprimée. Bon soir.

A LA MÊME.

Naples, le 16 septembre 1775.

Il est vrai, notre correspondance depuis trois ou quatre mois a été fort dérangée chronologiquement; mais je vous aime toujours très-méthodiquement. Si je suis absent, ce n'est pas ma faute, ni celle de mon cœur: mais vous, qui avez besoin de fruits, pourquoi ne vous rendez-vous pas à Naples, le pays des fruits? Je vous promets d'excellentes figues et de bons melons à Noël. Venez, je vous logerai : vous ne verrez que moi si vous voulez, et je ne verrai que vous durant votre séjour. Si le baron ne se laisse voir ni à dîner ni à souper, et que vous ne vouliez pas entamer le coucher, on pourrait au moins le forcer à accorder le lever. Les barons du S.-Empire sont une sorte de souverains : leur lever pourrait être majestueux.

Comme je n'ai rien à vous mander ce soir, je vous parlerai de ma pièce comique : c'est

une imitation de Don Quichotte. On suppose un bon bourgeois de province qui s'est mis en tête de rétablir l'ancienne philosophie, l'ancienne musique, la gymnastique, etc. Il se croit Socrate : il a pris son barbier, dont il a fait Platon (c'est le Sancho-Pança); sa femme est acariâtre et le bat toujours : ainsi c'est une Xantippe. Il va dans un jardin consulter son démon ; enfin on lui fait boire un somnifère, en lui faisant croire que c'est la cigüe : et grâce à l'opium, lorsqu'il se réveille, il se trouve guéri de sa folie. Ce sujet serait digne d'un petit roman bien gai; et c'est, à mon avis, le seul qui pourrait être aussi original que Don Quichotte, et du goût de notre siècle. Lorsque la pièce sera imprimée, je l'enverrai à Caracciolo ; et, s'il veut se donner la peine de vous en expliquer les phrases et les plaisanteries napolitaines, vous rirez.

Je me réjouis infiniment du succès de vos mariages; les miens n'ont pas été aussi heureux: l'aînée de mes nièces est tombée dans les mains de certains dévots, d'ailleurs bonnes gens : ils ne sont d'aucune ressource ; mais du moins ils ne me tracassent pas : mais la cadette a déve-

loppé un caractère infâme, et est tombée da
les mains d'un homme encore plus infâm
mais, lorsqu'elles auront reçu leurs dots,
serai tranquille.

Aimez-moi; portez-vous bien. Adieu.

A LA MÊME

Naples, le 30 septembre 1775.

Ma belle dame, vous êtes bien bonne de songer à m'écrire, et à faire mes emplettes, au beau milieu de vos noces; je n'en aurais pas fait autant. Au fond, toutes mes commissions, que je vous prie de m'envoyer par M. de Clermont, se réduisent à la quantité de toile de coton nécessaire pour douze chemises et trois douzaines de paires de poignets; si vous voulez y ajouter douze mouchoirs rouges de toile de Suisse, à la bonne heure.

Pour des livres, je ne souhaite, comme vous savez, que des voyageurs. Si on a traduit en français les voyages de MM. Solander et Bancks, en Irlande, à l'île d'Otaïti, etc., voilà tout.

J'attends Grimm, puisque tout le monde

me le promet, mais avec des fils de conquérans des Turcs et des *Transdanubiens*. Grimm ne me vaudra pas grand'chose, et il appartiendra à la classe des quantités transcendantales. Adieu ; je suis horriblement pressé.

A LA MÊME.

Naples, le 9 décembre 1775.

Madame votre fille, qui a eu au moins autant soin de moi que de vous dans votre maladie, vient de m'avertir que je pouvais recommencer à vous écrire, parce qu'il y avait tout à parier que ma lettre vous rencontrerait bien portante : si cela n'arrive pas, prenez-vous-en à elle. Au fait, je suis ravi de recommencer avec vous, car la parenthèse a été un peu longue, et je commençais à en avoir peur ; mais n'y songeons plus.

Le fait est que je ne sais pas par où recommencer, tous les fils de nos dialogues étant cassés ou ralentis par le laps du temps. Commençons par le bon bout, et c'est toujours l'argent. Je vous dois de l'argent et

des remercîmens ; pour les remercîmens, je vous les compte sur le champ : recevez-en mille, dix mille, un million. C'est bien beau à vous, au milieu de vos souffrances, d'avoir songé à mes chemises. Pour de l'argent, la chose n'ira pas si vite. Je voulais en écrire à Caracciolo ; mais il tire de l'argent de Naples, et n'en renvoie guère : je pourrais attendre l'arrivée de M. de Clermont ; mais il tardera peut-être. Ainsi le plus court et le plus sûr sera de vous remettre ces 137 liv. 8 sous par une lettre de change ; et c'est ce que je compte faire dans la semaine prochaine. Ayez donc ce peu de patience.

Gleichen est à Milan. Ainsi il verra la chaise de paille avant moi. Je l'attends, cette chaise, avec la dernière impatience, pour lui montrer mon travail sur Horace, qui assurément lui fera grand plaisir.

Je vous avais mandé que je m'étais occupé à faire travailler à un opéra comique appelé *Socrate*, et que cela m'avait infiniment diverti. Ensuite vous êtes tombée malade, et je ne vous en ai plus parlé. Il faut donc vous apprendre que cette pièce a eu le plus sublime de tous les succès. Elle a été défendue, du très-exprès

commandement de sa majesté, après avoir été donnée six fois au public, et même une fois à la cour. Cela n'était pas encore arrivé en Italie. En France le seul Tartufe mérita cet honneur. Ainsi mettez *Socrate* au-dessus de Tartufe pour le bruit qu'il a fait, pour les cabales, les intrigues, les méchancetés qu'il a enfantées. Telle est ma situation ici, et la frayeur qu'excite mon esprit dans les têtes des imbécilles; portez-moi envie et ne me plaignez pas, car cette affaire ne m'a fait aucun tort. Vous ne sauriez imaginer toutes les explications qu'on donnait à cette pièce, toutes les allusions qu'on y trouvait. Après l'Apocalypse, rien n'a été si drôlement expliqué. Je veux mourir si je savais rien de ce qu'on trouvait dans ce que j'avais fait. Cependant on n'a pas défendu les imprimés : si je vous en envoyais, vous ne les goûteriez pas. Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 23 décembre 1775.

MADAME, une lettre de madame votre fille est aussi belle que peut l'être pour moi une lettre qui ne soit pas de vous. Mais il y

a des choses au monde qu'on ne supplée pas par des équivalens, tels que la maîtresse, le duel et vos lettres. Il m'en faut donc; songez à m'en écrire au plus vite; en attendant, je joins ici une lettre *sur* et non pas *à* messieurs Tourton et Baur, qui n'est point bête, comme toutes celles de la nouvelle année. Elle a pour cent trente sept livres huit sous d'esprit; ce n'est pas en avoir beaucoup. L'ordre de compter l'argent au romanzogogue m'est arrivé trop tard, et ma lettre de change vous fera toucher l'argent plutôt. Ainsi c'est le mieux.

Madame votre fille m'a donné des nouvelles touchant des séparations dont elle a bien senti le peu d'intérêt. Elle ne m'a pas appris la plus importante pour moi, savoir si M. l'ambassadeur et mes chemises avec, étaient partis.

Nous avons ici le Margrave de Bareith; il me connaissait de réputation sur les rapports de Grimm, Gleïchen et peut-être de mademoiselle Clairon; il m'a comblé par conséquent d'amitiés auxquelles j'ai répondu par beaucoup de franchise et de vérité dans mes propos. C'est un aimable prince, fort réservé

ici, mais n'ayant aucun des défauts de son rang ; Gleichen sera ici en carnaval, et le petit Prophète y sera en même temps. J'aurai des jours heureux, mais bien courts ; il faut s'en contenter : la vie est si courte elle-même!

Peut-on avoir de l'esprit dans ses lettres, lorsqu'on a passé toute la journée, comme je fais, à entendre des platitudes. Plaignez-moi : je suis abruti. Adieu. Mille remerciemens à madame de Belsunce, des soins qu'elle a eus d'entretenir ma correspondance. Allons, c'est trop la fatiguer ; déchargez-la une bonne fois de ce travail.

Puisque la nouvelle année m'obligerait à écrire enfin à quelqu'un de mes amis délaissés ; chargez-vous du baron d'Holbach, de la baronne, de messieurs Necker, Suard, Marmontel, Raynal, etc. Caracciolo se chargera du reste. Adieu encore.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 20 janvier 1776.

Pour le coup, ma belle dame (car, quoique vous soyez très-faible et fort maigrie, vous êtes toujours ma belle dame), sans flatterie, votre lettre est la plus belle lettre qu'on

ait écrite, depuis qu'on a écrit des lettres; je vous en fais juge. La chaise de paille et moi embrassés, voulant jouir de ce bonheur tant désiré, et commençant à le goûter en effet, si une lettre de vous était arrivée avec de fâcheuses nouvelles de votre santé, quel coup de massue ! Quelle horrible situation pour nous deux, de ne nous être revus que pour pleurer ensemble ! En revanche, j'ai reçu votre lettre dictée par vous : je ne faisais que de la quitter; vite j'ai couru chez lui : nous nous sommes embrassés comme des pauvres, et vite et vite nous avons pris des arrangemens pour le Vésuve, la Cocagne, les presepios et mille autres niaiseries napolitaines. Ah! la bénite lettre! la bienheureuse lettre! elle nous a ressuscités! Si je l'ai revu, pourquoi ne vous reverrais-je pas aussi?

Il m'a apporté les poignets et la toile. Je fais précisément comme celui qui voulant avoir un équipage, commenca par acheter le foin. Adieu, je ne puis pas être plus long, la poste part à minuit; et voilà onze heures qui sonnent, adieu encore. Toujours de bonnes nouvelles de votre santé, et puis laissez-nous faire.

A LA MÊME.

Naples, le 17 février 1776.

MADAME, votre lettre du 14 au 21 a mis le comble aux plaisirs du séjour de Grimm à Naples, et à celui que j'éprouve de l'avoir revu. Nous tremblions à chaque instant d'être troublés dans nos doux transports parisiens, par quelque lettre désagréable de vous; au contraire, vous nous avez régalés au commencement et à la fin de deux lettres dictées par vous, dont la dernière respire la gaieté et la force. Ce dialogue, grand Dieu! quel dialogue! Grimm l'a emporté pour en régaler Gleichen et quelque autre à Rome; mais il me le renverra pour que rien ne manque à ma collection de vos œuvres.

Que puis-je vous dire d'ici? Grimm a laissé un grand vide dans mon existence et des regrets infinis dans mon âme. Cependant c'est beau de nous être revus. Peut être je vous reverrai à mon tour. Ainsi donnez-vous la peine de m'attendre et songez-y sérieusement.

Les Romanzoff ont singulièrement réussi

ici comme partout, et avec justice. Il y a bien de l'étoffe en eux, surtout dans l'aîné qui est déjà mûr; et ils ont un très-beau poli de vernis. De tous les étrangers qui se sont trouvés ce carnaval ici, ils étaient les plus aimables sans comparaison.

Ce soir je n'ai pas le temps de m'arrêter davantage avec vous. Remerciez votre aimable fille des soins qu'elle a eus de m'informer exactement de votre état; dispensez-la à jamais de ce soin-là. Informez-en-moi vous-même. Adieu, Grimm, de Rome, vous en dira davantage.

A LA MÊME.

Naples, le 13 avril 1776.

Je ne répondis pas la semaine passée à votre charmante lettre, parce que c'était samedi saint, jour consacré aux visites de ce que nous appelons *buona pasqua*, qu'il faut remplir aussi rigoureusement que celle de la nouvelle année à Paris. Cette semai j'attendais avec la dernière impatience v nouvelles sur le lit de justice, et sur suites de la suppression des corps et méti

que j'imaginais funestes et terribles : mais je me suis trompé peut-être, et l'abbé Morellet aura raison.

Vous ne m'avez point écrit, et me voilà dans l'ignorance de tout. Cependant, quelle que puisse être la réussite de la chose, comme je ne vous ai jamais donné mon avis sur ces opérations turgotiennes, le voici simple et naïf. J'applaudis à la substance de l'affaire des corvées ôtées et d'un impôt substitué; mais j'aurais souhaité qu'on prît des mesures bien plus fortes pour s'assurer que jamais l'argent récolté par la taxe sur les terres ne serait employé à autre chose qu'à faire des chemins. Sans une grande précaution sur cela, à la première guerre, et peut-être même sans guerre, dans la main d'un autre contrôleur-général, on prétextera les besoins de l'Etat, on détournera ce fonds, et vous resterez sans chemins : car on ne pourra plus y forcer les paysans; et l'on n'aura pas d'argent pourles soutenir.

Pour ce qui est de la suppression des jurandes, je le dis à la barbe de tous les économistes, c'est une bêtise, une faute, une absurdité. On ne connaît pas les hommes :

Nitimur in vetitum. Plus une chose est difficile, pénible, coûteuse; plus les hommes l'aiment, s'y attachent, en raffolent. Les ordres religieux les plus austères sont ceux qui ont produit le plus de grands hommes. Rendez les règles des pères de S. Maur ou des jésuites aisées, commodes, leur ordre est détruit; ainsi je suis persuadé que M. de Turgot a porté le coup fatal aux manufactures de la France. Les habiles artistes, en partie sortiront; d'autres se négligeront; et au lieu d'établir l'émulation, il aura cassé tous les ressorts vrais du cœur de l'homme. Tel est mon avis.

Je n'ai pas eu de nouvelles du voyageur depuis un mois; mais il est si paresseux! Je suis enchanté des progrès de votre santé. Pour moi je me porterais bien, si je n'étais dans le chagrin d'avoir perdu mon chat. Vous ne sauriez imaginer à quel point je suis fâché d'avoir perdu l'ami le plus raisonnable que j'eusse ici.

Gleichen nous quittera bientôt; son imagination est bien blessée, et peut-être sa santé est plus mauvaise qu'elle ne le paraît. En tout il se dispose à devenir très-malheureux.

Grondez Magallon, de ne m'avoir jamais écrit. Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 18 mai 1776.

Quel blasphême ! Vous appelez un chiffon, une lettre écrite toute de votre main ; qui me parle de votre santé, mieux que je ne l'osais attendre ; qui m'annonce des idées de changemens de maison, des achats, et d'autres choses toutes agréablement fastidieuses. Et que pouviez-vous m'écrire de plus important ? M'auriez-vous parlé de vos édits, de vos réformes ? Sur les édits, je vous ai déjà mandé mon avis. J'applaudis à tous, excepté à ceux sur les maîtrises, dont l'abolition est le coup mortel porté aux manufactures de France ; et l'effet s'en apercevra dans trente ans et pas auparavant. Pour vos réformes, je les approuve toutes, d'autant plus qu'aucune ne retombe sur moi. Tite-Live disait pourtant de son siècle (qui ressemblait si fort au nôtre) : « *Ad hæc tempora ventum* » *est, quibus nec vitia nostra nec remedia* » *pati possumus.* » On est dans un siècle où

les remèdes nuisent autant que les vices. Savez-vous ce que c'est? L'époque est venue de la chute totale de l'Europe et de la transmigration en Amérique. Tout tombe en pourriture ici : religion, lois, arts, sciences; et tout va se rebâtir à neuf en Amérique. Ce n'est pas un badinage, ceci, ni une idée tirée des querelles anglaises : je l'avais dit, annoncé, prêché il y a plus de vingt ans : et j'ai vu toujours mes prophéties s'accomplir. N'achetez donc pas votre maison à la Chaussée-d'Antin, vous l'achèterez à Philadelphie. Le malheur est de mon côté, puisqu'il n'y a point d'abbaye en Amérique.

Embrassez pour moi Schomberg et les amis qui ne seront pas absens. Le voyageur sera à Venise. Je n'en ai point de nouvelles. Adieu : voilà du chiffon, si vous en voulez.

A LA MÊME.

Naples, le 1er juin 1776.

HIER au soir est arrivé votre ambassadeur. La première chose dont il m'a parlé, c'est de votre paquet. Je l'attends avec

impatience pour voir si la seconde expédition de la toile aura été moins malheureuse que la prennière : mais il faut lui donner le temps de déballer son équipage. Dieu veuille donc que ce paquet ne s'égare pas ! Car comme madame la duchesse de Chartres va lui tomber sur le corps, il y aura pendant quinze jours dans sa maison un hourvari récréatif.

Vous aurez appris la mort du bon comte de Fuentès. J'en suis pénétré; et j'avais bien besoin d'une lettre aussi gaie que la vôtre. Ce qui a ajouté à mon plaisir, c'est la feuille de notre incomparable philosophe. Notre voyageur vous dira que, dans son séjour ici, je ne lui ai parlé que du philosophe, lorsque je pensais à m'égayer, et de vous, lorsqu'il fallait s'affliger. Vous étiez alors dans un état bien chagrinant, et je m'attendais bien plus à apprendre que vous eussiez été loger dans la *domus exilis Plutonia* qu'à la Chaussée-d'Antin. Enfin Dieu a eu pitié de moi.

Je répondrai sans faute au philosophe, mais donnez-en-moi le temps. Je compte l'amuser avec ma réponse.

Par l'arrivée du beau-frère de l'ambassa-

deur, qui l'a devancé d'un jour, j'avais appris le changement du ministère, et je n'avais appris rien de plus que ce que je savais lorsqu'on créa contrôleur-général, M. de Turgot. De grâce, relisez cette lettre que je vous écrivis alors. Je vois que M. de Sartine va devenir le pilote de l'Etat. *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.* Vous-même, madame, à présent que vous achetez une maison, vous aimerez bien plus cet architecte, qui vous en réparera les trous, vous fera quelques légers changemens, que vous n'aimeriez l'illustre Perraut, qui vous la démolirait pour la rebâtir à neuf sur un dessin magnifique. Car, vous voulez loger, vous sentez que la vie est courte, et qu'il est toujours vrai, ce trait philosophique d'Horace. *Quid brevi fortes jaculamur aëvo multa?* Enfin Sartine est le seul qui n'a point fait de grands édits, qui n'a pas demandé de lits de justice; et, je parie pourtant, que son département est en bien meilleur état qu'il n'était auparavant. Il est donc le seul qui connaisse les hommes, et le vrai bonheur qu'on peut leur procurer. Turgot aura reculé le bien d'un demi siècle; il aura ruiné la secte éco-

nomique : et voilà tout ce qu'il aura fait de bon. Morellet sera bien étonné, étant honnête homme autant que son chef, de se trouver encore plus détesté que les Terrai, etc.; mais il ignore que les fripons malheureux ont un parti, et que les honnêtes gens n'en ont aucun. Ricci avait un parti; Silhouette n'en avait point. Aimez-moi. Mille choses à madame de Belsunce. Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 15 juin 1776.

Je suis sans lettres de vous depuis deux semaines. Je crains que ce ne soit à cause de la politique. Après m'avoir donné seulement la nouvelle du changement de ministère, vous avez voulu me taire la glose, n'est-ce pas? Moi, plus honnête homme que vous, je vais vous écrire franchement tout ce que je sais de madame la duchesse de Chartres, qui nous est arrivée hier au soir, et qui a dîné ce matin avec le roi et la reine. Des gens qui sont venus de Rome nous ont rapporté que là elle voulait être rentrée chez elle à neuf heures, pendant que les soirées à

Rome, en été, commencent à onze heures du soir. Lorsqu'on lui montra S.-Pierre, elle courait, comme un lévrier, sans s'arrêter à rien, disant toujours *C'est charmant*, entre ses dents, sans rien fixer; enfin elle fixa le tombeau de la reine Christine; et, après l'avoir regardé long-temps, elle dit : *Comme elle est mal coiffée!* et s'en alla. Ce trait est si original et si neuf, que je n'ai pu vous le laisser ignorer. Ce matin elle a pensé mettre en émeute les rues. Il a fallu ôter les coussins, à la plus haute voiture de l'ambassadeur, pour que sa coiffure y entrât. Le roi a fait des efforts incroyables pour s'empêcher de rire. Je suis très-pressé d'aller ce soir au théâtre, pour voir le succès de cette nouveauté. Ah! jusqu'aux maîtres d'hôtel, des philosophes causent des séditions dans les états?

Je n'ai aucune nouvelle du voyageur depuis Pâques; donnez-en-moi, si vous en avez.

J'ai reçu le paquet de la toile de coton; il y en avait trois coupons : deux sont excellens; mais un troisième coupon ne vaut rien. Assurément, vous y aurez apporté tous les soins. Il faut donc dire que le commerce,

de la compagnie des Indes, est si florissant qu'il n'y a pas à Paris de quoi faire douze chemises de toile de coton. Qu'en dit l'abbé Morellet? Est-il bien content de sa liberté? Trouve-t-il agréable jusqu'à la liberté de renvoyer les ministres.

A propos, le margrave de Bareith m'a mandé de sa résidence, qu'étant à Paris, il avait chargé son banquier de m'expédier douze bouteilles d'encre parfaite; je n'en ai reçu aucun avis de Paris, si ce n'est que M. l'ambassadeur Clermont m'a dit qu'on voulait le charger de cette caisse, et qu'il ne voulut pas s'en charger. J'aurais pourtant très-grand besoin de cette encre; voyez à engager ce banquier à me l'expédier au plus vite. Puisque la rencontre de la toile pour chemises est si difficile, soyez en vedette s'il s'en présente, et achetez-en-moi, à votre aise; et, lorsque vous la rencontrerez, une autre douzaine. Vous avez bien du temps pour cela, et au départ de quelque nonce ou autre, vous me l'expédierez. Mille choses à madame votre fille. Adieu. Aimez-moi en dépit de l'absence. C'est aujourd'hui le jour précis qu'en 1769, je vous quittai. Ah! quel souvenir!

A LA MÊME.

Somme, le 29 juin 1776.

Vous voyez, ma chère dame, par l'endroit d'où je vous écris, que je suis hors de Naples; et, par conséquent, bien peu à mon aise, surtout pour épistoliser. Mais il faut vous écrire : 1° pour vous dire que la lettre du 22 mai, dont vous faites mention, est précisément celle des vôtres qui s'est égarée; et je doute fort que ce soit dans cette lettre égarée, que vous m'ayez mandé la mort de mademoiselle de Lespinasse ; car Grimm me la manda de Venise, et dans votre lettre du 3 juin, vous ne m'en disiez mot. Le plus agréable pour moi, serait d'apprendre que Grimm m'avait mandé une fausse nouvelle.

Madame la duchesse de Chartres nous a quittés. Si M. de Genlis, qui la dirigeait, eût été un peu moins lésineux, il n'y aurait eu rien à désirer sur le succès qu'elle a eu ici. Mais la dépense qu'elle a faite, a été si incroyablement mince, que, si je vous la disais, vous seriez étonnée. Les dames de sa suite marchaient en habits rapetassés (c'est au pied

de la lettre), et leur attirail était quelque chose de gueux qu'on ne saurait aisément décrire. Voilà une grande preuve d'amitié que je vous donne, en vous mandant de telles nouvelles avec tant de candeur.

Votre lettre est charmante, en ce qu'elle me parle beaucoup de vous et de votre famille, et bien peu des affaires politiques.

Gleichen, après avoir pris congé de tout le monde, et s'être muni de passeports, est resté; et il est fort content d'avoir une fois pu vaincre son irrésolution; aussi à l'instant il s'est mieux porté. Adieu; il faut aussi que je vous quitte brusquement comme vous dans votre lettre.

A LA MÊME.

Naples, le 6 juillet 1776.

CETTE semaine je n'ai point de lettre de vous; je suis assez tranquille sur votre santé, et cependant cette privation me chagrine. Il n'y a pas d'argent que je dépense avec plus de plaisir que ces trente-cinq sous par semaine pour vos lettres, qui ne disent rien pour la plupart. Mais une lettre qui ne dit rien,

est toujours une lettre qui dit qu'il n'y a rien à dire, et le silence dit tout et rien en même temps : et voilà un propos obscur qui ne vaut rien.

Moi aussi je ne vous mande jamais rien; mais qu'importe; j'écris, et ce soir je suis dans ce cas. Que vous dirai-je? Que les galères de Malte sont ici; qu'il y a dessus force chevaliers français, jeunes étourdis; que M. Béranger va partir, et que si vous le voyez à Paris, il vous parlera beaucoup de moi; qu'hier au soir, chez l'ambassadeur de France, on exécuta un *Te Deum* composé par un jeune maître de musique français qui est ici, et que ce *Te Deum* est peut-être le premier qu'on ait chanté *sans avoir remporté de victoire*; vous dirai-je que Païsiello nous a donné un opéra bouffon d'une musique tellement supérieure, qu'elle a engagé les souverains à aller à son petit théâtre l'entendre; événement nouveau depuis l'établissement de la monarchie chez nous? vous dirai-je que hier le roi est allé en procession avec la reine, les seigneurs et les dames de sa cour gagner le pardon du jubilé. Voilà bien des nouvelles et bien intéressantes. La plus intéressante est,

pourtant que je commence a respirer sur mes affaires domestiques, et que je me porte bien; du moins il me le paraît ainsi. Bon soir; mille respects à madame de Belsunce et à mes amis. Vous avez rétabli M. Lenoir : j'en suis charmé.

N'oubliez pas les bouteilles d'encre que le margrave de Bareith devait m'envoyer par son banquier de Paris.

A LA MÊME.

Naples, le 20 juillet 1776,

Vous avez raison, madame; une petite lettre de votre main équivaut à une très-bonne nouvelle; aussi je suis content de ce courrier. Cependant vous parlez des chagrins que vous causent les absens. Ah! si je commençais à parler de ceux que causent les présens, il me faudrait vous parler de cinq sœurs, trois nièces, un neveu, la femme et les enfans de ce neveu, une tante maternelle et sa famille, les maris de mes deux nièces, ma belle-sœur, son mari, sa mère, et puis à peu près trente cousins et une centaine de parens plus éloignés. Il est vrai, au pied de la

lettre et sans exagération, que tout ce monde est sur mes bras; tous ont recours à moi; aucun n'est en état ni en charge à m'appuyer, à me faire quelque bien, à m'étayer : tous me pèsent; tous, à mon neveu près (1), sont dévots à brûler; et tous, y compris mon neveu, sont ennuyeux à périr. Toujours quelqu'un de cet essaim de parens dîne avec moi ou vient loger chez moi. Ils m'ôtent la solitude sans me donner la compagnie. Je ne me suis étendu sur cela que pour vous consoler et vous prouver que, à la santé près (qui est un grand article), mon état est bien pire que le vôtre; et pour vous faire convenir qu'il n'y a rien de bon dans le meilleur des mondes possibles. Ah ! si le bon Dieu eût voulu créer un monde impossible, comme nous y serions heureux !

Je vous remercie de m'avoir mandé un excellent mot de Caracciolo que je n'ai communiqué à personne. Il subit la punition d'avoir voulu ménager et même chérir cette engeance économistique, qui s'est avisée, pour flatter son feu Turgot, de publier dans les gazettes un bon mot de lui qui a fait, en Italie

(1) L'avocat Azzariti.

et ici, grand tort à la réputation de discrétion qu'un ambassadeur doit soutenir en parlant des affaires des souverains. Je le plains ; mais en même temps je lui dirai : que diable allait-il faire dans cette galère ?

L'Ambassadeur de France est tout-à-fait aimable. Il réussit ici mieux qu'aucun autre ; même mieux que Breteuil. *Beati mites quoniam ipsi possidebunt terram.*

L'hôtel-Dieu, placé aux Invalides, est la meilleure chose qu'on eût pu imaginer. Il fallait un bel incendie pour opérer ce bien, tant il est vrai que la lumière fait des progrès (à ce que disent les économistes). Quelle lumière que celle d'un incendie !

Vous ai-je mandé le service essentiel que m'a rendu la chaise de paille ? Il a fait acheter par l'impératrice de Russie le cabinet de livres et d'estampes de mon frère, au prix de l'estimation que j'en ai demandé. Le service consiste en ce que je me suis vengé par là de mes aimables compatriotes qui le voulaient acheter pour rien. Adieu. On m'interrompt ; et c'est le frère du mari de ma nièce qui arrive après avoir visité les églises du jubilé: ne vous l'avais-je pas dit ?

A LA MÊME.

Naples, le 27 juillet 1776.

Je n'ai point de lettre de vous, madame, cette semaine, et je n'aurais rien à vous mander si ce n'est l'état de désespoir où me met la mauvaise encre qu'on trouve ici. En vérité c'est la plus grande des raisons que j'ai de ma paresse à vous écrire. Ce bon margrave de Bareith m'en voulait expédier de Paris; il en a chargé son agent, et il a eu la bonté de m'en informer. Moi je l'ai remercié, et cependant l'encre n'est pas arrivée. Je rougis d'écrire au margrave et de lui porter mes plaintes sur cette *lésine* de son agent, qui, pour rencontrer peut-être l'occasion d'envoyer les bouteilles sans frais jusqu'à Marseille, me fait attendre désormais six moi De grâce aidez-moi à recouvrer cette encr Criez, pestez, écrivez, grondez, cherch faites en sorte que j'aie de quoi écrire, si l' vie me prend. Vous y gagnerez, vous la j mière, je vous en assure.

Païsiello, notre grand compositeur

pris au service de la Russie : il part d'ici après demain. Il sera d'une grande ressource à Grimm cet hiver : car il raffole de sa musique et avec raison. Moi et Gleichen nous éprouvons beaucoup de peine du départ de cet homme de talent et de génie, qui en outre est fort aimable. Vous le verrez à Paris peut-être dans trois ans d'ici.

Aimez-moi ; et lorsque j'aurai une meilleure encre, je vous promets de plus longues lettres. Adieu.

MADAME D'ÉPINAY A M. L'ABBÉ GALIANI.

Le 29 juillet 1776.

C'EST certainement, mon charmant abbé, une correspondance unique que la nôtre ; nous nous écrivons toutes les semaines des lettres de trois ou quatre pages, dans lesquelles on ne trouve autre chose sinon : Je me porte bien, je suis malade, je suis gaie, je suis triste, il fait chaud, il fait froid, un tel est parti, un autre arrive, etc., et nous sommes contens de nous comme des rois : nous nous trouvons de l'esprit comme quatre. Si par

hasard un courrier manque, voilà des plaintes, des cris : il semble que tout soit perdu. Savez-vous que je commence à penser que nous sommes bien plus heureux que nous ne le croyons. Puisque vous l'êtes de ma meilleure santé, je vous dirai qu'elle chemine vers la *robusticité*, et pour vous donner du nouveau, j'ajouterai que je me remets, non à travailler, mais à penser; et si ce bon état dure, je ne désespère pas de pouvoir continuer mes dialogues sur l'éducation. Il faut que je vous communique quelques-unes des idées qui, tout en rêvant, m'ont passé par la tête. Je me suis demandé pourquoi les animaux, qui jusqu'à présent sont bien nos très-humbles serviteurs, s'avisent de naître avec le degré de perfectibilité qui leur est propre, tandis que l'espèce humaine travaille depuis la naissance jusqu'à la mort pour n'atteindre qu'au degré qui lui est propre ; et puis je me suis demandé si l'avantage était pour eux ou pour nous. Avant de vous dire ma réponse, il faut que vous sachiez que j'ai fait mes deux questions à un homme d'esprit, à un savant, qui au lieu de résoudre le problême, m'a dit : Lisez un livre de Bordeu qui vient de paraître.....

Lire ! moi, lire ! ai-je dit; jamais. Des faits, tant qu'on voudra; mais en fait de raisonnement, je ne lis que dans ma tête. J'ai deviné tout ce que je sais, et je devinerai tout ce que je ne sais pas. En vérité, l'abbé, il y a des momens où je suis assez folle et assez vaine pour croire que j'ai deviné le monde. Je n'ai pourtant pas tout-à-fait deviné à moi toute seule la réponse à ma première question. J'ai bien dit : c'est que chaque espèce d'animaux n'est occupée que de ce qui lui est propre; mais cela ne me satisfait pas. J'en ai parlé au philosophe (à qui vous devez toujours une réponse, par parenthèse); il m'a dit : J'y ai rêvé plus d'un jour; c'est que chaque espèce d'animaux a son organe prédominant qui le subjugue, et que l'homme a tous les siens dans un degré de faculté combinée, dont le centre est la tête et la pensée. Il m'apporta un exemple; mais je ne peux pas vous le dire, vous le devinerez. Il naquit trois enfans jumeaux, il y a vingt ans, à Amsterdam, je crois; ils étaient imbécilles, féroces, sauvages; un seul de leurs organes, dès l'âge de dix ans, était à son point de perfection, et d'une perfection monstrueuse. Et quel or-

gane ? devinez : car c'est précisément ce que je ne dirai pas. Eh bien, ces trois enfans n'étaient absolument propres qu'à une seule chose; et il n'y eut point de puissance humaine qui put les empêcher de remplir leur vocation. Ils moururent épuisés avant l'âge, etc. Vraiment, lui ai-je dit, cela me fait résoudre un autre problême : c'est de trouver pourquoi les gens de génie sont si bêtes....

Quant à savoir de quel côté est l'avantage, je décide pour les animaux; ils n'ont ni la peur de mourir, ni l'amour des richesses; ils n'en ont pas même le besoin (1).

Eh ! mon Dieu ! je laisse trotter mon imagination, et je ne vous dis pas que notre excellent gros curé, que vous n'avez sûrement pas oublié, vous demande si vous ne pourriez pas lui procurer une lettre de recommandation pour le prélat Philomarini qui vient comme vice-légat à Avignon où réside notre bon pasteur. C'est simplement dans la vue

(1) On trouve dans la Correspondance de Grimm, 3e partie, tome 1, page 226, à la suite de cette lettre, un morceau assez long, en réponse à cette question de madame d'Épinay. On peut le croire de Grimm lui-même. (*Note des Éditeurs.*)

d'en être distingué; car il est heureux, à son aise, et n'a rien à lui demander; et vous savez qu'il s'appelle l'abbé Martin (1).

J'ai déjà sommé tous les banquiers de Paris d'avoir à me déclarer lequel d'entre eux est celui par excellence du margrave de Bareith. Il n'y en a plus que deux à interroger sur faits et articles : car jusqu'à présent mes recherches ont été vaines; mais de ces deux banquiers, l'un est en campagne, l'autre a perdu sa femme, et est plus triste et plus noir que l'encre que nous réclamons. Il ne serait pas poli d'aller faire cette recherche subitement. Il faudra donc laisser passer encore cet ordinaire sans vous donner satisfaction.

Adieu, adieu, mon cher abbé, voilà une des plus longues lettres que j'aie écrites depuis deux ans. Je vous embrasse.

(1) Cet alinéa et le suivant ne se trouvent pas dans la Correspondance de Grimm. L'abbé Martin est sans doute cet honnête directeur de la mère de madame d'Épinay, qui fit à sa fille de si sages réflexions, lorsque la perte du cœur d'un ami lui inspira le projet de renoncer au monde. Voyez les *Mémoires et Correspondance* de madame d'Épinay, tome 2, page 43 et suiv. (*Note des Éditeurs.*)

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 10 août 1776.

VOTRE lettre, madame, cette fois est tout-à-fait dans le style récréatif. Vous vous portez bien au point que vous craignez de vous porter guignon, en vous en vantant trop. Ne vous l'avais-je pas dit? L'ennui engraisse. Depuis que tous vos amis sont morts ou absens; que vous êtes dans une solitude parfaite, vous crevez de santé : jugez donc combien je dois être plus gras que vous. Je me suis amusé des nouvelles d'alarmes de guerre que vous me mandez; nous qui devrions être aussi alarmés que vous, nous ronflons du plus profond sommeil : et soyez bien sûre, mais très-sûre qu'il n'y aura pas de guerre entre l'Espagne et le Portugal. Profitez donc du jeu des actions et des effets royaux sur cette certitude. Il est vrai que le roi actuel de Portugal étant très-malade, on ne saura prédire au juste les idées et le système de son successeur : mais toujours il y a à parier qu'il sera aussi pacifique que son frère, et qu'il sera plus embarrassé des affaires intérieures qu'on ne l'imagine.

Vous ne m'aviez pas mandé la mort du pauvre docteur Roux, ni celle de mademoiselle de Lespinasse. Je crains pour la vie de d'Alembert; il faudrait l'engager à un voyage d'Italie.

Je vous ai mandé le bienfait de Grimm, de m'avoir fait vendre le cabinet de livres de mon frère. A présent il ne me reste que les tableaux et les instrumens de mathématiques. Parmi ces tableaux, il y en a une douzaine de jolis, qui ne sont pas fort grands; pourrais-je espérer de les débiter à Paris, ou faut-il que je me retourne aussi du côté de la Russie? Ecrivez-moi quelque chose sur cette question que je vous fais et qui m'intéresse infiniment.

Aimez-moi. On m'appelle. Adieu. J'embrasse Emilie, que je ne connais que par ses dialogues. Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 18 août 1776.

ON le voit bien que vous faites de grands progrès vers la *robusticité :* mais vous diriez que j'en fais à grands pas vers la rusticité, si je ne répondais pas à votre charmante

lettre. Je n'en ai pourtant ni le temps ni l'envie; cependant il faut répondre. Pour l'affaire de mon encre, vous avez pris le chemin le plus long; voici quel aurait été le plus court. Il aurait fallu par exemple trouver quelqu'un qui fût en correspondance avec mademoiselle Clairon (soit Marmontel ou autre), et lui faire écrire que Galiani se plaint à Naples, qu'après avoir reçu une très-gracieuse lettre du margrave, qui lui mandait avoir chargé son banquier à Paris de lui envoyer douze bouteilles d'encre, et qu'après l'en avoir remercié très-humblement, il n'avait rien reçu. Mademoiselle Clairon aurait tout arrangé d'abord. Pour moi je nose pas importuner le margrave pour une pareille bagatelle avec une seconde lettre; et je crois que vous en feriez autant à ma place. Voilà donc le chemin qu'il faut prendre pour terminer cette affaire.

Je ferai très-bien l'affaire de notre gros curé; mais il aurait fallu me donner plus de détails sur lui, sur le lieu de sa cure, sur ce qu'il pourrait obtenir, etc. Si je ne fais autre chose que de dire qu'il s'appelle Martin, on le prendra pour l'ennemi de Pangloss dans Candide.

Sur votre question, des animaux et des hommes et de leur perfectibilité, je vous écrirai une autre fois : car pour à présent je suis interrompu. Adieu.

A LA MÊME.

Réponse à une infinité de numéros.

Naples, 21 septembre 1776.

J'AI été malade, ma chère dame; j'ai été affairé; j'ai été plongé dans l'ennui, le chagrin, le dégoût : voilà les causes de mon silence depuis trois ou quatre semaines. Vos lettres m'ont réjoui, vivifié même : mais pas au point de pouvoir vous le dire. Je vous répondais le vendredi en vous lisant, et quelles réponses! Mais je retombais dans la paresse le samedi, qui se passait sans vous répondre. Aujourd'hui j'ai fait défendre ma porte, et j'en avais le droit; car c'est un jour de fête, et je me suis acharné à vous couler à fond une réponse. D'abord je vous remercie d'une recette d'encre que vous oubliâtes d'inclure dans la lettre qui m'en parlait, et qui vint dans la suivante. Mais, grand Dieu! si je savais faire de l'encre, si l'on en

savait faire ici, je n'en aurais pas demandé à un prince souverain. Ces recettes sont aussi vieilles que l'encre ; cependant, on en fait de bonne et de mauvaise selon les pays, sans que la recette de la bonne ait jamais été un secret. Or, persuadez-vous bien que la cause la plus forte et la plus vraie que j'aie à présent de ne pas écrire volontiers, est la mauvaise encre. Si vous prenez intérêt à cela, tâchez d'y remédier, et je vous ai dit le comment s'y prendre avec le margrave.

La lettre où vous me mandiez le malheur de la perte de mademoiselle de Lespinasse, s'est égarée, et je m'en étaisdouté comme je vous l'ai mandé. Votre dernière me parle du malheur de madame Geoffrin ; elle succombe aux lois de la nature et du temps, comme les édifices les plus solides, en se détruisant par parties. J'espère qu'elle languira encore pendant quelque-temps ; mais je n'espère plus la revoir à mon retour à Paris. M. de Clermont, hier au soir, m'étonna et me surprit d'abord en me soutenant que ces maladies et ces rechutes de madame Geoffrin, avaient été causées par des excès de dévotion qu'elle avait commis pendant le jubilé. En rentrant chez moi, j'ai rêvé

sur cette étrange métamorphose, et j'ai trouvé que c'était la chose du monde la plus naturelle. L'incrédulité est le plus grand effort que l'esprit de l'homme puisse faire contre son propre instinct, et son goût. Il s'agit de se priver à jamais de tous les plaisirs de l'imagination, de tout le goût du merveilleux ; il s'agit de vider tout le sac du savoir ; et l'homme voudrait tout savoir ; de nier ou de douter toujours, et de tout, et rester dans l'appauvrissement de toutes les idées, des connaissances, des sciences sublimes, etc. Quel vide affreux ! quel rien ! quel effort ! Il est donc démontré que la très-grande partie des hommes (et surtout des femmes dont l'imagination est double) ne saurait être incrédule, et celle qui peut l'être, n'en saurait soutenir l'effort que dans la plus grande force et jeunesse de son âme. Si l'âme vieillit, quelque croyance reparait. Voilà aussi pourquoi il ne faudrait jamais persécuter les vrais incrédules : et je vous ajouterais qu'en effet ils n'ont jamais été persécutés. On ne persécute que les fanatiques fondateurs de sectes qui pourraient être suivis. Le fanatique est un homme qui se met à courir au milieu d'une

foule, et que d'abord tout le monde suit. L'incrédule fait bien plus. C'est un danseur de corde qui fait les tours les plus incroyables en l'air, voltigeant autour de sa corde. Il remplit de frayeur et d'étonnement tous les spectateurs, et personne n'est tenté de le suivre ou de l'imiter. *Ergò* madame Geoffrin devait finir par un bon jubilé. *Q. E. D.*, ce qui était à démontrer.

Je vous souhaite de finir de même : ce n'est pas un mauvais souhait pour votre santé. Vous me direz que c'est vrai; mais que ce n'est pas non plus un joli compliment pour votre esprit; j'en conviens. Mais qu'est-ce que vaut l'esprit, vis-à-vis de l'estomac ?

Je vous ai tenu parole. Voilà une longue lettre; je pourrais l'allonger par les complimens de Gleichen, qui m'en charge toujours.

Pourquoi ne pas m'envoyer vos couplets ? Quelqu'un arrivera qui me les expliquera. Adieu. Lorsque vous le pouvez, envoyez-moi des nouvelles publiques : c'est ma passion à présent que la gazette.....

A LA MÊME.

Naples, le 5 octobre 1776.

Madame, deux semaines sans lettres de vous ! cela serait tourmentant; mais je suis si persuadé que vous le faites pour me punir de mon silence, que je suis tout-à-fait tranquille sur l'état de votre santé. Mon silence est criminel; car plus je suis navré de chagrin et d'amertume, plus je devrais vous écrire pour me soulager. Cependant je ne le fais pas, parce que le temps me manque autant que le cœur. Je vous écris ce soir pour vous donner un embarras auquel je n'ai pu me refuser. Un homme de mes plus chers amis d'ici (c'est beaucoup dire d'un pays où je n'en ai guères) me demande de lui faire venir de Paris deux exemplaires de l'ouvrage de M. d'Egly, *Histoire des Rois des deux Siciles de la Maison d'Anjou*. Voudriez-vous vous donner la peine de les faire acheter reliés passablement au moins, et de me les envoyer à Marseille, soit à quelque négociant, ou à M. de la Rosa, consul d'Espagne, pour me les faire tenir par la voie

de mer ? Je paierai votre dépense comme vous le jugerez le mieux ; et le mieux serait que je la payasse ici à M. l'ambassadeur.

Aimez-moi ; excusez-moi. Je dois mener au spectacle ma nièce non mariée et sa mère : ceci n'est-il pas bien amusant ? Une autre est accouchée hier d'une fille : quels vrais plaisirs que la naissance d'une foule de sots et de sottes futurs qu'il me faudra marier aussi. Ah ! quel plaisir au sein de sa famille !

A LA MÊME.

Naples, le 12 octobre 1776.

Il vous va bien, ma chère dame, de me gronder de ce que je ne vous ai point répondu sur la perfectibilité des bêtes, et sur la perfectibilité des arts et métiers dans les mains des économistes. Si vous saviez dans quel anéantissement d'esprit, de goût, d'existence morale je suis tombé, au lieu de me gronder, vous me plaindriez. 1°. Les affaires de mes nièces ne sont pas réglées ; et, par une ingratitude dont il y a peu d'exemples, le mari d'une de mes nièces plaide

contre moi. 2°. Le pauvre Militerni, qui servait en France et qui m'aidait à me ressouvenir de Paris, est à l'agonie et sans espoir de rétablissement de son hydropisie. Ce n'est pas tout : j'ai perdu un cheval, et ma chatte angora se meurt. Peut-on vous verbaliser politique et métaphysique dans cet accablement de disgrâces ? Au reste, puisque vous le voulez, je vous dirai que sur l'article des bêtes, je vois que lon commence par tenir pour sûr ce qui est très-douteux. Nous croyons que tout ce que les bêtes savent est donné par instinct, et non pas passé par tradition. A-t-on des naturalistes bien exacts qui nous disent que les chats, il y a trois mille ans, prenaient les souris, préservaient leurs petits, connaissaient la vertu médicinale de quelques herbes, ou pour mieux dire de l'herbe, comme ils font à présent? Si on n'en sait rien, pourquoi prend-on pour sûr ce qui est en question, et fait-on des raisonnemens à perte de vue sur un fait faux ou douteux ? Mes recherches sur les mœurs des chattes m'ont donné des soupçons très-forts qu'elles sont perfectibles; mais au bout d'une longue traînée de siè-

cles. Je crois que tout ce que les chats savent est l'ouvrage de quarante à cinquante mille ans. Nous n'avons que quelques siècles d'histoire naturelle; ainsi le changement qu'ils auront subi dans ce temps est imperceptible. Les hommes aussi ont mis un temps immense à leur perfectibilité : car les peuples de la Californie et de la Nouvelle-Hollande, qui sont anciens de trois ou quatre mille ans, sont encore de vraies brutes. La perfectibilité a commencé à faire de grands progrès en Asie, à ce qu'on dit, il y a plus de douze mille ans, et Dieu sait combien de temps avant on n'avait fait que de vains efforts. Si une race asiatique n'avait pas passé en Europe et en Afrique, et si d'Europe elle n'eût passé en Amérique, d'où elle a fait le tour du globe, l'homme ne serait que le plus espiègle, le plus malin et le plus adroit des singes : ainsi, la perfectibilité n'est pas un don de l'homme en entier; mais de la seule race blanche et barbue. Par alliance, la race basanée et barbue, la race basanée non barbue et la race noire ont gagné quelque chose. Tout ce qu'on dit des climats est une bêtise, un *non causa pro causâ*, erreur la plus com-

mune de la logique. Tout tient aux races ; la première, la plus noble des races, vient naturellement au nord de l'Asie. Les Russes y tiennent de plus près, et c'est pour cela qu'ils ont fait plus de progrès en cinquante ans qu'on n'en fera faire aux Portugais en cinq cents. En avez-vous assez pour ce soir ? Aimez-moi ; plaignez-moi bien fort, et croyez-moi encore plus fort tout à vous.

A LA MÊME.

Naples, le 19 octobre 1776.

PUISQUE la galanterie du Margrave se réduit (à ce que vous me mandez) à m'avoir fait acheter dans Paris douze bouteilles d'encre pour y rester, pendant que je suis à Naples, et que ce digne banquier du Margrave, M. Rieder entend que l'ordre de ne pas causer de frais soit relatif au Margrave, et non pas à moi (comme tout le monde l'aurait entendu), je vous prie de voir d'abord s'il m'a acheté de cette encre fameuse qu'on vend à l'enseigne de *la petite vertu*. Si c'est de celle-là, je vous prie de m'en envoyer la caisse à Marseille, adressée au consul d'Es-

pagne, et je vous rembourserai des frais de transport : j'ai le plus grand besoin du monde d'avoir de bonne encre. Votre recette est inexécutable à Naples : ainsi, lorsqu'une chose est nécessaire, il faut passer par-dessus toutes les difficultés. Si la caisse était trop grande et trop dispendieuse avec douze bouteilles, envoyez-en-moi la moitié, et j'en aurai encore assez pour le reste de ma vie. Au reste, je ne saurais me persuader que le Margrave ait entendu que je dusse payer les frais de transport jusqu'à Naples. Le présent ne consiste qu'en cela : car ces bouteilles sont à un très-bas prix, à ce qu'il me paraît.

Autre commission. Lorsque je partis de Paris, j'emportai avec moi seize volumes du recueil général des Voyages de M. l'abbé Prévôt, traduit de l'anglais : il en a paru une suite jusqu'au vingt-deuxième, si je ne me trompe (1). On me demande ici de chaque volume à peu près dix-huit ou vingt francs, non relié. Faites-moi le plaisir de calculer

(1) Il n'en existait que 19 volumes à l'époque où écrivait l'abbé Galiani ; le 20e et dernier volume a paru en 1789 (*Note des Éditeurs.*)

si, les achetant à Paris brochés, ces six volumes, et comptant les frais de transport, je pourrais épargner quelque chose de dix-huit ou vingt francs par volume qu'on me demande ici; et si cela est, et que le libraire ne fasse pas difficulté de vous les vendre, je vous prie de me les envoyer dans une même caisse où vous mettrez les deux exemplaires de l'histoire du royaume de Naples par M. d'Egly, dont je vous ai parlé il y a deux semaines. Trève aux commissions.

Je suis fâché de la mort de Mme Trudaine : cependant, depuis que j'ai appris qu'on a calculé qu'il meurt les trois pour cent, année commune, des vivans; il me paraît que chaque personne qui meurt, contribuant de son côté à remplir cette fatale dette des trois pour cent, il en décharge les vivans; et par conséquent chaque mort donne un degré de probabilité de vie de plus à ceux qui restent : d'après ce joli calcul, j'ai trouvé qu'il y avait des personnes à Paris dont la vie m'intéressait plus que celle de madame Trudaine; et je suis bien aise du degré de probabilité de plus à la vie qu'elles vien-

nent de gagner : ce qui me fâcherait, ce serait la naissance de votre petit-fils; car chaque personne naissante ôte ce degré de probabilité : mais, comme il est né à Fribourg, je le mets dans la rubrique des vies fribourgeoises, et ne m'en inquiète pas.

Je suis ravi de l'état où vous avez vu le prince Pignatelli : il faut que les chagrins lui aient ôté le souvenir ; car il m'avait promis de m'envoyer d'Espagne du tabac et du Malaga, et n'en a rien fait : faites-l'en ressouvenir. Gleichen vous rend mille complimens.

A LA MÊME.

Naples, le 2 novembre 1776.

Point de lettres de vous, ma belle dame, cet ordinaire ; et, d'une certaine façon, je dis tant mieux, car je suis honteux de ma paresse, et enchanté de trouver des complices.

Je vous annonce avec plaisir qu'un banquier de Lyon m'a écrit qu'il avait déjà expédié le 16 octobre à Marseille la boîte avec douze bouteilles d'encre, par ordre du Margrave, qui me parviendra *franco*, du moins

du port de terre. C'est à vous, en grande partie, que je dois l'acquisition de cette précieuse liqueur dont vous profiterez bien plus que si c'était du vin ou du rossolis. Les premières gouttes vous en seront dédiées, n'en doutez pas.

Après quarante-deux ans, nous avons eu ici un espèce de changement dans le ministère. Le marquis Tanucci a été déchargé de ses départemens, qu'on a donnés au marquis de la Sambucca, Sicilien; et il est resté ministre d'état sans département : il ressemblerait à M. de Maurepas, si le successeur était sa créature; mais il a été choisi par le roi à son insu; et cela fait une différence. Un événement pareil dans le pays de la léthargie et du sommeil, tel que le nôtre, en est un : cela ne ferait rien à Paris. Cependant pour nous c'est beaucoup; et moi qui aime infiniment le fracas, le bruit, les changemens, je suis enchanté du spectacle : cela m'a réveillé un peu de l'abattement où m'avait plongé la maladie déclarée incurable de ma chatte angora; et je vois que ce monde n'est qu'une chaîne perpétuelle de plaisirs et de chagrins. . . . .

Embrassez pour moi, bien tendrement, le prince de Pignatelli, et engagez-le à m'écrire; mais surtout à m'envoyer du tabac d'Espagne qu'il m'avait promis, et dont j'ai le plus pressant besoin.

Nous vous enverrons dans quinze jours Piccini avec sa femme, qui est une bonne personne, aimable, douce, chantant parfaitement bien, et qui vous plaira. Pour lui, c'est une espèce de M. Duni : sa conversation ne vaut pas ses pièces ; mais c'est un très-honnête homme, et je vous le recommande très-fort, en vous priant de le recommander aussi au baron d'Holbach, à d'Albaret, à la Briche, à votre mari, *et omni generi musicorum*. Aimez-moi; demandez à Caracciolo pourquoi il ne m'écrit plus depuis six mois : est-il fâché contre moi? et pourquoi? Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 9 novembre 1776.

VOTRE n° 29 serait admirable, puisqu'il est long, et que vous m'y annoncez un parfait état de santé. Il n'y a qu'un certain article,

sur la santé d'Emilie, qui ne vaut pas le diable. Vous voudriez des nouvelles de ma santé : elle est à souhait à présent et ce n'est pas sans raison. J'aime les grands événemens, et nous en avons eu un ces jours passés, dont vous serez instruite. Il ne me fait rien à la vérité, ni en bien ni en mal, puisque je n'ai que fort peu à craindre et encore moins à espérer; mais le plus grand bonheur de ma vie étant la vue des grands spectacles, je suis heureux dès qu'il y en a, et je me porte à merveille.

L'encre du margrave est, à ce que je crois, déjà dans le port de Naples. Si elle est bonne, comme je l'espère, je ne ferai qu'écrire; et quelles lettres vous aurez!

J'ai aussi des lettres de Pétersbourg, du 1er octobre, qui m'annoncent le bonheur physique et moral du voyageur. Il va posséder Païsiello, et se rassasier d'excellente musique.

Vous avez perdu un contrôleur-général, dont on ne dira rien dans l'histoire ni en bien ni en mal; le successeur m'intéresse fort peu. En tout je ne vois pas que vous puissiez avoir un grand homme; car le grand

homme de notre siècle doit être quelque chose d'indéfinissable. Il faut qu'il n'ait ni les vertus ni les vices dont on parle dans tous les livres de morale. Comme nous sommes parvenus à un siècle qui nous rend insupportables, autant les maux que les remèdes; vous voyez de quelle difficulté il est de résoudre ce problême. Je crois, après y avoir long-temps rêvé, que le plus plat homme serait le plus grand homme de notre âge, puisqu'il laisserait subsister tous les maux (ce qu'il faut), en se donnant toujours l'air de vouloir les guérir (ce qu'il faut aussi). Turgot, qui sérieusement voulait guérir, a été culbuté; Terrai, qui disait franchement qu'il ne voulait rien guérir, a été exécré; un plat homme dirait tout ce que disait Turgot, et ferait tout ce que faisait Terrai, et cela irait à merveille. Ah çà! bon soir. Il est deux heures après minuit; je vais me coucher.

A LA MÊME.

Naples, le 16 novembre 1776.

Votre lettre du 29 octobre, malgré votre à propos de colique arrivée fort mal à propos, est un baume à mon âme. C'est donc moi, tout de bon, me suis-je écrié, qu'on a fait contrôleur-général. A l'instant je me suis souvenu des deux Amphitryons, et des dîners de M. Necker, et je me suis corrigé en disant : le véritable Amphitryon est celui où l'on dîne. Vous avez vu que je me suis retenu d'écrire à Sartine, à Malesherbes, et à d'autres amis dans leur élévation; mais je n'ai pu me retenir d'écrire à M. Necker. Je vous envoie la lettre, et je vous prie d'y mettre une enveloppe. Voyez si nous pourrions continuer notre correspondance, sans frais, sous son couvert.

Piccini est parti ce matin. Vous l'aurez à Paris à la fin de l'année : je l'ai chargé d'aller vous voir. Je suis fatigué d'écrire. Aimez-moi. Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 30 novembre 1776.

VOTRE n° 23 ne parle que d'encre et de livres, ce qui ferait en tout une bien plate lettre, si heureusement il n'y avait aussi que vous vous portez bien. L'encre du margrave est à flot, comme vous saurez, depuis le 20 octobre; mais elle ne m'est pas encore arrivée, et jusqu'à ce qu'elle arrive, je n'ai pas de plaisir à écrire. Pour les livres partis le 2 du mois de novembre, je vous remercie, et prie Dieu qu'il les fasse arriver au plutôt; car celui qui me les a demandés a été frappé d'apoplexie, et il serait bon qu'ils arrivassent avant sa mort. Mon Recueil de voyages est in-4°, comme vous auriez pu vous en apercevoir par ma lettre, où je vous disais qu'il ne m'en manquait que six pour les vingt-deux qui font l'édition complète. Assurément, les volumes in-12 seront bien plus nombreux. Je ne vous demande pas de me les expédier, mais de me dire si je pourrais épargner sur le prix qu'on en demande ici.

Dites-moi, en même temps, s'il a paru à

Paris, quelques nouvelles cartes de Pologne, en une ou deux feuilles, ou, tout au plus, en quatre feuilles : car j'en ferais bien volontiers l'acquisition.

Vous saurez le changement de Grimaldi à Madrid, en même temps que celui de Tanucci ici. On m'a assuré que les deux courriers se rencontrèrent à Sarragosse. Celui de Madrid parla le premier, et dit au Napolitain : « Compère, j'ai une bien grande nou-« velle dans ma valise. *Le Napolitain*. Quelle « donc ? *L'Espagnol*. C'est la démission de « Grimaldi. » Sur cela le Napolitain froidement lui riposte : « Vous me prenez, com-« père, pour un courrier boiteux; j'ai la « démission de M. Tanucci dans la mienne. » Jugez de l'étonnement et de la surprise des deux. Ils finirent par s'embrasser, et remercier Dieu d'être nés courriers; et ils se quittèrent bien persuadés qu'ils trouveraient sans faute à qui remettre leurs paquets à leur arrivée.

Caracciolo ne m'écrit plus depuis un temps immémorial. Tâchez de découvrir un peu les causes de son silence envers moi. Malgré l'opinion que j'ai de sa paresse, de son dé-

goût pour sa patrie, et d'autres raisons, je ne laisse pas d'être inquiet sur ce silence. Bientôt vous verrez Piccini, mais nous avons eu une musique de Guglielmi, qui ne nous laisse pas de regrets pour Piccini. Adieu. Tâchez de persuader Magallon qu'il vienne avec Grimaldi à Rome. Puisque vous ne le voyez pas, ce cher chevalier, laissez-le-moi voir, du moins. Quelle joie j'en aurais!

À LA MÊME.

Naples, le 24 décembre 1776.

Vous ne sauriez imaginer, ma chère et aimable dame, à quel point l'encre du Margrave, qu'enfin je possède, m'a rendu heureux. C'est, sans exagération, une résurrection de mon bras qu'elle vient de causer. Il m'était devenu absolument impossible d'écrire. La plume me faisait plus d'horreur à prendre en main qu'une bêche, et je croyais avoir perdu entièrement la force physique d'écrire. Je ne ferais, à présent, autre chose qu'écrire; et vous jugez bien qu'à l'instant est revenue l'envie d'achever mon ouvrage sur Horace, ma dissertation sur la vie du duc

de Valentinois, mes Pensées sur l'origine des Montagnes. Il est bien vrai que je n'en ferai rien; mais, du moins, ce ne sera plus la faute de mon bras ni de mon enc e.

Point de lettres de vous cette semaine; mais je sais, à n'en point douter, que vous vous portez bien; car mon cœur ne palpite pas.

Excusez, en attendant, une demande ennuyeuse que je vais vous faire. Pourriez-vous contenter le désir d'un évêque, ennuyeux janséniste, qui voudrait compléter son précieux recueil des gazettes ecclésiastiques; il a le bonheur d'en posséder la collection jusqu'au 13 juin 1770. Quel trésor! Il voudrait avoir le reste jusqu'à la fin de l'année courante; il paiera tout au monde pour avoir cela, et posséder un ouvrage immortel de génie et de goût. Aidez-moi à le contenter, je vous en prie, et répondez-moi catégoriquement sur cela. Si vous ne pouvez pas vous en mêler, voyez si Caracciolo pourrait faire cela avec vous.

En attendant, aimez-moi bien fort, et comptez sur de longues lettres de ma part,

depuis que l'encre et la plume favorisent mon bras. Adieu encore. Piccini est-il arrivé ?

A LA MÊME.

Réponse au n° 23, écrit avec la plus mauvaise encre de l'Europe, pour faire triompher la Petite vertu *du Margrave* (1).

Naples, le 28 décembre 1776.

AVANT que de vous répondre, ma chère et aimable dame, je vous dirai qu'il y a déjà dix jours qu'un bâtiment français arrivé au grand galop de Marseille, m'a rendu une petite caisse dans laquelle il y avait les deux exemplaires de l'histoire des rois de Naples, que je vous avais demandés. J'en ai payé le port, et comme sur la police il y avait 20 fr. en outre, j'ai deviné tout seul, par la force de mon génie, que cette somme était celle de la valeur de l'ouvrage, et je l'ai payée aussi, sans quoi on ne m'aurait pas livré la boîte.

(1) L'encre du sieur Guyot, donnée par le Margrave.

Ergo nous devrions être quittes de la valeur de cet achat, à moins qu'il n'y ait quelque équivoque. Je dois vous dire en outre que vous ne m'aviez rien écrit sur cela, et que votre mémoire est en défaut, lorsqu'elle me dit m'en avoir écrit le prix de 10 livres. Mais vous avez grand tort d'accuser votre pauvre santé des fautes de votre mémoire ; accusez-en, et croyez-moi, l'absence de plusieurs de vos plus tendres amis. Vous songez à eux souvent ; vous vous proposez à tout instant de leur écrire telle ou telle chose ; vous dictez même les lettres dans votre tête : et voilà ce qui confond vos idées. Examinez-vous d'après ce que je viens de vous faire remarquer, et vous verrez que j'ai raison.

J'ai lu dans une gazette d'Italie qu'on imprime à présent à Paris, l'histoire complète ou les annales de la Chine, traduites d'une grande histoire chinoise qui est à la bibliothèque du roi, en cent volumes chinois, et que cet ouvrage sera de 12 vol. in-4°, enrichis de planches. Dites-en-moi quelque chose, si cela est bon ; combien coûtera-t-il ? Est-il imprimé déjà ? etc.

Je serais curieux de faire cette emplette.

Madame de Belsunce, votre aimable fille, m'a fait parvenir une lettre par M. le comte de Brassac, et dans cette lettre elle me recommandait beaucoup M. de Gallard. Je cherchais donc ce comte de Gallard par terre et par mer, et c'était M. de Brassac lui-même. Nous nous sommes beaucoup amusés de ce quiproquo. Elle me donne aussi, dans cette lettre, de vieilles nouvelles; mais je la remercie beaucoup de m'avoir fait connaître un homme aussi aimable que M. de Brassac; il n'aura pas ici le temps d'avoir besoin de moi. Un prince de Suède, beaucoup d'Anglais, pas mal de Français, deux Russes, Gleichen, etc., voilà une assez nombreuse compagnie d'étrangers qui leur fera oublier qu'ils n'ont point vu de Napolitains à Naples. Caracciolo vient de perdre sa sœur ici; il en sera affligé à ce que j'imagine; tâchez de le consoler. Aimez-moi. A propos, vous m'avez demandé à quel point m'a affecté le changement de ministère: le voici. Comme tout le monde savait que Tanucci ne m'aimait guère et m'employait encore moins, je

ne puis pas être enveloppé dans la disgrâce de ses créatures. Sambucca est mon ancien et véritable ami, aussi-bien que sa famille entière ; mais il ne fera rien de moi, et par conséquent rien pour moi ; et cela, par la même raison de Tanucci. Un ministre ne s'attache qu'aux gens qui se dévouent, et moi je ne puis me dévouer ; je ne saurais pas même me donner au diable. Je suis à moi ; je n'aurai ni grande fortune, ni grandes persécutions. Pourvu que j'obtienne une année de congé pour revoir Paris, je serai content.

A LA MÊME.

Naples, le 11 janvier 1777.

La semaine passée, je n'eus point, ma chère dame, de lettres de vous, parce qu'apparemment vous ne m'aviez point écrit. Cette semaine je n'en ai pas, et c'est peut-être parce que le courrier n'est point arrivé. Je n'ai donc rien à vous dire, sinon que je ne suis pas mort de froid, comme le bruit en avait couru.

Le baron de Gleichen, qui compte sur

vos bontés, puisque vous avez tant de souvenirs de lui, est la cause principale pour laquelle un homme comme moi, qui aurait dû mourir de froid, vous écrit cependant ce soir; il met le plus vif intérêt à faire parvenir la ci-jointe au général Kock. Il le croit à Paris, il aurait pu envoyer cette lettre à MM. Caccia banquiers, rue S.-Martin; mais il aime mieux l'adresser à vous, pour être plus sûr qu'elle parviendra au général, qu'il soit mort ou vif.

Aimez-moi, et attendez le dégel. Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 8 février 1777.

J'AI été ravi, ma chère dame, d'apprendre par vous les premières nouvelles du malheureux Piccini et de sa charmante femme. Caracciolo est toujours Caracciolo: inutile à la société, agréable en société. Je voudrais que Piccini mandât à ses amis ici et surtout à la princesse de Belmonte, les services qu'à mon égard vous lui avez rendus; cela est plus intéressant pour moi que

vous n'imaginez. Il faut savoir que cette vieille princesse qui est une sorte de madame Geoffrin, à la manière napolitaine, était brouillée à mort avec moi, précisément parce qu'elle protégeait Piccini, et qu'elle me croyait partisan outré de Païsiello. Lorsqu'elle vit que je m'intéressais en honnête homme à bien recommander Piccini à Paris, elle y fut très-sensible ; et à présent si vous faites en sorte qu'elle sache que mes recómmandations ont été utiles à Piccini, elle va être enthousiasmée et folle de moi, ce qui ferait grand plaisir à mon cœur, un grand triomphe à mon caractère ; et même cela aurait des rapports de cour qu'il serait trop long de vous expliquer. Ainsi occupez-vous-en.

En revanche ne vous donnez plus la peine de faire transcrire des morceaux imprimés ; ils m'arriveront toujours plus tard. Il y avait déjà quinze jours que j'avais lu le préambule de Necker. Son idée anti-économistique de commencer par des idées plates de routine, de création de rentes, d'emprunts, etc., me fait croire plus que tout qu'il restera longtemps en place, qu'il y fera d'aussi bonne

besogne qu'il est possible d'en faire *en fait*. En propos, on en fera toujours de bien plus merveilleuse. Il faut vivre avec ses maux. Le problême est de vivre, et pas de guérir.

M. le comte de Brassac est parti avant-hier avec ses deux compagnons; il nous a laissé des regrets par ses aimables qualités. Je crois qu'il ne sera pas parti mécontent de Naples, puisque dans le furieux jeu qu'il a joué avec le prince de Suède, le roi et des Anglais, il n'a pas été bien malheureux; mais il jouait trop gros jeu pour un voyageur. Il m'a promis de vous parler de moi.

Le landgrave invisible est ici depuis hier. Il a rendu ses devoirs au Vésuve d'abord. On dit qu'il ne verra pas le roi; ainsi le roi ne le verra pas, cela est clair. Moi, sans être roi, je ne le verrai pas, cela est sûr.

Il faut que je vous quitte pour aller entendre *Sémiramis*; car nous avons encore une troupe française qui est fort mauvaise; et cependant nos Napolitains y vont; le roi surtout s'y plaît beaucoup, et y donne plus d'attention qu'il n'en a donné encore à aucun spectacle. Qu'en dites-vous?

J'espère que vous m'aurez acheté les ga-

sottes ecclésiastiques. Il faut me les expédier dans une caisse à Marseille pour y être embarquées; et c'est dans cette caisse que vous mettrez la carte de Pologne. Je vous rembourserai par une remise.

MADAME D'ÉPINAY A M. L'ABBÉ GALIANI.

Paris, le 20 février 1777.

AH ! je vous entends d'ici; mais en vérité, mon cher abbé, ce n'est pas ma faute; et si je n'ai point écrit, c'est que je n'ai pu écrire. Mal aux entrailles, mal aux dents, des comptes à retirer des mains d'une veuve désolée qui n'avait le temps que de pleurer, et ne trouvait pas celui de me rendre mon argent; des dialogues à faire, un catéchisme moral que j'ai entrepris, une pièce de mes amis qui est tombée et qu'il a fallu relever : que sais-je? Et tout cela du fond de mon fauteuil, car je n'en bouge pas; et puis le temps qui coule sans avertir; un dimanche n'attend pas l'autre; on ne sait comment faire. Enfin me voilà; je vais vous conter une histoire, et puis nous verrons.

M. le lieutenant de police était prié d'un

grand dîner de cérémonie, d'un repas de communauté : c'était le cas d'avoir une perruque neuve ; il la commanda. Le jour arrival, et la perruque n'arrivait pas. Un valet de chambre va la chercher. Le perruquier fait mille excuses : mais sa femme était accouchée deux jours avant; l'enfant était mort la veille; la femme était encore très-mal. Il n'est pas étonnant que dans ces momens de trouble et d'embarras, on ait oublié de porter la perruque à monseigneur. Mais la voilà dans cette boîte. Vous verrez, dit-il, que j'y ai apporté tous mes soins. On ouvre la boîte avec précaution pour ne pas gâter la perruque ; on y trouve l'enfant mort de la veille. Ah ! Dieu ! s'écrie le perruquier, les prêtres se sont trompés : ils ont enterré la perruque ! Il a fallu un ordre de l'archevêque, un procès-verbal, un arrêt du conseil et je ne sais quoi encore pour enterrer l'enfant et déterrer la perruque.

Il y a aussi un procès fort plaisant entre la marquise de S.-Vincent et un tailleur à qui elle a commandé une paire de culottes pour l'abbé un tel (M. l'abbé C....), et qu'elle refuse aujourd'hui de payer. Mais le détail de

cette affaire assez plate, en elle-même, serait trop long (1).

Que vous dirai-je encore pour vous tenir au courant? On avait décidé de faire de l'école militaire un séminaire pour les aumôniers des régimens, et l'on destinait ces aumôneries aux ex-jésuites. Le parlement et un ministre étranger ont fait des remontrances : elles ont été écoutées; et l'établissement n'aura pas lieu, au grand regret de M. de S.-Germain qui espérait voir à l'avenir toutes les troupes, conduites par de tels aumôniers, mener une vie exemplaire.

Comment vont vos dents, l'abbé? Les miennes ne veulent ni tomber ni rester; elles se bornent à me faire des maux enragés. Est-ce qu'on ne peut pas les mettre à la raison? Chaque partie de nous-mêmes a donc une volonté, une puissance? Y entendez-vous quelque chose? ah! dites-le-moi, je vous prie.

(1) Voyez les Mémoire et Consultations pour Nicolas Fourson, maître tailleur d'habits à Paris, demandeur; contre madame la présidente de Saint-Vincent, défenderesse. *Paris*, 1777, in-4°. (*Note des Éditeurs.*)

Bonjour, mon abbé : soyez-en sûr, je vous aime toujours, toujours ; mais le temps de le dire, où le trouve-t-on ?

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 22 février 1777.

Si le Margrave avec ses bouteilles d'encre m'avait aussi envoyé des bouteilles d'eau de Jouvence et de gaieté, je vous écrirais des lettres interminables, et vous les mériteriez, attendu la gaieté des vôtres. Mais hélas ! je suis à Naples. Cela veut dire dans le pays de l'ennui, de la pesanteur, de la tristesse. Je ne répondrai donc qu'aux articles tristes et fâcheux de vos deux lettres. Le premier et le plus sensible est celui des 20 livres que je vous dois sur ce maudit M. d'Egli. J'avais absous de toute dette mon ami qui m'en avait donné la commission, croyant que les 20 livres que j'avais trouvées sur la police étaient le prix de l'acquisition. Je cours donc risque de le payer, moi, et voilà ce qui arrive dans les commissions. Mais enfin ce qui m'intéresse le plus à présent, c'est de vous solder. Tirez donc sur moi une lettre de change ou un ordre de

payer à qui vous voudrez, soit à l'ambassadeur ou à d'autres; et vous verrez que je paierai.

Vous ne m'avez plus parlé de Piccini; cela me fâche : car les premières nouvelles que vous m'en donnâtes n'étaient pas tout-à-fait agréables. Laissons Caracciolo dans sa tristesse : il est Napolitain aussi. La chaise de paille m'écrit de charmantes épîtres de Pétersbourg, et en reçoit de moi qui ne sont pas de paille.

Gleichen va nous quitter sous huit jours, et compte être à Paris en octobre.

Je ne sais que vous mander de plus qui vaille la peine d'être écrit. Il ne m'arrive à moi aucune aventure agréable de volcans. Je suis amoureux : voilà ce que je puis vous apprendre de plus gai; mais je suis malheureux : voilà ce que je peux vous apprendre de plus triste. Adieu; aimez-moi; je le mérite, même dans la tristesse et l'insipidité. Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 5 mars 1777.

Madame, je viens de recevoir vos deux nos 32 et 33 à la fois. Je vois donc que ce n'est pas vous qui avez le tort; ce sont les neiges, les pluies, les diables et leurs suppôts. Je voudrais répondre à tout ce que vous me mandez; mais en vérité je ne le puis pas. J'ai une petite fièvre insensible presque, qui m'incommode depuis douze jours. Le plus grand de ses symptômes est un ennui mortel qui m'abat. Je ne fais que dormir ou enrager. Pardonnez-moi donc et plaignez-moi. Je souhaite de plus grands détails sur Piccini. Qu'est-ce qu'il compose? du sérieux ou du bouffon? de qui est la pièce? quand la donnera-t-on? sur quel théâtre? exécutée par qui? Tout ce que vous me mandez de Païsiello, je le savais en droiture par la chaise de paille qui me fait l'honneur de m'écrire aussi, et ne m'oublie pas au milieu de ses grandeurs. Il aura de la peine à pouvoir retourner à Paris; mais je suis sûr et très-sûr qu'il en a grande envie.

Je vous ferai tenir le plus tôt possible les 90 liv. 8 sous que je vous dois. Je l'aurais fait ce soir même, si j'eusse pu sortir de ma chambre. Pardonnez-moi si je ne suis pas plus long; en vérité je n'en ai pas la force. Adieu; embrassez pour moi la danseuse vicomtesse, et croyez-moi toujours votre, etc.

A LA MÊME.

Naples, le 22 mars 1777.

VOILA en vérité la première de vos lettres depuis huit ans qui, sans m'affliger, m'a déplu. Elle est en vérité gaie, folâtre, ce qui prouve un assez bon fonds de santé à la fin d'un hiver fort rude, et cela m'empêche de m'affliger; mais elle me prouve aussi que vous commencez à me négliger, et que vous ne m'écrivez que par manière d'acquit; et cela me déplaît fort. Vous savez que je m'intéresse à Piccini; il est à Paris; vous ne m'en dites rien. Vous ne me dites rien non plus de M. Necker, rien de Caracciolo, rien de Breteuil, de madame de Geoffrin, du baron d'Holbach, etc., rien de tout ce qui pourrait m'intéresser, rien de Pétersbourg (j'allais l'oublier),

et vous employez le temps à m'écrire une longue histoire fabuleuse qu'on faisait de mon temps sur la perruque de M. de Sartine, et qui n'appartient, en première époque, qu'à la feue perruque noire de feu M. d'Argenson. Ceci n'est-il pas cruel ? Vous me parlez aussi des ex-jésuites; qu'est-ce que cela me fait? Mais de mes amis, de nos affaires, vous n'en dites rien.

Je vous conterai, moi, que ce monsieur à qui vous donnâtes une lettre pour moi, étant un homme d'esprit, trouva bon de placer votre lettre dans son portefeuille; ensuite il eut l'esprit de se laisser voler son portefeuille à Rome; enfin il eut l'esprit de s'épouvanter, de se présenter chez moi sans votre lettre. *Ergo* il serait parti sans me voir; mais il arriva une aventure de bal qui me le fit déterrer. Votre recommandé s'était introduit chez madame André, femme du consul de Suède, jeune provençale assez jolie. Son mari est de ma taille (*nota bene*). Ils étaient au bal masqué public que nous avons eu ce carnaval passé. Pour être à leur aise, ils s'étaient retirés dans un coin obscur d'une espèce de portique. Madame était démasquée;

moi, j'étais masqué jusqu'aux dents, et je voulais m'approcher lentement d'elle, puisque je la connais beaucoup. J'entends qu'ils se disaient : *C'est lui, c'est lui*, et l'inconnu pour moi me paraissait alarmé. Je m'avance, et, par signes, je commence à tourmenter madame, qui ne me reconnut pas, quoiqu'elle s'aperçût bien à l'odeur que je n'étais pas son mari. Enfin, las de la tourmenter, je me retourne du côté de son homme, et je lui dis avec ma voix naturelle : Oui, monsieur, c'est moi précisément, celui que vous croyez. Au son de ma voix, madame me reconnaît, et jette un cri de joie en disant : Ah ! c'est M. de Galiani. Sur cela votre monsieur se démasque, et se trouve forcé de me dire : Oui, vraiment, monsieur, c'est vous que je désirais connaître avant de partir. J'avais une lettre, etc. ; je l'ai perdue, etc. ; je suis un sot, etc. ; je pars demain, etc. ; je conterai à madame d'Epinay cette histoire, etc. Nous avons causé un quart d'heure, et tout a été dit après qu'il m'a rendu compte de votre santé. Si vous voulez des nouvelles de la mienne, demandez-en au chevalier Dumoustier, qui part cette nuit pour aller enlever une femme à

Paris et nous l'amener. Si j'avais plus de papier, je serais plus long. Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 26 avril 1777.

Je suis très-honteux, madame, de n'avoir pu vous faire plutôt rembourser les 90 liv. que je vous dois : mais sachez que l'ambassadeur a été si incommodé pendant quinze jours par une fièvre acharnée à le poursuivre, qu'il a refusé la porte à tout le monde sans exception. Enfin hier au soir, je l'ai forcée, et je lui ai parlé. Il m'a promis qu'il écrirait à son homme d'affaires de vous faire tenir cette somme, que je lui rembourserai. Il ne me nomma pas son homme; et comme il était souffrant, je n'osai pas l'importuner. Cependant je ne crois pas qu'il l'oublie, lui en ayant laissé un mot d'écrit.

Piccini a écrit à sa protectrice la princesse de Belmonte toutes les bontés que vous avez eues pour lui à ma recommandation, et j'en ai reçu des remerciemens à foison. Je vous en suis vraiment obligé.

Votre catéchisme pique autant ma curio-

sité que celle de l'impératrice. Le sujet est admirable, neuf, j'ose dire original. Mais permettez-moi, je crois cette entreprise extrêmement pernicieuse. Il est constant que les catéchismes ont altéré infiniment les dogmes de toutes les religions qui se sont avisées d'en avoir. Si une fois on en a eu morale, ils estropieront la morale, n'en doutez pas. La morale s'est conservée parmi les hommes, parce qu'on en avait peu parlé, et jamais didactiquement; toujours éloquemment ou poétiquement. D'abord que les jésuites s'avisèrent de la réduire en système, ils la défigurèrent horriblement. En effet la vertu est un enthousiasme. Si on en fait une géométrie calculée, on trouvera le bien = x, le mal = y, et l'équation sera $\begin{matrix}+x\\-x\end{matrix} = 0 \begin{matrix}+y\\-y\end{matrix} = 0$. Voilà mes craintes : dissipez-les.

Parlez-moi toujours de Piccini, lorsque vous voudrez me donner des nouvelles.

A propos, on m'écrit de Marseille qu'on y avait déjà embarqué la caisse de livres que vous y aviez adressée. Portez-vous bien. Aimez-moi. Adieu.

À LA MÊME.

Naples, le 10 mai 1777.

Vous avez donc cru bonnement que je me fâcherais de m'entendre appeler monstre, ingrat, tout ce qu'on peut être, etc. Vous vous trompez. Toutes les passions me sont égales; la seule indifférence me tue. Je me réjouis des rages, des colères, des transports : tout cela est amour. Fâchez-vous et aimez-moi; voilà la loi et les prophètes.

Parmi les nouvelles agréables, vous me donnez celle que M. Necker vous enverra bientôt à l'hôpital : c'est en vérité bien réjouissant. Vous saurez que les Vénitiens, par une véritable banqueroute de leurs hôpitaux, en ont presque fait autant au bon baron de Gleichen. Pour moi, ce n'est que mes nièces qui auront cet honneur-là de m'envoyer à l'hôpital. Ce qui n'est pas encore décidé, c'est de savoir si elles m'enverront à l'hôpital des fous, ou à celui des mendians, ou à tous les deux. A ce propos, je vous dirai que je suis accablé d'affaires au *non plus ultra* dans ce moment, puisque je suis à régler les articles

du contrat de mariage de ma troisième et dernière nièce. Elle a été bien coriace à écorcher, parce qu'elle est laide et bossue. Cependant je la marie enfin, et m'en débarrasse ; convenez que je suis un terrible épouseur. Voulez-vous que je déniche un mariage pour madame Geoffrin, ou pour madame de la Ferté Imbault? vous n'avez qu'à parler, j'en assortirai un très-convenable, et j'aurai la force de le stipuler. Je suis devenu formidable et illustre sur cet article-là : et cela me donne un relief et une considération ici que vous ne sauriez imaginer. Mes pauvres Napolitains ignorent absolument que j'ai publié des ouvrages ; et s'ils le savaient, cela ne leur ferait rien du tout. Mais ils savent que j'ai marié deux nièces et que je vais dépêcher la troisième, après avoir remarié la veuve de mon frère ; et ces quatre mariages leur paraissent la chose du monde la plus incroyable et la plus merveilleuse. Si cela dure, on me claquera au moment que je paraîtrai dans les loges de spectacles.

Autre à propos. Réjouissez-vous avec moi de ce que le roi (cela veut dire le ministre) vient d'ajouter à mes charges celle de ministre

dans le bureau des domaines : nous appelons cela la chambre des allodiaux. C'est une magistrature de plus qui me donne plus d'autorité, un peu plus d'occupation et point de profit, mais cela m'achemine à en avoir et voilà pourquoi cela me fait plaisir. Je suis devenu avide sans être plus avare ; au contraire je dépense plus que jamais.

Voilà mes nouvelles. Adieu. Parlez-moi toujours de Piccini et jamais des perruques de M. le lieutenant de police.

A LA MÊME.

Naples, le 24 mai 1777.

SANS doute, ma chère dame, il faut vous répondre. Vous m'écrivez de jolies lettres, amoureuses même, charmantes tout-à-fait, telles que celles que je viens de recevoir. Mais le moyen de vous écrire ? Savez-vous que dans le moment je viens de régler le contrat de mariage de ma troisième et dernière nièce ? Savez-vous qu'on le signera demain et qu'on célébrera les fiançailles ? Savez-vous qu'il m'a fallu emprunter de l'argent pour cela, signer d'autres contrats ? etc. Savez-

vous en outre que j'ai travaillé avec le ministre Sambucca, ce matin, sur les affaires du roi, c'est-à-dire de ma nouvelle commission; que je suis excédé d'affaires, d'ennuis, de diableries?

Mais ce que vous ne savez pas, c'est que j'ai été faire une petite course à Salerne, et que dans la voiture, ne sachant que faire de mieux, j'ai fait un livre; il est fait et parfait, puisque j'en ai fait la table des chapitres. Vous n'avez qu'à les remplir, ce qui est très-aisé, puisqu'ils se remplissent d'eux-mêmes. L'idée de faire cet ouvrage m'est venue d'après une lecture de Grotius (ah quel déraisonneur!), qu'il a fallu que je fisse. Voilà donc mon livre que je ne communique qu'à vous, sauf à le montrer à la seule chaise de Paille, qui pourra le communiquer à la seule impératrice.

De l'Instinct et des Habitudes de l'homme, ou Principes du droit de Nature et des Gens.

Hinc omne principium, hùc refer exitum.

Londres, 1777.

AVANT-PROPOS.

De l'instinct de la faim.

De l'instinct de l'amour.

De l'instinct de la jalousie, un des principes des guerres.

De l'instinct de la vengeance, autre principe des guerres.

De l'instinct de l'exercice, de l'adresse et de la force, 3e principe des guerres et des jeux guerriers.

De l'instinct de la pudeur, principe de la décence et de la politesse.

De l'instinct de crédulité, principe de la fausse médecine et de la fausse religion.

De l'instinct de frayeur, autre principe de la fausse religion.

De l'instinct de l'amour paternel.

De l'instinct de l'amour filial. Rechercher s'il existe naturellement dans l'homme.

De l'instinct au changement et à la liberté, principe des expatriations et de la population de la terre.

Livre II. *Du droit des gens.*

De l'habitude du local, principe du droit de propriété.

De l'habitude pour la même femme, principe des devoirs conjugaux.

De l'habitude à la subordination, principe de l'autorité paternelle et de toutes les formes de gouvernement.

De l'habitude à la confiance, principe des devoirs sociaux et des traités.

De l'habitude à la méfiance, principe de l'infraction des traités et des guerres.

De l'habitude au dol et à la fraude, principe des mœurs des nations barbares.

De l'habitude à l'esclavage.

Livre III. *Des lois civiles primitives et générales.*

J'oubliais que vous pouviez montrer aussi cela au philosophe : veut-il se charger de remplir le blanc de mes chapitres? Vous m'avez affligé par les nouvelles du baron d'Holbach. Un goutteux qui s'avise d'être né-

phrétique fait trembler : faites-le voyager dans les pays chauds. Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 31 mai 1777.

Ne me grondez plus de grâce, ma chère dame, sur mon silence : je vous en ai donné de si bonnes raisons que vous devez être tranquille ; et, quand même je n'eusse pas eu de bonnes raisons, je vous ai envoyé, la semaine passée, une table de chapitres d'un ouvrage tel que, si vous le faites, il vous immortalisera. Mais je ne suis qu'une bête ; vous ne courez pas après la gloire, l'immortalité, et vous venez de me l'apprendre : faites-le donc pour votre amusement ; car, si vous attendez que je l'écrive, puisqu'il est tout fait dans ma tête, vous attendrez long-temps. Le cosmopolite m'a écrit pour m'apprendre son court voyage en Allemagne, et puis son retour en Russie. Si les cours n'étaient pas des mers orageuses, vous auriez grande raison de le pleurer pour perdu à jamais ; mais il est philosophe, et point ambitieux : aussitôt qu'il

verra l'orage, il virera au port, et vous le reverrez. En attendant, il m'a sérieusement invité à aller à Pétersbourg, et me donne le rendez-vous chez vous à Paris pour nous mettre ensemble en voiture : rien n'est si plaisant que de voir ces arrangemens de voyage, faits entre une hirondelle et une tortue. Que voulez-vous? cela amuse au moins l'imagination : il faudra cependant que je lui réponde sérieusement à Francfort; mais, si ma lettre ne l'y attrape pas, daignez lui dire qu'un commerce épistolaire, mieux lié qu'il n'a été, pourrait autant amuser l'impératrice, que ma conversation devant elle; et je lui assure que je lui donnerai ce commerce pour le quart au moins de ce que lui coûterait mon voyage et mon séjour en Russie. Vous voyez que je fais bon poids et bonne mesure, et que je ménage les finances de l'impératrice.

Laissons partir l'empereur. Je ne sais pas quel démon de notre siècle inspire aux souverains de se montrer chez les autres nations : si on les trouve meilleurs que le propre souverain, ils laissent le plus indigne de tous les regrets; si on les trouve égaux

ou même inférieurs, ils laissent le cœur humain dans l'abattement et dans la désolation. Il y a des choses qui ne sont belles qu'à être souhaitées : l'amour a de ces beautés-là, et je trouve qu'il vaut mieux se figurer la vertu des souverains que d'être à même de la contempler. Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 14 juin 1777.

Avant tout, ma chère dame, sachez que ma provision d'encre à la petite vertu, touche à sa fin. J'en fus très-prodigue, parce que tout le monde, enchanté des bouteilles de cuir, inconnues jusqu'alors à Naples, m'en demandait : je n'ai plus besoin de bouteilles ; mais si vous pouviez faire parvenir à Marseille une bonne provision de cette encre en une bouteille de terre cuite, ou, que sais-je, moi ? en quelque autre récipient point coûteux, vous me rendriez un très-grand service. Voyez. *Volenti nil difficile.*

Vous êtes donc déménagée ? Savez-vous que c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour de mon départ de Paris ? Puis-je être gai

avec un tel souvenir ? Mille grâces des nouvelles de Piccini : il faut toujours attendre que la toile soit baissée pour savoir ce qui en sera de son succès avec le public.

Je suis aussi fort aise du retard du Russe : il se trouvera à l'arrivée de ma bibliothèque à Pétersbourg, et cela me fait plaisir ; je voudrais ensuite qu'il s'acheminât avec le comte Rasomowsky à Naples, et que d'ici il allât vous chercher à Paris en carême. Cet homme parcourt l'Europe comme si elle n'était qu'une carte géographique : il est heureux de ne pas se fatiguer dans les chaises de poste et les mauvaises auberges.

Vous ai-je dit que j'ai reçu la gazette ecclésiastique et la carte de Pologne, où je n'ai trouvé qu'une très-vieille et très-mauvaise carte de Pologne, avec du jaune, du vert et du bleu, mis au hasard ? Ce n'est pas ce que je cherchais ; mais, si vous vous engagez à faire parvenir cette lettre ci-jointe à son adresse, et si vous m'en envoyez la réponse, j'en saurai davantage. Je suis bête à manger du foin ce soir : c'est que je suis excédé des informations des avocats, des affaires de mes nièces, de celles du roi,

des procès, des diables, et qu'en attendant mon excellent ouvrage sur le droit de la Nature et des Gens languit beaucoup. Adieu; aimez-moi autant que les Parisiens aiment l'empereur, à ce que vous me mandez. Adieu encore.

De grâce donnez-vous quelque peine pour découvrir ce M. Zannoni à qui j'adresse ma lettre : s'il est vivant, vous en aurez des nouvelles par d'autres géographes, et surtout par M. Messier, astronome aux comètes, et autres. Il était ami de Diderot; mais Diderot ne sait rien de ce qui se passe dans la nature, malgré qu'il en ait interprété les secrets. Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 21 juin 1777.

La semaine passée, je n'avais pas sous les yeux votre lettre lorsque je vous écrivis : je venais de l'envoyer au ministre de Vienne pour lui faire lire l'éloge impartial de l'empereur, que vous y faites, et qui lui a fait grand plaisir à lire. Il me renvoie à cette heure votre lettre; et, comme je n'en

ai point de vous cette semaine, j'épuiserai la réponse. Je m'aperçois que vous songez à faire réimprimer mes dialogues; savez-vous bien que ceci est une nouvelle très-importante pour moi, une affaire très-grave, et qu'il ne fallait pas glisser dessus comme vous faites ? D'abord il y a trois ou quatre fautes d'impression si graves, qu'il faut absolument les corriger. Je ne puis pas vous mander à quelles pages elles sont, puisque je n'ai pas même un seul pauvre petit exemplaire des dialogues chez moi; et ayant envoyé chez trois ou quatre de mes amis pour en trouver, ils n'en ont pas : il faut donc me donner le temps de déterrer un exemplaire à Naples où mon livre est presque inconnu, et la semaine prochaine je vous manderai ces corrections. Deuxièmement, ne croyez-vous pas qu'il pourrait être agréable au public, et surtout au libraire, d'ajouter dans cette nouvelle édition trois ou quatre lettres dogmatiques sur la question, avec les lettres qu'on m'écrivit, telles, par exemple, que ma lettre à Suard, ma lettre à Morellet, à Sartine et à d'autres ? Je les conserve, si vous n'en avez pas de co-

pies; et je puis vous fournir aussi les lettres de ces messieurs, auxquelles les miennes servent de réponse. Je pourrais vous adresser enfin une consultation que j'envoyai à Gênes, au doge Pallavicino, sur la meilleure manière d'administrer les blés, convenable à la république de Gênes. Il me l'avait demandée : cet appendix ne serait-il pas piquant? Le libraire ne le paierait-il pas cinq ou six cents francs? C'est là le substantiel. S'il le payait, je trouverais par là le moyen de me rembourser de la malheureuse banqueroute de Merlin : ceci m'intéresse infiniment. Répondez-moi donc catégoriquement sur cela, et tâchez de me rendre utile cette deuxième édition; j'en ai vraiment besoin. Je pourrais vous faire parvenir les copies de toutes ces lettres et réponses sans frais. Il est vrai qu'il faudrait un peu en retoucher le style; mais ceci est votre affaire. Mon arrangement est ancien sur cela : je mets les choses; vous y mettrez les paroles. Adieu. Êtes-vous délassée de votre déménagement?

A LA MÊME.

Naples, le 5 juillet 1777.

Vous êtes bien aimable, ma chère dame, de songer à m'écrire au milieu de vos déménagemens, de vos souffrances, de vos affaires et surtout de vos bénéfices. Je vais déménager aussi, et rentrer dans ma maison à moi ; car je possède une vaste maison, ne vous en déplaise : cela m'occupe. Le mariage de ma nièce me tracasse ; ma nouvelle charge m'obsède, et surtout la paresse me gagne. Si je mangeais moins, je dormirais moins, et j'aurais plus de temps à m'occuper ; mais j'ai tant de plaisir à manger et si peu à écrire, qu'en vérité je crains fort que les chapitres de mon ouvrage ne soient pas remplis de sitôt ; cependant, il faudra voir dans la nouvelle maison le loisir que j'aurai. Si vous avez occasion de voir Piccini, encouragez-le à trouver le moyen de faire parvenir ici les disputes et les brochures entre les Gluckistes et les Piccinistes : elles nous intéresseront beaucoup.

Je ne sais vraiment de quel côté tourner pour vous donner des nouvelles d'ici qui vous intéressent ; vous dirai-je que notre roi a pris beaucoup de goût au spectacle français, en sorte qu'on peut bien dire qu'il est le seul qui y soit assidu ? Vous dirai-je que c'est moi qu'on a chargé d'examiner les pièces qu'on pourrait donner ? Je n'en ai défendu que trois en tout, c'est-à-dire, *Olimpie*, *le Galérien* et *le Tartufe*. Toute la ville crie contre moi, de ce que j'ai été un censeur trop sévère, et veut absolument qu'on donne ces trois pièces ; auriez-vous cru à tant de progrès chez nous ? N'allez pas croire pourtant que ce soit un progrès de lumières ; c'est un progrès de stupidité. On ne trouve rien de mauvais dans ces trois pièces, parce qu'on n'y entend goutte. Cela n'est-il pas fort plaisant ? Embrassez pour moi l'aimable Schomberg. Mes amis de Paris se partagent furieusement. J'ai perdu les économistes ; je perdrai les Gluckistes; et si je retournais à Paris je n'aurais plus ni les économistes, ni les Gluckistes, ni les jansénistes, ni les molinistes, et il ne me resterait peut-être

que les ébénistes. Adieu. A huitaine, car je suis pressé.

A LA MÊME.

Naples, le 13 septembre 1777.

Me voici couvert de honte et de repentir. Oui je l'avoue, je ne vous ai point écrit : j'ai été mort, enseveli, malgré que vous, au milieu de vos souffrances et de vos déménagemens, vous ayez toujours songé à moi, et vous m'ayez écrit ou fait écrire par votre fille, et par le prince Pignatelli, s'il avait voulu s'en acquitter. Que vous dirai-je pour mon excuse ? Voici le plus vrai. Votre aimable fille m'a grondé de ce que dans mes lettres, je ne parlais que de mes quadrupèdes : mais ce serait bien pis si je vous parlais des bipèdes de ce pays-ci ; de quoi dois-je donc vous parler ? Voilà pourquoi je me tais. Mes occupations, mes embarras domestiques, mon déménagement, m'ont ôté le temps et l'envie de rêver à des idées philosophiques ou savantes ; je suis à sec. Ce plaisant ouvrage sur l'origine du Droit tiré des bêtes

(toujours j'étudie les bêtes, tant je suis rassasié des hommes), est resté à la table des matières. Pourtant, si une bonne fois ma troisième nièce est mariée, et le partage des biens de mon frère achevé, je me flatte de ressusciter. Vous aurez en octobre Grimm et Gleichen, et vous guérirez de tout, hormis d'être impotente.

Je me tourmente pour trouver de quoi vous écrire ; vous dirai-je que le duc d'Ayen est parti d'ici il y a trois jours ; que M. et Mme de Tessé sont restés ; qu'est-ce que cela vous fera, puisque cela ne nous a rien fait ? Ils n'ont voulu se lier ici avec personne : ils nous ont négligés, nous en avons fait de même ; et on ignorerait qu'ils y sont, s'ils n'avaient des chevaux à courte queue, qui les rendent très-remarquables. Vous dirai-je que ce prince imbécille que nous avons ici, a depuis trois ou quatre jours une maladie ? Nos savans médecins n'ont pu décider, si c'était la petite vérole ou une fièvre maligne avec des éruptions à la peau ? Pour moi je dis que c'est la galle. En attendant, le roi, la reine se sont enfuis à Caserte, en déroute ce matin. Rien n'a

ressemblé à une ville prise d'assaut, comme Naples ce matin.

Pourriez-vous me dire les bonnes raisons qui ont porté M. Necker à mettre les postes en régie ? Je suis pour les fermes en tout ce que font les souverains.

Vous ne m'avez pas mandé s'il était possible d'avoir encore un grand pot d'encre de Paris ; j'en aurais pourtant bien besoin, car du présent du Margrave, il ne m'est resté que les excellentes bouteilles en cuir : l'encre, je l'ai toute donnée.

Grimm eut la cruauté de ne pas m'écrire avant son départ de Russie ; engagez-le à solder son compte avec moi, de Paris ; on lui aura renvoyé une lettre que je lui avais adressée à Pétersbourg.

Faites de ma part mille excuses à madame de Belsunce sur ce que je n'ai point répondu à deux de ses lettres. Je suis un monstre ; voilà mes excuses. Je suis Azor, elle est Zémire ; mais je l'aime.

A propos, les comédiens français ont joué supérieurement ici la Chasse d'Henri IV. Le roi l'a tellement goûtée qu'il l'a redemandée jusqu'à trois fois. Ah! si nous avions un Sully, nous aurions un Henri.

A MADAME D'ÉPINAY.

Ce 7 février 1778.

Modicæ fidei, quare dubitasti? Ne vous l'avais-je pas dit, qu'on vit avec l'opium, qu'on se rétablit avec l'opium, et qu'on vieillit jusqu'à la décrépitude avec l'opium. Vous serez une maréchale de Mirepoix; vous tremblerez : qu'importe. Vous jouerez au cavagnole jusqu'à trois heures du matin : n'est-ce pas être bien heureuse et bien employer sa vie?

Vous ne m'avez jamais fait dire à qui je dois payer ici le prix de cette malheureuse encre, dont je ne puis me ressouvenir sans frissonner. Cherchez les Piccini, Caracciolo, Perez, comte de Fuentès, marquis de Clermont, ou que sais-je, moi, qui veuillent vous rembourser la dépense faite et m'ordonner de payer ici à leur correspondant; car, pour une lettre de change, l'embarras serait plus grand que la chose ne vaut.

Nous avons vu remettre ici et tomber à plat un superbe opéra-comique de Piccini.

Les acteurs n'étaient pas les mêmes que lorsqu'il le donna il y a sept ans.

Le comte de Voronzoff, qui m'apporte une lettre du plénipotentiaire coureur, est un bien aimable sujet. Nous nous sommes pris de belle amitié; et, ce matin, je dîne avec lui chez le prince Auguste de Saxe-Gotha. Nous boirons à votre santé, et à celle du grand coureur, chaise de paille et de poste. Mais il est indigne à lui de n'avoir pas encore écrit de Paris, ni achevé l'histoire de nos affaires à Pétersbourg.

Le roi voulant représenter ici en mascarade la sortie publique du Grand-Turc, M. l'ambassadeur de France, qui a souhaité être du nombre des acteurs, avait été désigné pour y représenter l'aga des eunuques blancs; mais comme il a trouvé cette place trop coûteuse pour lui, eu égard à l'état de ses revenus, il l'a fait accorder au prince de Migliano, qui l'a acceptée sans frayeur, attendu que c'est l'homme de Naples, qui a le nez le mieux conditionné. Cette cabale, pour cette place, nous a autant divertis que la mascarade elle-même nous divertira, quand elle aura lieu. Nous croyions avoir un car-

naval bien gai; mais nous avons des spectacles indignes, des bals ennuyeux et déplacés des vrais lieux; et nous prenons un deuil de deux mois. Force Anglais et Anglaises, qui viennent s'abriter à Naples des tempêtes américaines, nous ont persuadés qu'ils venaient chercher le meilleur des carnavaux ou carnavals possibles. En attendant, les Washington et les Hanckocke, leur seront fatals ou fataux.

On me dit que M. Necker songe à quitter le ministère; les Français sont donc ingouvernables.

J'aurais dû répondre à cinq ou six lettres de votre aimable fille; mais, si elle était procureur-général des domaines du roi de Naples, elle excuserait tous ceux qui ne répondent jamais.

Aimez-moi, et croyez-moi, soit que j'écrive ou non, toujours le meilleur de vos amis.

A LA MÊME.

Naples, le 11 avril 1778.

Les chagrins cuisans, ma chère dame, que me causent mes embarras domestiques, sont la véritable cause de mon silence. Ma santé en est affectée au point que j'ai pris la résolution subite d'aller faire un voyage dans la Pouille. Je pars demain, et je resterai un moi ou quarante jours. Ne vous attendez pas à des lettres de moi, durant cet intervalle; j'ai besoin d'une forte dose d'opium aussi. Vos deux lettres, du 1er et du 22 mars, m'ont fait un plaisir infini, et ont diminué mon regret de n'être pas à Paris, pour y voir le phénomène de Voltaire. Vous me le peignez avec des couleurs si vives, que je le vois, que je l'entends; et je ris de bon cœur.

Il m'était impossible de vous faire payer par le moyen de M. de Clermont; il me fait l'honneur d'être brouillé à mort avec moi, parce que, dans un petit procès, je n'ai pas donné un avis favorable à son recommandé : voilà pourquoi il ne me salue plus. Gatti a bien voulu se charger de vous faire payer

cette somme; mais, comme je ne me souviens plus du montant, vous la retirerez de son banquier Brussoni, et je rembourserai Gatti. Ce Gatti a gagné ici le cœur des souverains. Ils ont exigé de lui qu'il se fixât à Naples : et il y a consenti; mais sans charges, sans titres, sans appointemens; telles ont été ses conditions. En attendant, pour l'inoculation du roi, il a obtenu une pension de 4200 liv., et à peu près 10,000 fr. en présens et en comptant. Il me charge de vous dire mille choses de sa part. Le prince Pignatelli de Palerme m'en écrit autant; vous apercevez-vous que cette lettre est bête à manger du foin? Eh bien! mon âme et ma tête ne sont pas en état de produire rien de mieux dans mon état actuel. Si vous êtes sensible aux amours des bêtes, sachez que vous êtes la même dans mon cœur abruti.

La chaise de paille, que fait-il? Aimez-moi et plaignez-moi. Adieu.

Madame d'Épinay a M. l'abbé GALIANI.

Ce 3 mai 1778.

J'espère que ma lettre vous trouvera de retour à Naples, mon charmant abbé. J'ai reçu votre lettre de change, et je fais courir après le banquier; aussitôt que j'aurai touché les 60 fr., je vous le manderai.

Je trouve M. de Clermont sublime de vous refuser le salut parce que vous avez opiné contre son protégé; je connaissais bien tout son esprit, mais je ne le croyais pas si profond politique. Cela ne se trouve peut-être pas dans votre excellent traité d'Amico-Politico, dont vous nous fîtes un jour un si charmant précis; mais vous avez tort. *Ergo*, M. de Clermont est plus profond que vous, cela me paraît clair.

Ce qui me le paraît encore davantage, c'est qu'il n'est pas donné à l'espèce humaine d'être heureuse; puisque vous, vous-même, l'abbé, vous avez des chagrins domestiques qui dérangent votre santé, qui vous font courir les champs, qui troublent votre repos, votre gaieté. Et qu'est-ce donc qui peut vous tour-

menter à ce point? La mortalité est-elle parmi vos chats? L'amour ou l'envie parmi vos servantes et vos valets? Et qu'importe la cause grave ou frivole? c'est l'effet sur votre âme qu'il faut calculer. Celui qui n'est malheureux que parce qu'il n'est environné que de désirs trop promptement satisfaits, n'en souffre pas moins. Tirez-moi de peine, et dites-moi que tout va à peu près bien; c'est en vérité tout ce qu'il faut pour rendre contens les gens raisonnables.

Que vous m'avez fait de plaisir en me donnant de si bonnes nouvelles de notre cher Gatti! Je l'aime toujours et je m'intéresse vivement à son bonheur. J'ai des petits enfans qui le rendraient bien heureux. Ma petite Emilie, qui est une charmante enfant, lui tournerait la tête. Dites-lui encore que s'il vient dans ce pays-ci, et que je lui fassse le récit détaillé de tout ce qui m'est arrivé depuis cinq ans, il croira plus que jamais aux miracles de la nature : car Tronchin ne m'a rien fait que de petites choses pour l'aider, lorsqu'elle avait bien clairement annoncé son intention.

Voltaire a acheté une maison assez près

de moi. Il l'habitera au mois de septembre. Sa nièce est assez sérieusement malade. Cette circonstance lui a fait renoncer au projet d'aller passer deux mois à Ferney. Il parle d'un voyage de cent vingt lieues comme d'une course à Chaillot. Il partage toujours avec Franklin les applaudissemens et les acclamations du public. Dès qu'ils paraissent soit aux spectacles, aux promenades, aux académies, les cris, les battemens de mains ne finissent plus. Les princes paraissent, point de nouvelles. Voltaire éternue, Franklin dit: Dieu vous bénisse, et le train recommence. Voici un vers latin qu'on a fait pour mettre au bas du portrait de ce dernier :

Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis.

En voulez-vous la traduction en vers, que d'Alembert a faite l'autre jour en s'éveillant?

Tu vois le sage courageux
Dont l'heureux et mâle génie,
A ravi le tonnerre aux cieux
Et le sceptre à la tyrannie.

Puisque je donne dans la poésie, voici d'autres vers sur la petite politesse qu'a faite l'empereur à l'électeur de Bavière, en lui envoyant la toison.

Prenez, pauvre électeur, et prenez avec joie,
La toison que fort à propos
L'empereur enfin vous envoie,
Quand il vous a mangé la laine sur le dos.

En voici d'autres sur le même sujet :

En tous temps, en tous lieux, la toison des brebis
Jusqu'ici du tondeur avait fait les profits;
Mais aujourd'hui, par un trait tout nouveau,
Au tondu le tondeur en a fait le cadeau.

J'arrête ici ma veine poétique; sans quoi vous pourriez prendre ma lettre pour un extrait du Mercure de France. Parlons de l'opium. Je commence à m'en passer d'un jour l'un, pour ne pas m'user sur ce charmant remède. Le général Koch arrive; il ne m'interrompt pas, mais il me dit de vous embrasser pour lui. Gleichen part mercredi : nous parlerons encore une fois de vous, et je vous dirai cela ou autre chose à la première occasion.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 13 juin 1778.

MADAME, il faut vous écrire pour ne pas vous laisser ignorer mon état. Mais que vous

dirai-je ? Mes regrets deviennent plus cuisans tous les jours. Aussitôt que je suis seul, je retombe dans les rêveries et les tristesses. Ce n'est plus la mort qui fait mon chagrin ; je me suis fait une raison sur cela. Je comprends que c'est une chose toute naturelle ; que moi et nous tous en devons faire autant ; mais c'est le genre de mort, c'est la manière brusque et imprévue avec laquelle j'ai été quitté, qui me désole. En un mot, si je pouvais la faire revivre pour deux heures, lui parler, savoir la cause de son désespoir, ses pensées, ses dernières volontés, et qu'elle se rendormît ensuite, je crois que je serais content et consolé, tout comme d'un départ. Pour la première fois j'ai compris l'utilité, la sagesse, la raison universelle des testamens. Ils sont la vraie consolation des survivans à une personne qui nous est chère. Mais j'ai été si brusquement quitté, qu'en vérité je ne sais pas si elle s'est jetée ou si on l'a perfidement jetée ; et ce dernier trouble et cette incertitude est la plus affreuse de toutes. Mais je vous noircis l'âme. Je vous dirai donc que, pour me distraire, je n'ai trouvé d'autre moyen que celui de m'occuper très-

profondément d'Horace, et que j'ai enfin commencé à écrire la vie et le sujet des pièces de cet auteur ; ce qui est, comme vous savez, l'ouvrage que Grimm souhaitait si fort. Assurément j'en acheverai l'ébauche ; mais il est bien difficile que je le mette en état de paraître. Si je meurs, je léguerai cet écrit à Grimm, qui le fera achever et publier. Pour le coup, dans peu de jours, toutes mes découvertes et mes idées seront sauvées de l'oubli, cela suffit pour une ébauche. Le public est si difficile qu'il faut polir les ouvrages pour qu'ils puissent lui plaire, et je ne sais pas si dans l'état où je suis, j'aurai la force de me donner la peine de plaire à M. le public.

Voulez-vous m'aider dans mon travail sur Horace ? Voici ce dont j'ai besoin. Je voudrais que vous fissiez ou fissiez faire une recherche exacte de tous les endroits des ouvrages de Voltaire dans lesquels il a critiqué Horace, et que vous me les marquiez sur une feuille. Ce diable de vieillard a le nez si fin, le goût si délicat, qu'il l'a critiqué toujours avec raison ; mais il se trouve que sa critique tombe toujours sur le dégât que les éditeurs et les interprètes ont fait à mon

pauvre auteur, et jamais sur Horace lui-même. Par exemple, Voltaire critique une ode comme faible, sans objet, sans suite; et il a raison. Mais il se trouve que cette ode ne sera que la moitié d'une pièce de vers, qu'il faut coudre avec une autre moitié; et alors la critique disparaît. Comme je n'ai pas la collection complète des ouvrages de Voltaire, et que je ne sais pas si à Naples (pays très-savant) il y a personne qui la possède, j'ai recours à vous. Adieu. Aimez-moi. Plaignez-moi.

A LA MÊME.

Naples, le 25 juillet 1778.

Les marques de la plus tendre amitié, madame, que vous continuez à me donner en m'écrivant et de votre main au milieu de vos souffrances, peuvent seules me réveiller de ma léthargie, et, pour ainsi dire, me tirer du tombeau. Au reste je suis mort, comme vous savez: mes événemens sont incroyables. Vous en savez une partie, et assurément vous avez cru qu'il ne pouvait plus m'arriver rien qui secouât davantage mon âme. Eh bien! vous

vous êtes trompée : il m'est arrivé d'autres choses bien plus étranges, pas horribles, mais extraordinaires, au point qu'enfin j'ai succombé. J'ai laissé là mon Horace. Je n'écris plus, je ne pense plus, je ne vis plus, je végète.

La chaise de paille, aujourd'hui chaise de poste, m'a écrit une longue lettre. Il veut que je lui réponde. Pourquoi dois-je lui répondre? Je n'ai pas reçu le portrait de l'impératrice. Il se plaint très-fort qu'on n'ait pas voulu enterrer un homme immortel; mais parbleu on n'enterre que les morts. *Sinitè mortuos sepelire mortuos suos*. Jésus-Christ n'est enterré nulle part. Pourquoi faut-il que l'antechrist le soit? Il se plaint de la maladresse des prêtres. Je ne conviens pas de cela. Je trouve pourtant que ce serait peut-être adroit d'enterrer Jean-Jacques à S.-Denis.

Ah ! que j'avais bon nez de m'être constamment refusé à placer ma tête dans la collection de feue madame Geoffrin. Dieu sait comment madame de la Ferté-Imbaut m'aurait étiqueté. Je gage qu'elle y aurait mis *Galiani célèbre par sa perruque toujours de travers*. Votre amitié aurait ajouté à cette

épigraphe : *et sa tête jamais de travers ;* mais les économistes auraient effacé cette addition.

Vous aurez, à l'heure qu'il est, décidé la plus grande révolution du globe : savoir si c'est l'Amérique qui régnera sur l'Europe, ou l'Europe qui continuera à régner sur l'Amérique. Je gagerais en faveur de l'Amérique, par la raison toute matérielle que le génie tourne à rebours du mouvement diurne, et va du levant au couchant depuis cinq mille ans sans aberration.

Gatti me dit que son banquier Brussoni ne lui mande pas vous avoir payé les 60 livres, prix de l'encre. De grâce, finissez cette affaire. Faites-vous payer, et faites-moi payer Gatti.

Adieu ; comptez que c'est le plus grand effort que j'aie pu faire que de vous écrire ces quatre mots de griffonnage.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 1er août 1776.

Votre lettre, madame, du 15 du mois passé, m'a fait pâlir de frayeur. Malgré la précaution que vous comptez prendre, d'envoyer un gros paquet au cardinal de Bernis,

je tremble, et ce n'est pas sans fondement, d'être obligé d'en payer le port en entier, et d'être ruiné par cet événement fâcheux et tout-à-fait inattendu. Enfin voyons et ne prévoyons pas. Je commence à sentir que les malheurs des hommes viennent de leur prévoyance, malgré qu'on dise le contraire. La prévoyance est la cause des guerres actuelles de l'Europe. Parce qu'on prévoit que la Maison d'Autriche s'agrandira; que les Américains, dans quelques siècles d'ici, que les Anglais, les Français, les Espagnols, dans cent ans, feront ou ne feront pas certaines choses, on commence par s'égorger à l'instant. Si l'on voulait se donner la peine de ne rien prévoir, tout le monde serait tranquille, et je ne crois pas qu'on fût plus malheureux en ne faisant pas la guerre.

En attendant, voici la perspective de mon pays : La guerre au couchant, la peste au levant, la famine dans l'intérieur. Le prophète Nathan a de quoi choisir à son aise. Nous avons eu une très-mauvaise récolte. On a fait des réglemens à l'antique (car nous sommes arriérés de plusieurs siècles), et à l'instant la cherté a paru. Vous imaginez bien

que je ne suis ni consulté ni employé ici, ni estimé pour entendre rien sur la matière. La raison est que tout le monde ignore ici parfaitement que j'ai composé un livre sur cette question. On sait que j'ai écrit un ouvrage en français : mais les uns croient que c'est un joli roman de fées, les autres que c'est de la poésie. Ne croyez pas que je badine ou que j'exagère comme le chevalier Lorenzi. Autre chose qui vous paraîtra plus étonnante, car mon pays même en a été étonné. On a fondé une académie des sciences et des belles-lettres, et je n'en suis pas. Vous souvenez-vous de cet homme de lettres inconnu à Diderot, qui lui disait tranquillement : Monsieur, je travaille pour les colonies? J'en dis de même : je suis à Naples et je travaille pour Pétersbourg.

Gatti vous salue. Le comte de Wilseck est arrivé, et d'abord m'a parlé de vous et de Grimm. Il souhaite des nouvelles de ce terrible voyageur.

Aimez-moi; priez Dieu que je ne paie pas le paquet. Si je le paie..... en vérité..... en vérité..... je vous expédierai l'encyclopédie par la poste. Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 29 août 1778.

La semaine passée, madame, je vous ai envoyé par le baron Tundertentronck Grimm, mes remerciemens sur les papiers que vous m'avez adressés. Mon cœur a été touché en voyant l'empressement du vôtre à saisir une occasion de me soulager dans le travail sur Horace. Je ne vous demandais que la recherche des endroits des ouvrages de Voltaire, dans lesquels il critique les pièces d'Horace. Vous avez fait transcrire tous les endroits où le nom même d'Horace se rencontre, soit en louange, soit en blâme. Cependant il me paraît que la recherche n'a pas été exacte relativement aux ouvrages de Voltaire, publiés depuis long-temps. Je me souviens que dans Candide le sénateur *Poco-curante* parle d'Horace. Quoiqu'il en soit, ne vous donnez plus de peine : ne m'envoyez que vos lettres à l'ordinaire ; point de paquets, et laissez-moi faire. Si je vis, Horace paraîtra. Il faut dire si je vis, puisque nous sommes dans des frayeurs mortelles relativement à la peste qui

s'approche très-vilainement de nous. En temps de peste, un gentilhomme n'est pas sûr de sa vie.

Le prince Pignatelli d'Egmont est arrivé il y a trois jours de Salerne, et, à son grand regret, il se trouve obligé à faire une courte quarantaine dans le port : il est au désespoir.

Le comte de Wilseck veut que je vous parle toujours de lui. Je vous en parle donc, et je lui parle de vous. Que ne puis-je lui dire que vous vous portez à ravir ? Donnez-moi l'ordre de lui dire cela. Je n'ose pas faire cela de mon propre mouvement ; il faut m'y autoriser.

Le temps, la tête, le cœur me manquent pour remplir ce reste de papier.

Gatti entend toujours que vous me fassiez savoir si je dois lui payer les 60 livres. Il est ici, il travaille à ne rien faire absolument ; et il trouve que cette occupation est bien forte et surtout bien politique, et il a raison.

Adieu ; aimez-moi, et portez-vous bien.

A LA MÊME.

Naples, le 28 novembre 1778.

N° 1, après Pâques, jour de la résurrection.

Ma belle dame, je vous rends les titres qui sont dus à votre embonpoint actuel.

Voilà enfin une lettre satisfaisante : vous n'y avez oublié qu'une seule chose; c'est de me remercier, comme le sénat de Rome fit à ce général qui perdit la bataille de Cannes, *quod de republicâ non desperaverit*. Vous savez que j'ai été le seul à m'opiniâtrer sur l'opium et sur la force de votre sexe autant que sur celle de votre âme. Gatti vous rend ses complimens. Il croit que vous étiez ensorcelée, et qu'enfin le diable est sorti à force d'exorcismes. Qu'il s'en aille donc chez soi, et nous laisse en paix. Vous possédez encore une fois le baron de Gleichen. Dites-lui qu'à Naples le wisk a pris vogue, et qu'il trouvera à le jouer partout; dites-lui aussi que le nommé Simon, qui était à son service, a eu le malheur d'être condamné aux galères pour

trois ans, sans avoir commis aucun crime, et sans avoir fait rien d'extraordinaire. Ce pauvre diable ne fait autre chose que de dire que si le baron eût été ici, cela ne lui serait pas arrivé, et il dit vrai.

Je vous prie de dire à la chaise de paille et de poste que notre ministre destiné pour la Russie est enfin parti avant-hier : ainsi nous sommes à la veille de voir arriver le ministre russe.

Continuez-moi les bonnes nouvelles de votre santé. Ne vous flattez point d'en avoir de moi de pareilles sur l'état de ma santé spirituelle. Ma santé corporelle est passable.

Adieu; mes complimens à la douce vicomtesse. Elle a eu soin de m'écrire bien exactement, mais pas bien fidèlement, l'état de votre santé.

Gatti et moi nous désirions des détails sur l'état actuel du baron et de la baronne d'Holbach et de leur famille.

A LA MÊME.

Naples, le 23 janvier 1779.

MADAME, Gatti et moi nous vous remercions des détails que vous nous avez donnés sur la famille d'Holbach, pour laquelle nous conservons toute la reconnaissance et l'attachement possible. Je me fais une fête de revoir le jeune d'Holbach; et assurément cette vue m'attendrira jusqu'aux larmes. Pourvu que vous vous portiez bien, qu'importe que votre machine soit incompréhensible. L'homme est fait pour jouir des effets sans pouvoir deviner les causes.

Je dîne ce matin avec madame de Chabot. J'y plaiderai la cause de Grimm, si on lui donne tort; mais apparemment il aura raison. N'est-il pas un libre baron? Il lui est donc libre de faire ce qu'il veut. On me mande de Florence que Grimm revient à Naples ce printemps. Serait-il bien vrai?

Madame de Chabot a rencontré l'hiver le plus riant, le plus beau, le plus serein qu'on ait eu depuis long-temps à Naples. Elle en est tellement extasiée que je crains qu'elle

n'en devienne folle. Le ciel, l'air, les vues lui tiennent lieu de spectacles, de bals, de sociétés, et quoique le carnaval doive être très-triste, elle en passera une partie ici croyant jouir de tout.

Mon Horace avancerait, si j'avais des bibliothèques ici; mais le défaut de livres, les peines qu'il faut se donner pour s'en procurer, entrecoupent, retardent, et me dégoûtent de mon ouvrage.

Nous venons de perdre notre madame Geoffrin, la princesse de Belmonte, la douairière, la grande amie de Metastasio. Quelle différence entre l'état de l'esprit humain à Paris et à Naples! Vous avez publié jusques à quatre éloges de madame Geoffrin; vous en avez parlé en rimes et en prose, vous en avez fait retentir l'univers. Nous n'avons pas dit un *pater* et un *ave* à madame de Belmonte. Elle est rentrée dans l'oubli. C'est dans ce pays qu'il faut que je vive; et vous me demandez des lettres spirituelles, et Grimm des ouvrages par-dessus le marché!

Je vous prie de vous charger de mes tendres sentimens pour la douce vicomtesse. Je vous prie d'embrasser Gleichen de ma part,

et de lui dire que le malheur de Simon ne l'empêche pas de venir à Naples; que nous ne sommes devenus ni plus rigoureux, ni plus injustes, ni plus persécuteurs; qu'en tout nous traitons, comme de coutume, assez mal les misérables, et respectons les riches. Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 27 février 1779.

VOILA bien du temps écoulé, ma chère dame, sans aucune nouvelle de vous; cela commence à m'inquiéter, malgré les assurances positives que j'ai eues de votre parfaite guérison. Mais il a fait une saison si extraordinaire; tout le monde est mort de froid le mois passé; tout le monde meurt de chaud dans ce mois. La sécheresse a tout brûlé. Les aurores boréales, les comètes, jusqu'aux solstices et aux équinoxes, tout a paru dans le ciel et sur la terre. Êtes-vous donc morte, ou guérie, ou malade encore? Enfin parlez donc, et mandez-moi positivement la cause de votre silence.

Pour moi, je manque toujours de matière

écrivable. Nous venons de promulguer une sage loi par laquelle le crime de viol, de séduction (*stuprum*), est aboli à jamais. Quatorze cents personnes dans le royaume de Naples sont sorties de prison par l'effet de cette loi salutaire. Voyez quelle rage de *stuprer* nous avions, ou, pour mieux dire, quelle rage de forcer les hommes au mariage en laissant prostituer les filles. Je suis vraiment content de cette loi, qui rétablira les mœurs avec le temps, et ramène la tranquillité publique dès le moment.

Je vous l'avais prédit. Je ne verrai qu'une seule fois ou deux le jeune d'Holbach, qui a paru sur notre horizon et en a disparu comme un météore. A peine eus-je un moment pour causer avec lui et lui demander des nouvelles de votre famille et de la sienne. Gatti en a un peu plus joui, ayant plus de loisir que moi. Le chevalier Mozi, à qui il avait été recommandé par Gleichen, lui a rendu les petits services qu'il a pu. En tout il m'a paru assez aimable, plus raisonnable que je ne croyais; mais pas encore mûr. Il s'est bien comporté ici, et mieux que les Français ne le font d'ordinaire. Enfin il m'a

laissé des regrets et point de chagrins dans l'âme.

La chaise poste et paille, que fait-elle ? Et le cher baron de Gleichen qui trouvera à Naples, en revenant, une superbe tuilerie, qui sera par sa position la plus belle de l'Europe, que dit-il ? Reviendra-t-il nous voir ? Nous attendons cette année la peste. Si elle ne vient pas, je l'attends, et je ne serai pas fâché de le voir au lieu de la peste.

Je présente mes respects à la douce vicomtesse. Aimez-moi, et croyez-moi toujours votre très-humble et obéissant serviteur.

A LA MÊME.

Naples, le 20 mars 1779.

VOILA, ma chère dame, la plus belle lettre que vous ayez écrite depuis quatre ans. Elle est pleine de santé, de gaieté, de force. Vive l'opium, et vive la vieillesse, dirai-je aussi ! car, quoique vous n'y soyez pas encore arrivée, vous allez y entrer; et une fois que vous y serez, vous vous *enjambonnerez, impresciuttirete*, et resterez salée jusqu'à quatre-vingt-dix ans. J'avais besoin de votre lettre.

Je passe de chagrin en chagrin, d'amertume en amertume. Je m'étais donné une furieuse entorse au genou, qui m'a obligé de rester chez moi, une quinzaine de jours, à m'ennuyer. L'envie m'a pris, pour me désennuyer, de faire un petit vocabulaire étymologique des mots du jargon napolitain. Il s'imprimera sous le nom de quelqu'un, et ne laissera pas que d'être intéressant et bouffon. Si l'on soupçonne qu'il est de moi, on l'attaquera, on le défendra, j'en suis bien sûr; ainsi gardez-moi le secret.

Je suppose que la chaise de paille aura reçu ma lettre avec l'inscription latine qu'il m'avait demandée; je suis bien impatient de l'apprendre.

Faites-vous dire par le baron de Gleichen, ce que c'est que miladi Orford, et combien je dois aimer après vous cette respectable femme. Eh bien! elle est malade, et ce n'est pas sans danger, voilà une autre cause de mes tristesses; mais le fond vient de l'ennui, du manque de société convenable et raisonnable, et du tableau effrayant de l'avenir.

Est-il vrai que Rousseau ait laissé les mé-

moires de sa vie en manuscrit? Existe-t-il, ce manuscrit? L'imprimera-t-on? . . . .

Gatti est à Caserte : rassurez-vous ; il n'est menacé d'aucune fortune ici, non plus que moi. Vous connaissez bien peu notre pays, pour avoir ces sortes de frayeur. . . . . .

Piccini, que fait-il? Aimez-moi, et tâchez d'améliorer votre santé. L'espoir de passer nos vieillesses ensemble n'est pas au rang des choses impossibles; mais il s'y placerait, si nous n'entreprenions pas de vieillir. Adieu. Je vous prie d'embrasser l'aimable Zuchmantel, si vous pouvez, attendu la circonférence de son ventre. Il mérite pourtant qu'on fasse un effort de bras pour cela; car il est aimable au possible. Adieu. . . . .

A LA MÊME.

Naples, le 17 avril 1779.

Oui, ma chère dame, vous avez bien pénétré les recoins de mon cœur, puisque vous vous êtes aperçue du ton de tristesse qui s'y trouve, et qui obscurcit mes lettres. Depuis ce désastre, qui vous est connu, le temps a dissipé les douleurs; mais il m'est resté une

espèce d'apathie et d'ennui. L'état actuel des lettres, des esprits, des événemens de ma patrie, l'a augmentée. Je deviens tous les jours plus déplacé dans ce pays. Je déplais aux gens en charge, et aux gens de lettres. La mort m'a enlevé des amis; les révolutions de la cour me donnent, en remplacement, des ennemis cachés, des envieux, des *espèces* méchantes et ennuyeuses.

Je ne sais pas si je vous ai mandé que je m'étais donné une entorse au genou, qui m'obligea à garder la maison quinze jours. Ne sachant que faire pour me désennuyer, et ne pouvant pas continuer mon travail sur Horace, faute de livres et de secours, j'ai entrepris un ouvrage dont Diderot me donna l'idée. J'y ai travaillé un mois; il n'est pas loin de paraître imprimé. Je suis obligé de garder le plus grand secret, sans quoi on le défendrait, comme il arriva de la pièce de Socrate : c'est à vous seule que je m'ouvre. J'ai entrepris un dictionnaire du dialecte napolitain, avec des recherches étymologiques et historiques, sur les mots particuliers à notre jargon. Le livre sera curieux, et utile à mon pays; au reste, plaisant au dernier

degré pour ceux qui entendent notre dialecte. Il m'a coûté peu de peine, mais beaucoup de temps : et voilà une raison pour laquelle je ne vous ai point écrit depuis quelques semaines ; et si vous me voyez rester dans le silence, pendant quelques autres semaines, vous en savez la raison, que je vous prie pourtant de cacher jusqu'à ce que l'ouvrage paraisse.

Je suis fâché de votre chagrin sur le veuvage de madame de la Live ; pour lui, je crois qu'il a bien fait de mourir.

Continuez vos ouvrages. C'est une preuve d'attachement à la vie que de composer des livres

Je dois une réponse au baron du S.-Empire ; mais il m'a tant fait attendre les siennes quelquefois, qu'il n'y a pas grand mal qu'il m'attende à son tour

Ces maudits Américains vous ont engagés dans une guerre ruineuse.

Tantæ molis erat Americanam condere gentem !

Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 19 juin 1779.

MADAME, quoique je vous aie mandé que, m'étant mis à imprimer un ouvrage, je serais moins exact à vous écrire, je ne m'attendais pas que, de votre côté aussi, les lettres cesseraient tout à coup. Est-ce que vous imprimez aussi ? Vous auriez du moins dû m'en avertir, pour me tirer d'inquiétude. La chaise de paille imprime donc aussi ? Et votre aimable fille ? Tout le monde imprime donc ! Enfin, mandez-moi la raison de votre silence absolu; je ne le comprends pas en vérité.

Mon ouvrage va très-lentement dans les mains d'un imprimeur boiteux. Vous n'avez pas d'idée de ce que c'est qu'un imprimeur napolitain. La typographie a sûrement fait plus de progrès chez les Hottentots. Dieu, quelle peine ! quel travail ! Au bout d'un mois j'en suis à la seconde feuille tirée. L'ouvrage sera au moins de vingt feuilles; ainsi jugez que cela va durer tout le reste de ma vie.

Je ne sais plus que vous mander, si vous ne soutenez pas le dialogue de votre côté.

Aimez-moi ; portez-vous bien, et ne m'oubliez pas entièrement, comme votre silence paraît l'annoncer. Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 31 juillet 1779.

Vous ne sauriez, madame, vous imaginer le contraste des sensations qu'a causées dans mon âme votre dernière lettre du 3. Lorsque mon domestique me l'apporta de la poste, je descendais un escalier, et je n'avais pas le temps de l'ouvrir. En voyant l'enveloppe toute écrite de votre main, la joie paraissait sur mon visage ; et, ce qui est bien plus drôle, sans l'avoir lue, j'arrangeais dans ma tête la réponse, et je vous félicitais, je me félicitais, je plaisantais. Enfin, le temps de la lire arriva. Qu'avais-je affaire de la lire ? Quelle sottise ai-je faite ? Ne pouvais-je pas m'en tenir à ce que disait l'adresse de l'enveloppe ?

Cet opium vomi m'assomme ; essayez donc le musc : voilà mon dernier mot. Médicamentez-vous à rebours de toutes les autres médecines, puisque vous êtes une femme si

différente de toutes les autres. Rien n'est plus juste que vous vous dispensiez de me détailler les nouvelles politiques. Cependant, comme nous sommes dans une année qui sera la plus mémorable pour les siècles à venir, s'il arrivait quelque grand événement, tel qu'une bataille, un débarquement, etc., annoncez-le-moi en trois mots, pour que je puisse, sur votre indication, chercher à le savoir en détail.

Grimm ne m'écrit plus ; dites-lui, qu'enfin, le comte de Borck, Polonais, part de Florence, pour aller à Paris, et me demande encore une fois, avec instance, de le lui recommander. Je le recommande donc, et j'espère qu'ils seront bien contens de s'être connus.

Mon ouvrage napolitain n'est qu'à la cinquième feuille tirée. Dieu sait s'il vous amusera ; je le fais, parce qu'il ne me coûte aucun travail ; je ne souffre que des impatiences que me donnent ces maudits imprimeurs.

Gatti vous dit mille choses. Aimez-moi, et croyez-moi, pour la vie, votre très-humble, etc.

A LA MÊME.

Naples, le 18 septembre 1779.

MADAME,

Eh bien! qu'est-ce que cela veut dire? Je ne reçois plus de nouvelles de vous, ni de personne de mes amis de Paris. Gatti n'en reçoit pas non plus. Il est bien vrai que je vous avais annoncé une occupation qui m'aurait empêché de répondre régulièrement. Grâce à Dieu, ma petite brochure est imprimée et paraîtra après-demain. J'en attendrai le succès pour me décider si je dois publier la seconde partie, contenant le dictionnaire de mon dialecte; ainsi pendant deux ou trois mois, je serai désœuvré. Reprenons donc notre correspondance, si votre santé vous le permet; votre aimable fille ne peut-elle plus vous aider en cela?

J'enverrai, ou pour mieux dire, je ferai envoyer sous l'enveloppe de M. de Sartine, un exemplaire de ma brochure, à la chaise de paille; daignez donc l'en prévenir. Il me paraît impossible qu'il puisse la goûter. Ce-

pendant c'est à voir; en tout je suis d'avis qu'un ouvrage, qui contient des faits, et des faits peu connus, et prêts à tomber dans l'oubli, est toujours un ouvrage utile; et voilà ce qui me console dans mon travail.

Je vous avais suppliée dem'indiquer, en fait de nouvelles, les grands événemens publics. Nous sommes arrivés à une époque dont on ne trouvera pas la pareille dans l'histoire des temps passés. La seconde guerre Punique, même, n'est qu'une vraie pétarade vis-à-vis de l'année 1779. Ainsi il faudrait être stupide pour n'être pas curieux. Il est vrai que je ne puis pas encore vous reprocher de n'avoir pas satisfait à ma prière, car rien de grand n'est encore arrivé; mais nous attendons à tout instant quelque grand événement: et ce n'est plus de l'empire de l'Italie et de la Méditerranée qu'on va décider; c'est de l'empire du globe entier. J'espère donc que vous daignerez m'indiquer, en peu de mots, ce que je dois ensuite chercher à mieux savoir.

Aimez-moi, même si vous m'écrivez peu. Mille choses à la chaise de paille. Adieu.

À LA MÊME.

Naples, le 18 mars 1780.

Madame, vous ne sauriez imaginer le plaisir que m'a causé une lettre de vous qui me parle de toute autre chose que de votre santé. Il est vrai que le sujet de votre lettre ne m'intéresse guère, et m'embarrasse un peu; mais enfin puisque vous regrettez si fort une défunte, c'est une preuve que vous sentez en vous-même que vous n'allez pas la suivre. Ainsi soit-il. Je tâcherai de vous servir de mon mieux; mais donnez-moi un peu de temps, une quinzaine de jours. Faites-moi l'amitié de dire à la chaise de paille, que j'ai reçu de Rome la carte de Sicile où mon inscription se trouve gravée. M. le conseiller Reiffenstein s'est donné tous les soins pour me l'envoyer montée, coloriée, embellie au possible : malgré cela, elle est très-faiblement gravée.

Que vous dirai-je de moi? Je ne fais rien ou presque rien. Je fais réimprimer mon ouvrage sur la Monnaie; j'ai promis, dans la préface, d'y ajouter des notes : mais peut-

être n'en ferai-je rien. Gatti végète ici tout comme moi. Quel climat paresseux! On ne fait qu'imprimer des satyres sanglantes contre moi. Heureusement le public est de mon côté, et les auteurs de ces satyres sont dans le dernier mépris. Toute cette colère est venue d'une certaine académie des sciences, qu'on croit avoir établie ici, dont j'ai dédaigné d'être membre, aussi-bien que quelques autres hommes qui l'ont également dédaignée. Cette académie a débuté par vouloir faire une thériaque excellente et supérieure à celle de Venise, et par vouloir obliger par force les apothicaires de l'acheter. Vous jugerez par-là du ton de cette académie, qui est établie bien plus pour un objet de finance que pour le progrès du savoir humain. Je sais que l'année passée, lorsqu'on voulut fonder cette académie ici, on écrivit à d'Alembert et à d'autres en France, pour leur annoncer qu'on les avait créés membres honoraires. Faites-moi l'amitié de me mander si d'Alembert et les autres acceptèrent cet honneur et qu'est-ce qu'ils ont répondu? On a gardé ici le plus profond silence sur leurs réponses; ainsi tâchez de me faire savoir ce qui en est.

Embrassez pour moi Diderot et les autres amis. Remerciez de ma part Caracciolo du bien qu'il a dit de ma petite brochure sur le dialecte napolitain. Tâchez de me donner quelque nouvelle intéressante. Je ne vous en demande plus de politiques. La guerre me paraît finie. On traînera encore une campagne ; cependant les Américains s'arrangeront le mieux qu'ils pourront, et lorsqu'ils se seront arrangés, la médiation russe arrangera l'Europe.

Je souhaiterais savoir si le vieux M. Pellerin, l'antiquaire, est encore vivant. Si vous pouvez faire parvenir des nouvelles de moi à mademoiselle Clairon, et m'en donner d'elle, vous me ferez plaisir. Le temps efface les petits sillons; mais les profondes impressions restent. Je sais à présent parfaitement quelles sont les personnes qui m'ont le plus intéressé à Paris ; dans les premières années, je ne les distinguais pas. Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 3 juin 1780.

Madame, votre dernière lettre est du 21 février : cela fait trois mois juste que vous ne m'avez donné aucune nouvelle de votre santé, Grimm non plus. Personne ne m'écrit plus de Paris. A la fin le temps a opéré et gagné la bataille. Mais pourquoi désespérez-vous de me revoir ? Vous allez revoir Magallon : car je ne doute pas que dans son voyage à Parme, il ne se détourne pour aller à Paris. Je vais revoir Caracciolo, et j'en suis comblé de joie. Je ne le crois pas aussi joyeux que moi. Grand Dieu ! qu'est-ce qu'il y a donc dans ce Paris enchanteur, qu'on soit au désespoir de le quitter pour la vice-royauté de Sicile ? Je vous avais priée de me mander si d'Alembert avait accepté d'être membre d'une certaine académie qu'on vient de fonder ici, ou ce qu'il avait répondu. Grimm aurait dû me mander la réussite d'une certaine médaille. Moi, de mon côté, j'aurais dû vous envoyer une inscription pour madame de Pernau. Vous croyez que je l'ai oubliée :

point du tout. Depuis trois mois votre lettre est sur ma table, et j'ai rêvé souvent à vous satisfaire. Il m'a été impossible. Vous n'avez pas d'idée de l'état de ma pauvre tête et de mon pauvre cœur. Des ouvrages à réimprimer avec des augmentations, des procès, des remontrances éternelles à faire, des plaideurs à écouter, des persécutions à la cour, la canaille des gens de lettres révoltée contre trois ou quatre vrais savans, à la tête desquels on me met; une infinité de chagrins domestiques, un cheval mort, un voyage fait pour voir une sœur abbesse de la visitation de S.-Georges : voilà une esquisse de mon incroyable situation. Me voyant hors d'état de vous satisfaire, j'avais chargé l'abbé Ignarra, l'élève de Mazzocchi, le grand faiseur d'inscriptions, chez nous, de la faire à ma place. Il y a plus de deux mois qu'il s'en est acquitté. Elle est sur ma table; elle ne me satisfait guère : elle n'est ni tendre ni touchante; elle n'est que latine. J'aurais voulu la retoucher : même impossibilité. Enfin je vous l'envoie telle quelle en son original, et ce n'est que pour vous prouver que je ne vous avais point oubliée.

Vous pouvez me répondre : je me flatte d'avoir dorénavant un peu plus de loisir. La réimpression de l'ouvrage de la Monnaie est à sa fin, et celle du Dialecte napolitain ira plus lentement.

Embrassez de ma part votre chère fille, mes amis, les d'Holbach surtout ; et pour ce soir, adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 22 juillet 1780.

Si vous considérez, ma chère dame, combien l'amour est craintif de sa nature, et que la peur nous fait toujours songer à ce qu'il y a de plus triste, vous concevrez aisément que votre lettre désolante du 3 m'a rempli de consolation. Vous n'avez pas la force de dicter ; mais vous dictez avec force. Eh bien ! espérons donc en cette force d'esprit. Il est bien vrai que l'âme est quelque chose de différent du corps : mais c'est comme la crême diffère du lait, la mousse du chocolat, l'eau-de-vie du vin ; l'essence du corps devient esprit ; et puisque votre corps donne encore un si puissant esprit, j'en conclus qu'il n'est pas gâté tout-à-fait.

Peste soit des Américains, des guerres, des flottes et des arrangemens de finances qui m'ont enlevé un aussi bon et aimable secrétaire! Je plains M. Necker sans le maudir. Obligé d'être un joueur de gobelets, il faut qu'il fasse croire qu'il n'a pas mis des impôts. Mais point d'argent sans impôts. Tout ce qui nous pèse est un impôt; et tout poids qui tombe sur une centième partie des sujets, au bout d'un an, est un impôt général. Au bout de ce temps l'illusion disparaît, le jeu des gobelets est découvert; et un homme qui paraissait un ange ou un alchimiste, etc., devient homme sans pierre philosophale, sans admirateurs; et, ce qui pis est, sans rencontrer souvent des hommes justes et raisonnables, qui ne lui fassent pas un crime de n'avoir pas fait l'impossible. L'honneur de M. Necker exige une paix au plutôt. Ceux qui ont cru qu'on pouvait avaler l'Angleterre, auront du moins avoué que l'os était trop dur. Heureux les Français, si cette expérience peut leur prouver qu'il suffit que leur roi soit le Jupiter de l'Europe; que cela n'empêche pas qu'un autre en soit le Neptune, un troisième le Pluton, un quatrième le Mars, une cin-

quième la Cybèle ; et qu'il y ait dans l'Olympe une foule de petits dieux et de demi-déesses. Rétablissons le polythéisme pour le bien de la paix.

Vous avez raison ; le temps n'a rien opéré sur vous : et si j'avais dit ce blasphème exécrable, je mériterais le fouet ; mais c'est à Grimm, d'Holbach et tant d'autres que ma tête rêvait, lorsque j'ai fait cette triste réflexion. Vous prétendez justifier la chaise de paille, en me disant qu'il a beaucoup d'affaires. Mais moi, je suis aussi une affaire pour lui. Pourquoi ne se fait-il pas une affaire aussi de m'écrire ? Est-ce que toutes les affaires qu'il a valent mieux que de m'écrire quelquefois ? Avouez-le, il est impardonnable. Si vous ne revoyez pas Magallon aussitôt, puisqu'il est en mouvement sur la surface de l'Europe, ni vous ni moi nous ne devons pas désespérer de le revoir.

Caracciolo vous quittera dans quelques mois. Il a reçu la seule marque de distinction qui lui manquait, la clef de chambellan d'exercice.

Je crois vous avoir mandé que j'ai fait réimprimer mon ancien ouvrage italien *Sulla*

moneta ; j'y ai ajouté des notes, et dans une de ces notes, j'ai répondu avec le langage de l'amitié à l'abbé Morellet. Si je savais quelque moyen de vous en faire parvenir un exemplaire, je ne manquerais pas de vous expédier l'ouvrage ; en attendant, je vous envoie la demi-page où il est question de l'abbé Morellet. Aimez-moi ; ordonnez à Grimm de m'écrire. Adieu.

À LA MÊME.

Naples, le 9 septembre 1780.

Je dois une réponse, madame, à votre chère lettre du 6 août. Elle commencera par me réjouir d'un été meilleur que les précédens. Si cela continue, cela ira le mieux du monde. Ensuite je vous remercie d'avoir songé à moi à l'occasion de ce livre sur la valeur des monnaies que vous voulez me faire parvenir, et je trouve aussi que la voie de Caraccioło sera la meilleure. Les notes que je viens d'ajouter à mon ouvrage sur la monnaie contiennent aussi certains détails sur la valeur des denrées dans les vieux temps chez nous, qui sont assez curieux. Je perds la tête à pen-

ser par quelle voie je vous ferai, de mon côté, parvenir mon ouvrage.

Diderot a raison. Les blés en Hollande ne sont pas à un prix fixe, non plus qu'aucune chose au monde; mais ils varient moins que dans les pays agricoles : voilà tout ce que je voulais dire, et ils varieraient moins, si les marchands n'étaient pas des sangsues par essence; voilà ce qu'il veut dire. Au reste cette question est indifférente, comme tout au monde. Rien ne se fera d'après l'avis des sages dans ce monde; mais un sage fera un bon livre qui plaira, qu'on lira avidement : on l'applaudira; il en retirera quelque avantage, soit du côté des finances, soit du côté de la considération; et voilà qui est bien tant qu'il vivra; puis il mourra, et tout lui deviendra égal. Et celui qui a fait le monde rira de tout son cœur de voir les hommes occupés à arranger le monde pour leurs besoins, pendant que c'est lui, et lui tout seul, sans émule, qui l'arrange à son caprice, et pour son bon plaisir.

Mille grâces de l'incroyable nouvelle, que vous m'avez donnée touchant la non-académicité de d'Alembert. Pourriez-vous dé-

couvrir s'il en est arrivé de même à M. de la Lande, que nous vantons aussi comme notre académicien?

Faites-moi l'amitié de dire à la chaise de paille qu'aussitôt que je reçus sa lettre, je commençai à travailler sur le *Carmen sœculare*, et à coucher sur le papier mes idées; mais j'ai laissé là mon travail; les bras me sont tombés. Cette médaille n'arrive pas; lui et moi nous jouons un triste rôle dans cette aventure. Elle serait inconcevable pour moi, si je ne connaissais mon guignon en fait de présens. Ce qui m'arriva avec le duc de Choiseul, suffit pour m'en convaincre.

Gatti vous fait mille complimens; il ne fait rien, et remplit par-là le vœu de la nature, qui créa l'homme pour le *néant*.

Pourquoi désespérez-vous de revoir Magallon? Il est vrai que je compte le voir avant vous, et peut-être ce printemps prochain, mais aussi il y a bien plus de temps que je ne l'ai vu. Vos méditations sur les regrets des morts et des absences sont vraies, et tristes comme tout ce qui est vrai. *Ergo*, faisons des romans, et ne vivons que de romans et dans les romans. La seule chose vraie, qui

n'est pas triste pour moi, c'est que je sais que vous m'aimez, que je vous aime aussi, et que je serai toujours à vous.

A LA MÊME.

Naples, le 23 septembre 1780.

MADAME, il est déjà à Paris, et peut-être vous l'avez déjà vu, un de mes plus grands amis, M. le marquis Celesia, Gênois. Je vous prie de l'aimer, si vous m'aimez; je vous prie en même temps, avec le plus grand secret, de bien examiner mademoiselle sa fille, et de me mander ce que vous en pensez, soit pour la figure, soit pour l'esprit, le cœur, les talens. Ce que vous m'en direz, sera d'un grand poids pour moi, et a rapport à une affaire intéressante; mais il faut que personne ne se doute de rien.

Ce monstre (vous entendez déjà que c'est de M. de Grimm que je vous parle) que fait-il? Pourquoi n'électrise-t-il pas mon esprit en m'écrivant? Et vous, comment vous portez-vous? Ce mieux ou ce moins mal se soutient-il?

Je ne sais de quoi vous remplir cette

lettre. Depuis que j'ai parlé de la législation des blés, il semble que le bon Dieu, pour morfondre les politiques, a envoyé la disette sur la terre. Nous sommes cette année dans de véritables embarras; et, par surcroît de malheur, l'Espagne nous pompe encore des blés. Ah! que l'économistification est une belle chose en théorie!

Donnez-nous la paix; car du moins nous mangerons des harengs, de la morue, et du blé d'Amérique.

Aimez-moi toujours: je vous aime à l'adoration; et, si je ne remplis pas cette lettre de sentimens, c'est que mon style n'est pas tout-à-fait tourné à cela. Adieu. Celesia vous dira le reste.

A LA MÊME.

Naples, le 30 décembre 1780.

MADAME, j'aurais dû vous répondre la semaine passée; mais ce samedi était la veille de Noël, très-grand jour de complimens; et, en outre, c'était le jour des funérailles de l'impératrice. Le temps de vous écrire me manque absolument. Savez-vous à quoi je

compare cette mort de Marie-Thérèse? A un encrier qu'on a renversé sur la carte géographique de l'Europe. J'espère que la chaise de paille est rétablie de sa maudite fièvre. Dites-lui que l'abbé de Bayanne, se trouvant ici, et partant pour Rome après-demain, il a bien voulu se charger de la pacotille de mon livre, pour la remettre au cardinal de Bernis. J'ai écrit à ce cardinal, ce soir même, pour le prier de l'adresser à M. de Vergennes; ainsi j'espère que, huit jours après l'arrivée de celle-ci, Grimm recevra mon livre. Dites-lui, en outre, que je tiens deux exemplaires de cet ouvrage, reliés déjà, et destinés l'un pour le duc de Saxe-Gotha, et l'autre pour le prince Auguste, son frère; mais, faute de savoir comment m'y prendre pour les leur faire parvenir, ils restent sur ma table, et je n'ai pas même su décider comment les en avertir. Ont-ils quelque agent à Rome, ou en d'autres lieux plus chrétiens que la Gothie, où il me soit plus aisé de les expédier? Je voudrais en envoyer un aussi à l'aimable margrave de Bareith; comment m'y prendre? Faites-moi aider par lui.

Bonne nouvelle, en vérité, que la médaille

soit en bronze. Vous ne devinerez pas, assurément, la cause de ma frayeur de la recevoir en or; je vais vous la dire : j'aurais dû écrire une lettre à l'impératrice de Russie; or, j'aurais donné, moi, le pesant d'une médaille d'or, pour sortir de cet embarras. Il était indécent à moi de lui écrire en italien, langue qu'elle n'entend pas. Vous savez bien que je ne sais pas tourner de belles phrases en français; en un mot, je serais un homme perdu, si j'étais obligé à cette cruelle opération. Envoyez-moi donc la médaille quand et par qui bon vous semblera; je n'en suis pas pressé : mais obligez la chaise de paille, à se charger de mes remerciemens; et, s'il croyait inévitable à moi d'écrire et de remercier, je l'autorise à dire que je suis mort; et l'impératrice le croira; car comment saura-t-elle que je suis vivant?

On fait mourir de même ici, notre aimable Caracciolo, avant qu'il nous arrive, mais ce n'est pas du chagrin d'avoir quitté Paris. On le condamne comme hydropique confirmé; et ce n'est pas de notre faute si on le croit, puisqu'il s'est plu à l'écrire lui-même. Dites-moi comment vont les jambes;

car le cœur n'a jamais tué personne. Mille choses de ma part à l'aimable Celesia, et à sa famille entière. J'ai fait, et je ferai tout mon possible pour me rapprocher d'eux; mais ces événemens sont toujours des coups du sort et du hasard; et plus on combine pour les faire réussir, moins ils réussissent.

Gatti se rencontra à lire votre lettre, au moment où elle m'arriva. Il vous dit mille choses tendres; il avoue qu'il ne saurait vous prescrire rien pour raffermir vos dents; et pour les faire tomber, il ne connaît rien de mieux que les grands soufflets, que les jansénistes appelaient des *secours;* mot abusif qu'on devrait réserver à ceux que les grands princes donnent à leurs petits alliés et qu'on a donnés aux Polonais. Je suis bien en peine du tourment que vous donnent vos dents; mais si elles tombent, soyez-en bien contente : il n'y a pas de plus grande commodité que de n'en pas avoir; et je l'éprouve. En voilà assez pour ce soir. Aimez-moi toujours; et pressez ce paresseux de Grimm de me répondre. Adieu. Je vous souhaite une meilleure année.

A LA MÊME.

Naples, le 3 février 1781.

Si mon bonheur, madame, ne m'eût secouru, vos maux et l'ingratitude de ce monstre à chaise de paille m'auraient conduit cet hiver au désespoir. Trois grands mois se sont passés sans que ni vous ni lui m'ayez écrit un pauvre petit mot. La chaise aurait pourtant dû répondre à un projet assez intéressant pour moi, que je lui avais communiqué; mais le ciel, qui protège l'amitié et la vertu, a fait trouver cet hiver à Paris, un des plus vertueux hommes, et l'un de mes meilleurs amis, M. Celesia. Il s'est pris de belle passion pour vous, comme je vois par ses lettres. Sa famille entière vous adore; vous, en revanche, vous êtes devenue amoureuse folle de sa fille aînée, comme j'ai vu par votre lettre. C'est par lui que j'ai eu des nouvelles de vous, et pas tout-à-fait mauvaises. Il me dit que l'hiver vous est favorable. Eh bien! que Paris reste toujours dans le plus rigide hiver! Sans lui j'aurais cru mort M. Grimm; car vous le laissâtes malade dans

votre dernière lettre, et puis vous ne me parlâtes plus de rien. Mais mon bonheur va finir; je n'ose plus répondre ce soir à Celesia, craignant qu'il ne soit déjà parti pour Gênes, vous laissant sa famille en gage; s'il ne l'est pas encore, dites-lui ma crainte. Grimm a dû recevoir mon livre par le cardinal de Bernis. S'il ne veut pas m'écrire, je l'abandonne, je le donne à tous les souverains (j'ai pensé dire à tous les diables) du nord. Un ouvrage sérieux, dont je m'occupe maintenant, avance lentement. Je serais bien pressé de vous montrer ce que j'en ai fait jusqu'à présent. Ah! si je pouvais le travailler à Paris, et en communiquer des morceaux au coin de votre cheminée, ou à des dîners du baron d'Holbach! mais cela ne se peut pas.

Pressez Caracciolo de partir. Puisqu'il doit franchir le pas une fois, faites-le résoudre à s'y déterminer au plus vite. *Guai e maccheroni si mangiano caldi* est le proverbe napolitain. Les Siciliens se trouvent offensés et humiliés de voir un homme marcher à reculons pour aller être leur souverain.

Je ne sais que vous dire de plus ce soir. Continuez à aimer les Celesia, et remerciez-

moi de vous les avoir fait connaître. Adieu. Portez-vous bien en prolongeant les droits de l'hiver.

À LA MÊME.

Naples, le 10 mars 1781.

Vous m'avez demandé, madame, dans votre lettre, du 12 du mois passé, des renseignemens relatifs à la famille de Valori. Voici ma réponse sur cet article. Le manuscrit du père Borelli, existe effectivement à la bibliothèque du roi à Capo di Monte; mais il est emballé à présent depuis plusieurs mois, parce que l'on compte transporter, de Capo di Monte à Naples, cette bibliothèque, et la placer convenablement dans un salon magnifique, que l'on construit à présent. Le salon, les armoires, la peinture, l'arrangement des livres consumeront quelques années, après lesquelles on aura tout le loisir d'examiner le manuscrit. En attendant, je chercherai s'il existe d'autre copie de ce manuscrit, ce qui ne serait pas impossible ; et si cela peut réussir, dans l'état d'abrutissement général de ma nation, je vous en informerai. Au

reste le goût et l'étude des généalogies est tombé dans le dernier mépris ici, depuis que la prérogative de la noblesse est comptée pour rien : nous sommes à présent au niveau de Constantinople.

Je change de discours. Assurément il faut que M. Grimm n'ait pas reçu quelqu'une de mes lettres; il n'aurait pas poussé la dureté, et je dirai presque l'impolitesse jusqu'au point de me refuser toute espèce de réponse, surtout s'agissant de choses de son service. Je lui avais envoyé une feuille relative à ce qu'il voulait de moi, pour le service de l'impératrice, dans l'exécution du fameux *Carmen sæculare*. J'ignore s'il l'a reçue, puisque ni lui ni vous ne m'en mandez rien depuis deux mois. J'ai envoyé mon livre sur la Monnaie par la voie du cardinal de Bernis, et point de nouvelles non plus; enfin je lui avais écrit différentes choses, assez importantes, auxquelles il ne répond pas. Si c'est un courrier russe qui tient les cordons de ce malheureux sac, dans lequel on l'a fourré; dites à cet infâme courrier qu'il est un coquin, un faquin, un Tarquin, un requin, etc., d'empêcher de la sorte, le plus aimable des

monstres de vivre avec ses amis. Mille choses à madame votre fille, et aux aimables Celesia. Adieu; portez-vous bien.

A LA MÊME.

Naples, le 14 avril 1781.

MADAME, enfin, je suis parvenu à voir et examiner le manuscrit de la bibliothèque de notre roi, où l'on devait rencontrer des notions relatives à la famille Valori. Je n'ai pu ni dû me fier à personne. Je l'ai étudié moi-même; voici ce que c'est : son titre est le suivant : *Apparatus historicus ad antiquos chronologos illustrandos operâ P. Caroli Borelli, clerici Reg. Min.*, quatre grands volumes in-folio. L'ouvrage n'a rien de commun avec ce titre ridicule. C'est un index assez détaillé, et très-exact de tout ce qui se trouve dans les registres de la chancellerie de nos rois de la race des Suèves, d'Anjou et d'Aragon. La table de tous les noms des personnes indiquées dans les registres, ne renferme pas un seul Valori. Il y a ensuite la table des noms des personnes nommées dans les registres de la chambre des comptes;

et voici ce que j'y vois : Francesco Valori, ambasciator di Firenze, a. 1487. Cette notice n'est point précieuse, puisque tous les historiens nomment cet ambassadeur de la république de Florence envoyé à notre roi Ferdinand Ier. Ce qu'on peut déduire de plus sûr, de la recherche que j'ai faite dans cet ouvrage du père Borelli, et dans d'autres manuscrits de la même bibliothèque, que j'ai voulu feuilleter scrupuleusement, c'est que la famille Valori, de Florence, n'a jamais envoyé aucun de son nom, ni s'établir à Naples, ni même servir les rois de Naples, puisque tous les noms de leurs courtisans sont dans ce registre. Dites donc à M. le jeune marquis de Valori, qu'il ne s'écarte pas de la Toscane dans les recherches qu'il va faire sur les anciens titres de sa famille.

J'ai reçu une lettre de Grimm, après un temps infini d'attente. Pour le châtier, je ne lui répondrai pas ce soir. Horace serait scandalisé, si j'écrivais; *Hodie sanctissima sabbatha, vin tu curtis Judæis oppedere?* Il me mande que le 27 mars vous étiez malade d'une fièvre fluxionale. Nous sommes au 14 d'avril : vous vous portez donc bien.

Mille choses à mes Celesia. Aimez-moi plus que Grimm, car ce monstre inexorable ne m'aime plus, et il n'aime plus rien. Aussi on le punit comme Damiens, en le tirant à quatre chevaux. Voilà comme on doit punir les cruels. Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 9 juin 1781.

Votre lettre ravissante me parvint au moment où j'allais monter en voiture à Rome. Elle servit admirablement pour réjouir ma course au travers des marais Pontins. Je la relus quatre ou cinq fois, et toujours avec extase. Arrivé ici samedi passé, je n'eus pas le loisir d'y répondre le même jour; je le fais à présent.

Caracciolo arriva avant-hier, jeudi. Il se porte très-bien de tout le corps, à l'exception d'une certaine jambe gauche qui est d'une architecture fort gauche, et très-différente de la jambe droite. Avec tout ce défaut en architecture, l'édifice pourrait durer encore quelques années, autant qu'il en faut pour faire du bien à la Sicile. Il parle toujours

de Paris ; mais il vivra loin de Paris ; et si l'on continue à faire des sottises en France contre ses meilleurs amis, il lui arrivera, tout comme il m'est arrivé, qu'il ne regrettera pas la France ; il regrettera ses amis de Paris. Rien n'est déballé de son équipage ; ainsi je ne possède pas encore votre ouvrage. Je brûle d'impatience de le lire ; et je vous fais mille remerciemens aussi de l'ouvrage sur la valeur des monnaies. J'ai reçu deux lettres de Grimm, l'une à Rome, avec la vôtre ; l'autre, cette semaine. La nouvelle qu'il m'a donnée de la démission de M. Necker, me met de si mauvaise humeur, que je ne veux pas lui répondre. Est-il possible qu'on ne trouve ni siècle éclairé, ni nation docile, ni souverain courageux, ni temps, ni moment où le grand-homme puisse rester en place ! Qu'est-ce donc que cela ? Faut-il qu'il y ait une loi éternelle, depuis la pomme de notre cher père Adam, qui ait livré les hommes aux méchans et aux imbécilles, et exclu à jamais les héros ? Si cette loi existe, il faut courber le dos et plier la tête ; si elle n'existe pas, je maudirai les parlemens, les intendans, les intrigans, les cabalans et

les rien entendans d'avoir fait ce massacre.

A propos, Caracciolo ne sait rien de la brochure qui a paru sous son nom, contre M. Necker (1). Il serait très-curieux de la voir. Grimm lui fera grand plaisir de la lui expédier.

Je me réjouis très-fort de votre vertu résurrective. Si elle vous dure, vous finirez par accomplir ma prophétie, qui est, comme vous savez, qu'à la longue vous vous enjambonnerez, et resterez sèche et bien portante jusqu'à la décrépitude.

Voilà du monde qui m'arrive et m'interrompt. A nous revoir; à samedi. Adieu.

(1) En voici le titre : Lettre de M. le marquis de Caraccioli à M. d'Alembert, 1781, in-4°, réimprimée dans la *Collection complète de tous les ouvrages pour et contre M. Necker. Utrecht* et *Lausanne*, 1781, 3 *parties* in-8°. Cette pièce satirique est de feu M. le comte de Grimoard : elle a été publiée avec quelques additions, par M. Daudet de Jossan. Voyez sur cet auteur, la Correspondance de Grimm, 3e partie, tome 4, page 255. (*Note des Editeurs.*)

A LA MÊME.

Naples, le 16 juin 1781.

Madame, ce n'est que ce matin à midi que Caracciolo m'a envoyé les deux ouvrages dont vous m'avez fait présent. Je vous remercie de ce précieux don. Je n'ai fait que les feuilleter. L'ouvrage des mesures, etc., m'a paru fort savant, fort exact et d'un travail épouvantable. Qui est ce M. Paucton, qui en est l'auteur (1)? Il me paraît qu'il est nommé dans un Dialogue d'Émilie. Pourquoi une si belle reliure? Est-ce que l'auteur vous en avait fait présent?

Les Dialogues sont charmans tout-à-fait. Ce rôle d'Émilie est si vrai! Jamais on n'a dit de plus grandes vérités avec plus d'enfantillage. C'est un grand ouvrage en un mot, et qui pèse autant par ce qu'on y dit que par ce qu'on n'y dit pas.

(1) Alexis-Jean-Pierre Paucton, alors bourgeois de Paris, depuis employé au bureau du cadastre, mort le 15 juin 1798, âgé de 66 ans. Son grand ouvrage a pour titre : Métrologie, ou Traité des mesures, poids et monnaies des anciens peuples et des modernes. *Paris*, 1780, in-4°. (*Note des Éditeurs.*)

Vous savez les grandes querelles qu'il y eut en France contre les jansénistes, à propos d'*un silence respectueux*. Ne pourrait-on pas persécuter de même les incrédules sur leur *silence respectueux?* Ce serait au moins une chose à proposer pour le bien de l'église.

Ce pauvre abbé Raynal a enfin succombé au plaisir de se casser le cou comme auteur célèbre. Quelle terrible démangeaison! Je prie Dieu tous les instans de m'en préserver.

Je vous prie de dire à M. Grimm que j'ai été à Rome, mais je n'ai jamais rencontré le conseiller Reiffenstein. J'avais apporté deux exemplaires de mon ouvrage pour les expédier aux princes de Saxe-Gotha, et je les ai donnés à d'autres. Voilà une conduite digne de Diderot.

Caracciolo se porte très-bien. Il parle toujours de Paris; mais il ne s'est pas aperçu combien il le regrettera, lorsqu'il sera dans la monotonie de l'ennui et la sécheresse du travail de la vice-royauté. C'est alors qu'il sentira sa perte. A présent les caresses des souverains, les complimens de tout le monde le tiennent distrait et presque content.

Gatti vous salue bien tendrement. Nous

causons toujours de vous avec Caracciolo. Pour ce soir, je ne puis vous en dire davantage. Aimez-moi, soutenez votre santé et croyez-moi pour la vie, etc.

A LA MÊME.

Naples, le 22 septembre 1781.

MADAME, n'allez pas croire au moins que je vous aie oubliée ou négligée, parce que depuis long-temps je ne vous ai pas écrit. Sachez que je me suis toujours entretenu avec vous : je vous ai entendu causer avec un plaisir infini. Je fais ma lecture favorite de vos *Conversations avec Émilie*, que je n'ai pas l'honneur de connaître. Mais vous, je vous connais et je vous vois, je vous entends, je suis de tous les entretiens. Donnez-moi donc quelque éclaircissement sur ce charmant ouvrage. Qui a pu composer cette originale de lettre du sieur Eloi Godard ? Est-ce vous-même ? Etiez-vous si gaie que cela au milieu de vos souffrances ? A-t-elle un fond de vérité ? Est-elle en entier d'imagination ? Il faut savoir tous les détails sur ce morceau unique. Et ce conte de fées ? Si j'en avais fait

un pareil à Naples, on m'aurait fourré depuis long-temps au château Saint-Elme. Ne vous a-t-on rien dit sur le compte de ce conte ?

Votre lettre du 27 août ne vaut pas la précédente, où vous me mandiez que votre santé était bonne. Cependant, dans celle-ci vous parlez de crise : ce mot signifiant *décision*, j'en conclus que votre procès avec la maladie, cette année, est jugé à votre avantage, et que vous avez gain de cause.

Vous me parlez des Celesia obscurément : mais ils ne m'ont rien mandé, ni à Caracciolo non plus. Est-ce qu'il a marié son aînée ? J'en suis fâché pour elle et pour moi.

Caracciolo se porte à merveille : mais il a tant d'aversion pour son Palerme, que je crains qu'il ne se fasse une affaire sur ce retard excessif. Son vaisseau est prêt depuis plusieurs jours. Le ministre de la marine crie contre la dépense inutile de l'armement, et je ne sais comment cela se terminera. Ne dites mot de ce que je vous mande.

Mon ouvrage de droit public avance lentement. Je sens que je suis vieilli et que je ne suis plus en âge d'être auteur sans aide,

ni secours d'autrui; et ici, où en trouver?

Embrassez de ma part la chaise de paille, qui sera de retour, à ce que j'imagine, de ses eaux de Spa. Faites, mon Dieu, la paix; car sans cela je resterai sans chocolat, et j'en mourrai. Adieu. Mille choses au baron d'Holbach et à mes vieux amis.

Je suis très-occupé à présent de faire faire une superbe carte géographique du royaume de Naples. Vous savez combien j'ai été fou de ce désir. M. Zannoni est avec moi; et nous avons déja un bon commencement. La *Terra di Lavore* est en bon état. Adieu encore. Mes respects à madame de Belsunce, dont je crois avoir reconnu la main dans votre dernière lettre.

FIN.

ERRATA.

Tome I, *page* 39, ligne 4, le mot de ; *lisez* la mort de.
Page 132, ligne 13, inaccessible ; *lisez* inamollible.
Page 163, ligne 13, mieux dorés ; *lisez* mieux donnés.
——— ligne 22, trouve ; *lisez* trouva.
Page 164, ligne 2, vos seins ; *lisez* vos reins.
Page 329, ligne 1, le traité ; *lisez* le Taïtien.





